

La Rançon du temps

La Patrouille du temps T. 3

POUL ANDERSON



Poul Anderson

LA PATROUILLE DU TEMPS

TOME 3

LA RANÇON DU TEMPS

(The Year of the Ransom, 1988)



Traduction de Jean-Daniel Brèque

« “Qu’est-ce que la vérité ?” disait Pilate en plaisantant, et sans attendre la réponse¹. » Qu’est-ce qui tient du réel, du possible ou du potentiellement réel ? L’univers quantique fluctue sans cesse à la lisière du connaissable. Il n’existe aucune méthode permettant de prédire le destin d’une particule isolée ; et, au sein d’un monde chaotique, le destin collectif peut dépendre de celui d’une particule. Saint Thomas d’Aquin a dit que Dieu Lui-même ne pouvait altérer le passé, car prétendre le contraire serait un oxymoron ; mais saint Thomas se limitait à la logique d’Aristote. Rendez-vous dans ce passé, et vous êtes aussi libre que vous l’avez jamais été dans votre présent, libre de créer ou de détruire, de guider ou d’égarer, de courir ou de trébucher. En conséquence, si vous altérez le cours des événements tel que le rapportait l’Histoire qu’on vous a enseignée, vous n’en serez pas affecté, mais l’avenir qui vous a engendré aura disparu, n’aura jamais existé ; la réalité ne sera plus celle que vous vous rappelez. La différence sera peut-être minime, voire insignifiante. Peut-être sera-t-elle monstrueuse. Les humains qui, les premiers, maîtrisèrent le déplacement dans le temps ont concrétisé ce danger. Par conséquent, les êtres surhumains des âges qui leur étaient ultérieurs sont revenus à leur époque pour ordonner la création de la Patrouille du temps.

1 Francis Bacon, « De la vérité », in Essais, trad. Maurice Castelain, Aubier-Montaigne. (N.d.T)

Avant-propos

Sans que nous l'ayons souhaité, cette troisième époque du cycle de la Patrouille du temps fait curieusement écho à la précédente. Mais peut-être était-ce là l'intention de l'auteur, puisque nous avons respecté, pour la publication des trois premiers volumes, l'ordre du sommaire qu'il avait composé pour son recueil *The Time Patrol* (1991)¹.

Qu'on en juge : Manse Everard effectue une nouvelle immersion dans la Germanie du Moyen Âge en compagnie d'un Patrouilleur d'expérience (« Stella Maris »), puis il a de nouveau maille à partir avec Merau Varagan et ses Exaltationnistes, dans une aventure où intervient une jeune personne qui éveille chez lui un vif sentiment

1 Exception faite de « La Mort et le Chevalier », récit tardif que nous avons fait figurer dans *Le Patrouilleur du temps* – pour des raisons de mise en page.

(« L'Année de la rançon »). Sauf que, dans « Le Chagrin d'Odin le Goth » (in *Le Patrouilleur du temps*), le Patrouilleur était un homme, alors qu'Everard a ici affaire à une femme, non moins expérimentée – et non moins égarée –, et que Pum, le fils adoptif qu'il s'est trouvé dans « D'ivoire, de singes et de paons » (in *Le Patrouilleur du temps*), est ici remplacé par Wanda Tamberly, une jeune fille avec laquelle ses relations seront d'une tout autre nature.

Mais les deux textes que nous vous présentons aujourd'hui sont d'une tonalité fort différente des précédents.

« Stella Maris » a pour décor une période des plus trouble, la fin du I^{er} siècle apr. J.C. L'Empire romain vacille sur ses bases et les querelles intestines qui l'agitent risquent de faire le jeu des Barbares, en particulier des Germains qui s'agitent outre-Rhin.

Seule trace de ces événements, les *Histoires* de Tacite, qui ne nous sont hélas pas parvenues dans leur intégralité¹. Et c'est l'apparition d'une variante de ce texte qui va plonger nos Patrouilleurs dans un drame aux multiples répercussions...

1 On trouvera une traduction classique de l'œuvre de Tacite à l'adresse suivante :

<http://remacle.org/bloodwolf/historiens/tacite/table.htm>.

Sans gâcher le plaisir de la découverte, il nous faut insister sur l'incroyable richesse de ce roman, l'un des épisodes les plus étoffés du cycle. Le motif qui le parcourt de la première à la dernière ligne, telle une veine aurifère affleurant parfois pour éblouir le lecteur, n'est ni plus ni moins que celui de la femme éternelle, dans toutes ses dimensions – amante, mère, sainte et martyre, et même déesse. Et sa conclusion est particulièrement amère, car elle nous montre un Manse Everard contraint de rendre les armes devant une figure d'une telle supériorité.

Par contraste, « L'Année de la rançon » est beaucoup plus allègre, une chasse au trésor doublée d'une course poursuite haletante où les époques se bousculent, avec une héroïne jeune et dynamique, intelligente et sensible. Le lecteur sera peut-être surpris par la rupture de ton entre ces deux textes, et il faut préciser que *The Year of the Ransom* fut initialement publié dans une collection destinée à la jeunesse, conçue par Byron Preiss, qui accueillit également des textes de Roger Zelazny (*A Dark Traveling*) et Robert Silverberg (*Project Pendulum*¹). Un tel registre n'est pas étranger à notre auteur, dont le premier roman publié, *Vault of the Ages*, était un *juvénile*, et qui

1 Trad. : *Opération Pendule*, J'ai Lu.

collaborait fréquemment à la revue *Boys Life*, y publiant plusieurs nouvelles intégrées par la suite à son cycle de la « Civilisation technique ».

Le fait qu'il écrive pour un jeune public n'empêche pas Poul Anderson de rester fidèle à sa manière, et il dresse ici un portrait aussi fin que vigoureux d'un héros comme il les aime, don Luis Ildefonso Castelar y Moreno, un conquistador qui va donner pas mal de fil à retordre à Manse Everard.

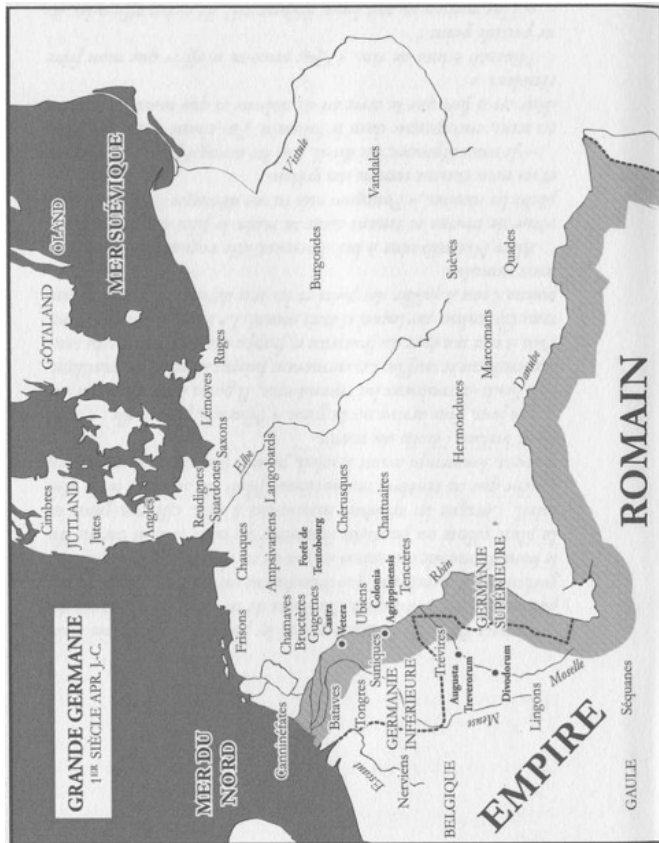
Reste pour conclure à souligner un paradoxe dans la chronologie des aventures de Manse Everard : paru cinq ans après « D'ivoire, de singes et de paons », « L'Année de la rançon » lui est apparemment antérieur, du moins dans le contexte du temps propre de notre héros. On prendra toute la mesure de cette énigme dans *Le Bouclier du temps*, qui conclura le cycle en apothéose et où le lecteur retrouvera Manse Everard, Wanda Tamberly et Keith Denison, aux prises avec une histoire divergente faisant écho à l'une des crises les plus aiguës de notre époque.

Rendez-vous l'année prochaine.

Jean-Daniel Brèque

Stella Maris

Roman traduit de l'américain par
Jean-Daniel Brèque.



I

Le jour, Niaerdh folâtrait parmi les phoques, les baleines et les poissons qu'elle avait créés. Du bout de ses doigts jaillissaient des goélands et des embruns qui s'envolaient sur les vents. Ses filles sur le bord du monde dansaient au son de ses chants, qui invoquaient la pluie céleste ou faisaient frissonner les eaux sous la caresse du soleil. Lorsque les ténèbres montaient à l'est, elle regagnait sa couche que ces ténèbres recouvraient. Mais elle se levait tôt le plus souvent, longtemps avant le soleil, pour veiller sur sa mer. Sur son front brillait l'étoile du matin.

Un jour, Frae arriva sur la grève. « Niaerdh, je t'appelle ! » cria-t-il. Seuls les rouleaux lui répondirent. Il porta à ses lèvres son cor Rassembleur et souffla. Les cormorans fuirent les

récifs en criaillant. Puis il tira son épée du fourreau et frappa du plat le flanc du taureau Ebranleur sur lequel il était monté. Le beuglement qui suivit poussa l'eau à jaillir des puits et les rois défunts à s'éveiller dans leurs tumulus.

Alors Niaerdh vint à lui. Furieuse, elle vogua sur un iceberg, vêtue de brume et tenant dans sa main le filet dans lequel elle pêche les navires. « Pourquoi oses-tu me déranger ? lui jeta-t-elle, et ses mots étaient comme des grêlons.

— Je veux t'épouser, lui dit-il. J'ai été aveuglé par la lumière de tes seins, entraperçue dans le lointain. J'ai chassé ma sœur. Mon désir est si fort que la terre en est dolente et que toutes les pousses s'étiolent. »

Niaerdh éclata de rire. « Que peux-tu m'offrir que mon frère ne possède point ?

— Une maison au toit haut, déclara-t-il, de riches offrandes, de la viande chaude pour ton tranchoir et du sang bouillant pour ton bol, la seigneurie des semailles et des moissons, de la copulation, de la naissance et de la vieillesse.

— Tous ces biens-là sont précieux, concéda-t-elle, mais si je persistais à me détourner d'eux ?

— Alors toute vie quittera la terre et te maudira en périssant, prévint-il. Mes flèches voleront

jusqu'aux chevaux du Soleil et les tueront. Lorsqu'il tombera dans les flots, la mer se mettra à bouillir ; et ensuite, elle gèlera sous une nuit qui ne connaîtra plus l'aurore.

— Non, dit-elle, car auparavant j'aurai englouti ton royaume sous les vagues et je l'aurai noyé. »

Ils observèrent un moment de silence.

« Nous sommes forts tous les deux, dit-elle. Mieux vaut que nous nous abstenions de détruire le monde. Je viendrai à toi au printemps, avec ma dot de pluie, et ensemble nous parcourrons la terre pour la bénir. Toi, tu m'offriras en cadeau le taureau sur lequel tu es monté.

— C'est beaucoup trop, protesta Frae. En lui réside une puissance capable d'enfanter la terre. Il disperse les ennemis, les étripé et les piétine, il dévaste leurs champs. La roche tremble sous ses sabots.

— Tu pourras le garder sur terre et en user comme avant, répondit Niaerdh, sauf lorsque j'en aurai besoin. Mais il sera mien et, le moment venu, je l'appellerai à moi pour toujours. » Au bout d'un temps, elle reprit : « Chaque automne, je te quitterai pour regagner ma mer. Mais je te reviendrai chaque printemps. Ainsi en ira-t-il cette année, puis toutes les années à venir.

— J'espérais bien plus, dit Frae, et si nous scindons nos efforts, je crains que les dieux de la guerre n'en profitent. Mais il était écrit que telle serait ta volonté. Je t'attendrai quand le soleil tournera au nord.

— Je viendrai à toi sur l'arc-en-ciel », promet Niaerdh. Et il en fut ainsi. Et il en est ainsi.

1.

Vue depuis les remparts du Vieux Camp, la nature était terrifiante. En cette année de sécheresse, le ruban étincelant du Rhin à l'est avait rétréci. Les Germains le franchissaient sans peine, alors que les bateaux venus approvisionner les avant-postes sur la rive gauche s'échouaient souvent, risquant de tomber entre les mains de l'ennemi avant qu'on ait pu les dégager. On eût dit que les rivières mêmes, les antiques défenses de l'Empire, désertaient le camp de Rome. Dans les forêts de l'autre rive, dans les bosquets de celle-ci, les feuilles brunies tombaient sur le sol et se

flétrissaient. Les champs cultivés, déjà grillés avant la guerre, étaient devenus cendres plutôt que bourbiers, et une fine poussière colorait de gris les ruines calcinées sous un ciel cuivré.

C'était comme si on avait semé des dents de dragons, car la terre donnait aujourd'hui des hordes de Barbares. Des colosses blonds rassemblés autour de leurs emblèmes, évocateurs de clairières sacrées et de rites sanglants, bourdons ou litières, empilements de crânes ou gravures grossières, images d'ours, de sangliers, de bisons, d'aurochs, d'élans, de cerfs, de chats sauvages, de loups. La lueur du couchant accrochait les fers de lance, les ombons, les quelques casques et les rares cuirasses et cottes de mailles, prélevées sur la dépouille d'un légionnaire. La plupart d'entre eux ne portaient qu'une tunique et des braies, quand ils n'allaient pas torse nu, quelques-uns se revêtaient d'une peau de bête. Ils grondaient, aboyaient, criaient, rugissaient, tapaient du pied, produisant une rumeur de tonnerre lointain.

Oui, lointain. En scrutant leur masse par-delà les ombres qui s'étiraient vers lui, Munius Lupercus remarqua de longs cheveux noués sur les tempes ou au sommet du crâne. C'était là le style des tribus suèves du cœur de la Germanie. Sans

doute ne s'agissait-il que de petites bandes ayant suivi jusqu'ici des capitaines aventureux, mais cela prouvait que l'influence de Civilis était déjà bien répandue.

La plupart des guerriers portaient des tresses ; certains les teignaient en rouge ou les taillaient en pointe, à la manière des Gaulois. C'étaient des Bataves, des Canninéfates, des Tongres, des Frisons, des Bructères et autres indigènes – redoutables non point à cause de leur nombre, mais parce qu'ils connaissaient les us romains. Oh ! voici un escadron de Tenctères, tels des centaures sur leurs poneys, brandissant lances et bannières, l'arc calé sur le pommeau de la selle, la cavalerie des rebelles !

« Nous allons avoir une nuit agitée, dit Lupercus.

— Comment le sais-tu, sire ? » La voix de l'ordonnance était mal assurée. Ce n'était qu'un gamin, promu en hâte pour remplacer feu Rutilius, un homme d'expérience. Quand cinq mille soldats fuient le champ de bataille pour se réfugier dans la forêt, suivis de dix à quinze mille civils, on prend ce que l'on trouve.

Lupercus haussa les épaules. « J'ai appris à connaître leurs humeurs. »

Ils n'envoyaient pas que des signaux subtils. Par-delà le fleuve, par-delà la masse tumultueuse des mâles, la fumée montait au-dessus des chaudrons et des broches. Les femmes et les enfants des environs étaient venus encourager les hommes au combat. On entendait à nouveau monter leur mélopée. Un son qui gagnait en force et en volume, dont le rythme vous faisait grincer des dents : *ha-ba-da, ha-ba, ha-ba-da-da*. De plus en plus d'oreilles se tournaient vers lui, et il devenait le centre du chaos.

« Je ne pense pas que Civilis souhaite passer à l'action », déclara Aletus. Lupercus avait relevé le centurion de ce qui subsistait de son commandement, pensant que les conseils de ce vétéran lui seraient précieux. Aletus désigna le glacié au pied de la palissade. « Les deux derniers assauts lui ont coûté beaucoup. »

Les cadavres gisaient pêle-mêle, boursouflés, livides, sur un tapis d'entrailles et de sang séché, d'armes brisées et de tortues de fortune, sous lesquelles les Barbares avaient donné l'assaut.

Par endroits, ils débordaient du fossé. Leurs bouches s'ouvraient sur des langues que fourmis et scarabées grignotaient déjà. Les corbeaux avaient dévoré la plupart des yeux. Nombre d'oiseaux

picoraient encore, grappillant leur souper avant la tombée de la nuit. Les narines s'étaient accoutumées à la puanteur, sauf lorsqu'une brise la portait droit sur elles, et la fraîcheur du soir l'avait atténuée.

« Il a beaucoup de troupes en réserves, répliqua Lupercus.

— Mais ce n'est ni un crétin, ni un ignorant, n'est-ce pas, sire ? insista le centurion. Il a marché à nos côtés pendant plus de vingt ans, me dit-on, il est même allé en Italie, et il est monté en grade autant qu'il est possible à un auxiliaire. Il sait forcément que nous sommes à court de provisions. Il est plus sensé de nous affamer que d'affronter nos hommes et nos machines de guerre.

— Certes, fit Lupercus. Je pense que telle est son intention depuis que son assaut a échoué. Mais il ne peut contrôler ses troupes comme le ferait un Romain, tu sais. » Rictus : « Non que nos légions se soient montrées disciplinées ces derniers temps. »

Il chercha du regard le point fixe autour duquel l'ennemi se vautrait. Des bouquets de métal étincelaient là où les hommes se groupaient autour des étendards de leurs unités ; les chevaux attachés mangeaient paisiblement leur avoine ;

une tour de siège de deux étages, bâtie à la hâte, grossière mais solide, attendait sur ses roues. A proximité se trouvaient Claudius Civilis, naguère serviteur de Rome, et les sauvages qui profitaient de son commandement et de son enseignement.

« Quelque chose a attisé la colère des Germains, reprit le légat. Un événement, une inspiration, un caprice... peu importe. J'aimerais savoir de quoi il s'agit. Mais nous risquons d'être fort occupés sous peu. Préparons-nous. »

Il descendit de la tour, suivi par son état-major. On eût dit qu'il regagnait un monde de paix. Au fil des décennies, le Vieux Camp s'était agrandi au point de devenir une sorte de colonie, avec des allées dont le tracé s'éloignait de la rectitude militaire. En ce moment, il accueillait une foule de réfugiés en plus de ce qui restait de son armée. Mais Lupercus avait réussi à y imposer l'ordre, les soldats à leurs postes ou dans leurs baraquements, les civils occupés à des tâches essentielles ou cantonnés là où ils ne gênaient personne.

Le calme régnait dans la pénombre ; l'espace d'un instant, il cessa d'écouter les chants des sauvages. Son esprit s'envola, engloutissant les milles et les années, retrouvant les Alpes, puis la mer si bleue, et la baie sous la majestueuse

montagne, la cité nichée sur ses flancs, sa villa envahie par les roses, Julia, les enfants... Mais Publius serait bientôt un homme, Lupercilla une jeune dame, et Marcus, avait-il enfin maîtrisé la lecture?... Leurs missives étaient si espacées, si irrégulières. Comment se portaient-ils, quel temps faisait-il ce jour à Pompéi ?

N'y pense plus. Tu as plus urgent à faire. Il s'activa à ses tâches, inspectant, planifiant, donnant ses instructions.

La nuit tomba. Les flammes des foyers montaient autour du fort, et les guerriers buvaient et festoyaient. Ils avaient volé quantité d'amphores pleines de vin. On entendit bientôt retentir leurs chants. Les Romains les distinguaient nettement. Javelines, frondes et catapultes les frappèrent bientôt, en commençant par les plus hardis et les plus bigarrés. « Une chasse aux oiseaux à la mode égyptienne, par Hercule ! jubila Aletus.

— Civilis va y mettre bon ordre », rétorqua Lupercus.

Et en effet, au bout de deux ou trois heures, on vit jaillir les étincelles puis les flammes disparaître, les foyers étant dispersés puis étouffés par des couvertures. Cette précaution sembla accroître encore la colère des Germains. La lune

était absente du ciel et la brume occultait les étoiles. On se battit à l'aveuglette ou presque, au corps à corps, on frappait quand on entendait un bruit ou qu'on voyait avancer une masse de nuit. Mais les légionnaires continuaient de respecter la discipline. Ils jetaient depuis les remparts des pierres et des bâtons ferrés. Lorsqu'ils entendaient le bruit caractéristique d'une échelle qu'on hissait, ils la repoussaient de leurs boucliers, puis lançaient leurs javelines. Si un homme réussissait à prendre pied sur le rempart, ils le passaient au fil de l'épée.

Les combats s'espacèrent peu après minuit. Un temps régna le silence, on n'entendait même plus les râles des agonisants. Indifférents au danger, les Germains avaient emporté leurs blessés, et les Romains avaient évacué les leurs vers l'infirmerie. Lupercus regagna son poste d'observation et tendit l'oreille. Il entendit bientôt une voix qui haranguait les guerriers, lesquels se mirent à crier et à entonner leur chant de mort. Il secoua la tête. « Ils vont revenir », soupira-t-il.

Les premiers rayons du soleil éclairèrent la tour de siège qui roulait doucement vers la porte principale. Elle était poussée par une bonne vingtaine de guerriers, derrière lesquels se pressaient leurs camarades, Civilis et sa garde

d'élite patientant sur le flanc. Lupercus eut tout le temps d'évaluer la situation, de prendre une décision, de mettre ses hommes en position et de déployer ses propres engins. Légionnaires et artisans réquisitionnés avaient travaillé d'arrache-pied pour fabriquer ces derniers.

La tour approcha de la porte. Des guerriers y montèrent, brandissant leurs armes, lançant des projectiles, se préparant à sauter dans le camp. Le légat parla. Les Romains posté sur les remparts déployèrent poutres et poteaux. Protégés par leurs boucliers, soutenus par les frondeurs, ils résistèrent à l'assaut. Une fois qu'ils eurent immobilisé la tour, ils entreprirent de la tailler en pièces. Pendant ce temps, leurs camarades faisaient une sortie et attaquaient l'ennemi sur les deux flancs.

Civilis fonça, à la tête de ses vétérans. Les ingénieurs romains firent apparaître un bras orientable au-dessus des remparts. Des mâchoires de fer se refermèrent sur un Barbare, le hissèrent dans les airs. Poussant des cris de triomphe, les ingénieurs actionnèrent les contrepoids de la grue. Le bras pivota, les mâchoires se rouvrirent, l'homme chut à l'intérieur de l'enceinte. Une escouade l'attendait.

« Des prisonniers ! s'écria Lupercus. Il me faut des prisonniers ! »

La grue repartit à la pêche, encore et encore. Quoique lent et difficile à manœuvrer, cet engin était nouveau et démoralisant. Lupercus n'aurait su dire dans quelle mesure il poussa l'ennemi à la déroute. Sans doute que nul n'aurait pu en juger. La destruction de la tour de siège et la sortie de l'infanterie avaient déjà ébranlé les troupes barbares.

Des soldats disciplinés auraient tenu bon, usé de leur supériorité numérique et retourné la situation. Mais les Barbares, ignorant toute coordination, ne maîtrisaient que leur environnement immédiat et n'avaient aucune vue d'ensemble du combat. Personne ne venait renforcer leurs points faibles. En outre, nombre d'entre eux étaient fatigués par leur nuit blanche, certains avaient perdu beaucoup de sang, et ni leurs dieux ni leurs camarades n'accouraient à leur aide. Perdant tout courage, ils ne tardèrent pas à s'égailler. Le reste de la horde suivit le mouvement.

« Ne faudrait-il pas les poursuivre, sire ? demanda l'ordonnance.

— Ce serait une erreur fatale. » Lupercus se

demanda distraitement pourquoi il prenait la peine d'expliquer la chose plutôt que d'ordonner à ce blanc-bec de faire silence. « Ils n'ont pas tout à fait cédé à la panique. Regarde, ils s'arrêtent au bord du fleuve. Leurs chefs vont les rallier à eux et Civilis leur fera reprendre leurs esprits. En outre, je ne pense pas qu'il autorisera un nouvel assaut comme celui-ci. Il préférera établir un blocus. »

Et tenter de séduire ceux de ses compatriotes que nous comptons dans nos rangs, ajouta le légat dans son for intérieur. *Mais au moins puis-je maintenant me permettre un petit somme.* L'épuisement menaçait de le terrasser. Son crâne lui semblait empli de sable, sa langue transformée en lanière de cuir.

Mais le devoir avant tout. Il descendit et se dirigea vers le pomerium, là où la grue avait laissé choir ses proies. Deux hommes étaient morts, soit parce qu'ils avaient résisté, soit parce que les légionnaires n'avaient pas su se retenir. Un troisième gisait sur le sol, gémissant et secoué de faibles convulsions. Vu que ses jambes demeuraient immobiles, il avait dû se briser le dos : mieux valait lui trancher la gorge. Trois autres étaient étendus pieds et poings liés. Le septième, également attaché, était resté debout. Son corps bien bâti était vêtu de l'uniforme d'un

auxiliaire batave.

Lupercus se planta devant lui. « Eh bien, soldat, qu'as-tu à dire pour ta défense ? » demanda-t-il à voix basse.

La barbe poussait sur ses joues, son latin souffrait d'un accent guttural, mais il s'exprimait clairement. « Tu nous tiens. Mais tu ne tiens pas grand-chose. »

Un légionnaire leva son glaive. Lupercus lui fit signe de le rabaisser. « Modère tes propos, conseilla-t-il. J'ai quelques questions à vous poser. Coopérez avec moi, et vous n'aurez pas à souffrir le sort qu'on réserve aux traîtres.

— Quoi que tu fasses, je ne trahirai pas mon seigneur », répliqua le Batave. Il était si épuisé que sa voix en devenait atone. « Que Woen, Donar et Tiw m'en soient témoins. »

Mercure, Hercule et Mars. Leur panthéon, du moins tel qu'il nous apparaît, à nous autres Romains. Peu importe. Il m'a l'air déterminé, et il ne servirait à rien de le torturer. Ce qui ne nous empêchera pas de le faire, naturellement. Peut-être que cela fera réfléchir ses camarades. Qui ne pourront sans doute rien nous dire d'essentiel. Quel gâchis !

Hum, un instant. Le légat sentit sa peau se

hérissier. *Peut-être consentira-t-il à éclairer ma lanterne.* « Dis-moi, au fait, qu'est-ce qui vous a pris ? C'était une folie que de vous précipiter ainsi sur nous. Civilis a dû s'en arracher les cheveux.

— Il a voulu nous arrêter, admit le prisonnier. Mais les guerriers étaient intenable et il a dû... nous avons dû nous résigner à les encadrer. » Sourire carnassier. « Maintenant qu'ils ont appris leur leçon, peut-être seront-ils plus efficaces la prochaine fois.

— Mais qu'est-ce qui a déclenché cette attaque ? » Soudain, les yeux se firent matois, la voix vibrante. « Ils n'ont pas choisi la bonne tactique, non, mais pour le reste, ils avaient raison. C'est la vérité. Nous l'avons apprise des Bructères qui nous ont rejoints. Veleda a parlé.

— Veleda ?

— La sibylle. Elle a appelé toutes les tribus à se soulever. Rome est condamnée, lui a dit la déesse, et la victoire sera à nous. » Le Batave bomba le torse. « Fais de moi ce que tu voudras, Romain. Tu es un homme mort, et ton Empire puant périra avec toi. »

2.

Durant les dernières décennies du XX^e siècle, c'était une petite compagnie d'import-export qui servait de couverture à l'antenne de la Patrouille du temps à Amsterdam. Bureaux et entrepôts se trouvaient dans l'Indische Buurt, un quartier où les passants exotiques n'attiraient guère l'attention.

Le scooter temporel de Manse Everard apparut dans une pièce secrète du bâtiment par un matin du mois de mai. Il dut patienter quelques minutes avant de sortir, car il se trouvait dans le couloir une personne ignorant que les lambris dissimulaient une porte dérobée – un simple employé, sans aucun doute. Puis il tourna sa clé et franchit ladite porte. Cette procédure lui semblait peu efficiente, mais sans doute était-elle imposée par les conditions locales.

Il se rendit dans le bureau du gérant, qui était également le directeur des opérations régionales

de la Patrouille. Les opérations en question tenaient le plus souvent de la routine, si tant est qu'on puisse qualifier de routinière la régulation du trafic sur les lignes de l'histoire. Mais ce n'était pas ici que se trouvait le QG du milieu. Le secteur géré par cette antenne n'était même pas considéré comme important, du moins jusqu'à maintenant.

« Nous ne vous attendions pas aussi tôt, monsieur, dit Willem Ten Brink d'un air surpris. Voulez-vous que j'appelle l'agent Floris ?

— Non merci, répondit Everard. Je la retrouverai plus tard, comme convenu. Mais j'avais envie de jeter un petit coup d'œil à votre ville. La dernière fois que je suis venu ici, c'était... euh... en 1952, à l'occasion d'un bref séjour. Ça m'a beaucoup plu.

— Eh bien, j'espère que vous ne serez pas trop déçu. Les choses ont pas mal changé depuis ce temps-là. Souhaitez-vous un guide, une voiture, une assistance quelconque ? Non ? Et un lieu pour y tenir votre réunion ?

— Ce ne sera pas utile. D'après son message, elle préférerait que nous nous retrouvions chez elle. » L'homme parut déçu par sa discrétion, mais Everard n'entra pas davantage dans les détails. L'affaire était suffisamment délicate pour qu'il ne

souhaite pas y mêler des personnes non autorisées, d'autant plus qu'il n'avait encore qu'une vague idée de sa nature.

Équipé d'un plan de la ville, d'un porte-monnaie plein de florins et de quelques conseils pratiques, il partit à l'aventure. Dans un bureau de tabac, il acheta de quoi bourrer sa pipe et utiliser les transports en commun. Il n'avait pas pris la peine d'apprendre le néerlandais, mais la plupart des gens parlaient couramment l'anglais. Il laissa le hasard guider ses pas.

Trente-quatre ans, c'est long. Et, en temps propre, cela faisait encore plus longtemps qu'il n'était pas venu ici. Depuis 1952, il était entré dans la Patrouille, où il était devenu agent non-attaché et avait visité quantité de pays et d'époques. La Londres d'Elisabeth I^{ère} et la Pasargades de Cyrus le Grand lui étaient plus familières que les rues qu'il arpentait ce jour. Ce lointain été était-il vraiment si idyllique, ou bien n'était-il alors qu'un jeune homme naïf ? Il redoutait d'être déçu.

Les quelques heures suivantes le rassurèrent. Amsterdam n'était pas encore devenue le cloaque que certains évoquaient à son époque de référence. Du Dam à la Gare centrale, on trouvait à profusion des jeunes mal fagotés, mais aucun ne lui chercha

noise. Dans les ruelles donnant sur la Damrak, on avait tout le loisir de s'attarder dans les bars et les cafés amplement pourvus en bières de toute sorte. Les boutiques sordides n'étaient pas absentes, mais on remarquait surtout les magasins traditionnels et les librairies extraordinairement achalandées. Everard décida de visiter les canaux avec un groupe et, lorsque le guide leur désigna les quartiers chauds, il ne vit que des immeubles vénérables. On l'avait mis en garde contre les pickpockets, mais il n'avait rien à craindre des agresseurs. La pollution était négligeable comparée à celle de New York, et les crottes de chien moins nombreuses qu'à Gramercy Park. Il déjeuna dans un petit restaurant où on servait de succulentes anguilles. Le Stedelijke Muséum le déçut quelque peu – il demeurerait rétif à l'art contemporain –, mais il eut toutes les peines du monde à s'arracher au Rijks Muséum, n'en sortant qu'à l'heure de la fermeture.

Il ne devait pas tarder à se rendre chez Floris. C'était lui qui avait proposé cette heure, lorsqu'ils avaient pris contact par téléphone. Elle n'avait pas protesté. C'était un agent de terrain, une spécialiste de seconde classe, d'un rang relativement élevé dans la hiérarchie, pas assez cependant pour s'opposer aux vœux d'un agent

non-attaché. Mais l'heure qu'il avait choisie n'avait rien de déraisonnable, et sans doute y avait-elle fait un saut juste après le petit déjeuner.

Quant à lui, ce moment de détente n'avait en rien affecté sa vivacité. Bien au contraire. Il lui avait permis de se faire une idée du milieu de son interlocutrice, de la ville qui l'avait vue naître, et ainsi de mieux l'appréhender. C'était indispensable. Sans doute devraient-ils travailler en étroite collaboration.

En quittant le Museumplein, il emprunta le Singelgracht et traversa une partie du Vondelpark. Le soleil faisait étinceler l'eau, les feuilles et l'herbe. Un jeune couple dérivait en canot, lui ramant et elle rêvassant ; un couple plus âgé se promenait main dans la main sous des arbres plus que centenaires ; quelques cyclistes passèrent près de lui, laissant dans leur sillage l'écho de leurs rires. Il repensa au Oude Kerk, aux Rembrandt et aux Van Gogh qu'il n'avait pas encore vus, à toute cette vie qui palpitait dans la cité, hier comme demain, à tout ce qui la nourrissait et lui donnait forme. Et il sut que cette réalité n'était qu'une brise spectrale, une onde diffractée dans un espace-temps abstrait, instable, une multiple splendeur à tout instant susceptible non seulement de disparaître, mais aussi de n'avoir

jamais existé.

*Les tours ennuagées, les palais somptueux,
Les temples solennels et ce grand globe
même*

*Avec tous ceux qui l'habitent, se
dissoudront,*

*S'évanouiront tel ce spectacle incorporel
Sans laisser derrière eux ne fût-ce qu'un
brouillard¹...*

Non ! Pas question de sombrer dans la morosité. Cela ne ferait que le troubler dans l'accomplissement de son devoir, lequel consistait à sauvegarder sa propre existence par les moyens les plus pragmatiques possibles. Il pressa le pas.

L'immeuble qu'il recherchait était sis dans une rue des plus élégante, datant des années 1910. A en croire la liste des occupants affichée dans le hall, Janne Floris demeurait au quatrième étage. La profession figurant sur sa plaque était *bestuurder* – administratrice ; si elle était salariée de la compagnie de Ten Brink, ce n'était là qu'une couverture.

¹ Shakespeare, *La Tempête*, acte IV, scène 1, trad. Pierre Leyris, Garnier-Flammarion. (N. d. T.)

Everard savait seulement qu'elle était spécialiste de l'âge du fer romain, une période où l'archéologie de l'Europe du Nord commençait plus ou moins à se confondre avec son histoire écrite. Il avait été tenté de consulter ses états de service, ce qu'il était autorisé à faire dans certaines limites. Ce milieu-là ne devait pas être facile pour une femme, en particulier une scientifique venant d'un avenir relativement éloigné. Finalement, il y avait renoncé, préférant attendre qu'ils aient fait connaissance. Mieux valait que sa première impression soit la plus directe possible. En outre, peut-être n'avait-il pas affaire à une crise grave. Peut-être que son enquête conclurait à une erreur d'interprétation, à un malentendu ne nécessitant aucune action correctrice.

Il se planta devant la porte et sonna. Elle ouvrit. L'espace d'un instant, tous deux restèrent muets.

Était-elle aussi surprise que lui ? S'était-elle attendue à une sorte de surhomme plutôt qu'à un type quelconque, au nez cassé et aux allures de plouc américain ? Lui n'aurait en tout cas jamais cru se retrouver nez à nez avec une magnifique blonde vêtue d'une robe élégante.

« Comment allez-vous ? articula-t-il en anglais. Je suis... »

Elle sourit, révélant des dents larges et éclatantes. Nez mutin, front haut – ses traits n'étaient pas empreints d'une beauté conventionnelle, hormis ses yeux aux nuances turquoise, mais il les trouvait néanmoins admirables, et sa carrure était celle d'une Junon athlétique. « L'agent Everard, acheva-t-elle à sa place. Très honorée, monsieur. » Elle s'exprimait avec une chaleur dénuée de toute obséquiosité et, lorsqu'elle lui serra la main, ce fut comme à un égal. « Soyez le bienvenu. »

En passant près d'elle pour entrer, il remarqua qu'elle n'était plus de la première jeunesse. Son teint clair avait connu bien des intempéries, de fines rides soulignaient ses yeux et encadraient ses lèvres. Eh bien, il lui avait sûrement fallu pas mal d'années pour atteindre le rang qui était le sien, et le traitement antisénescence n'effaçait pas tous les outrages du temps.

Une fois au salon, il explora les lieux du regard. Des meubles simples et confortables, comme chez lui, mais pas aussi avachis, et pas le moindre souvenir de voyage. Peut-être ne souhaitait-elle pas expliquer leur provenance à ses visiteurs... et à ses amants ? Il reconnut sur les murs la copie d'un paysage de Cuyp et une photographie astronomique des Dentelles du Cygne. Parmi les

nombreux livres de sa bibliothèque, il identifia des œuvres signées Dickens, Mark Twain, Thomas Mann, Tolkien. Dommage que les titres en néerlandais ne lui évoquent rien.

« Veuillez vous asseoir, dit Floris. Vous pouvez fumer. J'ai fait du café, mais, si vous préférez du thé, c'est l'affaire de quelques minutes.

— Du café, ce sera très bien, merci. » Everard prit place dans un fauteuil. Elle rapporta de la cuisine une cafetière, des tasses, de la crème et du sucre, posa le tout sur une table basse et s'assit sur un sofa en face de lui.

« Préférez-vous l'anglais ou le temporel ? » s'enquit-elle.

Il aimait ses manières, directes sans être brusques. « Restons à l'anglais pour le moment. » La langue de la Patrouille était conçue pour tenir compte de la chronocinétique et des paradoxes qui lui étaient associés, mais, pour ce qui était de la dimension humaine, se révélait aussi inadéquate que tous les autres langages artificiels. (Un espérantiste qui se tape sur le doigt avec un marteau ne va pas crier : « *Excremento !* ») « Ce que je souhaite, c'est me faire une idée de la nature exacte de notre affaire.

— Eh bien... je pensais que vous l'auriez déjà

évaluée. Je ne conserve ici que des photos et des objets de petite taille – le genre de souvenir qu'on rapporte à l'issue d'une mission, des choses qui n'ont aucune valeur scientifique mais pour lesquelles on éprouve un attachement sentimental. C'est toujours comme ça, non ? » Everard opina. « Si je les sors de leur tiroir, peut-être que ça vous donnera une première impression du milieu considéré, et que ça me rappellera certaines observations susceptibles de vous être utiles. »

Il sirota son café, un café chaud et fort, comme il l'aimait. « Bien raisonné. Mais nous verrons cela un peu plus tard. Si cela est possible, je préférerais entendre un compte rendu de vive voix. Pour ce qui est des détails, de l'analyse historique et de la nature du risque, je serai mieux à même de les évaluer par la suite. » *En d'autres termes, je n'ai rien d'un intellectuel, je ne suis qu'un fils de fermier du Middle-West qui a fait des études d'ingénieur avant de se reconvertir en flic.*

« Mais je ne me suis pas encore rendue sur place, protesta-t-elle.

— Je sais. Aucun Patrouilleur ne l'a encore fait, n'est-ce pas ? Mais vous avez été informée du problème et, vu votre expérience et la nature de votre expertise, je suis sûr que vous l'avez déjà

bien étudié. Cela fait de vous l'équivalent d'une observatrice de premier plan. »

Everard se pencha vers elle. « Okay, reprit-il, voici ce que je peux vous dire. Le Commandement régional m'a demandé d'ouvrir une enquête. Il a été avisé de certaines incohérences dans une chronique de Tacite et cela l'inquiète. Les événements concernés ont rapport aux Pays-Bas durant le I^{er} siècle apr. J.C. C'est-à-dire votre terrain d'études. En outre, nous sommes plus ou moins contemporains...» *Nos dates de naissance sont séparées par une génération, c'est ça ?* «... de sorte que nous devrions pouvoir coopérer de façon efficace. C'est pour ça que j'ai été choisi quand on a décidé de faire appel à un non-attaché. » Il désigna *David Copperfield* dans la bibliothèque. Autant lui montrer que tous deux avaient certaines choses en commun. « “ Barkis veut bien ”, cita-t-il. Je vous ai aussitôt contactés, Ten Brink et vous, et j'ai débarqué dans la foulée. Peut-être aurais-je dû commencer par réviser mon Tacite. Je l'ai lu, certes, mais c'était il y a belle lurette et je n'en conserve plus qu'un vague souvenir. J'ai jeté un petit coup d'œil au passage qui nous intéresse, mais ce brave homme n'était pas toujours très clair, pas vrai ? Allez, mettez-moi au parfum. Et si vous répétez des choses que je sais déjà, ça n'aura

rien de dramatique. »

Floris sourit. « Je vous trouve fort désarmant, monsieur, murmura-t-elle. Est-ce délibéré ? » Il se demanda un instant si elle cherchait à flirter avec lui ; mais elle se raidit et se lança dans un discours factuel, avec un ton un peu professoral.

« Comme vous le savez sans doute, les *Annales* et les *Histoires* n'ont pas été transmises dans leur intégralité aux époques qui ont suivi celle de leur rédaction. La plus ancienne copie des *Histoires* ne contenait que les quatre premiers livres et une partie du cinquième, sur un total de douze. Le livre V s'interrompt d'ailleurs sur le récit de l'incident qui nous intéresse. Naturellement, une fois découvert le voyage dans le temps, une expédition se rendra à l'époque idoine pour récupérer les sections perdues. Celles-ci sont très demandées. S'il n'est pas le plus fiable des chroniqueurs, Tacite est un excellent styliste doublé d'un moraliste... et c'est la seule source d'information écrite pour certains épisodes de son temps. »

Everard acquiesça. « Ouais. Avant de tenter de reconstituer le cours des événements, un explorateur se doit d'étudier les historiens pour avoir une idée de ce qui l'attend. » Il toussota. « Mais vous êtes mieux placée que moi pour le

savoir. Excusez-moi. Ça vous dérange si je fume ma pipe ?

— Pas du tout, répondit distraitement Floris. Oui, les *Histoires* et la *Germanie* figurent parmi mes ouvrages de référence. J'ai pu constater qu'il s'était trompé sur une foule de détails, mais cela n'a rien d'étonnant. Dans l'ensemble, le récit qu'il fait de la grande rébellion et de ses conséquences est solide et bien documenté. »

Elle marqua une pause, puis déclara avec franchise : « Je ne suis pas la seule à travailler sur ce sujet, vous savez. Loin de là. Certains de mes collègues s'activent durant les époques antérieures et ultérieures à celle qui m'intéresse, dans des régions qui vont de la Russie à l'Irlande. Sans parler des agents les plus précieux de tous, ceux qui consacrent des heures à ordonner, collationner et analyser nos rapports. Mais il se trouve que je travaille dans une zone recouvrant les Pays-Bas d'aujourd'hui, ainsi que des parties de la Belgique et de l'Allemagne, et à une époque où l'influence celtique commence à s'estomper – suite à la conquête de la Gaule par les Romains – et les peuples germaniques à développer des cultures autonomes. Non que nous ayons pu apprendre grand-chose sur le sujet, notre savoir est bien pâle comparé à notre ignorance. Nous sommes trop

peu nombreux. »

Trop peu nombreux, en effet, songea Everard. Avec un demi-million d'années à surveiller et une Patrouille en sous-effectif chronique, sans cesse obligée de recourir au compromis et à l'improvisation. Certains scientifiques civils nous assistent, mais la majorité d'entre eux sont originaires de plusieurs millénaires en aval ; leurs centres d'intérêt nous sont souvent étrangers. Et pourtant, nous devons mettre au jour les vérités cachées de l'histoire, identifier les instants où celle-ci est susceptible d'être altérée... Si l'on examine ton cas avec un peu de recul, Janne Floris, tu œuvres sans doute avec plus d'efficacité que moi pour défendre la réalité qui nous a produits.

Elle partit d'un petit rire qui l'arracha à ses méditations. Ce dont il lui fut reconnaissant, car il cédait de plus en plus souvent à ces accès de mélancolie. « Écoutez-moi pérorer ! s'exclama-t-elle. Et enfoncer des portes ouvertes au passage ! Je suis bien plus directe d'ordinaire, croyez-le bien. Mais je me sens nerveuse aujourd'hui. » Son humeur s'assombrit. Avait-elle frissonné ? « Je n'ai pas l'habitude de ce genre de situation. Affronter la mort, d'accord, mais l'oubli, le néant, la disparition de tout ce que je connais... » Elle se

redressa, serra les dents.

« Excusez-moi. »

Everard, qui avait fini de bourrer sa pipe, craqua une allumette et savoura une bouffée de fumée odorante. « Vous êtes de taille à tenir le coup, n'en doutez pas, lui assura-t-il. Vous l'avez déjà prouvé. Parlez-moi donc de votre travail sur le terrain.

— Plus tard. » Elle détourna les yeux un instant. Il se dit qu'elle semblait hantée par quelque chose. Lorsqu'elle le fixa à nouveau du regard, elle reprit la parole d'une voix sèche. « Il y a trois jours, un agent spécial m'a convoquée pour une consultation urgente. Une équipe de chercheurs venait de dénicher une variante des *Histoires*. Vous êtes au courant ?

— Mouais. » En dépit d'un briefing des plus superficiel, Everard savait au moins cela. S'agissait-il d'un simple hasard ? (La causalité peut produire d'étranges boucles.) Des sociologues étudiant la Rome du début du II^e siècle apr. J.C. avaient besoin de savoir ce que les classes supérieures pensaient de l'empereur Domitien, décédé deux ou trois décennies en amont de l'époque qu'ils étudiaient. Avait-il laissé le souvenir d'un tyran absolutiste, ou bien lui

concédaient-ou quelques qualités ? Les derniers chapitres connus de Tacite penchaient pour cette seconde hypothèse. Il semblait plus facile de les emprunter dans une bibliothèque privée, puis de les reproduire subrepticement, que d'aller en chercher une copie informatique dans les époques ultérieures. « Ils ont constaté des divergences avec la version standard dont ils avaient le souvenir – si on peut toujours la qualifier de standard – et, en comparant les deux, se sont rendu compte que ces divergences étaient radicales.

— Bien plus que s'il s'agissait d'un repentir de l'auteur, d'une erreur de copiste ou autres explications traditionnelles, souligna Floris. Un examen approfondi a permis d'établir qu'on n'avait pas affaire à une contrefaçon, mais à une authentique copie rédigée de la main de Tacite en personne. Et, bien que le style varie légèrement d'un document à l'autre, ce qui n'a rien de surprenant si l'auteur s'acheminait vers deux conclusions différentes, la chronique proprement dite ne s'altère qu'au milieu du livre V, très peu de temps après l'épisode où s'interrompt la seule copie qui ait survécu. Peut-il s'agir d'une coïncidence ?

— Je l'ignore, répondit Everard, et mieux vaut ne pas s'attarder sur ce point. Ça fait froid dans le

dos, hein ? » Il s'obligea à se carrer dans son siège, à croiser les jambes, à vider sa tasse et à exhaler un long nuage de fumée. « Et si vous me donniez un résumé de l'épisode en question – de ses deux versions ? N'ayez pas peur de répéter des choses qui paraissent élémentaires à vos yeux. Tout ce dont je me souviens, c'est que les Bataves et une partie des Gaulois se sont soulevés contre les Romains et que l'Empire ne les a pas soumis sans difficulté. Par la suite, eux et leurs descendants sont devenus de braves et honnêtes sujets, et on a même fini par leur accorder la citoyenneté. »

Toujours aussi sèche, elle enchaîna : « Tacite rentre dans les détails, et ainsi que je l'ai... que nous l'avons confirmé, son récit est en grande partie fidèle à la réalité. Tout a commencé avec les Bataves, en effet, ce nom désignant un peuple occupant le sud de la Hollande actuelle, entre le Lek et le Waal. Ils étaient considérés comme tributaires, bien que n'ayant pas été officiellement annexés par l'Empire. Ils fournissaient à Rome des soldats, des auxiliaires qui avaient droit à une pension confortable une fois terminé leur service dans la légion, avec le choix de se fixer sur le lieu de leur cantonnement ou de retourner au pays natal.

» Mais, durant le règne de Néron, le

gouvernement romain les a soumis à une véritable extorsion. Pour prendre un exemple, les Frisons étaient censés fournir chaque année une certaine quantité de cuir destinée à la fabrication de boucliers. Plutôt que de se contenter de peaux provenant de bovins de petite taille, le gouverneur a exigé qu'elles soient prélevées sur des taureaux sauvages, dont le cuir était nettement plus épais. Ces animaux étaient fort rares et la procédure ruineuse. »

Everard eut un sourire en coin. « Une histoire de taxe. Ça me rappelle quelque chose. Continuez. »

Floris s'anima quelque peu. Les yeux perdus dans le lointain, elle serra les poings sur son giron. « Comme vous le savez, la mort de Néron a été suivie d'une guerre civile. Ce fut l'année où trois empereurs Galba, Othon, Vitellius – ravagèrent l'Empire qu'ils se disputaient, avant que Vespasien, venu du Proche-Orient, y rétablisse la paix. Chacun des belligérants utilisait tous les moyens pour lever ses armées, y compris la conscription. Les Bataves, en particulier, n'appréciaient pas de voir leurs fils partir au combat dans une guerre qui leur apparaissait comme insensée. Sans parler du fait que certains fonctionnaires romains appréciaient fort les

jeunes gens.

— Ouais. Il suffit que le peuple donne le doigt à un gouvernement pour que celui-ci lui prenne le bras. Ce qui explique que les fondateurs des États-Unis aient souhaité limiter les compétences du pouvoir fédéral. Dommage qu'ils n'aient connu qu'un succès éphémère. Pardon, je ne voulais pas vous interrompre.

— Il existait alors une famille batave de noble lignée – des grands propriétaires influents, affirmant descendre des dieux – qui avait donné à Rome quantité de soldats. Le plus important d'entre eux avait adopté le nom latin de Claudius Civilis. Ainsi que nous l'avons appris, son peuple et ses proches l'appelaient Burhmund. Il s'était distingué à plusieurs reprises au cours de sa longue carrière. Il appela les tribus à prendre les armes, les Bataves mais aussi leurs voisins. Ce n'était pas un paysan ordinaire, voyez-vous.

— J'imagine. À demi civilisé, probablement aussi malin qu'observateur.

— Il s'est déclaré partisan de Vespasien et opposé à Vitellius, expliquant à ses hommes que son champion leur rendrait justice. Du coup, la plupart des Germains affectés dans d'autres régions se sont empressés de le rejoindre, au

mépris des ordres qu'ils avaient reçus. Il a remporté plusieurs victoires décisives. Le nord-est de la Gaule s'est alors embrasé. Les auxiliaires gaulois, commandés par Julius Classicus et Julius Tutor, se sont ralliés à Civilis, tout en proclamant l'autonomie de leur province. Dans la tribu germanique des Bructères, une prophétesse nommée Veleda a prédit la chute de Rome. Cela a galvanisé les troupes indigènes, qui ont redoublé de vaillance, dans le but avoué de former à leur tour une confédération indépendante. »

Voilà qui est tout aussi familier aux oreilles d'un Américain. Si nous avons pris les armes en 1775, c'était à l'origine pour faire respecter nos droits de citoyens anglais. Puis les choses se sont enchaînées. Everard garda son commentaire pour lui.

Floris soupira. « Enfin. La cause de Vespasien a fini par triompher. Lui-même a passé quelques mois de plus au Proche-Orient, pour y régler des problèmes pressants, mais il a envoyé à Civilis une missive demandant la fin des hostilités. Ce qui lui fut refusé, bien entendu. Il a donc dépêché dans cette région le général Pétilius Cerialis, un homme extrêmement compétent. Pendant ce temps, Gaulois et Germains ont commencé à se quereller, se révélant incapables de coordonner leurs efforts

et d'exploiter les occasions qui se présentaient à eux. La notion de commandement unifié était étrangère à leur conception du monde. Les Romains les ont matés sans peine. Au bout du compte, Civilis a accepté de rencontrer Cerialis pour discuter des conditions de sa reddition. Tacite fait de l'événement une description saisissante : cela se passe sur un pont jeté sur IJssel, un pont dont on a préalablement détruit la partie centrale, avec les deux hommes debout au bord du vide et parlementant...

— Je m'en souviens, coupa Everard. C'est là que s'achève le manuscrit tel qu'on le connaissait jadis. Si j'ai bonne mémoire, les rebelles se sont vus offrir des conditions plus que raisonnables, et ils les ont d'ailleurs acceptées. »

Floris opina. « Oui. La fin des abus en tout genre, des garanties pour l'avenir et une amnistie générale. Civilis est redevenu un citoyen ordinaire. Quant à Velea, Tacite ne parle pas d'elle, sauf pour sous-entendre qu'elle a aidé à la conclusion de cet armistice. J'aimerais bien savoir ce qu'elle est devenue.

— Vous avez une idée ?

— Une intuition. Si vous visitez les musées de Leyde et ceux de Middelburg, sur l'île de

Walcheren, vous y trouverez des pierres votives datant des II^e et III^e siècles, ainsi que des autels et des plaques portant des inscriptions latines...» Haussement d'épaules. « Enfin, ça n'a pas grande importance. Le fait est que nos ancêtres sont devenus des provinciaux romains raisonnablement satisfaits de leur sort. » Soudain, elle écarquilla les yeux et s'accrocha au rebord de son siège. « Le fait *était*. »

Le silence s'imposa à eux. Derrière les vitres, le soleil de cette fin d'après-midi et la rumeur de la circulation semblaient également fragiles.

« Ça, c'est Tacite version 1, exact ? murmura Everard au bout d'un temps. Celle que nous connaissons depuis toujours, celle que j'ai feuilletée hier. J'ignore encore la teneur de la version 2. Que raconte-t-elle ? »

Floris lui répondit sur le même ton. « Que Civilis a refusé de se rendre, en grande partie parce que Velea prêchait la guerre. Celle-ci s'est prolongée pendant une année, jusqu'à ce que les tribus soient totalement soumises. Civilis a préféré se donner la mort plutôt que de défiler enchaîné durant le triomphe de Cerialis. Velea a fui en Germanie. Nombre de Bataves l'ont suivie. Tacite 2 remarque vers la fin des *Histoires* que la

religion des Germains a évolué depuis l'époque où il leur avait consacré une étude. On note la montée en puissance d'une déité femelle, la Nerthus qu'il évoquait dans sa *Germanie*. Il la compare maintenant à Perséphone, à Minerve et à Bellone. »

Everard se gratta le menton. « Les déesses de la mort, de la sagesse et de la guerre, hein ? Bizarre. Les Ases, ou Æsir – les dieux célestes d'essence masculine – auraient dû faire passer au second plan les antiques figures chtoniennes... Que dit-il à propos de ce qui se passe à Rome et ailleurs ?

— Plus ou moins la même chose que dans la version 1. Dans un style légèrement différent. On remarque également des variantes au niveau des dialogues et des descriptions de certains épisodes ; mais, comme vous le savez, ceux-ci comme ceux-là relèvent souvent de l'interprétation, voire de l'invention pure, à moins qu'ils ne découlent de traditions fort éloignées de la réalité des faits. Ces divergences ne prouvent pas en elles-mêmes que les événements aient été altérés.

— Excepté en Germanie. C'est-à-dire au diable vauvert. Ce qui s'est passé là-bas n'a guère affecté la société romaine, du moins au cours des premières décennies. Pour ce qui est des

conséquences à long terme, toutefois...

— Elles ne sont sûrement pas significatives, n'est-ce pas ? demanda Floris d'une voix tremblante. Nous sommes toujours là, nous existons toujours, n'est-ce pas ? »

Everard tira sur sa pipe. « Jusqu'à présent. Ce qui ne signifie rien, ni en anglais, ni en néerlandais. Mais attendons un peu avant de passer au temporel. Ce que nous avons là, c'est une anomalie qui nécessite une enquête. Si personne ne l'a remarquée auparavant – oui, je sais que ce terme n'a aucun sens, lui non plus –, c'est à cause des dates. L'attention de tous se concentre sur un autre lieu. »

69 et 70 apr. J.C. Cette période n'est pas connue comme celle de la révolte des provinces du Nord. Pas plus qu'on ne lui associe le règne de Guang Wudi, qui consolida la dynastie des Han orientaux, ni la conquête de l'Inde par les Satavahana, ni la lutte de Vologèse I^{er} de Perse contre les rebelles et les envahisseurs. (J'ai consulté les archives avant de débarquer ici. Rien ne se produit jamais en vase clos.) Non, on n'en parle pas davantage comme étant celle où Rome a commencé à se déliter, une fois que les légions ont compris quelles avaient le pouvoir de faire les

Empereurs. Cette période est celle de la guerre des Juifs. C'est à cause d'elle que Vespasien et son fils Titus se sont attardés au Proche-Orient après avoir vaincu Vitellius. Le soulèvement des Juifs, sa sanglante répression, la destruction du Troisième Temple – avec tout ce que cela signifie pour l'avenir, pour le judaïsme, pour le christianisme, pour l'Empire, pour l'Europe, pour le monde.

« C'est un nexus, alors ? » souffla Floris.

Everard acquiesça avec lassitude. Il réussit à ne pas perdre sa contenance. « Les unités de la Patrouille concentrent toute leur attention sur la Palestine. Vous imaginerez sans peine les émotions que suscite ce coin de l'espace-temps, dans tous les siècles à venir ou quasiment. Les fanatiques et les inconscients qui veulent changer le cours des choses, les chercheurs se pressant à Jérusalem et augmentant le risque d'une erreur fatale, sans parler de la situation locale proprement dite, avec une infinité de causes rayonnant de cet épisode et produisant à leur tour une infinité d'effets... Je ne prétends pas comprendre la dimension physique du phénomène, mais je ne mets nullement en doute ce qu'on m'a enseigné, à savoir que le continuum est particulièrement vulnérable autour de tels instants. La réalité est instable, jusques et y

compris au fin fond de la Grande Germanie.

— Mais qu'est-ce qui a pu la faire basculer ?

— C'est ce que nous devons déterminer. Peut-être que quelqu'un a tiré parti de l'absence de la Patrouille. A moins qu'il ne s'agisse d'un banal accident – je n'en sais rien. Peut-être qu'un Danellien pourrait nous énumérer les possibilités. Notre mission...» Everard reprit son souffle. « Comme on n'a pu trouver d'explication improbable mais irréfutable – une contrefaçon, par exemple –, ces deux variantes constituent... un avertissement. Un signe avant-coureur, le premier frémissement d'une altération, quelque chose qui *aurait pu avoir* des conséquences amenant l'histoire à quitter le cours que nous lui connaissons, jusqu'à ce que vous, moi et le reste, tout ça n'ait jamais existé – à moins que nous ne réagissions sans tarder et prenions les mesures nécessaires pour que ceci *ne se soit jamais produit*... Grand Dieu ! Autant passer au temporel. »

Floris garda les yeux fixés sur sa tasse. « Ça ne peut pas attendre un peu ? demanda-t-elle d'une voix à peine audible. J'ai besoin de réfléchir, d'assimiler ce que vous venez de me dire. Pour moi, tout ceci relevait de la théorie. Je me

considérais un peu comme... oh ! comme une exploratrice du XIX^e siècle partie au cœur de l'Afrique. Il y avait des précautions à prendre, c'est entendu, mais on m'avait assuré que la structure de l'espace-temps était plutôt souple, et que tout ce que je pourrais faire, dans les limites du raisonnable, aurait « toujours » fait partie du passé. Aujourd'hui, j'ai l'impression que la terre s'est dérobée sous mes pieds.

— Je sais. » *Cette idée peuple mes cauchemars. La deuxième guerre punique*¹... « Prenez votre temps. » *Votre temps !* « Rassemblez vos esprits. » Il la gratifia d'un sourire dont la sincérité le surprit lui-même. « Les miens sont encore dispersés. Écoutez, je vous propose de nous détendre et de bavarder un peu, sur le sujet de votre choix. Tout à l'heure, nous irons boire un verre et puis dîner, prendre un peu de bon temps, faire plus ample connaissance. Demain, il sera toujours temps de se mettre au boulot.

— Merci. » Elle effleura d'une main les lourdes tresses blondes ramenées sur son crâne. Il se rappela que les Germaines de jadis portaient les cheveux longs. On eût dit qu'elle avait capté la magie que tous les peuples du monde associent à

1 Voir « L'Autre Univers », in *La Patrouille du temps*, chez le même éditeur. (N.d.T.)

la chevelure, car sa voix résonna avec une force nouvelle : « Oui, demain, nous affronterons le problème. »

3.

L'hiver apporta la pluie, la neige et la pluie à nouveau, des vents ravageurs et un mauvais temps qui devait faire rage jusqu'au printemps. Les rivières étaient grosses, les prés inondés, les marais débordaient. Les hommes prélevaient sur leurs réserves de grain, sacrifiaient leurs bestiaux tremblants, chassaient plus que de raison, sans jamais rapporter suffisamment de gibier. Ils se demandaient si les dieux, lassés de la sécheresse qui avait flétri la terre l'année précédente, n'avaient pas déchaîné sur eux une nouvelle tourmente.

Certains trouvèrent une raison d'espérer en constatant que la nuit était claire, quoique glaciale, lorsque les Bructères se réunirent dans leur sanctuaire. Le vent chassait au loin des écharpes

de nuages, d'un blanc spectral comparé à l'éclat de la lune en leur sein. Quelques étoiles scintillaient faiblement. Les arbres du bosquet étaient des colonnes de ténèbres, informes hormis là où leurs rameaux dénudés se tendaient vers le ciel. Les grincements qui émanaient d'eux étaient pareils à des cris poussés dans une langue inconnue, des réponses aux criailleries du vent.

Le feu rugissait. Des flammes rouge et jaune bondissaient depuis le foyer incandescent. Les étincelles raillaient un instant les étoiles, puis mouraient en silence. A peine si leur lueur effleurait les troncs d'arbre autour de la clairière, qui frémissaient comme par crainte des ombres. Elle accrochait les fers de lance et les yeux des hommes rassemblés, faisant surgir de la pénombre leurs visages graves mais se perdant dans leurs barbes et dans leurs peaux de bête.

Derrière le feu se dressaient les effigies, grossièrement taillées dans des rondins. Woen, Tiw et Donar, gris et craquelés, rongés par la mousse et les champignons de souche. Plus récente, Nerthus luisait au clair de lune ; un esclave venu du Sud avait consacré tout son talent à la sculpter et à la peindre. On l'eût dit vivante, la déesse elle-même descendue parmi eux. Le cochon sauvage qui rôtiissait à la broche était une offrande

à elle destinée.

Les hommes n'étaient guère nombreux, et les jeunes étaient rares. L'été précédent, tous ceux qui le pouvaient avaient suivi leurs chefs sur l'autre rive du Rhin, afin d'affronter les Romains sous les ordres de Burhmund le Batave. Ils n'étaient pas encore rentrés et leur absence se faisait cruellement sentir. Wael-Edh avait fait savoir aux chefs de famille bructères qu'ils devaient la rejoindre cette nuit, afin de faire offrande aux dieux et d'écouter ce qu'elle avait à leur dire.

Tous retinrent leur souffle lorsqu'elle s'avança parmi eux. Elle portait une robe d'une blancheur lunaire, bordée de fourrure sombre, et sur la gorge un collier d'ambre brut. Le vent faisait ondoyer le tissu de ses vêtements, gonflait sa cape ainsi qu'une paire d'ailes. Qui pouvait deviner les pensées qui s'agitaient sous sa capuche ? Elle leva les bras, faisant frémir et chatoyer ses bracelets ainsi que des serpents dorés, et toutes les lances s'abaissèrent devant elle.

Heidhin, qui avait présidé au sacrifice du cochon sauvage, se tenait tout près du feu, un peu à l'écart des célébrants. Il tira son couteau, en porta la lame à ses lèvres, le remit au fourreau. « Bienvenue, notre dame, salua-t-il. Vois, tous

sont venus t'écouter, ceux qui parlent au nom de leur peuple, afin qu'à travers toi les dieux s'adressent à eux. Parle, nous t'entendons. »

Edh baissa les mains. Quoique mesurée, sa voix sonnait clair et couvrait les rumeurs de la nuit. Bien plus que celle de Heidhin, elle était portée par un accent étranger, une cadence évoquant la marée et les vagues se brisant sur les rochers. Peut-être cela expliquait-il en partie le respect mêlé de crainte qu'elle inspirait à tous et en tous lieux.

« Entendez-moi, fils de Brucht, car j'ai de grandes nouvelles à vous annoncer. L'épée est sortie du fourreau, les loups et les corbeaux festoient, les sorcières de Nerthus volent dans les cieux. Gloire aux héros !

» Je vous dirai d'abord la première vérité. Lorsque je suis venue ici, c'était tout d'abord afin de vous réchauffer le cœur. Les jours passent, la faim s'installe dans vos foyers et l'ennemi résiste avec acharnement. Nombre d'entre vous commencent à se demander pourquoi nous nous sommes alliés avec nos frères de par-delà le fleuve. Si nous avons soif de vengeance, nous n'avons pas de joug à secouer. Nous avons un royaume à construire ensemble, mais nous ne pourrons le

faire s'ils sont vaincus.

» Oui, des tribus gauloises se sont aussi soulevées, mais les Gaulois sont inconstants. Oui, Burhmund a fait des ravages parmi les Ubiens, ces chiens de Rome, mais les Romains ont dévasté les terres de nos amis les Gugernes. Oui, nous avons assiégé Moguntiacum et Castra Vetera, mais nous avons dû nous retirer du premier camp et le second nous résiste depuis des mois. Oui, nous avons connu la victoire sur le champ de bataille, mais nous avons aussi connu la défaite, et toujours en déplorant de lourdes pertes. C'est pour toutes ces raisons que je tenais à renouveler la promesse que je vous avais faite : oui, Rome tombera, oui, les os des légionnaires seront répandus sur la terre, oui, le coq rouge chantera sur le toit de toutes les villas romaines... oui, Nerthus se vengera. Nous n'avons plus qu'à nous battre pour cela.

» Mais, aujourd'hui, par la volonté de la déesse, un messenger est venu à moi, envoyé par Burhmund en personne. Castra Vetera, le Vieux Camp de l'ennemi, a enfin rendu les armes. Vocula le légat, le vainqueur de Moguntiacum, est mort à Novesium, une place forte qui s'est elle aussi rendue. Colonia Agrippinensis, la fière cité des Ubiens, est prête à discuter des termes de sa

reddition.

» Nerthus tient ses promesses, ô fils de Brucht ! Ceci n'est que le commencement. La chute de Rome est pour bientôt ! »

Leurs rugissements déchirèrent le ciel.

Elle les harangua quelque temps encore, mais sans trop insister, et acheva d'une voix plus calme : « Lorsque enfin vos guerriers vous reviendront, Nerthus bénira leurs reins et ils engendreront des hommes qui conquerront le monde. À présent, festoyez en son honneur et, demain, apportez l'espoir à vos femmes. » Elle leva la main. Ils abaissèrent leurs lances une nouvelle fois. Elle prit un brandon dans le feu pour s'éclairer et s'en fut dans les ténèbres.

Sous la supervision de Heidhin, les hommes ôtèrent l'offrande du feu, la découpèrent et en dévorèrent les chairs succulentes. S'ils commentaient d'abondance les merveilles qu'on venait de leur révéler, lui-même se montrait peu loquace. Il n'était pas rare que le silence s'empare ainsi de lui. Les gens avaient fini par s'y habituer. Il leur suffisait de savoir qu'il avait toute la confiance de Wael-Edh et que c'était aussi un meneur d'hommes, plein de ruse et de sagesse. Élané, le visage étroit, il avait des cheveux et une

barbe rase dont le noir se striait de blanc.

Lorsqu'on eut jeté les os aux ordures et que le feu commença à s'éteindre, il souhaita au nom de tous une bonne nuit aux dieux. Les hommes se réfugièrent dans le pavillon tout proche, où ils se reposeraient avant de partir au lever du jour. Heidhin ne les suivit point. Se guidant à la lueur d'une torche, il emprunta un sentier à peine visible qui le conduisit dans une vaste clairière, où il jeta le brandon à terre en laissant mourir la flamme. La lune courait au-dessus des bois à l'ouest, parmi les nuages filant sous le vent.

Devant lui se trouvait une petite maison. Le givre scintillait sur son chaume. Entre ses murs, comme partout ailleurs, les bœufs dormaient d'un côté, les hommes et les femmes de l'autre, reposant parmi leurs outils et leurs provisions ; mais les habitants de ce lieu servaient Wael-Edh. Sa tour se dressait un peu plus loin, toute de fer et de rondins, un abri pour elle et pour ses rêves. Heidhin poursuivit son chemin.

Un homme se planta devant lui, une lance dans la main, et cria : « Halte ! » Puis, plissant les yeux pour mieux voir : « Oh ! c'est toi, seigneur. Cherches-tu une couche ?

— Non. Le jour est proche, et un cheval

m'attend au pavillon pour me ramener chez moi. Mais je voudrais d'abord parler à la dame. »

Le garde sembla hésiter. « Tu ne vas pas la réveiller, hein ?

— Je ne pense pas qu'elle se soit endormie », rétorqua Heidhin. L'autre le laissa passer sans résister.

Il frappa à la porte de la tour. Une jeune serve se réveilla et lui ouvrit. En le voyant, elle approcha un bout de bois de la flamme de sa lampe, l'utilisant pour en allumer une autre qu'elle lui tendit. Il gravit l'échelle menant au grenier.

Comme il s'y était attendu – ils se connaissaient depuis si longtemps ! –, elle était assise sur son grand trépied, les yeux fixés sur les ombres que traçait sa lampe. Elles se mouvaient, hautes et difformes, parmi les poutres, les coffres, les fourrures et les peaux de bête, les instruments de son art et les souvenirs qu'elle avait gardés de ses voyages. Elle restait enveloppée dans sa cape pour se protéger du froid et sa capuche était relevée ; lorsqu'elle se tourna vers lui, son visage lui apparut comme sculpté dans la nuit. « Salut », dit-elle à voix basse. Le souffle spectral issu de ses lèvres luisit un instant à la faible lumière.

Heidhin s'assit sur le sol, adossé au montant du

lit. « Tu devrais te reposer.

— Tu sais bien que je ne le peux pas, pas tout de suite. »

Il acquiesça. « Néanmoins, tu devrais essayer. Tu te tues à la tâche. »

Il crut la voir esquisser un sourire. « Cela fait des années que cela dure, et on ne m'a pas encore enterrée. »

Heidhin haussa les épaules. « Eh bien, dors quand tu le pourras. » Son sommeil serait agité. « A quoi étais-tu en train de réfléchir ?

— À tout, bien entendu, dit-elle avec lassitude. À la signification de ces victoires. À nos prochaines actions. »

Il soupira. « Je m'en doutais. Mais pourquoi réfléchir ? Tout est clair. »

La capuche bruit et frémit, accompagnant son mouvement de dénégation. « Bien au contraire. Je te comprends, Heidhin. Un ost romain est tombé entre nos mains, et tu penses que nous devrions faire de lui ce qu'en faisaient les anciens : le sacrifier aux dieux. Trancher les gorges, casser les armes, détruire les chars et jeter le tout dans une tourbière, afin que Tiw en soit rassasié.

— Une offrande somptueuse. Cela chaufferait le sang de nos hommes.

— Et cela mettrait les Romains en rage. »

Heidhin sourit de toutes ses dents. « Je connais les Romains mieux que toi, mon Edh. » Avait-elle grimacé ? Il se hâta de poursuivre : « Je veux dire que j'ai souvent eu affaire à eux, et à leurs factotums, car je suis un chef de guerre. La déesse ne te parle pas de ces détails quotidiens, n'est-ce pas ? Je te dis que les Romains ne sont pas comme nous. Ils sont froids, réfléchis...

— Ce qui explique que tu les comprends bien.

— Les hommes me disent rusé, répliqua-t-il sans broncher. Faisons donc bon usage de ma ruse. Je t'affirme qu'un massacre exaltera les tribus et nous amènera de nouveaux guerriers, alors qu'il n'incitera pas l'ennemi à se venger. » Il se plaqua un masque de gravité sur le visage. « En outre, les dieux eux-mêmes en seront comblés. Ils ne l'oublieront pas.

— J'ai réfléchi à tout cela, lui dit-elle. Burhmund a fait savoir qu'il avait l'intention d'épargner leurs hommes...»

Heidhin se raidit. « Ha ! Il est à demi romain, il est vrai.

— Dans le sens où il les connaît encore mieux que toi. Il estime qu'une boucherie ne serait pas sage. Elle les conduirait sans doute à déchaîner

toutes leurs forces contre nous, quel que soit le prix à payer en d'autres parties de leur royaume. » Edh leva une main. « Attends. Il sait aussi quels sont les souhaits des dieux – ou du moins ceux que nous leur prêtons. Il m'envoie un de leurs officiers. »

Heidhin se redressa. « C'est une bonne chose !

— Burhmund déclare que nous pouvons le sacrifier dans le sanctuaire si telle est notre volonté, mais il nous conseille de n'en rien faire. De le traiter comme un otage, à échanger contre un bien plus précieux... » Elle resta silencieuse un moment. « J'ai passé la soirée à implorer Niaerdh. Veut-elle ou non de ce sang ? Elle ne m'a envoyé aucun signe. Je pense que cela signifie que non.

— Les Ases... »

Le dominant depuis son siège, Edh le coupa non sans sécheresse. « Que Woen et les autres en appellent à Niaerdh, à Nerthus, s'ils le souhaitent. C'est *elle* que je sers. Le prisonnier, vivra. »

Il baissa les yeux en grimaçant, se mordilla la lèvre.

« Tu sais que je suis l'ennemie de Rome, et tu sais aussi pourquoi, reprit-elle. Mais cette idée de causer sa ruine... à mesure que passent les années, cela m'apparaît de plus en plus comme des

divagations. Ce n'est pas vraiment ce que la déesse m'a incitée à dire, c'est ce que je me suis convaincue de dire en son nom. Je n'ai pu que le répéter cette nuit, de crainte que l'assemblée n'ait été bouleversée. Mais que pouvons-nous vraiment obtenir des Romains, hormis leur retrait de ces terres ?

— Et si nous renions les dieux, comment pourrions-nous obtenir cela ? bredouilla-t-il.

— Peut-être est-ce à ton appétit de pouvoir et de gloire qu'il faudra renoncer », lança-t-elle.

Il lui décocha un regard mauvais. « Venant de tout autre que toi, ces mots seraient une injure mortelle. »

Elle se leva. Sa voix s'adoucit. « Heidhin, mon vieil ami, je suis navrée. Je ne voulais point te blesser. Jamais nous ne devons nous quereller, tous les deux. »

Il se leva à son tour. « Jadis, j'ai juré... que je te suivrais. »

Elle le prit par les mains. « Et c'est ce que tu as fait. Avec quelle vaillance. » Lorsqu'elle rejeta la tête en arrière pour mieux le voir, la capuche tomba et il découvrit son visage à la lueur de la lampe. Les ombres creusaient ses rides et rehaussaient ses pommettes, mais elles

dissimulaient le gris de ses cheveux. « Nous avons fait du chemin, toi et moi.

— Je n'ai pas juré de t'obéir aveuglément », marmonna-t-il. Et il ne le faisait jamais. Il lui arrivait souvent d'agir à l'encontre de ses vœux. Ensuite, il lui montrait qu'il avait eu raison.

« Un si long chemin », murmura-t-elle, comme si elle n'avait rien entendu. Ses yeux noisette fouillèrent les ténèbres derrière lui. « Avons-nous échoué ici, à l'est du grand fleuve, parce que les années et les milles ont fini par nous user ? Nous aurions dû aller plus loin, jusque chez les Bataves, peut-être. Leurs terres sont ouvertes à la mer.

— Les Bructères nous ont réservé un accueil royal. Ils ont exaucé jusqu'au moindre de tes souhaits.

— Oh ! oui. Je leur en serai toujours reconnaissante. Toujours. Mais, un jour... toutes les tribus ne feront qu'un seul royaume... et je verrai à nouveau l'étoile de Niaerdh briller au-dessus de la mer.

— Pour que ce royaume voie le jour, nous devons d'abord saigner Rome.

— Ne parle pas de cela. Nous verrons plus tard. Pour le moment, souvenons-nous de choses douces.»

Le soleil rosissait le ciel lorsqu'il prit congé d'elle. La rosée scintillait sur la boue au-dehors. Sombre, il traversa sans s'arrêter le bosquet sacré, marchant vers le pavillon et le cheval qui l'y attendait. Elle, la paix lissait son front, elle était prête à dormir, mais lui, ses doigts se crispaient sur le manche de son poignard.

4.

Castra Vetera, le Vieux Camp, se trouvait près du Rhin, à peu près à l'emplacement qu'occupait la ville de Xanten à l'époque d'Everard et de Floris. Mais, en ce temps-là, toute la région était germanique – la Grande Germanie s'étendait de la mer du Nord à la Baltique, de l'Escaut à la Vistule, et c'était le Danube qui la limitait au sud. Durant les deux millénaires à venir, elle donnerait naissance à la Suède, au Danemark, à la Norvège, à l'Autriche, à la Suisse, aux Pays-Bas et à l'Allemagne. Aujourd'hui, ce n'était qu'une terre sauvage, avec çà et là des champs, des pâtures, des villages, des fermes, tenus par des tribus qui ne

cessaient de se déplacer, que ce soit pour guerroyer ou tout simplement pour migrer.

À l'ouest, dans ce qui serait plus tard la France, la Belgique, le Luxembourg et une bonne partie de la Rhénanie, les habitants étaient des Gaulois, de langue et de mœurs celtiques. De par leur culture et leur habileté aux armes, ils avaient dominé les Germains avec lesquels ils entraient en contact – quoique la distinction entre les deux peuples ne fût jamais nettement tranchée, en particulier sur les marches – jusqu'à ce que César les ait vaincus. La conquête de la Gaule était encore relativement récente, et, si l'assimilation avait progressé, tous n'avaient pas oublié la liberté d'antan.

Leurs rivaux à l'est semblaient promis au même sort qu'eux ; mais Auguste, après avoir perdu trois légions dans la forêt de Teutobourg, décida que ce serait le Rhin plutôt que l'Elbe qui matérialiserait la frontière de l'Empire. Seuls quelques peuples germaniques étaient restés sous domination romaine. Les plus éloignés de ceux-ci, tels les Bataves et les Frisons, ne subissaient aucune occupation. Tout comme les rajahs de l'Empire britannique, leurs chefs étaient tenus de verser un tribut et de suivre les directives du proconsul dont ils dépendaient. Ils fournissaient à Rome des troupes auxiliaires en quantité, des volontaires à

l'origine puis, plus récemment, des conscrits. Ils furent les premiers à se révolter ; par la suite, leurs cousins de l'Est les rejoignirent en même temps que la Gaule s'embrasait au Sud.

« Le feu... j'ai entendu parler d'une prophétesse annonçant que Rome elle-même périrait par le feu, dit Julius Classicus. Parle-moi un peu d'elle. »

Burhmund s'agita sur sa selle, mal à l'aise. « C'est avec de telles paroles qu'elle nous a amené les Bructères, les Tencières et les Chamaves, reconnut-il avec un manque d'enthousiasme quelque peu surprenant. Sa renommée a franchi les rivières pour s'emparer de nous. » Vif coup d'œil vers Everard. « Tu as sûrement entendu parler d'elle lors de tes voyages. Ton chemin n'a pu manquer de croiser le sien, et les tribus que tu as visitées ne l'ont pas oubliée. Si leurs guerriers nous ont rejoints, c'est parce qu'ils ont appris qu'elle se trouvait parmi nous et appelait à la guerre.

— Oui, on m'a fait certains récits, mentit le Patrouilleur, mais je ne savais que penser. Parle-moi d'elle, je te prie. »

Les trois hommes chevauchaient sous un ciel gris, par une mauvaise brise, près de la route du Vieux Camp. C'était une route militaire, donc

pavée et rectiligne, qui longeait le Rhin jusqu'à Colonia Agrippinensis. Les légionnaires avaient imprimé leur marque au fil des années. Aujourd'hui, les hommes qui avaient tenu cette forteresse durant l'automne et l'hiver étaient évacués vers Novésium, qui avait rendu les armes bien plus vite.

Ils n'étaient pas beaux à voir : crasseux, dépenaillés, squelettiques. Hébétés pour la plupart, ils ne pensaient même pas à former les rangs. C'étaient en majorité des Gaulois, membres des troupes régulières et auxiliaires, et ils s'étaient soumis à l'Empire gaulois, se laissant séduire par les porte-parole de Classicus. Non qu'ils aient été en état de résister à un nouvel assaut, contrairement à ce qui s'était passé aux premiers temps du siège. Affamés par le blocus, ils en étaient réduits à manger de l'herbe et des insectes, du moins à condition qu'ils aient la force de les attraper.

Leur escorte se composait aussi de Gaulois, bien nourris et bien équipés, des anciens légionnaires gagnés depuis longtemps à la cause de Classicus. Bien plus nombreux étaient les hommes qui veillaient sur les chars à bœufs transportant le butin. Ceux-ci étaient des Germains, quelques vétérans de la légion

encadrant des hommes des bois armés de lances, de haches et de longues épées. De toute évidence, Claudius Civilis – alias Burhmund le Batave – n'accordait à ses alliés celtes qu'une confiance toute relative.

Il plissa le front. C'était un colosse, aux traits mal dégrossis, dont l'œil gauche, frappé de cécité suite à une ancienne infection, était d'un blanc laiteux, contrastant avec le droit d'un bleu glacial. Depuis qu'il avait renié Rome, il se laissait pousser une barbe grisonnante et ses cheveux étaient teints en rouge, à la mode barbare. Mais une cotte de maille lui protégeait le torse, un casque romain le crâne, et à sa ceinture était passé un glaive de légionnaire, conçu pour frapper d'estoc et non de taille.

« Il me faudrait toute la journée pour parler de Wael-Edh... de Veleda, dit-il. Et je ne suis pas sûr que cela me porterait chance. C'est une déesse bien étrange qu'elle sert.

— Wael-Edh ! murmura-t-on dans l'oreillette d'Everard. C'est donc là son vrai nom. On l'a latinisé, tout naturellement...» Les trois hommes s'exprimaient dans le langage des Romains, le seul qu'ils aient en commun.

Surpris, Everard leva involontairement les yeux

vers le ciel. Il ne vit que des nuages. Juchée sur un scooter temporel, Janne Floris volait au-dessus de ceux-ci. L'arrivée d'une femme à cheval ne serait pas passée inaperçue au camp. Il aurait certes pu expliquer sa présence, mais leur mission était suffisamment délicate pour qu'ils se dispensent de prendre des risques inutiles. En outre, Floris était plus utile à son poste présent. Ses instruments d'observation l'informaient de tout ce qui se passait dans les environs. Grâce aux systèmes incorporés au serre-tête d'Everard, elle voyait et entendait les mêmes choses que lui et pouvait lui communiquer ses impressions. Elle irait même jusqu'à le secourir si jamais il se mettait dans le pétrin, à condition que son intervention soit relativement discrète. Impossible de dire comment réagiraient les éventuels témoins – même les plus sophistiqués des Romains accordaient foi aux présages –, et le but de leur mission était avant tout de protéger l'histoire. Même s'il fallait pour cela sacrifier un agent.

« Elle a perdu de sa férocité ces derniers temps », poursuivit Burhmund, qui, visiblement, ne tenait pas à s'attarder sur ce sujet. « Peut-être que la déesse elle-même souhaite la fin de la guerre. Quel intérêt aurions-nous à la prolonger, alors que nous avons conquis ce que nous

souhaitions ? » Son soupir se perdit dans le vent. « J'ai eu mon content de combats, moi aussi. »

Classicus se mordit les lèvres. C'était un homme de petite taille, ce qui expliquait sans doute l'ambition qui le consumait, dont les traits aquilins attestaient des origines royales. Lorsqu'il servait les Romains, il était à la tête de la cavalerie trévière, et c'était dans la cité de cette tribu, la future Trêves, qu'il avait décidé avec ses alliés de tirer profit du soulèvement germanique. « Nous avons des terres à conquérir, dit-il sèchement, sans parler de la renommée, de la gloire, de la fortune.

— Personnellement, je suis un homme de paix », lâcha Everard, obéissant à une impulsion. S'il ne pouvait arrêter les événements de ce jour, au moins pouvait-il émettre une protestation, même futile.

Les regards qui se braquèrent sur lui exprimaient un certain scepticisme. Mieux valait désamorcer la situation. Lui, un pacifiste ? Il avait pris la persona d'un Goth, dont la tribu était originaire de la future Pologne. Everard, fils d'Amalaric, était l'un des nombreux rejetons du roi – et chef de guerre –, ce qui lui permettait donc de s'adresser à Burhmund comme à un égal. Né trop tard pour prétendre à un quelconque héritage, il

s'était lancé dans le commerce de l'ambre, en transportant jusque sur les rives de l'Adriatique, où il avait appris à parler le latin. Puis, renonçant à son négoce, il était parti pour l'Ouest, ayant ouï dire qu'un entrepreneur hardi y ferait facilement fortune. Par ailleurs, sous-entendait-il, une querelle familiale l'avait obligé à prendre ses distances avec les siens.

Une histoire peu banale mais parfaitement crédible. Un colosse comme lui, qui ne transportait apparemment aucun bien de valeur, pouvait voyager seul sans courir le risque de se faire attaquer. En outre, il serait accueilli à bras ouverts un peu partout, tant les gens étaient friands de nouvelles, de chansons et de contes, bref de tout ce qui pouvait rompre la monotonie de leur existence. Ainsi, Claudius Civilis avait été ravi de le recevoir. Même s'il ne lui était d'aucune aide dans sa campagne, au moins lui procurait-il un peu de distraction.

Ce qui n'était pas crédible, c'était de prétendre qu'il n'avait jamais combattu de sa vie et qu'il hésiterait à tuer un adversaire. Comme il ne souhaitait pas être soupçonné d'espionnage, le Patrouilleur se hâta de préciser : « Oh ! le champ de bataille ne m'est pas étranger, pas plus que le combat singulier. Quiconque me traite de couard

nourrira les corbeaux avant la nuit tombée. » Il marqua une pause. *J'ai l'impression de pouvoir en appeler aux sentiments de Burhmund, de l'amener à s'ouvrir un peu à moi. Il nous faut apprendre ce qui motive cet homme clé si nous voulons découvrir comment le cours des événements risque de bifurquer – et quel est le bon choix pour nous et notre monde.* « Mais je suis un homme raisonnable. Quand on peut faire du commerce, mieux vaut le commerce que la guerre.

— Tu nous trouveras très ouverts au négoce, déclara Classicus. L'Empire de Gaule...» Pensif : « Pourquoi pas ? Faire venir l'ambre directement à l'Ouest, par terre et par mer... J'y réfléchirai dès que j'en aurai le temps.

— Un instant, coupa Burhmund. J'ai une tâche à accomplir. » Il donna un coup de talon et son cheval partit au galop.

Classicus l'observa d'un œil méfiant. Le Batave rejoignit la colonne de prisonniers qui passait non loin de là. Il fit halte auprès d'un homme, le seul ou presque à se tenir droit. Au mépris de tout sens pratique, il avait drapé sa carcasse amaigrie dans une toge d'une propreté immaculée. Burhmund se pencha vers lui pour lui parler.

« Qu'est-ce qui lui prend ? » marmonna Classicus. Il se tourna aussitôt vers Everard, lui décochant un regard mauvais. Il s'était rappelé trop tard que l'autre pouvait l'entendre. Il est malsain de montrer à un étranger qu'on a des reproches à faire à ses alliés.

J'ai intérêt à le distraire, sinon il risque de m'envoyer sur les roses, se dit le Patrouilleur. « L'Empire de Gaule, dis-tu ? Tu veux parler de l'Empire romain, dont la Gaule fait partie ? »

La réponse fut celle qu'il attendait : « Je parle de la nation indépendante réunissant tous les peuples gaulois. Je viens de la créer et de m'en proclamer empereur. »

Everard afficha l'air impressionné qui s'imposait. « J'implore ton pardon, sire ! Je viens juste d'arriver ici et j'ignorais tout de cela. »

Classicus se fendit d'un sourire sardonique. Ce n'était pas un vulgaire songe-creux. « L'empire est encore bien jeune. Ce n'est pas demain la veille que je siégerai sur un trône plutôt que sur cette selle. »

Everard entreprit de lui tirer les vers du nez. C'était relativement facile. Si fruste et si insignifiant fût-il, ce Goth n'en était pas moins un interlocuteur intéressant, un homme qui en avait

beaucoup vu durant sa vie, et dont l'intérêt manifeste était par conséquent des plus flatteur.

Le rêve de Classicus était fascinant et il n'avait rien de délirant. Il voulait détacher la Gaule de Rome. Cela couperait celle-ci de la Bretagne. Cette île, dont les forces d'occupation étaient réduites et les indigènes de plus en plus agités, tomberait tôt ou tard dans son escarcelle. Sauf que, Everard le savait, Classicus sous-estimait grandement la force et la détermination de Rome. Une erreur bien compréhensible. Il ignorait que les guerres civiles avaient pris fin et que Vespasien régnerait bientôt en maître incontesté.

« Nous avons besoin d'alliés, admit le Gaulois. Civilis semble vouloir fléchir... » Il n'alla pas plus loin, comprenant qu'il en avait de nouveau trop dit. « Quelles sont tes intentions, Everard ?

— Je ne suis qu'un voyageur, sire », répondit le Patrouilleur. *Trouve le ton juste, ne sois ni humble, ni arrogant.* « Tu me fais honneur en me parlant de tes projets. Les perspectives commerciales... »

Classicus le fit taire d'un geste et détourna les yeux. Ses traits se durcirent. *Il réfléchit, il prend une décision qu'il ruminait depuis un bout de temps. Et je devine laquelle.* Everard sentit un

frisson lui glacer l'échiné.

Burhmund avait fini de discuter avec le captif. Il donna un ordre à un soldat, qui escorta le Romain vers les grossiers abris de torchis édifiés par les Germains pendant le siège. Puis le chef batave alla rejoindre une vingtaine de cavaliers qui patientaient à une quinzaine de mètres de là, sa garde personnelle. Il s'adressa à un jeune homme, le plus petit et le plus mince d'entre eux. Hochant la tête, il partit au galop vers le camp abandonné, dépassant les Romains et leur escorte. Il se trouvait là-bas quelques Germains, chargés de surveiller les civils encore présents dans la forteresse. Ils disposaient des chevaux, des provisions et de l'équipement dont il aurait besoin.

Burhmund revint auprès de ses deux compagnons. « Qui est ce Romain ? demanda sèchement Classicus.

— Un légat, comme je m'en doutais, répondit Burhmund. J'avais décidé d'en envoyer un à Veleda. Guthlaf, le plus rapide de mes cavaliers, va la prévenir de son arrivée.

— Pourquoi ?

— J'entends les guerriers se plaindre. Je sais que leur sentiment est partagé par ceux qui sont restés au pays. Nous avons connu la victoire, mais

nous avons eu notre content de défaites, et la guerre n'en finit pas. Nous avons perdu la fine fleur de notre armée à Asciburgium – autant l'avouer avec franchise –, et les blessures dont j'ai souffert m'ont immobilisé durant plusieurs jours. L'ennemi a reçu des troupes fraîches. Les hommes affirment qu'il est grand temps que nous honorions les dieux, et voilà que tout un troupeau de soldats ennemis nous tombe entre les mains. Nous devrions les massacrer, détruire leurs armes et offrir le tout aux dieux. Cela assurerait notre triomphe. »

Everard entendit un hoquet provenant des hauteurs.

« Si cela doit satisfaire tes hommes, fais-le. » Classicus faisait montre d'un étrange enthousiasme, car les Gaulois avaient renoncé aux sacrifices humains sous l'influence des Romains.

Burhmund lui décocha un regard d'acier. « Quoi ? C'est à toi que ces soldats se sont rendus, à toi qu'ils ont fait allégeance. » De toute évidence, il n'avait pas accepté cela de gaieté de cœur.

Classicus haussa les épaules. « Ils ne seront bons à rien tant que nous ne les aurons pas nourris, et ensuite, je ne serai guère enclin à me fier à eux. Tue-les si tu le souhaites. »

Burhmund se raidit. « Je ne le souhaite point. Cela ne ferait que provoquer les Romains. Ce qui ne serait pas sage. » Il hésita. « Toutefois, il convient de faire un geste. J'envoie ce dignitaire à Valeda. Elle décidera ce qu'elle doit faire de lui, et elle convaincra le peuple que sa décision était la bonne.

— Comme il te plaira. Pour ma part, j'ai moi aussi à faire. Adieu. » Classicus claqua la langue, et son cheval obliqua vers le sud. Il dépassa prisonniers et chariots, s'éloigna et disparut là où la route s'enfonçait dans une épaisse forêt.

C'était par là, Everard le savait, que campaient la plupart des Germains. Certains n'avaient que récemment rejoint les troupes de Burhmund, d'autres avaient assiégé *Castra Vetera* pendant des mois et ne supportaient plus leurs huttes crasseuses. Même si toutes leurs feuilles n'avaient pas encore poussé, les arbres les protégeaient du vent ; ils formaient un environnement propre et vivant, comme les forêts de leur pays ; le vent dans les branches était le murmure des dieux ténébreux. Everard réprima un frisson.

Burhmund considéra son allié qui s'éloignait. « Je me demande ce qu'il va faire, dit-il dans sa langue natale. Hum. » Ce fut sûrement une

intuition qui le poussa à faire demi-tour, à retourner auprès du légat et de son escorte et à appeler ses cavaliers. Ceux-ci s'empressèrent de le rejoindre. Everard s'aventura à les suivre.

Guthlaf le messenger émergea des huttes, chevauchant un cheval frais et tirant derrière lui trois montures de rechange. Il trotta jusqu'au fleuve et embarqua à bord d'un bac. Celui-ci gagna aussitôt l'autre rive.

Une fois près du légat, Everard put l'examiner à loisir. À en juger par sa beauté toute latine, à peine altérée par la faim, il était d'origine italienne. Il avait fait halte dès qu'on lui en avait donné l'ordre et attendait de subir son sort avec une impassibilité antique.

« Je veux régler ce problème sans tarder, au cas où les choses tourneraient mal », déclara Burhmund. S'adressant au Gaulois en latin : « Tu peux retourner à ton poste. » Se tournant vers ses guerriers : « Saferth, Hnaef, vous allez conduire cet homme auprès de Wael-Edh, parmi les Bructères. Guthlaf vient tout juste de partir pour annoncer son arrivée, mais ce n'est pas grave. Ne vous pressez pas autant que lui, de crainte d'achever ce Romain déjà bien amoindri. » Non sans amabilité, il ajouta en latin pour le bénéfice

de ce dernier : « Tu vas être conduit auprès d'une sainte femme. Je pense que tu seras bien traité si tu te montres raisonnable. »

Frappé d'une terreur sacrée, les deux guerriers conduisirent le captif vers le campement qu'ils venaient d'abandonner afin de se préparer pour le voyage. Dans le crâne d'Everard, la voix de Floris était tremblante. « *Ach, nie, de arme...* Ce doit être Munius Lupercus. Vous savez ce qui va lui arriver. »

Le Patrouilleur lui répondit en mode subvocal : « Je sais *tout* ce qui va arriver.

— Nous ne pouvons rien faire ?

— Absolument rien. C'était écrit. Tenez bon, Janne.

— Tu as l'air bien sombre, Everard, lui dit Burhmund dans son dialecte germanique.

— Je suis... fatigué », répondit Everard. Cette langue lui avait été enseignée avant son départ du XX^e siècle (ainsi que le gotique, au cas où). Elle était proche de celle qu'il avait employée en Angleterre, quelques quatre siècles en aval, à l'époque où cette contrée était envahie par les descendants de ces tribus des bords de la mer du

Nord¹.

« Moi aussi », murmura Burhmund. L'espace d'un instant, il sembla étrangement vulnérable, presque touchant. « Nous avons fait un long chemin, tous les deux, hein ? Reposons-nous tant que nous le pouvons.

— Ta route a été plus dure que la mienne, je crois bien.

— Eh bien, qui voyage seul voyage toujours mieux. Et la terre s'accroche aux bottes qui sont souillées de sang. »

Un frisson chassa les idées noires d'Everard. C'était ce qu'il espérait, l'ouverture qu'il cherchait à susciter depuis son arrivée, deux jours plus tôt. De bien des façons, ces Germains étaient un peu naïfs, sans méfiance, peu soucieux de leur intimité. Bien plus que Julius Classicus, qui se contentait de proclamer ses ambitions, Claudius Civilis Burhmund – était en quête d'une oreille sympathique, d'une personne étrangère à sa situation et auprès de qui il aurait pu s'épancher.

« Suivez bien notre conversation, Janne, transmet Everard. Et soufflez-moi les questions que vous souhaitez poser. » Durant leur brève

¹ Voir « La Patrouille du temps », in *La Patrouille du temps (op. cit.)*. (N.d.T.)

mais intense période de préparation, il avait constaté qu'elle était douée pour comprendre les gens. En joignant leurs forces, ils parviendraient sûrement à se faire une meilleure idée de ce qui se passait et de ce qui les attendait.

« Entendu, dit-elle d'une voix mal assurée, mais j'ai aussi intérêt à ne pas lâcher Classicus.

— Tu t'es battu pour Rome depuis ta prime jeunesse, n'est-ce pas ? » demanda Everard en germain.

Burhmund partit d'un rire sec. « Oui – les marches forcées, les manœuvres, les routes à construire, les baraquements, les engueulades, les parties de dés, les catins, les cuites, la maladie, la monotonie des tours de garde... toute une vie de soldat.

— Mais on m'a dit que tu avais une épouse, des enfants, des terres. »

Burhmund acquiesça. « Je n'ai pas passé ma vie sur les routes. Mais ce qui est vrai pour moi, et pour mes parents proches, ne l'est pas pour le commun des soldats. Nous appartenons à la maison royale, vois-tu. Si Rome avait besoin de nous, c'était pour maintenir la paix autant que pour faire la guerre. On nous a vite promus officiers, et nous avons droit à de longues

permissions chaque fois que nos unités étaient stationnées en Germanie-Inférieure. Ce qui leur arrivait très souvent avant le début des troubles. Nous pouvions rentrer à la maison, prendre part aux assemblées, vanter les qualités de Rome et retrouver nos familles. » Il cracha par terre. « Et vois de quelle façon on nous a remerciés ! »

Les souvenirs remontèrent à la surface. Exaspérés par les exactions des ministres de Néron, les tributaires s'étaient révoltés, tuant collecteurs d'impôt et autres parasites. Civilis et l'un de ses frères furent arrêtés pour sédition. Comme il le confia à Everard, ils s'étaient contentés de protester, quoique en termes plutôt vifs. Son frère fut décapité. Civilis fut enchaîné et conduit à Rome, afin d'y être interrogé, sans aucun doute torturé et probablement crucifié. La chute de Néron interrompit la procédure. Soucieux d'apaiser les esprits, Galba accorda son pardon à Civilis et le renvoya dans son unité.

Mais Othon ne tarda pas à renverser Galba, tandis que les légions de Germanie proclamaient Vitellius empereur, celles d'Égypte élevant Vespasien au même rang. Civilis faillit être condamné en raison de ses liens supposés avec Galba, mais l'affaire fut bien vite oubliée lorsque la XIV^e Légion quitta le territoire lingon, emmenant

avec elle les auxiliaires placés sous son commandement.

Bien décidé à conquérir la Gaule, Vitellius pénétra dans les terres trévires. Ses soldats ravagèrent Divodorum, la future Metz. (Ce qui favorisa les agissements de Classicus, dont la rébellion fut tout de suite populaire.) Un conflit opposant les Bataves aux troupes régulières faillit tourner à la catastrophe, mais il fut étouffé à temps. Civilis joua un rôle crucial dans la résolution de cette crise. Placée sous le commandement du général Fabius Valens, la troupe se mit en marche vers le Sud afin d'aider Vitellius à affronter Othon. En chemin, Valens préleva un lourd tribut à diverses communautés pour les protéger de sa propre armée.

Lorsqu'il ordonna aux Bataves de gagner la Narbonnaise afin de se porter au secours des troupes qui y étaient postées, ses légionnaires se mutinèrent. Cela les priverait de leurs éléments les plus courageux, affirmaient-ils. Une fois qu'un compromis eut été trouvé, les Bataves réintégrèrent l'armée. Mais après la traversée des Alpes, les soldats apprirent que leurs camarades avaient été vaincus à Placentia, et ils se mutinèrent à nouveau, offensés cette fois par l'apathie de leur chef. Ils *voulaient* aider les leurs.

Burhmund eut un rire de gorge. « Il a fini par céder. »

Les deux guerriers s'éloignèrent des huttes. Le Romain avançait entre eux, équipé pour le voyage. Des montures de rechange les suivaient, chargées de provisions. Le petit groupe se dirigea vers le Rhin. Le bac venait d'accoster. Ils embarquèrent.

« Les partisans d'Othon ont tenté de nous arrêter sur les berges du Pô, reprit le Batave. C'est à ce moment-là que Valens a compris que les Germains lui étaient indispensables. Nous avons fait une percée et tenu notre position jusqu'à ce que les autres nous rejoignent. Une fois que nous avons franchi le fleuve, ce fut la déroute dans les rangs ennemis. Le massacre de Bédriac restera dans les annales. Peu de temps après, Othon s'est suicidé. » Grimace. « Mais Vitellius ne tenait plus ses hommes. Ils ont ravagé l'Italie. J'en ai été le témoin. Ce n'était pas beau à voir. Et pourtant, cette terre n'était pas celle de l'ennemi, mais celle qu'ils étaient censés défendre. N'est-ce pas ? »

C'est peut-être pour cette raison que les choses s'envenimèrent au sein de la XIV^e Légion. Une nouvelle dispute éclata entre troupes régulières et auxiliaires, qui faillit tourner à l'affrontement en règle. Civilis comptait parmi les officiers qui

calmèrent le jeu. Vitellius, qui venait d'être proclamé empereur, ordonna aux légionnaires de gagner la Bretagne et incorpora les Bataves à sa garde personnelle. « Mais cela n'a pas eu l'effet escompté, car il n'avait rien d'un meneur d'hommes. Les miens se sont laissés aller, ils ont commencé à boire et à se quereller. Il a fini par nous renvoyer en Germanie. Il ne pouvait pas agir autrement, de crainte de faire couler le sang, y compris le sien. Nous en avons assez de lui. »

Le bac, un radeau confectionné avec des rondins, avait traversé le fleuve. Les voyageurs débarquèrent et s'enfoncèrent dans la forêt.

« Vespasien tenait l'Afrique et l'Asie, poursuivit Burhmund. Primus, son général, m'a écrit après avoir débarqué en Italie. Oui, j'avais réussi à me faire connaître. »

Burhmund prit langue avec nombre de ses contacts. Parmi eux se trouvait un légat inepte, qui accepta sa proposition. Des soldats allèrent garder les cols alpins ; les partisans de Vitellius, gaulois ou germaniques, ne pouvaient plus regagner le nord, et quant aux Ibères et aux Italiens, ils avaient déjà bien à faire là où ils se trouvaient. Burhmund ordonna un grand rassemblement de sa tribu. La conscription décrétée par Vitellius

était la goutte d'eau qui avait fait déborder le vase. Ils l'acclamèrent avec ferveur, faisant claquer l'épée sur le bouclier.

Les Canninéfates et les Frisons savaient déjà de quoi il retournait. Leurs assemblées encouragèrent les hommes à se rallier à la cause. Une cohorte de Tongres quitta son campement pour rejoindre Burhmund. Des auxiliaires germains en route pour le Sud en firent autant, renonçant à servir Vitellius.

Deux légions vinrent affronter Burhmund. Il les décima, obligeant les survivants à se réfugier à Castra Vetera. Une fois qu'il eut franchi le Rhin, il remporta près de Bonna une bataille décisive. Ses émissaires encouragèrent les défenseurs du Vieux Camp à se déclarer pour Vespasien. Ils refusèrent. C'est alors qu'il fit sécession, décidant de combattre pour la liberté de son peuple.

Bructères, Tenctères et Chamaves rejoignirent son alliance. Il dépêcha des émissaires dans toute la Germanie. Des aventuriers venus des marches se rallièrent à sa bannière. Wael-Edh se mit à prédire la chute de Rome.

« Puis sont venus les Gaulois, reprit Burhmund, ceux que Classicus et ses alliés avaient pu rassembler. Trois tribus pour le moment... Qu'y a-

t-il ? »

Everard venait de sursauter en entendant un cri résonner dans son crâne. « Rien, dit-il. J'ai cru voir quelque chose, mais je me suis trompé. La fatigue, sans doute.

— Ils sont en train de les tuer dans la forêt, gémit Floris. C'est horrible. Oh ! pourquoi a-t-il fallu que nous arrivions aujourd'hui ?

— Vous le savez bien, lui dit-il. Arrêtez de regarder ça. » Impossible de débarquer plusieurs années en amont pour mieux déterminer la vérité. La Patrouille ne pouvait pas se permettre de gaspiller autant d'agents-années. En outre, ce segment d'espace-temps était fort instable ; moins ils le perturberaient et mieux cela vaudrait. Everard avait décidé de prendre contact avec Civilis plusieurs mois en amont de la bifurcation. D'après leurs études préliminaires, le Batave serait le plus accessible au moment où il accepterait la reddition de *Castra Vetera* ; et cela augmenterait du même coup leurs chances de rencontrer *Classicus*. Les deux Patrouilleurs espéraient collecter suffisamment de données et s'éclipser avant que ne surviennent les événements relatés par Tacite.

« C'est *Classicus* qui a lancé le massacre ?

demanda-t-il.

— Je n'en suis pas sûre », répondit Floris en étouffant un sanglot. Il ne lui en voulait point. Lui-même aurait hésité à l'idée d'assister à cette tuerie, et c'était pourtant un agent endurci. « Il se trouve parmi les Germains, oui, mais les arbres me bouchent la vue et le vent m'empêche de capter le son. Est-ce qu'il parle leur langage ?

— Pas que je sache, mais certains de ces hommes maîtrisent le latin...

— Ton âme est ailleurs, Everard, fit remarquer Burhmund.

— Je sens que... qu'il se prépare quelque chose », répondit le Patrouilleur. *Autant commencer à lui faire comprendre que je suis doué de double vue. Ça risque de m'être utile par la suite.*

Burhmund se renfroгна. « Moi aussi, pour des raisons nettement plus prosaïques. Mieux vaut que je rassemble mes hommes de confiance. Tiens-toi à l'écart, Everard. Ton épée est bien affûtée, je le sais, mais tu n'as pas marché avec les légions, et je pense qu'il me faut avant tout de la discipline. » Ce dernier mot était en latin.

La vérité finit par arriver jusqu'à eux, apportée par un cavalier qui surgit de la forêt. Les

Germaines, comme pris de folie, s'étaient jetés sur les prisonniers. Les quelques gardes gaulois n'avaient rien pu faire. Les Germains massacraient tous les légionnaires désarmés et détruisaient leur butin. Le tout servirait d'offrande à leurs dieux.

Everard soupçonnait Classicus de les avoir poussés à agir ainsi. C'était la simplicité même. Classicus ne souhaitait pas qu'ils aient la possibilité de conclure une paix séparée. Le chef batave partageait ses soupçons, aucun doute là-dessus. Mais que pouvait-il faire ?

Il ne put même pas arrêter ses propres hommes lorsqu'ils foncèrent vers le Vieux Camp, en proie à une frénésie meurtrière. Les flammes commencèrent à dévorer la palissade. On entendit des hurlements, on sentit l'odeur de la chair grillée.

Burhmund n'était même pas horrifié. Ce genre d'événement était courant dans son univers. Ce qui l'affligeait, c'était le fait qu'on ait osé lui désobéir, et même le trahir.

« Je les attacherai au poteau pour les fouetter jusqu'au sang, gronda-t-il. Ils comprendront alors à quel point ils m'ont offensé. Je me couperai les cheveux pour me coiffer comme un Romain, et je les rincerai par-dessus le marché. Quant à faire

allégeance à Classicus et à son empire, il n'en est plus question – et qu'il prenne les armes contre moi si ça lui chante !

— Il vaut mieux que je parte, je crois, dit Everard. Ici, je ne ferai que te gêner. Peut-être nous reverrons-nous un jour. »

Mais aucun des jours à venir ne sera un jour heureux.

5.

La bise coupante chassait les nuages bas comme s'il s'agissait de volutes de fumée. Des lances de pluie tombaient en oblique sur les branches mouvantes. La tête basse, les chevaux avançaient d'un pas lourd sur une piste mouchetée de flaques d'eau. Saferth ouvrait la marche ; Hnaef la fermait, tenant les rênes des montures de rechange. Entre eux chevauchait le Romain, le dos voûté sous sa cape trempée. Ainsi que les deux Bataves l'avaient appris lors de leurs brèves haltes, ayant souvent recours au langage des signes, il

s'appelait Lupercus.

Au détour d'un virage apparurent cinq cavaliers, sans doute des Bructères car les voyageurs étaient arrivés dans leur contrée. Toutefois, ils se trouvaient encore dans une de ces zones inhabitées dont les tribus germaniques ceignaient leurs villages. Le meneur était un homme aussi malingre qu'un furet, avec une barbe et des cheveux aile de corbeau que les ans avaient striés de blanc. Sa main droite agrippait une pique. « Halte ! » s'écria-t-il.

Saeferth tira les rênes. « Nous venons en paix, dépêchés par notre seigneur Burhmund auprès de la prêtresse Wael-Edh. » L'homme noir opina. « Nous avons eu vent de votre arrivée.

— C'était il y a peu, alors, car nous sommes partis sur les talons du messager de notre seigneur ; mais nous avons sûrement été moins rapides que lui.

— Oui. À présent, l'heure est venue d'agir vite. Je suis Heidhin, fils de Viduhada, l'homme de confiance de Wael-Edh.

— Je me souviens de toi, intervint Hnaef, tu étais auprès d'elle lorsque notre seigneur lui a rendu visite l'année dernière. Qu'attends-tu de nous ?

— L'homme que vous m'amenez. C'est celui que Burhmund offre à Wael-Edh, n'est-ce pas ?

— Oui. »

Comprenant qu'on parlait de lui, Lupercus se raidit. Ses yeux allèrent d'un visage à l'autre tandis que les mots gutturaux roulaient à l'intérieur de son crâne.

« Elle va à son tour l'offrir aux dieux, reprit Heidhin. Je vous attendais afin de procéder moi-même au sacrifice.

— Quoi, tu ne le conduis pas dans ton sanctuaire, pour que l'on y donne un festin par la suite ? s'enquit Saeferth.

— Il faut agir vite, je te l'ai dit. S'ils apprenaient son arrivée, plusieurs chefs parmi nous souhaiteraient le garder comme otage afin d'en tirer une rançon. Nous ne pouvons pas nous permettre de les froisser. Mais les dieux sont irrités. Regarde autour de toi. » Levant sa pique, Heidhin désigna la forêt gémissant sous les eaux.

Saeferth et Hnaef ne pouvaient guère lui résister. Les Bructères leur étaient supérieurs en nombre. En outre, tous le savaient proche de la sainte femme depuis qu'ils avaient quitté ensemble leur terre natale. « Que tous ici en soient témoins : nous avons l'intention de nous rendre

auprès d'elle, mais tu nous dis que telle est sa volonté et nous nous fions à ta parole », déclara Saeferth.

Hnaef eut un rictus. « Finissons-en. »

Ils mirent pied à terre, imités par les cinq autres, et ordonnèrent à Lupercus d'en faire autant. Mais il était si affaibli par les privations qu'ils durent lui venir en aide. Lorsqu'ils lui lièrent les mains derrière le dos et que Heidhin prépara une corde, il écarquilla les yeux et retint son souffle. Puis il se ressaisit et murmura ce qui était sans doute une prière adressée à ses dieux.

Heidhin se tourna vers les deux. « Père Woen, Tiw le Guerrier, Donar du Tonnerre, entendez-moi, dit-il d'un air pénétré. Sachez que cette offrande vous est envoyée par Nerthus. Jamais elle n'a été votre ennemie, jamais elle n'en a voulu à votre honneur. Si les hommes vous ont ces temps-ci moins vénérés que naguère, les offrandes à elle adressées étaient destinées à tous les dieux. Rejoignez-la, ô puissants dieux, et donnez-nous la victoire ! »

Saeferth et Hnaef empoignèrent les bras de Lupercus. Heidhin s'avança vers lui. Avec la pointe de sa pique, il traça sur le front du Romain le signe du marteau ; après avoir déchiré sa tunique, il

traça sur son torse une croix gammée. Le sang qui jaillit était d'un rouge encore plus vif du fait de la grisaille. Lupercus demeura muet. Ils le conduisirent vers le frêne que Heidhin avait choisi, lancèrent la corde par-dessus une branche, la lui passèrent autour du cou. « Oh ! Julia », souffla-t-il. Deux des hommes de Heidhin le hissèrent tandis que les autres hurlaient en frappant leur bouclier de leur épée. Il ne cessa de ruer dans le vide jusqu'à ce que Heidhin lui plante sa pique dans le cœur.

Lorsqu'on eut fait tout ce qu'il y avait à faire, Heidhin dit à Saferth et à Hnaef : « Suivez-moi. Je vous invite à rester dans ma demeure jusqu'à ce que vous repartiez auprès du seigneur Burhmund.

— Que devons-nous lui dire ? demanda Hnaef.

— La vérité, répondit Heidhin. Dites-la à tout l'ost. Les dieux ont enfin reçu la part qui leur revenait de droit, comme autrefois. Désormais, ils ne pourront faire autrement que de se battre à nos côtés. »

Les Germains s'éloignèrent. Un corbeau vola autour du mort, se percha sur son épaule, tendit le bec et engloutit un bout de chair. Un autre le rejoignit, puis un autre, et un autre encore. Leurs croassements résonnaient dans le vent qui faisait

doucement osciller le cadavre.

6.

Everard accorda à Floris deux jours de repos à passer chez elle. Loin d'être une mauviète, c'était néanmoins une personne civilisée et douée de conscience, qui venait d'assister à des atrocités. Par chance, elle ne connaissait aucune des victimes et n'aurait pas à surmonter de sentiment de culpabilité. « Contactez un psychotech si les cauchemars persistent, lui conseilla-t-il. Mais n'oubliez pas que nous devons réfléchir à la suite des événements à la lumière de nos observations, et aussi élaborer un plan d'action. »

Si endurci fût-il, il n'était pas mécontent de disposer lui aussi d'un bref répit qui lui permettrait d'assimiler ses impressions du Vieux Camp – visuelles, auditives et olfactives. Il passa des heures à se balader dans les rues d'Amsterdam, s'imprégnant de la douce ambiance des Pays-Bas du XX^e siècle. Le reste du temps, il

s'enfermait dans un bureau de l'antenne de la Patrouille, récupérant des fichiers de données – histoire, anthropologie, géographie physique et politique, bref tout ce qu'il trouvait – et s'en inculquant l'essentiel par imprégnation électronique.

Il ne s'était préparé à cette mission que de façon superficielle. Non qu'il lui soit possible à présent d'acquérir sur le sujet un savoir encyclopédique. Celui-ci n'était pas disponible. La préhistoire germanique n'attirait que de rares chercheurs, dispersés sur quantité de siècles et de kilomètres. Il existait tant de domaines apparemment plus intéressants, voire plus importants. Les données concrètes étaient fort rares. Floris et lui-même exceptés, aucun agent de la Patrouille ne s'était jamais préoccupé de Civilis. La rébellion dont il était responsable, et dont la seule conséquence avait été une légère amélioration du sort de son peuple, ne semblait pas justifier qu'un spécialiste de l'Empire romain y investisse du temps et des moyens.

Et peut-être était-ce la seule conséquence, songea Everard. Peut-être que ces variantes textuelles ont une explication toute simple, que les détectives de la Patrouille n'ont pas vue, et que nous ne chassons que des ombres. En tout cas,

rien ne prouve qu'un agent extérieur ait cherché à manipuler les événements. Enfin, quelle que soit la réponse, il faut bien que nous la trouvions.

Le troisième jour, il passa un coup de fil à Floris depuis son hôtel et lui proposa de dîner ensemble, comme le soir de leur première rencontre. « On se contentera de bavarder et de se détendre, sans aborder la mission plus qu'il n'est nécessaire. Il sera temps demain de faire des plans. D'accord ? » Il lui demanda de choisir le restaurant, et ils convinrent de s'y retrouver.

L'Ambrosia proposait de la cuisine antillaise et guyanaise. Sis dans Stadthouderskade, dans un quartier paisible à proximité du Museumplein, il consistait en une salle discrète donnant sur le canal. Le cuisinier noir rejoignit la jeune et jolie serveuse pour commenter le menu dans un anglais parfait. Le vin était idéal pour accompagner leurs choix. Leur plaisir était peut-être accru par la sensation qu'ils avaient de savourer un éphémère instant de paix, de chaleur et de lumière, au sein des ténèbres sans fin de l'histoire.

« Je vais rentrer à pied, déclara Floris au moment du café. Il fait si beau ce soir. » Son appartement était distant de deux ou trois kilomètres.

« Je vous raccompagne, si vous le souhaitez », proposa Everard avec joie.

Elle sourit. Caressés par le crépuscule au-dehors, ses cheveux avaient l'éclat d'un soleil souvenu. « Merci. J'en suis ravie. »

L'air était d'une douceur exceptionnelle. Il embaumait le printemps, car la pluie l'avait lavé un peu plus tôt, et la circulation était quasi inexistante, à peine une rumeur en fond sonore. Un bateau fila sur le canal, laissant derrière lui un sillage argenté. « Merci, répéta-t-elle. C'était charmant. Exactement ce dont j'avais besoin.

— Parfait. » Il attrapa sa blague à tabac et bourra sa pipe. « Mais vous n'auriez pas tardé à vous ressaisir, j'en suis sûr. »

Ils s'éloignèrent du canal pour s'engager entre d'antiques façades. « Oui, j'ai déjà vu mon content d'atrocités. » La belle humeur que tous deux avaient veillé à entretenir pendant le dîner s'estompait déjà, mais Floris conservait une voix égale et une expression paisible. « Pas à cette échelle, non, mais j'ai vu des hommes tués ou blessés au combat, terrassés par la maladie et... et par un destin cruel. »

Everard acquiesça. « Oui, l'époque qui est la nôtre s'est distinguée dans ce registre, mais les

autres n'ont pas grand-chose à lui envier. La différence, c'est qu'aujourd'hui on imagine que ça *pourrait* être mieux. »

Floris soupira. « Au début, vivre dans le passé, c'était romantique, mais...

— Et bien, vous avez choisi un milieu assez hostile. Quoique, à cette époque, c'était à Rome qu'on jouait au Grand-Guignol. »

Elle lui jeta un regard pénétrant. « Ne me dites pas que vous prenez encore les Barbares pour de nobles sauvages. C'est une illusion que j'ai très vite perdue. Ils sont aussi impitoyables que les Romains. Mais ils sont moins efficaces, c'est tout. »

Everard alluma sa pipe. « Pourquoi les avez-vous choisis comme sujet d'étude, si je puis me permettre ? D'accord, il fallait bien que quelqu'un se tape ce boulot, mais, avec votre bagage, vous auriez pu opter pour quantité d'autres sociétés. »

Elle sourit. « On a tenté de m'en convaincre à l'Académie, après que j'ai décroché mon diplôme. Un agent en particulier ne cessait de me vanter son cher duché du Brabant. Il était adorable. Mais moi, j'étais têtue.

— Pourquoi donc ?

— Plus j'y repense, moins mes motivations me

semblent claires. Il semble qu'à l'époque... Oui, si ça ne vous dérange pas, j'aimerais vous l'expliquer en détail. »

Il lui tendit son bras. Elle le prit. Tous deux avançaient à la même allure, mais elle avait une foulée nettement plus souple. Il serrait le fourneau de sa pipe dans sa main libre. « Je vous en prie, dit-il. Je n'ai consulté votre dossier que pour apprendre le strict nécessaire, mais je ne peux m'empêcher d'être curieux. De toute façon, ce n'est pas là-dedans que j'aurais découvert grand-chose.

— Cela remonte à mes parents, je crois bien. » Elle avait les yeux tournés vers le lointain, une fine ride verticale lui creusait le front. Sa voix avait des accents presque rêveurs. « Je suis leur unique enfant, née en 1950. » *Et sans doute plus âgée, en temps propre, qu'on ne le penserait en regardant le calendrier de cette année,* se dit-il. « Mon père a grandi dans ce qu'on appelait alors les Indes orientales hollandaises. Rappelez-vous que ce sont les Hollandais qui ont fondé Djakarta, et que nous l'avions baptisée Batavia. Il était encore jeune lorsque les nazis ont envahi les Pays-Bas, peu avant que les Japonais ne déferlent sur l'Asie du Sud-Est. Il a combattu dans notre flotte, ou plutôt ce qu'il en restait. Ma mère, qui était encore

lycéenne, a participé à la Résistance, plus précisément à la presse clandestine.

— Des gens valeureux, murmura Everard.

— Ils se sont connus après la guerre et se sont fixés à Amsterdam une fois mariés. Ils sont encore en vie et savourent leur retraite ; lui travaillait dans les affaires, elle enseignait l'histoire, l'histoire des Pays-Bas. » *Oui, songea-t-il, à l'issue de chaque expédition, tu reviens le jour même où tu étais partie, car tu ne veux pas perdre une seule des heures qui te sont comptées avant leur mort, eux qui ignorent tout de tes activités. Je parie qu'ils sont déçus de ne pas avoir de petits-enfants.* « Jamais ils ne se sont vantés de leurs faits de guerre. Mais je ne pouvais faire autrement que de vivre dans ce souvenir, de vivre dans le passé de mon pays. Est-ce du patriotisme ? Appelez cela comme il vous plaira. Ce sont les miens. Qu'est-ce qui a fait d'eux ce qu'ils sont ? Quelles sont leurs racines ? Cette question me fascinait et j'ai résolu d'entamer des études universitaires pour devenir archéologue. »

Everard le savait déjà, tout comme il savait qu'elle avait pratiqué l'athlétisme, atteignant un niveau quasiment olympique, et voyagé dans deux ou trois endroits du globe déconseillés aux

touristes. Tout ceci avait attiré l'attention d'un agent recruteur de la Patrouille, qui l'avait convaincue de passer certains tests, ne lui révélant qu'après coup leur signification. Lui-même avait suivi un parcours similaire.

« Cela dit, fit-il remarquer, vous avez choisi une culture où une femme est pas mal handicapée. »

Elle lui répondit avec une certaine sécheresse. « Vous avez sûrement eu accès à des rapports soulignant ma réussite. La Patrouille procure à ses agents d'excellents déguisements.

— Pardon. Je ne souhaitais pas vous offenser. Les déguisements en question sont parfaits pour de brèves immersions. » Quelques années en aval de cette époque, on parviendrait à altérer la pilosité et le registre vocal. Des vêtements molletonnés là où il le faut dissimulent sans peine les galbes révélateurs. Une femme peut toujours être trahie par ses mains, mais celles de Floris étaient plus grandes que la moyenne, et, si elle se faisait passer pour un jeune homme, leur absence de poils ne susciterait aucun commentaire. Sauf que... Dans certaines circonstances, on peut être amené à se déshabiller devant des tiers, dans des bains publics, par exemple. Les Barbares n'apprécient pas les jeunes hommes efféminés, et

on risque de se retrouver pris dans un pugilat. Si bien entraînée soit-elle, une femme reste en général moins forte, moins robuste qu'un homme, et il n'est pas question d'avoir recours à des armes anachroniques.

« Ils ont un usage limité, je vous l'accorde, dit Floris. C'était souvent frustrant. J'ai même envisagé de... » Elle laissa sa phrase inachevée.

« De changer de sexe ? » demanda-t-il à voix basse au bout de trente secondes.

Elle opina avec raideur.

« Ça n'a pas besoin d'être permanent, vous savez. » Dans l'avenir, cette transformation n'avait plus rien de chirurgical, ni d'hormonal d'ailleurs ; elle s'opérait au niveau moléculaire, par altération de l'ADN de l'organisme. « Cela dit, ce n'est pas une mince affaire. On ne peut envisager une telle procédure que dans le cadre d'une mission de plusieurs années. »

Elle lui jeta un regard de défi. « En seriez-vous capable ?

— Foutre non ! » s'exclama-t-il, se demandant aussitôt : *Ai-je réagi trop vivement ? Me suis-je montré intolérant ?* « Mais rappelez-vous que je suis né en 1924, au cœur du Middle-West. »

Floris éclata de rire et lui étreignit le bras. « Je

ne pense pas que ma personnalité en serait grandement altérée. Si je devenais un homme, je serais sûrement homosexuel. Ce qui, dans cette société, représente un handicap encore plus lourd que la féminité. Une condition qui me satisfait pleinement, du reste. »

Il sourit. « Ça crève les yeux, et depuis le début. »

Du calme, mon gars. Ne va pas mêler le travail et la bagatelle. Ça pourrait être dangereux. Sur le plan intellectuel, je préférerais quelle soit un homme.

Sans doute partageait-elle en partie ses réserves, car ils poursuivirent leur route en silence. Un silence qui n'avait cependant rien de malaisé. Ils traversaient un parc, avançant au sein d'une végétation odorante, sous des frondaisons qui filtraient la lueur des réverbères, transformant l'allée en ruban moucheté. Ce fut lui qui reprit la parole.

« En dépit de ces prétendus handicaps, je crois savoir que vous avez réalisé un projet d'importance. Je n'ai pas accédé au dossier qui lui est consacré, pensant que vous préféreriez m'en parler vous-même, ce qui me convient également. » Il avait déjà abordé ce sujet par sous-

entendus, sans qu'elle morde à l'hameçon. Comme ils avaient quantité de choses plus importantes à faire, il n'avait pas insisté.

Il la vit et l'entendit retenir son souffle. « Oui, il faut que je vous en parle. Mieux vaut que vous ayez une idée juste de mon expérience. C'est une longue histoire, mais autant commencer par là. » Elle hésita. « J'ai fini par me sentir à l'aise en votre compagnie. Au début, j'étais terrorisée. Moi, travailler avec un agent non-attaché ?

— Vous cachez bien votre jeu, dit-il en tirant sur sa pipe.

— Sur le terrain, on est bien obligé d'apprendre à dissimuler ses émotions, non ? Mais je pense pouvoir vous parler en toute liberté. Vous êtes un homme du genre confortable. »

Il ne savait que répondre à cela.

« J'ai vécu quinze ans parmi les Frisons », déclara-t-elle.

Il réussit à rattraper sa pipe avant qu'elle se brise sur le pavé. « Hein ?

— De 22 à 37 apr. J.C, poursuivit-elle d'un air décidé. La Patrouille souhaitait enrichir ses connaissances sur la vie dans les régions occidentales de la Germanie durant la période où l'influence romaine se substituait à l'influence

celtique. Plus précisément, elle s'intéressait aux soulèvements qui ont suivi le meurtre d'Arminius. Les conséquences de cet acte étaient potentiellement très importantes.

— Mais vous n'avez rien trouvé d'inquiétant, pas vrai ? Alors que Civilis, que la Patrouille pensait pouvoir négliger... Enfin, nos agents ne sont que des êtres humains, donc faillibles. Et, naturellement, l'étude d'une société donnée est toujours précieuse, quel que soit le contexte. Continuez, je vous en prie.

— Quelques collègues m'ont aidée à m'insérer dans le milieu. Ma persona était une jeune femme appartenant au peuple chattuaire¹, qui avait perdu son mari lors d'un raid chérusque. Elle avait fui en territoire frison avec une partie de ses biens, accompagnée de deux domestiques qui lui étaient restés fidèles. Le chef du village où nous avons échoué nous a accueillis avec générosité. Je lui apportais de l'or ainsi que des nouvelles ; et, chez ces peuples, l'hospitalité est chose sacrée. »

En plus, tu étais séduisante, ce qui ne gâte rien.

1 Les Chattes (latin *chatti*) ou Cattes sont un peuple germanique ancien, qui était établi au début de l'ère chrétienne dans la région du cours supérieur de la Weser et de l'Eder. C'étaient de redoutables fantassins. Les Bataves seraient un rameau issu des Chattes. (NScan)

« Avant longtemps, j'avais épousé l'un de ses fils cadets, poursuivit Floris d'une voix neutre. Mes « domestiques » ont décidé d'aller chercher fortune sous d'autres cieux, et on ne les a plus jamais revus. Tout le monde a conclu qu'il leur était arrivé malheur. Ce monde est si hostile !

— Et ? » Everard contempla son profil. Vermeer aurait pu le faire surgir sur la toile, crinière dorée et lumière vespérale.

« Ce furent des années difficiles. J'avais souvent le mal du pays, il m'arrivait parfois de sombrer dans le désespoir. Puis je repensais à la chance qui était la mienne : je ne cessais d'apprendre, de faire des découvertes, d'explorer tout un univers de coutumes et de croyances, de savoirs et de talents, et les gens, tous ces gens ! J'ai fini par les chérir. Ils étaient certes rudes, mais si aimants – à condition qu'on soit de leur tribu, bien sûr –, et mon Garulf et moi... nous sommes devenus très proches. Je lui ai donné deux enfants, et j'ai veillé en secret à ce qu'ils puissent survivre. Il en espérait d'autres, naturellement, mais j'ai également veillé à me limiter, et il n'était pas rare qu'une femme soit frappée de stérilité. » Elle esquissa un sourire piteux. « Une fille de ferme lui en a donné quelques autres. Nous nous entendions bien, toutes les deux, elle me respectait et... Peu

importe. C'était une chose acceptée de tous, dont je n'avais pas à rougir, et... je savais qu'un jour, je finirais par rentrer chez moi.

— Comment vous y êtes-vous prise ? » demanda Everard à voix basse.

Elle poursuivit dans un murmure : « Garulf est mort. Il chassait l'aurochs, et l'un de ces animaux l'a encorné. Je l'ai pleuré, mais cela me simplifiait les choses. J'aurais dû m'éclipser beaucoup plus tôt, comme l'avaient fait mes collègues, mais nos enfants... deux garçons qui entraient dans l'adolescence, donc quasiment des hommes. Les frères de Garulf prendraient soin d'eux. »

Everard acquiesça. Grâce à ses études, il savait que les anciens Germains considéraient comme sacré le lien avunculaire. Parmi les tragédies qui avaient frappé Burhmund, alias Civilis, figurait sa rupture avec le fils de sa sœur, qui périrait en se battant pour Rome.

« Néanmoins, ça m'a déchiré le cœur de les quitter, acheva Floris. Je leur ai dit que je souhaitais m'isoler pour faire mon deuil, et ils ont sans doute passé le restant de leurs jours à se demander ce qui m'était arrivé. »

Et toi, tu t'es demandé ce qui leur était arrivé, et tu te le demandes peut-être encore, songea

Everard. *A moins que tu n'aies observé à distance le cours qu'a pris leur existence. Mais je te crois trop sage pour cela. Au temps pour la belle vie des agents de la Patrouille !*

Floris déglutit. Ravalait-elle ses pleurs ? Elle afficha une gaieté forcée. « Je vous laisse imaginer le traitement de rajeunissement dont j'avais besoin à mon retour ! Sans compter les bains chauds, l'éclairage électrique, les livres, les concerts, les avions et le reste !

— Et n'oublions pas l'égalité des sexes, ajouta Everard.

— Oui, oui. Les femmes de cette époque avaient droit à une certaine considération, et il a fallu attendre le XIX^e siècle pour qu'elles jouissent d'une liberté comparable, mais... oh ! oui.

— Apparemment, Veleda était totalement maîtresse de son destin.

— Ce n'est pas la même chose. Elle parlait au nom des dieux, je crois. »

C'est ce que nous devons vérifier.

« Cette mission s'est achevée pour moi il y a plusieurs années de temps propre, conclut Floris. Mes entreprises subséquentes ont été plus modestes. Du moins jusqu'ici. »

Everard mordit le tuyau de sa pipe. « Hum,

revenons à ce problème de sexe. Je ne veux pas m'encombrer de déguisements, sauf pour de brèves périodes. C'est trop contraignant. »

Elle pila. Il fit halte lui aussi. Ils se trouvaient au pied d'un lampadaire. Les yeux de Floris luisaient tels ceux d'un chat. Elle éleva la voix. « Je ne me contenterai pas de vous observer depuis les hauteurs, agent Everard. Il n'en est pas question. »

Un cycliste passa en coup de vent, leur jeta un regard, pédala de plus belle.

« Votre présence à mes côtés me serait fort utile, concéda Everard. Pas de façon permanente, toutefois. Vous conviendrez avec moi qu'il est souvent utile d'avoir un partenaire qui reste en retrait. Mais une fois que nous devons jouer pour de bon les Sherlock Holmes, votre expérience se révélera... Mais, concrètement, comment nous y prendrons-nous ? »

Passant de la colère à l'excitation, elle saisit sa chance. « Je serai votre épouse. Ou votre concubine, ou votre suivante, tout dépendra des circonstances. Chez les Germains, il arrive parfois qu'une femme accompagne son homme en voyage. »

Bon sang ! Serais-je en train de rougir ?
« Veillons à ne pas compliquer les choses entre

nous. »

Elle le fixa du regard sans broncher. « Je ne me fais aucun souci sur ce point, monsieur. Vous êtes un professionnel et un gentleman.

— Eh bien, merci, fit-il avec soulagement. Je pense que je saurai me tenir. »

Et tu as intérêt à en faire autant !

7.

Soudain, le printemps déferla sur la terre. La chaleur et les longues journées faisaient sortir les feuilles des branches. L'herbe étincelait. Le ciel s'emplissait d'ailes et de clameurs. Agneaux, veaux et poulains gambadaient dans les prés. Les hommes et les femmes émergeaient de la pénombre des maisons, de la fumée et de la puanteur de l'hiver ; ils clignaient des yeux sous le soleil, humaient la douceur de l'air et s'activaient à préparer l'été.

Mais les maigres récoltes de l'année précédente les avaient laissés sur leur faim. Quantité

d'hommes guerroyaient toujours par-delà le Rhin, et quelques-uns d'entre eux ne reviendraient jamais. Edh et Heidhin avaient encore du givre dans le cœur.

Ils marchaient sur les terres de la prêtresse, indifférents à la brise comme au soleil. En la voyant passer, les hommes travaillant aux champs n'osaient ni la héler, ni lui parler. Bien que la forêt à l'ouest brillât sous le soleil, le bosquet sacré, plus loin à l'est, semblait enténébré, comme si l'ombre de la tour le recouvrait.

« Je suis fâchée contre toi, déclara-t-elle. Oh ! je devrais te chasser pour toujours de ma présence.

— Edh...» La voix de Heidhin s'était durcie. Sur la hampe de sa pique, ses phalanges avaient blanchi. « J'ai fait ce que je devais faire. Selon toute évidence, tu aurais épargné ce Romain. Les Ases nous faisaient suffisamment de reproches.

— A en croire les bavardages des sots.

— Alors, la tribu regorge de sots. Je les connais mieux que tu ne le peux, Edh, car je suis un homme, rien qu'un homme, pas l' élu d'une déesse. Les gens me confient ce que jamais ils n'oseraient te dire. » Heidhin fit quelques pas tout en cherchant ses mots. « Nerthus avait pris une trop

grosse part des offrandes jadis réservées aux dieux du ciel. Je sais ce que nous lui devons, toi et moi, mais les Bructères ne pensent pas de même, et nous devons aussi bien des choses aux Ases. Si nous ne faisons pas la paix avec eux, ils nous priveront de la victoire. J'ai lu ceci dans les étoiles, dans le temps qu'il fait, dans le vol des corbeaux et dans les osselets. Et à supposer que je me trompe ? La peur n'en habite pas moins le cœur des hommes. Ils hésiteront à se jeter dans le combat et l'ennemi les brisera.

» En ton nom, j'ai offert un homme aux Ases, un chef plutôt qu'un simple serf. Que la chose se sache, et l'espoir refleurira dans le cœur de nos guerriers ! »

Le regard que lui lança Edh lui fit l'effet d'un coup d'épée. « Ah ! crois-tu que ton petit sacrifice suffira à les impressionner ? Sache que, pendant ton absence, Burhmund m'a envoyé un messenger. Ses hommes ont tué tous les défenseurs de *Castra Vetera*. Ils ont rassasié leurs dieux. »

La pique tressaillit dans la main de Heidhin, qui s'empressa de figer son visage. Un temps passa. Puis il dit à voix basse : « Comment aurais-je pu prévoir cela ? C'est une bonne chose.

— *Non*. Burhmund était enragé. Il sait que cela

ne peut que renforcer la volonté des Romains. Et tu m'as privée d'un captif qui aurait fait office d'intermédiaire entre eux et nous. »

Heidhin serra les mâchoires. « Je ne pouvais pas savoir, marmonna-t-il. Et puis, à quoi aurait servi un homme seul ?

— Tu m'as aussi privée de toi-même, semble-t-il, poursuivit Edh d'une voix sinistre. Je croyais que tu irais à Colonia en mon nom. »

Surpris, il tourna la tête dans sa direction. Ses hautes pommettes, son long nez droit, ses lèvres pleines semblaient persister à l'ignorer. « À Colonia ?

— Burhmund en parlait dans son message. Il quitte Castra Vetera pour aller à Colonia Agrippinensis. Il pense que les assiégés sont prêts se rendre. Mais quand ils apprendront le massacre de leurs camarades – et ils l'apprendront bien avant son arrivée –, seront-ils encore dans de bonnes dispositions ? Peut-être choisiront-ils de continuer le combat en espérant la venue de renforts, puisqu'ils n'ont plus rien à perdre. Burhmund souhaite que je jette un sort sur quiconque violera les conditions de l'accord – que je le voue à la flétrissure de Nerthus. »

La ruse de Heidhin vint à son secours et il se

calma. « Hum. » Il se caressa la barbe de sa main libre. « Oui, voilà qui pourrait faire pencher la balance à Colonia. Ils te connaissent sûrement. Les Ubiens sont des Germains, même s'ils se considèrent comme des Romains. Si ton sort est prononcé devant l'ost de Burhmund, à proximité des remparts où les assiégés pourront l'entendre...

— Et qui le prononcera ?

— Toi ?

— Difficile. »

Il acquiesça. « Oui, tu as raison. Mieux vaut que tu restes en retrait. Rares sont les hommes qui t'ont vue en dehors des Bructères. Une légende impressionne davantage qu'un être de chair et de sang. »

Elle partit d'un rire de louve. « Un être qui a besoin de manger, de boire, de dormir et de déféquer, qui va jusqu'à prendre froid et parfois se fatiguer. » Sa voix se brisa. Elle baissa la tête. « Car je suis bel et bien fatiguée, murmura-t-elle. Je préférerais rester seule.

— C'est sans doute plus sage, opina Heidhin. Oui. Retire-toi un temps dans ta tour. Fais savoir que tu es en train de méditer, de préparer un sort, d'en appeler à la déesse. J'apporterai ta parole au monde.»

Elle se redressa. « C'est ce que j'escomptais, lâcha-t-elle. Mais après ce que tu as fait, comment puis-je me fier à toi ? »

— N'aie crainte. Je suis prêt à te renouveler ma foi... » La voix de Heidhin se fit trémulante. « ... si le souvenir de nos années ensemble ne suffit pas. » Soudain, il se para de fierté. « Tu n'as pas de meilleur porte-parole que moi. Je ne suis pas seulement le premier de tes disciples, je suis aussi un chef de plein droit. Les hommes m'obéissent. »

Elle observa un long silence. Ils arrivèrent devant un enclos où se trouvait un taureau, la bête de Tiw, dont le front s'ornait de puissantes cornes brillant sous le soleil. Elle finit par lui demander : « Tu apporteras ma parole sans la déformer, tu veilleras loyalement à ce que son sens soit compris de tous ? »

Il usa de tout son talent pour façonner sa réponse. « Cela me peine que tu perdes foi en moi, Edh. »

Elle se tourna vers lui. Ses yeux s'adoucirent. « Toutes ces années... mon cher et vieil ami... »

Ils s'arrêtèrent sur un sentier boueux qui sinuait à travers une herbe abondante. « J'aurais pu être plus qu'un ami pour toi, si tu l'avais voulu. »

— Tu savais que je ne le pouvais point. Et tu

m'as respectée. Que puis-je faire sinon te pardonner ? Oui, va à Colonia en mon nom. »

Il afficha sa volonté. « Oui, j'irai partout où tu m'enverras, bien décidé à te servir de toutes mes forces, mais jamais ne me demande de rompre le vœu que j'ai fait sur la grève d'Eyn.

— C'était... » Son visage s'empourpra, puis blêmit. « C'était il y a si longtemps...

— Pour moi, c'est comme si c'était hier. Pas de paix avec les Romains. Je leur ferai la guerre tant que je vivrai et, après ma mort, je les harcèlerai sur la route de l'enfer.

— Niaerdh peut te délier de ce serment.

— Jamais je ne pourrai m'en délier moi-même. » Avec la force d'un marteau frappant l'enclume, Heidhin la conjura : « Soit tu me chasses à jamais de ta présence, soit tu me jures que jamais tu ne me demanderas de faire la paix avec Rome. »

Elle secoua la tête. « Je ne puis faire cela. S'ils nous offrent la liberté, à nous et à notre peuple... »

Il tourna et retourna ces mots dans son esprit, puis concéda : « Eh bien, dans ce cas, accepte-la. Tu y seras sans doute obligée.

— C'est ce que souhaiterait Niaerdh elle-même. Elle n'est pas sanguinaire, contrairement aux Ases.

— Il fut un temps où tu ne disais point cela. » Heidhin sourit. « Je ne crois pas que Rome renoncera facilement aux peuples de l'Ouest et à leur tribut. Mais si elle y consent, alors je partirai avec les hommes qui me sont fidèles, et j'affronterai les Romains sur leurs terres jusqu'à ce que leurs glaives aient raison de moi.

— Puisse cela ne jamais arriver ! » s'écria-t-elle.

Il lui plaqua les mains sur les épaules. « Jure-moi – jure-moi devant Niaerdh – que tu appelleras à la guerre totale jusqu'à ce que Rome se soit retirée de ces terres ou... ou jusqu'à ce que j'aie péri. Si tu fais cela, alors j'exécuterai toutes tes volontés, même si tu me demandes d'épargner les Romains que nous aurons capturés vivants.

— Puisqu'il doit en être ainsi. » Poussant un soupir, Edh s'écarta de lui. Sa voix était de fer. « Viens, allons au sanctuaire, mêlons notre sang sur la terre et nos mots dans les airs pour sceller ce serment. Je veux que dès demain tu rejoignes Burhmund. Le temps presse. »

8.

Autrefois, cette cité avait nom Oppidum Ubiorum, du moins pour les Romains. Les Germains ne bâtissaient pas de villes, mais les Ubiens, qui occupaient la rive gauche du Rhin, subissaient déjà l'influence gauloise. Après la conquête de la Gaule par César, ils entrèrent au sein de l'Empire et, contrairement à la majorité de leurs congénères, se montrèrent ravis de commercer, d'apprendre, de s'ouvrir au monde extérieur. Durant le règne de Claude, la cité devint colonie romaine et reçut le nom de son épouse. Impatients de se latiniser, les Ubiens se rebaptisèrent Agrippiniens. Et leur ville prospéra. L'avenir la connaîtrait sous le nom de Kôln, autrement dit Cologne.

Ce jour-là, le sol tremblait sous les murailles romaines. La fumée montait de plusieurs centaines de feux de camp, des étendards barbares se dressaient au-dessus des tentes de cuir,

couvertures et peaux de bête servaient de couches aux hommes dormant à la belle étoile. Les chevaux ruaient et hennissaient. Dans les enclos où on les avait parqués en attendant de les abattre, bœufs et moutons laissaient échapper leurs plaintes. Les hommes vaquaient bruyamment, guerriers germains et brigands gaulois mêlés. Les yeomen bataves se montraient plus posés ; les vétérans de Civilis et de Classicus étaient carrément disciplinés. Un peu à l'écart, on trouvait les légionnaires venus de Novésium à marche forcée. Ils avaient subi tant de railleries en route qu'un de leurs escadrons de cavalerie avait filé vers le Sud, renonçant à l'Empire gaulois pour regagner le sein de Rome.

Un petit groupe de tentes se dressait au bord du fleuve. Aucun rebelle n'osait s'en approcher à moins d'y être contraint, et il avançait alors à pas de loup. Si des Bructères montaient la garde autour d'elles, c'était uniquement une garde d'honneur. Ce qui protégeait ce lieu, c'était un poteau au sommet duquel étaient attachées une gerbe de grains et des pommes – séchées, car datant de l'année précédente, mais tous respectaient l'emblème de Nerthus.

« D'où arrivez-vous ? » demanda Everard.

Heidhin le fixa d'un air méfiant. Ce fut d'une voix sibilante qu'il lui répondit : « Si tu est venu ici depuis l'Est, ainsi que tu l'affirmes, tu le sais forcément. Les Ampsivariens se souviennent de Wael-Edh ; ainsi que les Langobards, les Lémoves et bien d'autres. Personne ne t'a donc parlé d'elle parmi ces peuples ?

— Cela fait des années qu'elle est passée chez eux...

— Ils se souviennent d'elle, je le sais, car nous avons de leurs nouvelles grâce aux marchands et aux vagabonds, sans parler des guerriers qui se sont ralliés à Burhmund. » L'ombre d'un nuage passa sur les deux hommes, assis sur un banc devant le pavillon de Heidhin. Masquant le visage de ce dernier, elle sembla rendre son regard encore plus acéré. Le vent leur apportait l'odeur de la fumée, le claquement du fer. « Qui es-tu en vérité, Everard, et que cherches-tu en venant parmi nous ? »

Ce type est un fanatique doublé d'un petit malin, se dit le Patrouilleur. Il s'empessa de rectifier le tir. « Cela fait des années qu'elle est passée chez eux, disais-je, mais son nom a perduré même parmi les tribus les plus lointaines.

— Hum. » Heidhin se détendit d'un rien. Sa

main droite, qui s'approchait en douce de la poignée de son épée, empoigna sa cape noire pour la ramener sur son corps. « Je me demande pourquoi tu suis Burhmund, toi qui ne souhaites pas se rallier à sa bannière.

— Je te l'ai dit, seigneur. » Everard n'était pas tenu de s'adresser à lui de cette manière, car il ne lui avait pas fait serment d'allégeance, mais ça ne pouvait pas faire de mal. Et, à vrai dire, Heidhin avait acquis un statut élevé chez les Bructères, celui d'un chef possédant des fermes et des terres, allié par le mariage à une famille de poids, sans compter qu'il était le familier et le porte-parole de Veleda. « Je me suis présenté devant lui à Castra Vetera parce que sa gloire était parvenue à mes oreilles et parce que je souhaite savoir ce qui se passe dans cette contrée.

En chemin, j'ai appris que la prêtresse comptait venir en ce lieu. J'espérais la rencontrer, ou du moins la voir et l'écouter. »

Burhmund, qui avait accueilli Everard de bonne grâce, lui avait expliqué que la sibylle s'était contentée de lui envoyer son émissaire. Mais le Batave avait autre chose à faire que de le lui présenter. Everard avait dû attendre une occasion pour l'aborder de son propre chef. Un Goth dans

cette région, voilà qui sortait de l'ordinaire, mais Heidhin s'était montré un interlocuteur distrait, jusqu'à ce que, tout à coup, sa méfiance s'éveille.

« Elle s'est retirée dans sa tour pour être seule avec la déesse », déclara-t-il. La foi brûlait dans ses yeux.

Everard acquiesça. « C'est ce que m'a dit Burhmund. Et j'ai écouté ton discours hier, devant les portes de la cité. Inutile de labourer deux fois le même champ, seigneur. Ce que je souhaite savoir est tout simple : d'où venez-vous, la sainte Wael-Edh et toi ? Où et quand a débuté votre périple, et pour quelle raison l'avez-vous entamé ?

— Nous sommes issus des Alvarings, répondit Heidhin. La plupart des membres de cet ost n'étaient sans doute pas nés quand nous sommes partis. Et pourquoi sommes-nous partis ? Parce que la déesse l'a appelée. » Il se fit brusque. « J'ai mieux à faire que d'instruire un inconnu. Si tu restes parmi nous, Everard, tu en apprendras davantage, et peut-être reprendrons-nous cette conversation. Mais, aujourd'hui, je dois briser là. »

Ils se levèrent. « Je te remercie de m'avoir accordé un peu de temps, seigneur, dit le Patrouilleur. Un jour, je retournerai auprès de mon peuple. Si toi ou l'un des tiens deviez rendre

visite aux Goths, vous serez accueillis avec chaleur. »

Heidhin répondit comme il convenait à cette formule de courtoisie. « Cela est fort possible. Les messagers de Nerthus... mais il nous faut d'abord gagner cette guerre. Bon voyage. »

Everard se fraya un chemin au sein de la foule pour gagner un enclos proche des quartiers de Civilis, où il récupéra ses montures. C'étaient des poneys germains évoquant le haflinger¹ ; lorsqu'il les chevauchait, ses pieds touchaient presque le sol. Mais il faisait figure de géant à cette époque, et il aurait attiré l'attention en voyageant sans monture ni chevaux de bât.

Il mit le cap au nord. Colonia Agrippinensis disparut bientôt derrière lui.

La lumière vespérale enlumina le fleuve de dorures. Les collines environnantes étaient telles qu'il les connaissait à son époque natale, mais le paysage était gâché par les ruines calcinées et les champs laissés à l'abandon, traces des ravages exercés par Civilis quelques mois plus tôt. Ça et là, il apercevait des ossements, parfois humains.

1 Le Haflinger est une race de petit cheval de selle originaire d'Autriche. Aussi surnommé le cheval Edelweiss parce que sa marque a la forme de la fleur nationale autrichienne. (NScan)

Cette désolation servait ses buts. Néanmoins, il attendit la tombée de la nuit pour dire à Floris : « Okay, vous pouvez envoyer le van. » On ne devait pas les voir disparaître, lui et ses montures, et le van en question était moins discret qu'un scooter temporel. Elle s'exécuta, il fit monter les bêtes, et, le temps d'effectuer un petit saut spatial, il arriva à leur campement. Elle l'y rejoignit une minute plus tard.

Ils auraient pu regagner le confort d'Amsterdam, mais cela leur aurait fait perdre du temps – enfiler une tenue adéquate, aller de l'antenne de la Patrouille à l'appartement de Floris, se réadapter à la mentalité du XX^e siècle... Mieux valait rester dans cette époque archaïque afin de se familiariser avec les habitants, mais aussi avec la Nature. Celle-ci – la grande forêt primitive, les mystères du jour et de la nuit, de l'été et de l'hiver, les tempêtes, les étoiles, la vie et la mort – imprégnait jusqu'à l'âme des hommes. On ne pouvait les comprendre, appréhender leurs émotions, tant qu'on n'avait pas pénétré cette Nature, tant qu'elle ne vous avait pas pénétré.

C'était Floris qui avait choisi le site, une colline isolée depuis le sommet de laquelle on dominait une forêt s'étendant à perte de vue dans toutes les directions. Seuls de rares chasseurs avaient pu

l'apercevoir, et aucun, sans doute, ne l'avait escaladée. L'Europe du Nord était fort peu peuplée ; une tribu de cinquante mille membres était jugée gigantesque, et son domaine couvrait un vaste territoire. Cette contrée était plus étrangère au XX^e siècle que ne l'aurait été une autre planète.

Deux abris individuels étaient dressés côte à côte, éclairés par une lampe à l'éclat tamisé, et un savoureux fumet montait d'une unité cordon-bleu provenant d'une époque postérieure à la leur. Cependant, après qu'il se fut occupé de ses chevaux, Everard alluma du petit bois qu'il avait ramassé un peu plus tôt. Ils mangèrent dans un silence songeur puis éteignirent la lampe. L'unité, occupée à laver la vaisselle, devint une ombre parmi les autres. Ils s'assirent sur l'herbe devant le feu. Ni l'un ni l'autre n'avaient proposé de le faire ; ils savaient tous deux que c'était ce qui convenait, voilà tout.

Une petite brise fraîche se leva. De temps à autre, un hibou ululait, comme lançant une question à un oracle. Les frondaisons chatoyaient, tel un océan sous les étoiles. La Voie lactée déploya sa majesté au nord. Plus haut dans le ciel brillait la Grande Ourse, que les hommes de ce lieu et de cetemps appelaient le Chariot du Père des

Cieux. Mais comment la nomme-t-on dans la contrée d'Edh ? s'interrogea Everard. Où que se trouve celle-ci. Si le nom « Alvaring » est inconnu de Janne, nous avons affaire à un peuple tellement obscur que la Patrouille n'en a jamais entendu parler.

Il alluma sa pipe. Sa fumée se joignit à celle du feu crépitant, dont la lueur éclairait fugitivement le visage de Floris, aux os saillants encadrés par des cheveux qu'elle avait dénoués le soir venu. « Je pense que nous devons effectuer des recherches en amont », déclara-t-il.

Elle acquiesça. « Ces derniers jours, leurs actes ont confirmé les écrits de Tacite, n'est-ce pas ? »

Durant les jours en question, il était resté par force sur terre tandis qu'elle observait les événements depuis les hauteurs. Mais elle s'était montrée aussi active que lui. Alors qu'il était confiné au voisinage de l'action, elle pouvait couvrir une vaste superficie et disposait en outre de minuscules drones qui lui rapportaient ce qui se passait sous certains toits.

Voici les événements auxquels ils avaient assisté. Le Sénat de Colonia se savait dans une situation désespérée. Pouvait-il obtenir une reddition honorable, avec des garanties ? Les

Tenctères, qui vivaient sur l'autre rive du Rhin, leur dépêchèrent des émissaires pour leur proposer une union hors du giron romain. Mais ils exigeaient que les murailles de la ville soient rasées. Colonia s'y refusa, se déclarant prête à accepter une alliance assez lâche et à octroyer à ses interlocuteurs le libre passage du fleuve durant le jour, en attendant que la confiance se soit instaurée entre les deux parties. Elle exigea aussi que Civilis et Velea servent de médiateurs. Les Tenctères acceptèrent. Ce fut à ce moment-là qu'arrivèrent Civilis, alias Burhmund, et Classicus.

Ce dernier était prêt à ordonner la mise à sac de la cité. Burhmund hésitait encore à sauter le pas. Notamment parce que l'un de ses fils y était retenu en otage, suite à un accord conclu l'année précédente, alors qu'il soutenait officiellement la cause de Vespasien. En dépit de tous les bouleversements subséquents, le garçon avait toujours été bien traité et Burhmund tenait à le récupérer vivant. Nul doute que l'influence de Velea œuvrerait pour la cause de la paix, avançait-il.

Il ne se trompait pas.

« Ouais, fit Everard. Les événements devraient suivre le cours prévu. » Colonia rendrait les armes,

les rebelles l'épargneraient, et elle rejoindrait leur alliance. De nouveaux otages y séjourneraient : l'épouse et la sœur de Burhmund, la fille de Classicus. Le fait que ces deux hommes consentent à de tels sacrifices en disait long sur la puissance de Veleda, qui transcendait toute question de *realpolitik*.

(« Le pape ? Combien de divisions ? » raillerait Staline. Ses successeurs constateraient que la question était mal posée. Sur le long terme, c'est par leurs rêves que vivent les hommes, et c'est pour eux qu'ils meurent.)

« Eh bien, nous ne sommes pas encore arrivés au point de divergence, commenta Floris. Nous ne faisons qu'explorer ses prémices.

— Et collecter de plus en plus d'éléments soulignant l'importance de Veleda. Pensez-vous qu'il nous serait possible... qu'il vous serait possible, plutôt... de l'aborder directement afin de mieux la connaître ? »

Floris secoua la tête. « Non. Surtout en ce moment, où elle s'est retirée dans sa tour. Sans doute traverse-t-elle une crise de nature émotionnelle, voire religieuse. En la dérangeant, nous risquons de provoquer... le pire, peut-être.

— Mouais. » Everard tira sur sa pipe pendant

une bonne minute. « Une crise religieuse... Janne, vous avez écouté le discours que Heidhin a prononcé hier devant les troupes ?

— En partie. Je savais que vous étiez sur place et pourriez l'enregistrer.

— Vous n'êtes pas américaine. Et vos ancêtres calvinistes ne l'étaient pas davantage. Je pense que vous n'avez pas pris la mesure de cette intervention. »

Elle tendit les mains vers le feu et attendit la suite.

« J'ai cru entendre un sermon de prédicateur baptiste, conçu pour exalter les fidèles et menacer les pécheurs des flammes de l'enfer, reprit Everard. Un sermon sacrement efficace. C'en est fini des atrocités du style *Castra Vetera*. »

Floris frissonna. « Je l'espère bien.

— Mais le style de ce discours... Ce n'est certes pas nouveau dans le monde classique. Les Juifs ont déjà essaimé sur l'ensemble du pourtour méditerranéen, après tout. Et les prophètes de l'Ancien Testament ont influencé jusqu'aux cultes païens. Mais ici, chez les hommes du Nord... pourquoi n'en a-t-il pas appelé à leur machisme ? Ou, à tout le moins, au respect de la parole donnée ?

— Vous avez raison. Leurs dieux sont cruels, mais relativement tolérants. C'est précisément ce qui les rendra vulnérables aux missionnaires chrétiens.

— Veleda elle aussi a trouvé ce défaut dans leur cuirasse, dit Everard d'un air pensif, et ce six ou sept cents ans avant l'arrivée des premiers de ces missionnaires.

— Veleda, répéta Floris dans un murmure. Wael-Edh. Edh l'Étrangère, Edh l'Étrange. Elle a traversé la Germanie pour apporter son message ici. D'après Tacite 2, elle le répandra chez elle après la chute de Civilis... et la foi des Germains en sera transformée... Oui, je pense que nous devrions la suivre dans le passé, pour remonter à la source de son destin. »

9.

Les mois passèrent, érodant la victoire de Burhmund.

Tacite restituerait fidèlement le cours des

événements : une suite d'erreurs et de malentendus, de trahisons et de dissensions, durant laquelle les Romains renforcèrent inexorablement leur puissance. A ce moment-là, déjà, le souvenir des détails se perdait, et on oubliait les blessés qui se vidaient de leur sang sur les champs de bataille. Les quelques éléments qui ont survécu ne sont pas sans intérêt, mais il n'est nul besoin de les connaître pour apprécier la conclusion de la crise. Un résumé suffit.

Dans un premier temps, la réussite continua de sourire à Burhmund. Il occupa la contrée des Suniques et recruta nombre de guerriers dans leurs rangs. Sur les rives de la Moselle, il triompha d'une bande de Germains servant l'Empire, en intégra une partie dans son armée et chassa le reste vers le Sud.

Ce fut là une grave erreur. Tandis qu'il s'escrimait ainsi dans les forêts de Belgique, Classicus restait oisif et Tutor tardait à s'emparer des défenses du Rhin et des Alpes. La XXI^e Légion profita de son incurie pour entrer en Gaule. Elle opéra une liaison avec ses troupes auxiliaires, parmi lesquelles figurait un escadron de cavalerie commandé par Julius Briganticus, neveu et ennemi implacable de Civilis. Tutor fut vaincu, ses Trévires dispersés. Une tentative de soulèvement

avait été étouffée chez les Séquanes, et des unités romaines arrivaient depuis l'Italie, l'Hispanie et la Bretagne.

Pétilius Cerialis avait pris la tête des forces impériales. Humilié par Boadiccée neuf ans plus tôt en Bretagne, ce parent de Vespasien s'était depuis racheté en contribuant à libérer Rome des partisans de Vitellius. À Moguntiacum, la future Mayence, il renvoya les conscrits gaulois dans leurs foyers, déclarant que ses légions seraient à la hauteur de la tâche. Un geste qui, à lui seul ou presque, paracheva la pacification de la Gaule.

Puis il entra dans Augusta Treverorum, la future Trêves, la cité de Classicus et de Tutor, le berceau de la rébellion gauloise. Il accorda une amnistie générale et réintégra au sein de son armée les unités qui étaient passées à l'ennemi. S'adressant à une assemblée de Trévires et de Lingons sur un ton des plus raisonnable, il les convainquit qu'ils n'avaient rien à gagner et tout à perdre en poursuivant leur insurrection.

Burhmund et Classicus avaient regroupé leurs troupes éparses, hormis un contingent piégé par Cerialis. Ils lui envoyèrent un héraut, lui offrant l'impérium gaulois s'il acceptait de les rejoindre. Il se contenta de transmettre leur missive à Rome.

Occupé comme il l'était par la dimension politique du conflit, il n'était pas préparé à la violence des combats qui suivirent. Plus vaillants que jamais, les rebelles s'emparèrent du pont sur la Moselle. Cerialis en personne prit la tête des troupes qui le reprirent. Ralliant ses cohortes alors même que les Barbares entraient dans son camp, il les prit par surprise tandis qu'ils s'abandonnaient au pillage et les mit en déroute.

Plus au Nord, les Agrippiniens – autrement dit les Ubiens – n'avaient fait alliance avec Burhmund qu'à contrecœur. Ils massacrèrent les troupes germanes stationnées chez eux et implorèrent Cerialis de leur venir en aide. Il avança à marche forcée pour libérer leur cité.

En dépit de quelques revers sans importance, il obtint la capitulation des Nerviens et des Tongres. Après avoir reçu le renfort de plusieurs légions, il se prépara à une bataille décisive contre Burhmund. À l'issue d'un affrontement de deux jours à proximité du Vieux Camp, au cours duquel l'aide d'un déserteur batave se révéla décisive, il brisa les forces germanes en les prenant à revers. La guerre aurait pu s'achever à ce moment-là, si les Romains avaient disposé de navires pour empêcher leurs ennemis de franchir le Rhin.

En apprenant la nouvelle, les rebelles tréviros se retirèrent à leur tour sur la rive droite du fleuve. Burhmund regagna l'île batave, où les troupes qu'il lui restait eurent un temps recours à la guérilla. Briganticus faisait partie des hommes qu'elles tuèrent. Mais elles durent battre en retraite à leur tour. Au plus fort de la bataille, on vit même Burhmund et Cerialis s'affronter en combat singulier. Le Germain, qui tentait de rallier ses troupes en déroute, fut identifié par ses ennemis, et les projectiles plurent sur lui ; il n'échappa à la mort qu'en sautant à bas de sa monture et en plongeant dans le fleuve. À bord de ses navires se trouvaient désormais Classicus et Tutor, réduits à l'état de pleureuses.

Cerialis rencontra un contretemps. Après avoir inspecté les quartiers d'hiver qu'on préparait pour ses légions à Bonna et à Novesium, il descendait le Rhin à la tête de sa flotte. Des éclaireurs germaniques constatèrent que la certitude d'une prochaine victoire l'avait incité à relâcher sa vigilance. Rassemblant un groupe de guerriers décidés, ils passèrent à l'attaque lors d'une nuit sans lune. Les hommes qui réussirent à s'introduire dans le camp tranchèrent les cordes des tentes et massacrèrent les légionnaires qui y dormaient. Leurs compagnons lancèrent des grappins sur les navires

et les halèrent. Leur plus belle prise n'était autre que la trirème prétorienne, où Cerialis était supposé dormir. Par chance, il ne s'y trouvait pas – il couchait avec une Ubiennne, disait une rumeur –, et ce fut un commandant tout nu et à moitié endormi qui tenta de reprendre ses troupes en main.

Mais cette action n'eut aucune conséquence. Sauf, peut-être, celle de dégriser les Romains. Les Germains emportèrent la trirème sur la rivière Lippe et en firent don à Valeda.

Si insignifiante soit-elle, cette défaite impériale aurait pu être interprétée comme un présage. Cerialis poursuivit sa percée en territoire tribal. Nul ne pouvait lui résister. Mais il ne parvint pas à obtenir de victoire décisive contre ses adversaires. Rome ne pouvait plus lui envoyer de renforts. Il avait de plus en plus de difficultés à obtenir des provisions. Et un nouvel ennemi marchait sur lui : l'inexorable hiver boréal.

10.

60 apr. J.C.

Sur les hauteurs à l'est de la vallée du Rhin avançait une colonne composée de plusieurs milliers de personnes. Ces collines étaient en grande partie boisées et on n'y trouvait que des coulées en guise de routes. Hommes, bœufs et chevaux peinaient pour tracter les chars ; on entendait les roues grincer, les buissons murmurer, les gorges haleter. La plupart des hommes et des femmes progressaient à pied, engourdis par la faim et la fatigue.

Postés sur un sommet à quelques cinq kilomètres de là, Everard et Floris observaient les fugitifs alors qu'ils traversaient une prairie dégagée. Grâce à leurs instruments optiques, ils se seraient crus à quelques mètres d'eux. Ils auraient pu braquer des micros capteurs, mais le spectacle à lui seul était déjà pénible.

En tête du cortège s'avancait un homme aux

cheveux blancs, dont le dos ne s'était pas encore voûté. Derrière lui étincelaient les cottes de mailles et les fers de lance de son escorte personnelle. C'était la seule note un peu brillante dans cette scène, et les yeux des hommes étaient sombres sous leurs casques. Venait ensuite un maigre cheptel de bœufs, de moutons et de porcs, sur lequel veillaient quelques adolescents. Ça et là, on observait sur les chars des cages abritant des poules et des oies. Les miches de pain et les quelques morceaux de viande séchée faisaient l'objet d'une surveillance de tous les instants, bien plus que les vêtements, les outils et autres objets – dont une idole en bois brut sur son chariot, luisant d'un or désormais vain. En quoi les dieux avaient-ils aidé les Ampsivariens ?

« Cet homme qui marche à leur tête, dit Everard en tendant l'index. Vous pensez que c'est leur chef, Boiocalus ?

— C'est ainsi que le nomme Tacite, en tout cas, répondit Floris. Oui, sans aucun doute. Rares sont les hommes de ce milieu à atteindre un âge aussi avancé. » Tristement : « Il doit regretter ses actes, j'imagine.

— Sans parler de toutes les années qu'il a consacrées au service de Rome. »

Une jeune femme, à peine adulte, avançait en traînant les pieds, un bébé dans ses bras. Le sein qu'elle avait dénudé pour le lui offrir ne donnait plus une goutte de lait. Le quadragénaire qui marchait près d'elle, s'aidant d'une lance comme si c'était un bâton, semblait se tenir prêt à la rattraper si elle tombait. Nul doute que le cadavre de son mari gisait plusieurs lieues en arrière.

Everard s'agita sur sa selle. « Allons-y, dit-il d'une voix rauque. Le point de rendez-vous n'est pas tout près. Pourquoi nous avez-vous fait faire ce détour ?

— Je tenais à ce que nous voyions ceci. Oui, cette image hantera mes rêves, tout autant que les vôtres. Mais pour les Tencières, ce fut une réalité. Si nous voulons comprendre leur réaction, ainsi que celle de Velda, et les relations qui ont été les leurs, ce détour était indispensable.

— Sans doute. » D'un claquement de langue, Everard fit avancer son cheval, tenant fermement les rênes de sa monture de rechange, qui portait en ce moment son modeste paquetage. « Mais la compassion est une denrée des plus rare en ce siècle. La plus proche des sociétés qui l'encourageait se trouvait en Palestine, et elle sera bientôt dispersée aux quatre vents. »

Semant dans l'Empire les graines du judaïsme, dont la moisson ne sera autre que le christianisme. Pas étonnant que les guerres du Nord soient passées au second plan de l'histoire.

« La loyauté familiale est un sentiment extrêmement fort dans cette culture, lui rappela Floris, et à force de lutter ensemble contre Rome, les Germains d'Occident commencent à prendre conscience d'une identité transcendant les divisions tribales. »

Ouais, songea Everard, et tu soupçonnes Veleda d'y être pour beaucoup. C'est pour cela que nous la traquons à travers le temps – pour tenter de découvrir ce qu'elle signifie.

Une fois au pied de la colline, ils regagnèrent l'abri de la forêt. Le feuillage verdoyant de l'été surplombait une sente bordée de fourrés. Les rayons du soleil découpaient des taches de lumière sur la mousse ombragée. Des écureuils rouge vif sautaient parmi les branches. Le chant des oiseaux et les senteurs végétales accentuaient encore la douceur de l'atmosphère. La Nature avait déjà digéré le supplice des Ampsiviens.

En apercevant une toile d'araignée où se débattait un insecte rutilant, Everard imagina un fragile fil de pitié le reliant à ces malheureux. Ce fil

s'étirerait un long moment avant de se briser. Inutile de se rappeler que ces hommes et ces femmes étaient morts dix-huit siècles avant sa naissance. Ils étaient présents, ici et maintenant, aussi réels que les réfugiés qu'il avait vus dans cette même région ou presque, en 1945. Mais ceux de ce siècle-ci ne trouveraient aucun havre.

Tacite résumait assez bien leurs épreuves. C'étaient les Chauques qui avaient chassé les Ampsivariens de leurs terres. Une annexion pure et simple ; les Chauques étaient désormais trop nombreux pour subsister grâce aux ressources de leurs seules terres ancestrales ; la surpopulation ne constituait pas un phénomène nouveau, pas plus que les guerres et les famines qui en découlaient. Les vaincus décidèrent de gagner les plaines du Rhin. Ils savaient qu'il s'y trouvait un vaste territoire que les Romains avaient vidé de ses habitants, comptant y installer des dépôts et des colonies réservées aux légionnaires démobilisés. Deux tribus frisonnes avaient déjà tenté de s'en emparer. Les Romains avaient commencé par leur en interdire l'accès, et il s'en était suivi un affrontement à l'issue duquel tous les guerriers vaincus avaient été vendus comme esclaves. Mais les Ampsivariens étaient de loyaux fédérés. Quarante ans auparavant, Boiocalus avait

refusé de suivre le rebelle Arminius, qui pour sa peine l'avait jeté en prison. Par la suite, il avait servi sous les ordres de Tibère et de Germanicus, jusqu'à ce qu'il prenne sa retraite pour devenir le chef de son peuple. Rome accepterait sûrement de le laisser s'établir sur ce domaine à présent public.

Mais Rome refusa. Souhaitant éviter un conflit, le légat proposa à Boiocalus des terres pour sa famille et pour lui-même. Le chef refusa ce pot-de-vin. « La terre peut nous manquer pour vivre, elle ne peut nous manquer pour mourir¹ », déclara-t-il. Il conduisit les siens plus en amont, parmi les Tencières. Lors d'une gigantesque assemblée, il les invita, ainsi que les Bructères et tous ceux que gênait la présence de l'Empire, à entrer en guerre contre lui à ses côtés.

Pendant que les Germains débattaient à leur façon, désordonnée mais quasi démocratique, le légat franchit le fleuve à la tête de plusieurs légions. Il menaça d'exterminer les Tencières s'ils ne chassaient pas les intrus. Une seconde armée venue de Germanie-Supérieure prit les Bructères à revers. Ainsi piégés, les Tencières prièrent leurs hôtes de déguerpir.

Il ne m'appartient pas de les juger avec sévérité.

1 Tacite, *Annales*, XIII, 55, trad. Jean-Louis Burnouf. (N.d.T.)

Les États-Unis se rendront coupables au Viêt Nam d'une trahison encore plus odieuse, et nettement moins justifiée.

Le sentier déboucha sur une esquisse de route, étroite et creusée d'ornières, dont seul le passage des hommes et des chars à bœufs assurait l'entretien. Les Patrouilleurs parcoururent ses méandres durant des heures. Floris avait planifié leur itinéraire avec l'aide de leurs caméras en altitude et de leurs drones espions, exploitant quantité d'observations patiemment accumulées. Il était relativement dangereux de voyager ainsi sans escorte, bien que les Tencières n'aient pas tendance à se livrer au brigandage. Mais il fallait qu'on les voie arriver de façon ordinaire. Si nécessaire, ils avaient leurs étourdisseurs à opposer à d'éventuels agresseurs, à condition bien sûr qu'aucun témoin ne soit en mesure d'altérer le cours de l'histoire en décrivant ce combat fabuleux.

En fin de compte, leur périple se déroula sans encombre. De plus en plus d'hommes les rejoignaient sur la route, et ils allaient tous dans la même direction. Ils semblaient préoccupés et se montraient peu loquaces. Seule exception à cette règle, un type ventripotent qui déclara se nommer Gundicar. Chevauchant à côté de ce couple qui

éveillait sa curiosité, il se montra aussi bavard que jovial. Au XIX^e ou au XX^e siècle, se dit Everard, on l'aurait sans doute pris pour un boulanger ou un épicier prospère, un pilier du *Brauhaus* local. « Comment se fait-il que vous soyez indemnes après un si long voyage ? » s'enquit-il.

Le Patrouilleur lui servit un boniment préparé à l'avance. « Pas si long que cela, mon ami. J'appartiens au peuple des Reudignes, qui demeure au nord de l'Elbe. Tu as sûrement entendu parler de nous. Nous étions partis commercer dans le Sud, et nous avons été mêlés malgré nous à la guerre entre Chattuaires et Hermondures. Je crois être le seul membre de mon groupe à avoir survécu à ces épreuves. Cette femme a hélas perdu son mari et s'est placée sous ma protection. Nous avons décidé de rentrer au pays en longeant le Rhin, puis la côte une fois que nous l'aurions atteinte. Puis nous avons entendu parler de cette prêtresse venue de l'Est, qui devait s'adresser à ton peuple, les Tencières...

— *Ach !* en vérité, nous vivons des temps difficiles, soupira Gundicar. Les Ubiens ont eu à souffrir de gigantesques incendies. » Il retrouva sa gaieté. « À mon avis, ce sont les dieux qui les châtient pour avoir léché les bottes des Romains. Bientôt, peut-être, un sort encore plus sinistre

tombera sur toute cette engeance.

— Vous étiez donc prêts à affronter les légions quand elles ont envahi votre domaine ?

— Cela n'aurait pas été très sage, car nous n'étions pas préparés au combat, et puis les moissons approchaient, sais-tu. Mais je n'ai pas honte de dire que j'ai pleuré pour ces malheureux exilés. Que la Mère veille sur eux ! J'espère que la prêtresse Edh nous annoncera des lendemains qui nous verront redresser le tort qui leur a été fait. Si Colonia devait être mise à sac... quel beau butin en perspective ! »

Floris prit le relais d'Everard. Dans une société de frontière comme celle-ci, la femme a droit au respect, sinon à l'égalité. C'est elle qui dirige la maisonnée en l'absence de l'homme ; en cas d'attaque des Vikings ou des Indiens, c'est elle qui coordonne les défenses. Et, bien plus que les Grecs ou les Hébreux, les Germains croyaient aux sibylles, aux prophétesses, aux femmes – ayant rang de chaman ou quasiment – qu'un dieu avait investies de divers pouvoirs, notamment celui de prédire l'avenir. La réputation d'Edh l'avait précédée, et ce bavard de Gundicar avait beaucoup à dire sur le sujet.

« Non, on ignore la contrée dont elle est issue.

Avant de venir ici, elle se trouvait parmi les Chérusques, et on m'a dit qu'avant cela, elle avait séjourné chez les Langobards... A mon avis, la déesse qu'elle appelle Nerthus appartient aux Vanes plutôt qu'aux Ases... à moins que ce nom ne désigne en fait Mère Fricka. Et cependant... on dit que Nerthus peut être aussi féroce que Tiw lui-même... Il paraît qu'une étoile et la mer lui sont associées, mais je ne sais rien là-dessus, nous sommes trop loin de l'océan ici... Elle est arrivée chez nous peu après que les Romains se furent retirés. Le roi en personne l'a accueillie sous son toit. Il a invité les hommes à venir l'entendre. C'est sans doute elle qui le lui a demandé. Il ne pouvait guère lui refuser cela...»

Floris lui tira les vers du nez avec habileté. Ses ragots allaient aider les Patrouilleurs à décider de leur prochaine étape. Mieux valait éviter d'approcher Edh. Tant qu'ils n'en sauraient pas davantage sur elle et sur les forces qu'elle risquait de libérer, toute intervention directe serait pure folie.

En fin d'après-midi, ils arrivèrent dans un vallon aux prés et aux champs bien entretenus, le domaine privé du roi. Celui-ci était avant tout un propriétaire foncier, qui n'hésitait pas à travailler aux côtés de ses métayers, de ses serfs et de ses

esclaves. Il présidait aux conseils et aux sacrifices saisonniers, dirigeait les forces armées en temps de guerre, mais la loi et la tradition le liaient tout autant que ses sujets ; ceux-ci n'hésitaient pas à le contester, voire à le renverser s'ils étaient d'humeur rebelle, et les membres de sa famille ne pouvaient prétendre à aucun poste s'ils ne bénéficiaient pas du soutien de leurs soldats. *Pas étonnant que ces Germains ne puissent vaincre Rome, songea Everard. Jamais ils n'y parviendront. Lorsque leurs descendants Goths, Vandales, Burgondes, Lombards, Saxons, et cætera – succéderont à l'Empire, ce sera uniquement par défaut, car il se sera effondré, rongé de l'intérieur. Et, à ce moment-là, l'Empire les aura déjà assujettis – du moins sur le plan spirituel, en les convertissant au christianisme, si bien que le berceau de la nouvelle civilisation occidentale sera le même que celui de la civilisation classique à laquelle elle succédera : le Bassin méditerranéen plutôt que la Rhénanie ou le littoral de la mer du Nord.*

Ces considérations ne mobilisaient qu'une partie de son esprit, et il les en chassa dès qu'il eut à nouveau besoin de toute son attention.

Le roi et sa famille demeuraient dans une maison de rondins tout en longueur, surmontée

d'un toit de chaume. Elle était flanquée d'appentis, de granges, de logis plus modestes et autres dépendances, l'ensemble de ces bâtiments dessinant les contours d'une cour. Non loin de là se dressait le sanctuaire, un bosquet d'antiques arbres où les dieux recevaient leurs offrandes et délivraient leurs présages. La plupart des visiteurs avaient monté le camp dans un pré adjacent. Veaux et porcelets rôtissaient au-dessus des feux, tandis que des serviteurs remplissaient de bière les cornes et les chopes. Un seigneur était tenu de se montrer hospitalier pour assurer sa réputation, car sa vie même dépendait souvent de celle-ci.

Après s'être installés dans un coin discret, Everard et Floris se mêlèrent à la compagnie. En s'approchant des dépendances, ils réussirent à entrevoir la cour. Sur ce carré grossièrement pavé patientaient les chevaux des visiteurs les plus importants, qui étaient hébergés dans la demeure royale. Les Patrouilleurs distinguèrent un char tiré par quatre bœufs blancs. C'était un véhicule hors du commun, l'œuvre d'un charron doublé d'un artiste. Derrière la banquette du cocher, deux cloisons soutenaient un petit toit de planches. « Un vrai carrosse, murmura Everard. C'est sûrement celui de Veleda... d'Eldh, je veux dire. Vous croyez qu'elle dort là-dedans lorsqu'elle est

sur la route ?

— Sûrement, répondit Floris. Du coup, sa dignité comme son mystère restent intacts. Il abrite sans doute aussi une effigie de la déesse.

— Hum. A en croire Gundicar, elle est accompagnée de plusieurs hommes. Peut-être n'a-t-elle pas besoin d'une escorte, respectée comme elle l'est par les tribus, mais cela n'en impressionne pas moins les foules, et puis il faut bien que quelqu'un se charge des corvées. Mais je suppose qu'un grand prestige est attaché à son service, et que ses accompagnateurs logent chez le grand sachem en compagnie de ses guerriers et de ses chefs subalternes. Et elle, vous croyez que c'est aussi son cas ?

— Certainement pas. Vous la voyez allongée sur un banc au milieu de tous ces hommes qui ronflent ? Soit elle dort dans son carrosse, soit le roi lui a réservé l'usage d'une chambre privée.

— Mais comment fait-elle pour disposer d'un tel pouvoir ?

— Nous sommes ici pour le découvrir. »

Le soleil sombra derrière les arbres à l'ouest. Le crépuscule envahit le vallon. Un vent froid se leva. Maintenant que les invités avaient mangé, l'air était imprégné d'une odeur de fumée et de

végétation. Des serfs vinrent attiser les feux de camp ; les flammes partirent à l'assaut du ciel en crépitant. Dans les hauteurs filaient corbeaux et hirondelles, qui traçaient des runes changeantes dans un ciel virant au pourpre à l'est, au vert à l'ouest. L'étoile du soir fit son apparition, toute tremblotante.

Les cors retentirent. Des guerriers sortirent de la demeure royale, traversèrent la cour, s'avancèrent sur le pré maintes fois piétiné. Les fers de leurs lances accrochèrent les feux du couchant. Devant eux marchait un homme vêtu d'une tunique ouvragée, avec des hélices d'or enserrant ses bras : le roi. Les hommes retinrent leur souffle dans la pénombre, attendirent en silence. Le cœur d'Everard lui martelait les côtes.

Le roi s'exprima d'une voix ferme mais grave. Néanmoins, Everard eut l'impression qu'il était troublé. Voici que leur arrivait Edh, dont tous avaient entendu dire qu'elle accomplissait des prodiges. Elle avait une prophétie à prononcer devant les Tencières. C'était en son honneur, et en l'honneur de la déesse qui l'accompagnait dans ses voyages, qu'il avait fait savoir à tous ses sujets qu'ils devaient venir l'écouter. En ces temps difficiles, il convenait de soupeser tous les signes qu'envoyaient les dieux. Les paroles d'Edh

risquaient de les heurter, prévint-il. Qu'ils s'efforcent de voir dans leur fracas celui d'un os brisé que l'on remet en place. Qu'ils réfléchissent à leur sens, ainsi qu'aux actes qu'on attendait désormais d'eux.

Le roi s'écarta. Deux femmes – ses épouses ? – apportèrent un grand tabouret à trois pieds. Edh s'avança et y prit place.

Everard plissa les yeux pour scruter la pénombre. Quel dommage qu'il ne puisse pas utiliser un amplificateur optique et doive se contenter de la lueur des feux de camp ! Ce qu'il vit le surprit. Il s'était attendu à découvrir une sorcière en haillons. Elle était chaussée de bottines de cuir et vêtue d'une robe en laine blanche toute simple, aux manches courtes, sur laquelle elle avait passé une cape bleue bordée de fourrure et maintenue en place par une broche. Elle allait la tête nue, ainsi qu'une jeune fille, mais ses longs cheveux châtain étaient réunis en tresses, lesquelles étaient ramenées sous une coiffe en peau de serpent. Grande, robuste mais mince, elle se déplaçait avec un soupçon de maladresse, comme si elle ne se sentait pas bien dans son corps. Au centre de son visage allongé et finement dessiné brillaient des yeux immenses. Lorsqu'elle ouvrait la bouche, on distinguait une denture

quasiment parfaite. *Mais elle est toute jeune, se dit-il, rectifiant aussitôt : Non. Elle a passé la trentaine. Ce qui fait d'elle une femme mûre dans ce milieu. Elle a l'âge d'être grand-mère, sauf qu'on raconte qu'elle ne s'est jamais mariée.*

Il la quitta des yeux un instant et sursauta en reconnaissant l'homme qui se tenait à ses côtés, un homme au visage et aux vêtements également sombres. *Heidhin. Évidemment. De dix ans plus jeune que lors de notre précédente rencontre. Sauf qu'il a l'air aussi vieux qu'il le sera dans dix ans.*

Edh prit la parole. Elle n'avait aucune gestuelle, se contentant de garder les mains jointes sur son giron, et sa voix de contralto demeurerait très douce. Mais elle portait loin, et on y sentait affleurer l'acier, oui, et la bise hivernale.

« Entendez-moi et écoutez-moi, déclara-t-elle en tournant son regard vers l'étoile du soir, que vous soyez nés serfs ou seigneurs, dans la force de l'âge ou avec un pied dans la tombe, prêts à affronter l'autre monde ou redoutant son jugement. Oyez, oyez tous ! Quand la vie est perdue, il ne vous reste, à vous et à vos fils, que ce que l'on dira de vous. Un haut fait jamais ne sera oublié, il demeurera pour toujours dans l'esprit

des hommes – alors que les couards n'auront que la nuit et le néant ! Et les dieux ne sourient pas aux traîtres, ils n'ont que colère pour les paresseux. Celui qui redoute le combat perdra sa liberté, il sera condamné à souffrir la faim et la misère, à voir ses enfants enchaînés et en proie à la honte. Ses femmes, vouées à finir catins, n'auront pas d'autre recours que les larmes. Voici en vérité les malheurs qui l'attendent. Mieux vaut que les flammes dévorent sa demeure pendant qu'il fauche les ennemis comme à la moisson, jusqu'à ce qu'il tombe sans jamais avoir fléchi et accède enfin au ciel.

» Que retentissent les sabots dans les cieux ! Que les éclairs les déchirent comme des lances ! La terre tout entière gronde sa colère. Des vagues furieuses frappent les récifs. Nerthus ne peut en souffrir davantage. Habitée par un juste courroux, elle se prépare à frapper Rome, aidée par les dieux de la guerre, les loups et les corbeaux. »

Elle rappela à ces hommes les humiliations qu'ils avaient subies, les tributs qu'ils avaient versés, les morts qu'ils n'avaient pu venger. D'une voix glaciale, elle reprocha aux Tencières de s'être inclinés devant les envahisseurs, d'avoir repoussé leurs frères qui avaient imploré leur aide. Certes, ils n'avaient pas eu le choix, du moins

apparemment ; mais, en fait, ils avaient choisi l'infamie. Ils auraient beau se livrer à des massacres dans leurs sanctuaires, jamais leurs offrandes ne leur rendraient leur honneur. Le prix de leur infamie serait un éternel chagrin. Et Rome saurait le leur faire payer.

Mais un nouveau jour se lèverait. Que tous soient prêts lorsque viendrait cette aurore rouge.

Par la suite, en étudiant l'enregistrement audiovisuel qu'ils avaient réalisé, Everard et Floris retrouvèrent un écho de la fascination qui les avait saisis. Tous deux avaient été aussi bouleversés, humiliés, exaltés que les guerriers, qui avaient ponctué la fin du discours d'Edh en brandissant leurs épées, la saluant comme elle regagnait la demeure royale. « Elle est totalement convaincue par son propos, commenta Floris.

— Et bien plus que cela, répliqua Everard. Elle est douée d'un talent, d'un pouvoir... on trouve chez chaque grand chef cette part de mystère, cette dimension surhumaine... Mais je me demande si le flot des événements ne l'aide pas un peu.

— Elle va maintenant aller au nord, chez les Bructères, ou elle choisira de s'établir. Ensuite...»

Quant aux Ampsivariens, ils poursuivirent leur errance, tantôt trouvant un éphémère refuge,

tantôt se faisant chasser plus loin, et pour finir, ainsi que l'écrit Tacite : « les hommes jeunes et armés périrent par le fer, loin du sol natal ; le reste fut partagé comme une proie¹ ».

¹ Tacite, *Annales*, XIII, 56, *op. cit.* (N.d.T.)

II

Les Ases vinrent au monde par l'est, chevauchant le dos tourné à l'aurore. Dans les deux jaillissaient les étincelles nées des roues de leurs chars, dont le fracas faisait trembler les montagnes. Les sabots de leurs chevaux laissaient des traces noires et fumantes. Leurs flèches plongeaient l'air dans la nuit. Le son de leurs cors éveillait en eux une rage meurtrière.

Les Vanes allèrent affronter ces nouveaux venus. Froh avançait à leur tête, monté sur son taureau, tenant fermement l'Épée de Vie. Le vent secoua les mers jusqu'à ce que l'écume des vagues asperge les pieds de la lune, qui s'enfuit prise de terreur. Naerdha partit au combat sur son bateau. Elle tenait dans sa main droite la Hache de l'Arbre, qui lui servait de rame. Sur la gauche se perchaient

des aigles qu'elle déchaînait sur l'ennemi – cris, serres, balafres. Sur son front brillait une étoile aussi blanche que l'âme du feu.

Ainsi les dieux guerroyèrent-ils, tandis que les géants des hauteurs boréales et des plaines australes complotaient leur retour une fois ces rivaux éliminés. Mais les oiseaux de Wotan l'alertèrent. La tête de Mim entendit et alerta Froh. Les dieux décidèrent alors d'une trêve, échangèrent des otages et se mirent à négocier.

Leur armistice eut pour résultat de diviser le monde entre les deux factions. Il y eut des mariages, l'Ase épousant la Vane – le père la mère, le mage la femme –, le Vane épousant l'Ase – la chasseresse l'artisan, la sorcière le guerrier. Par celui qui fut pendu, par celle qui fut noyée, et par leur propre sang mélangé, ils se jurèrent fidélité, un serment qui perdurerait jusqu'à la fin du monde.

Puis ils érigèrent des murs pour se défendre, une haute palissade de bois coté nord, un empilement de pierres sèches côté sud, et ils régnèrent sur toutes choses soumises à la Loi.

Mais, parmi les Ases, il en était un qui demeurerait insatisfait : Leokaz le Voleur, qui était à demi géant. Il regrettait les jours farouches

d'antan et ne s'estimait plus reconnu à sa juste valeur. Il s'éclipsa sans que quiconque s'en aperçût. Il arriva devant le mur de pierres au sud. Se jouant du guetteur en lui jetant un charme de sommeil, il s'empara de la clé dans sa cachette et franchit la porte donnant sur les Terres de Fer. Là, il barguigna avec leurs seigneurs, lorsqu'ils lui donnèrent la lance nommée Plaie de l'Été, il leur donna la clé.

C'est ainsi que les Seigneurs de Fer trouvèrent un moyen de s'introduire dans le Monde de la Terre. Leurs osts le ravagèrent et y instaurèrent l'esclavage. L'Occident fut le premier à souffrir de leurs actes, et depuis le soleil se couche souvent dans un lac de sang.

Mais le géant Hoadh marcha vers le Nord, pensant gagner les Terres de Gel et faire alliance avec leurs habitants. Où qu'il aille, il prenait tout ce qu'il désirait. Il massacrait les bœufs dans les prés. Il détruisait les maisons à coups de gourdin pour y voler du pain. Il semait le feu et les cadavres pour le plaisir. Son sillage était de ruines.

Il arriva sur la grève et aperçut Naerdha dans le lointain. Assise sur un récif, elle coiffait ses cheveux et ne vit pas l'intrus. Ses boucles brillaient comme Tor, ses seins étaient blancs comme la

neige là où l'ombre se fait bleue. Le désir s'empara de Hoadh. Avancant à pas de loup, il s'approcha et, surgissant soudain, s'empara d'elle. Comme elle se débattait, il lui cogna la tête sur un rocher, l'étourdissant aussitôt. Et là, parmi les vagues, il la violenta.

Les eaux ont depuis englouti ce récif pour que, même à marée basse, la honte qui le marque ne paraisse point. À cause de cela, nombre de navires ont fait naufrage, et leurs marins se sont brisés le dos sur ces rochers. Cela ne peut apaiser la rage et le chagrin de Naerdha.

Elle se redressa, poussant un glapissement de fauve, et constata qu'elle était à nouveau seule. Enfourchant une tempête, elle gagna sa demeure par-delà le levant. « Où est-il passé ? cria-t-elle.

— Nous l'ignorons, répondirent ses filles en gémissant, nous savons seulement qu'il a fui la mer.

— Ma vengeance le suivra », dit Naerdha. Elle retourna vers la terre et chercha la demeure quelle partageait avec Froh, afin de prier celui-ci de l'aider. Mais on était au printemps et il s'affairait à hâter le renouveau, une tâche à laquelle elle aussi aurait dû s'atteler. De sorte qu'elle ne pouvait enfourcher le taureau Ebranleur comme elle en

avait le droit.

Elle appela à elle l'aîné de ses fils et le changea en un superbe étalon noir. Elle le chevaucha pour gagner Asgard. Wotan lui prêta sa lance, qui ne rate jamais sa cible, Tiwaz son Casque d'Angoisse. Elle se lança à nouveau sur les traces de Hoadh. Comme elle négligea et Froh et la mer, cette année-là fut des plus lugubre.

Hoadh l'entendit qui le pourchassait. Il escalada une montagne et leva son gourdin, prêt à l'affronter. La nuit tomba. La lune se leva. Il distingua à sa lueur la lance, le casque et le fier étalon. Son courage le déserta et il fuit vers l'Ouest. Il courait si vite qu'elle parvenait à peine à le garder en vue.

Hoadh arriva auprès des Seigneurs de Fer et implora leur aide. Ils levèrent leurs boucliers et lui firent un écran de leurs personnes. Naerdh fit voler la lance au-dessus de leurs têtes et transperça son ennemi. Son sang inonda les terres basses.

Elle rentra en son palais, furieuse contre Froh qui avait trahi sa parole. « Je prendrai le taureau chaque fois que j'en aurai besoin, déclara-t-elle, et il te manquera cruellement lorsque viendra le dernier jour. » Lui aussi était furieux, car elle avait

métamorphosé leur fils en cheval. Ils s'éloignèrent l'un de l'autre.

La veille du solstice d'hiver, elle donna naissance à neuf fils, les rejetons de Hoadh. Elle les transforma en chiens, et leur poil était aussi noir que la robe de son étalon.

Thonar du Tonnerre vint en son palais. « Froh a quitté sa sœur et tu as quitté son frère afin que vous viviez tous deux ensemble, dit-il. Si vous cessez de le faire, la vie désertera la terre comme la mer. Comment alors se nourriront les dieux ? » C'est ainsi qu'au printemps Naerdh revint auprès de son époux, mais sans joie aucune. L'automne venu, elle le quittait à nouveau. Et depuis, il en a toujours été ainsi.

« Leokaz a violé le serment que nous avons prononcé, dit Wotan à Naerdha. Par conséquent, plus jamais le monde ne connaîtra la paix. Nous avons grand besoin de ma lance.

— Je vais te la rendre, répondit-elle, si tu consens à me la prêter à nouveau, ainsi que Tiwaz son casque, lorsque je partirai en chasse. »

Le sang du géant avait emporté la lance dans la mer. Naerdha passa un long moment à la chercher. On raconte nombre d'histoires sur une étrange femme venue dans telle ou telle contrée.

Elle remerciait ses hôtes en guérissant les blessures dont ils souffraient, en redressant les torts dont ils étaient affligés. Aujourd'hui encore, elle dépêche de par le monde des femmes qui accomplissent en son nom les mêmes tâches. Elle finit par retrouver la lance, flottant sous l'étoile du soir.

Le désir de vengeance ne peut s'éteindre en elle. Quand vient la fin de l'année, et aussi chaque fois que son cœur se fige à ce sinistre souvenir, elle repart en chasse. Accompagnée de son étalon et de ses chiens, la lance à la main et le casque sur la tête, elle chevauche les vents de la nuit pour harceler les Seigneurs de Fer, mais aussi les spectres des criminels, pour apporter le malheur aux ennemis de ceux qui la vénèrent. Il succombe à la terreur, celui qui entend la rumeur ou la clameur de son passage, le son de son cor, le choc des sabots de son étalon, les hurlements de ses molosses – la Chasse sauvage. Mais les hommes qui prennent les armes pour affronter ses ennemis auront droit à sa sévère bénédiction.

11.

49 apr. J.C.

Le royaume des Langobards s'étendait à l'ouest de l'Elbe, au sud du futur site de Hambourg. Bien des siècles plus tard, ils entameraient une migration destinée à durer plusieurs générations, qui s'achèverait par la conquête de l'Italie du Nord et la fondation de la Lombardie. Pour le moment, ils formaient une tribu germanique comme les autres, d'une puissance cependant non négligeable, dont la contribution à la bataille de Teutobourg s'était révélée décisive. Ces derniers temps, leurs haches avaient été déterminantes dans le choix du souverain de leurs voisins chérusques. Aussi riches qu'arrogants, ils exerçaient une influence politique et économique du Rhin jusqu'à la Vistule, chez les Cimbres du Jütland comme chez les Quades des berges du Danube. Floris décida qu'Everard et elle ne pouvaient pas débarquer chez eux sans prévenir

en se faisant passer pour des voyageurs éprouvés. Une telle ruse était concevable en 60 ou en 70, parmi les peuples de l'Ouest en contact avec Rome – qu'ils lui soient hostiles ou asservis, ou qu'ils vivent en bonne entente avec elle –, mais pas en ce temps ni en ce lieu. Le risque était trop grand et la moindre erreur serait fatale.

Mais Edh effectuait dans cette contrée un séjour de deux ans. Ils trouveraient sûrement de nouveaux indices sur ses origines, et peut-être auraient-ils l'occasion d'observer en profondeur l'effet qu'elle avait sur les gens qu'elle croisait lors de son pèlerinage.

Fort heureusement, un ethnographe séjournait chez les Langobards, comme Floris l'avait fait chez les Frisons. La Patrouille souhaitait collecter des informations sur l'Europe centrale du I^{er} siècle apr. J.C. et ce milieu était particulièrement bien choisi.

Jens Ulstrup était arrivé une douzaine d'années auparavant. Il affirmait s'appeler Domar et être originaire de la région de Norvège où serait plus tard fondée Bergen, une véritable *terra incognita* pour ces Langobards continentaux. C'était une querelle familiale qui l'avait contraint à l'exil. Il avait gagné le Jütland sans difficulté, les Scandinaves du Sud ayant déjà développé une

importante activité maritime. Par la suite, il avait poursuivi son voyage à cheval, gagnant son pain grâce à ses poèmes et à ses chansons. Comme le voulait la coutume, un roi savait être généreux lorsqu'on chantait ses louanges. Domar avait investi son pécule dans le commerce, se montrant particulièrement avisé en la matière, et, au bout de quelque temps, il avait pu s'acheter une ferme. S'il lui arrivait souvent de quitter celle-ci, c'était parce que ni sa passion du négoce, ni sa curiosité naturelle ne l'avaient déserté. Il se déplaçait dans l'espace plus souvent que dans le temps, mais son scooter temporel l'aidait à raccourcir les distances.

Il attendit d'être dans un lieu isolé où personne ne pouvait l'observer pour appeler son engin. Quelques instants plus tard, mais quelques jours en amont, il rejoignait le campement d'Everard et de Floris. Ceux-ci s'étaient installés plus au nord, dans une contrée inhabitée – une zone démilitarisée, auraient dit leurs contemporains – séparant le territoire des Langobards de celui des Chauques.

Depuis leur talus bordé d'arbres qui les protégeaient des regards, ils avaient une vue imprenable sur le fleuve. Son lit fort large était bordé de berges verdoyantes ; les roseaux bruissaient, les grenouilles coassaient, les poissons

filai­ent telles des flèches d'argent, les canards volaient par milliers dans le ciel ; de temps à autre, on voyait un homme longer en bateau la rive opposée, sans doute un Suardone. « Nous nous froterons un peu à la vie du pays, avait dit Floris, plutôt que de la survoler comme des spectres désincarnés. »

Ils se levèrent d'un bond lorsque apparut Ulstrup. C'était un homme élancé, aux cheveux châtain clair, d'allure aussi barbare qu'eux-mêmes. Ce qui ne signifiait pas qu'il était vêtu de peaux de bête. Sa tunique, sa cape et ses braies étaient de bonne qualité, tissées avec soin et décorées avec goût. Le forgeron qui avait fabriqué sa broche ignorait tout des canons helléniques, mais ce n'en était pas moins un artiste. Ses cheveux étaient noués en un chignon déporté sur la tempe droite. Sa moustache était taillée et, si son menton était mal rasé, c'était parce que les outils du cru étaient encore primitifs.

« Qu'avez-vous découvert ? » s'écria Floris.

Le sourire d'Ulstrup trahissait sa fatigue. « Il va me falloir du temps pour le raconter, répondit-il.

— Ne lui sautez pas dessus comme ça, dit Everard. Asseyez-vous, mon vieux. » Il désigna un arbre abattu et couvert de mousse. « Vous voulez

un café ? On vient tout juste de le faire.

— Du café, gémit Ulstrup. J'en bois souvent dans mes rêves. » *Bizarre que nous ayons tous trois choisi de nous exprimer dans l'anglais du XX^e siècle, songea Everard. Mais non. Nous sommes contemporains, pas vrai ? Pendant un temps, l'anglais jouera le même rôle que le latin à la présente époque. Ce sera hélas plus bref.*

Ils n'échangèrent que le minimum de banalités avant qu'Ulstrup n'entre dans le vif du sujet. Le regard qu'il jeta aux deux Patrouilleurs évoquait celui d'un animal pris au piège. Ce fut avec le plus grand soin qu'il choisit ses mots. « Oui, je crois bien que vous avez raison. C'est un phénomène tout à fait unique. Que je considère comme potentiellement terrifiant, je l'avoue ; et je n'ai aucune expérience, ni aucune expertise, en matière de réalité variable.

» Ainsi que je vous l'ai déjà dit, j'avais entendu parler d'une sibylle ou d'une sorcière itinérante, sans toutefois y prêter attention. Dans cette culture, de tels cas sont... non pas fréquents, mais pas exceptionnels non plus. Ce qui me préoccupait en ce moment, c'était la guerre civile chez les Chérusques et, pour être franc, votre demande d'enquête sur cette étrangère m'a tout d'abord

agacé. Je vous dois des excuses, agent Floris, agent Everard. À présent, je l'ai vue. Je l'ai écoutée. J'ai longuement parlé d'elle avec plusieurs personnes. Mon épouse langobarde m'a rapporté ce que les femmes entre elles disaient à son propos.

» Vous m'avez décrit l'impact qu'Edh aura sur les tribus de l'Ouest. Je ne pense pas que vous ayez anticipé celui qu'elle a eu sur celles d'ici, et avec quelle rapidité. Elle est arrivée à bord d'un char primitif. Si j'ai bien compris, ce sont les Lémoves qui le lui ont offert, après qu'elle eut débarqué chez eux à pied. Le roi lui fait fabriquer un superbe carrosse, qui sera tiré par les plus beaux de ses bœufs. Quand elle est arrivée, sa suite comptait quatre hommes. Douze l'accompagneront à son départ. Elle aurait pu en emmener bien davantage – ainsi que des femmes, bien entendu –, mais elle a choisi de se limiter à ce nombre, et c'est elle-même qui a sélectionné les élus, faisant preuve d'un sens pratique des plus aigu. A mon avis, elle a agi sur les conseils de ce Heidhin que vous m'avez décrit... Mais peu importe. J'ai vu des jeunes guerriers prêts à tout abandonner pour la suivre. J'ai vu leurs lèvres frémir et leurs yeux se mouiller lorsqu'elle les a repoussés.

— Mais comment fait-elle ? murmura Everard.

— Elle porte un mythe, déclara Floris. C'est cela, n'est-ce pas ? » Ulstrup hocha la tête d'un air surpris. « Comment l'avez-vous deviné ?

— Je l'ai entendue en aval, et je sais ce qui aurait pu influencer les Frisons. Ils ne sont guère différents de ces hommes de l'Est, je pense.

— Non. Autant que peuvent l'être les Allemands et les Hollandais de notre époque. Bien entendu, Edh ne cherche nullement à annoncer l'évangile d'une nouvelle religion. Une telle chose serait étrangère à la mentalité païenne. En fait, je suppose qu'elle formule ses idées à mesure de son parcours. Elle n'ajoute même pas de nouvelle déité au panthéon germanique. Celle qu'elle vénère est déjà bien connue. Dans la région, on l'appelle Naerdha. Elle correspond sans doute à la Nerthus dont Tacite décrit le culte. Vous vous souvenez ? »

Everard opina. La *Germanie* décrivait un char couvert portant son effigie, qui parcourait la contrée lors d'une procession annuelle. Alors la guerre était suspendue, et ce n'était que réjouissances et rites de fertilité. Une fois que la déesse avait regagné son bois consacré, on conduisait l'idole vers un lac solitaire, où des esclaves la baignaient pour être noyés aussitôt après. Personne ne s'interrogeait « sur cet objet

mystérieux qu'on ne peut voir sans périr¹. »

« Un culte plutôt lugubre », fit remarquer Everard. Les néopaiens de son époque se gardaient bien de l'évoquer lorsqu'ils évoquaient le paradis de la matriarchie préhistorique.

« A l'instar de la vie que mènent ces gens », rétorqua Floris.

Ulstrup laissa parler le lettré qui sommeillait en lui. « De toute évidence, nous avons affaire à une déité du panthéon chthonien indigène, à savoir les Vanes. Un panthéon antérieur à l'arrivée des Indo-Européens. Ceux-ci ont amené avec eux leurs dieux du ciel guerriers, essentiellement masculins, les Ases ou Æsir. Le souvenir du choc entre les deux cultures a survécu sous la forme du mythe d'une guerre entre les deux races divines, un conflit qui s'est résolu par une série de négociations et de mariages exogamiques. Nerthus Naerdha – demeure pour l'instant féminine. Dans les siècles à venir, elle évoluera pour devenir Njordh, un dieu mentionné dans l'Edda, le père de Frey et de Freya – qui, pour le moment, n'est encore que son époux. Njordh sera un dieu de la mer, et Nerthus, quoique essentiellement agreste, est d'ores et déjà associée à la mer. »

1 Tacite, *Germanie*, XL, trad. Jean-Louis Burnouf. (*N.d.T.*)

Floris posa une main sur le bras d'Everard. « Vous semblez bien triste tout à coup », murmura-t-elle.

Il s'ébroua. « Pardon. Je pensais à autre chose. À un épisode encore à venir, qui se déroulera chez les Goths. Il y était aussi question de déités. Mais ce n'était qu'un faible courant dans le flux de l'histoire, facile à canaliser à condition d'accepter les conséquences au niveau individuel¹. Le cas qui nous préoccupe est tout à fait différent. Je ne saurais dire pourquoi, mais je le sens jusque dans la moelle de mes os. »

Floris se tourna vers Ulstrup. « Que prêche donc Edh ? » lui demanda-t-elle.

Il frissonna. « “ Prêcher. ” Quel sinistre vocable. Les païens ne prêchent pas – pas chez les Germains, en tout cas – et, à la présente époque, le christianisme n'est encore qu'une hérésie juive soumise à la persécution. Edh ne conteste nullement Wotan et les autres dieux. Elle se contente de parler de Naerdha et d'évoquer ses pouvoirs. Mais son discours a des répercussions très complexes. Et... oui, si l'on tient compte de sa ferveur et de son éloquence, autant dire qu'elle

1 Voir « Le Chagrin d'Odin le Goth », in *Le Patrouilleur du temps*, chez le même éditeur. (N.d.T.)

prononce de véritables sermons. On n'a jamais rien vu de semblable au sein de ces tribus. Les Germains ne sont pas... immunisés. Ce qui explique qu'ils s'empresseront d'embrasser la foi chrétienne lorsque viendront les missionnaires. » Son ton se fit plus professoral, comme s'il était sur la défensive. « Certes, s'ils se convertiront en masse, ce sera aussi pour des raisons politiques et économiques, ainsi que cela se produit dans la plupart des cas. Edh ne leur propose rien sur ce plan, si ce n'est peut-être la promesse de la chute de Rome, une civilisation qu'elle déteste. »

Everard se frotta le menton. « Donc, elle a inventé le prêche et la ferveur religieuse en dehors de toute influence chrétienne. Comment ? Et pourquoi ?

— Nous devons le découvrir, affirma Floris.

— Quels sont les nouveaux mythes qu'elle répand ? » demanda Everard.

Ulstrup se renfroga et son regard se fit lointain. « Il me faudrait un long moment pour vous décrire par le menu tout ce que j'ai pu apprendre. Et l'ensemble est encore informe et loin de constituer une théologie cohérente. Par ailleurs, je doute d'avoir entendu tout ce qu'elle a à dire, vu que je me suis contenté le plus souvent de

témoignages de seconde main. Et je ne saurais dire comment vont évoluer les choses dans le proche avenir.

» Mais... eh bien, elle ne le dit pas franchement, peut-être parce qu'elle-même n'en est pas consciente, mais elle fait de sa déesse un être au moins aussi puissant, aussi... cosmique... que tous les autres dieux. On ne peut pas dire que Naerdha usurpe l'autorité de Wotan sur les défunts, mais elle les accueille elle aussi dans son palais, elle les mène elle aussi dans une chasse céleste. Elle apparaît comme une déesse de la guerre au même titre que Tiwaz, une déesse destinée à détruire Rome. Comme Thonar, elle commande aux éléments, aux vents et à la tempête, mais aussi à la mer, aux fleuves, aux lacs, à tous les cours d'eau. La lune est sienne...

— Hécate, marmonna Everard.

— Mais elle conserve son antique mainmise sur la fertilité et la naissance, acheva Ulstrup. Les femmes qui meurent en couches rejoignent son domaine, tout comme les guerriers morts au combat rejoignent celui de l'Odin de l'Edda.

— Voilà qui doit séduire les femmes, commenta Floris.

— Oh ! oui, acquiesça Ulstrup. Celles-ci

n'entretennent pas de croyance séparée – les Germains ignorent les sectes comme les mystères –, mais certaines dévotions leur sont réservées. »

Everard se mit à faire les cent pas dans la clairière. Il se tapa la paume du poing. « Ouais, fit-il. C'est une des raisons du succès du christianisme, au Sud comme au Nord. Cette religion avait davantage à offrir aux femmes que n'importe quel culte païen, y compris celui de la Magna Mater. Et si elles ne réussissaient pas à convertir leurs époux, elles incitaient leurs enfants à les imiter.

— Les hommes aussi peuvent avoir des visions. » Ulstrup se tourna vers Floris. « Pensez-vous à la même chose que moi ?

— Oui, répondit-elle d'une voix qui tremblait un peu. Ça pourrait se produire. Selon Tacite 2, Veleda a regagné la Germanie libre après la défaite de Civilis, elle y a porté son message et une nouvelle religion s'est répandue parmi les Barbares... Une religion qui pourrait prendre de l'ampleur après sa mort. Elle n'aurait aucune concurrence digne de ce nom. Oh ! elle n'évoluerait pas en culte monothéiste, aucune crainte de ce côté-là. Mais la déesse de Veleda deviendrait la figure centrale de son panthéon. Et

elle apporterait à ses fidèles autant de spiritualité que le Christ. Rares seraient alors les Germains prêts à se convertir au christianisme.

— D'autant plus qu'ils n'auraient aucune motivation politique, ajouta Everard. J'ai pu observer le processus dans la Scandinavie de l'ère viking. Le baptême représentait un ticket d'entrée pour la civilisation, avec tous les avantages culturels et commerciaux que l'on imagine. Mais un Empire romain d'Occident frappé d'effondrement serait bien moins attirant, et Byzance serait beaucoup trop lointaine.

— Exact, dit Ulstrup. La foi de Nerthus pourrait bel et bien devenir le germe d'une civilisation germanique – une civilisation certes turbulente, mais qui aura émergé de la barbarie, et qui disposera d'une richesse intérieure suffisante pour résister à la chrétienté, à l'instar de la Perse zoroastrienne. Les Germains de la présente époque sont déjà bien plus évolués que de simples coureurs des bois, vous savez. Ils ont conscience du monde extérieur, ils interagissent avec lui. Lorsque les Langobards sont intervenus dans les querelles dynastiques des Chérusques, ce fut pour remettre sur le trône un roi auquel ses adversaires reprochaient son éducation romaine. Et les Langobards n'ont pas agi pour servir l'Empire ; ils

ont fait preuve ici de machiavélisme avant la lettre. Les échanges commerciaux avec le Sud ne cessent de progresser. On voit des navires romains ou gallo-romains aller jusqu'en Scandinavie. Les archéologues de notre époque parleront d'un âge du fer romain, suivi d'un âge du fer germanique. Oui, ils apprennent vite, ces Barbares. Ils assimilent tout ce qui leur paraît utile. Il ne s'ensuit pas nécessairement qu'ils finiront par se faire assimiler. »

Il baissa la voix d'un ton. « Bien entendu, s'ils ne sont pas assimilés, le futur en sera transformé. *Notre XX^e siècle* ne verra jamais le jour.

— C'est ce que nous nous efforçons de prévenir », dit sèchement Everard.

Le silence se fit. Le vent susurrant, les feuilles bruissaient, le soleil effleurait le fleuve. Le paysage était paisible au point d'en paraître irréel.

« Mais avant de pouvoir agir, nous devons découvrir où s'est amorcée la déviation, reprit Everard. Avez-vous pu déterminer le lieu dont Valeda est originaire ?

— Hélas non, avoua Ulstrup. Les distances sont trop grandes, les communications trop médiocres... et Edh ne parle jamais de son passé, pas plus que Heidhin, son acolyte. Peut-être que

ce dernier se sentira plus détendu dans vingt et un ans, quand il vous parlera des Alvarings – un nom qui m'est inconnu, d'ailleurs. Mais je pense qu'il serait dangereux de retourner lui demander des détails. En ce qui concerne la présente époque, ils sont muets tous les deux.

» Cependant, j'ai pu découvrir qu'elle est apparue pour la première fois chez les Ruges, sur le littoral de la Baltique, il y a environ cinq ou six ans. On raconte qu'elle est arrivée à bord d'un navire, ainsi qu'il sied à la prêtresse d'une déité maritime. En outre, étant donné son accent, je la soupçonne d'être d'origine Scandinave. Je regrette de ne pouvoir vous en dire davantage.

— Nous nous en contenterons, répondit Everard. Vous avez fait du bon boulot, mon vieux. Avec de la patience et l'aide de nos instruments, nous arriverons bien à déterminer le lieu et le moment de son débarquement, quitte à poser quelques questions aux indigènes.

— Et ensuite...» Floris laissa sa phrase inachevée. Son regard se porta bien au-delà du fleuve et de la forêt, vers le nord-est, vers une grève encore invisible.

12.

43 apr. J.C.

La grève s'étendait jusqu'à l'horizon, à droite comme à gauche, bordée d'un côté par la mer et de l'autre par des dunes où les oyats dissimulaient des terres embrumées. La bande de sable noir marquant le lais de mer était parsemée d'algues, de coquillages, d'arêtes de poissons et d'ossements d'oiseaux. Quelques goélands chevauchaient le vent. Celui-ci émettait un sifflement glacial. Il portait la saveur du sel et le parfum des profondeurs. Les vagues se brisaient mollement sur le rivage, se retiraient en sifflant, revenaient grignoter un peu plus le sable. Au large, elles dessinaient des creux impressionnants, écume blanche couronnant des vasques gris acier, s'agitant à perte de vue vers un horizon qui se confondait avec le ciel. Il semblait peser sur le monde, ce ciel, aussi terne que la mer. Des nuages effilochés voguaient sous sa chape. À l'ouest

avançait la pluie.

Dans l'intérieur des terres, on voyait ondoyer les laîches autour d'étangs dont les eaux vertes apportaient au paysage son unique touche de couleur. Les forêts n'étaient que des masses sombres dans le lointain. Un cours d'eau reliait les marais à la mer. Sans doute les habitants du lieu y amarraient-ils leurs bateaux. Le hameau se trouvait à un mille des côtes, composé de cabanes aux murs de torchis et aux toits de terre et d'herbe. La fumée montant des lucarnes constituait le seul signe de vie.

Le navire mettait un peu d'animation dans cette scène. C'était un bâtiment splendide, long et racé, bordé à clins, avec un étambot et une étrave également incurvés, dépourvu de mât mais propulsé par trente rameurs. Bien que sa peinture rouge ait souffert des intempéries, sa coque de chêne demeurerait robuste. Guidés par le chant du timonier, les marins le firent accoster, puis descendirent sur la grève pour l'y échouer à moitié.

Everard s'approcha. Les hommes l'attendirent, sur leurs gardes. Durant leur approche, ils avaient pu constater qu'il était seul. Une fois devant eux, il planta la hampe de sa pique dans le sol. « Salut !

fit-il.

— Viens-tu de ces maisons ? » lui demanda un homme grisonnant et balafré, sans doute le capitaine. Son dialecte lui aurait été incompréhensible si les deux Patrouilleurs ne l'avaient pas assimilé au préalable par électro-inculcation. (En fait, ils avaient dû se rabattre sur un parler danois postérieur de quatre siècles. Fort heureusement, les anciennes langues nordiques n'évoluaient que lentement. Mais ils ne pouvaient guère passer pour des natifs de cette contrée, ni de celle dont provenaient les marins.)

« Non, je suis un voyageur. Je me rendais dans ce village, espérant y trouver un abri pour la nuit, mais je vous ai vus arriver et j'ai décidé de commencer par entendre votre récit. Il est sûrement plus passionnant que celui de ces gens. Je me nomme Maring. »

Normalement, il se serait présenté comme Everard, qui sonnait comme un patronyme originaire d'un autre patois. Mais c'était sous ce nom qu'il avait rencontré Heidhin en aval, et il espérait bien le revoir ce jour. Il n'était pas question de déclencher un paradoxe – dont les conséquences seraient imprévisibles. Floris lui avait suggéré cette identité d'emprunt, qui fleurait

bon la Germanie du Sud. Elle l'avait en outre aidé à s'affubler d'une perruque blonde, d'une fausse barbe et d'un nez si proéminent que le reste de ses traits passerait inaperçu. Ajoutez à cela l'oubli qui accompagne le passage des ans, et l'affaire serait entendue.

Un large sourire plissa le visage du marin. « Et moi, je me nomme Vagnio, fils de Thuthevar, et je viens du village de Hariu, dans la terre des Alvarings. Et toi, d'où viens-tu ?

— De très loin. » D'un mouvement du pouce, le Patrouilleur désigna le village. « Ils ne semblent pas vouloir sortir de chez eux, hein ? Est-ce qu'ils ont peur de vous ? »

Vagnio haussa les épaules. « Pour ce qu'ils en savent, nous sommes peut-être des pillards. Ce lieu n'est pas un port d'attache. Nous avons décidé d'accoster ici, c'est tout... »

Everard le savait déjà. En survolant la région en scooter temporel, Floris et lui avaient repéré leur navire, le seul à bord duquel ils aient aperçu un passager de sexe féminin. Un petit saut dans l'avenir, et ils avaient localisé sa prochaine étape ; un nouveau petit saut en amont, et il y avait débarqué. Floris suivrait les événements depuis les hauteurs. Il serait beaucoup trop compliqué

d'expliquer sa présence.

«... et nous comptons camper sur la plage cette nuit, poursuit Vagnio, puis faire le plein d'eau douce demain matin. Ensuite, nous voguerons jusque chez les Angles, car nous avons dans nos cales des produits que nous allons vendre à leur grand marché annuel. Si ces villageois le souhaitent, ils peuvent venir nous voir, mais de toute façon nous les laisserons en paix. Ils ne possèdent rien qui vaille la peine d'être volé.

— Même pas eux-mêmes, pour le marché aux esclaves ? » Poser ce genre de question lui répugnait, mais elle était toute naturelle à cette époque.

« Non, ils s'égailleraient en nous voyant approcher, et ils ne manqueraient pas non plus de disperser leurs rares bestiaux. C'est pour cela qu'ils ont bâti leurs masures si loin de la côte. » Vagnio plissa les yeux. « Pour ignorer ce genre de détail, tu n'es sûrement pas un gars du pays.

— Non, je suis un Marcoman. » Le territoire de cette tribu s'étendait sur ce qui serait un jour la République tchèque. « Et vous venez de... euh... de Scanie ?

— Non. Les Alvarings possèdent la moitié d'une grande île au large du Götaland. Accepte notre

hospitalité pour la nuit, Maring, et nous échangerons nos histoires afin de... Que regardes-tu ainsi ? »

Les marins s'étaient massés autour d'eux, curieux de découvrir l'étranger. C'étaient en majorité des colosses blonds, qui empêchaient le Patrouilleur d'apercevoir le navire. Deux d'entre eux s'étaient écartés, lui dégageant la vue. Un jeune homme élancé venait de sauter sur la plage. Il leva les bras vers la proue afin d'aider une jeune femme à le suivre. *Veleda*.

Impossible de s'y méprendre. *Même dans les profondeurs océanes de sa déesse, je reconnaîtrais son visage et ses yeux.* Comme elle était jeune ! Souple comme une liane, à peine sortie de l'adolescence. Le vent jouait avec ses cheveux châtons et faisait claquer sa robe sur ses chevilles. En dépit des quinze mètres qui les séparaient, Everard crut discerner... quoi donc ? Des yeux assoiffés d'absolu, des lèvres promptes à trembler et à murmurer, un rêve, un chagrin, un deuil ?... Il n'aurait su le dire.

Contrairement à ce qu'il aurait cru, elle ne lui accorda pas le moindre intérêt. Il douta même qu'elle lui ait fait l'aumône d'un regard. Son visage pâle se détourna. Elle échangea quelques mots

avec son compagnon aux cheveux noirs. Puis tous deux s'éloignèrent sur la grève.

« Ah ! elle, dit Vagnio, soudain troublé. Ils font une étrange paire, ces deux-là.

— Qui sont-ils ? » Cette question aussi était parfaitement légitime, car il était rare qu'un navire prenne une femme à son bord, si ce n'était pas une captive. Certes, les envahisseurs jutes et frisons finiraient par emmener leurs familles en Grande-Bretagne, mais cela ne se produirait pas avant plusieurs siècles.

Peut-être que les femmes Scandinaves prenaient parfois la mer dès cette époque. Mais rien de ce qu'il s'était inculqué ne permettait d'en être sûr. Ces terres et ces années étaient fort peu étudiées. On avait conclu qu'elles n'influeraient guère sur l'évolution du monde avant l'ère de la *Volkerwanderung*. Surprise !

« Edh, fille de Hlavagast, et Heidhin, fils de Viduhada », répondit Vagnio. Everard remarqua qu'il avait commencé par nommer la jeune femme. « Ils ont acheté leur passage, mais ce n'était pas pour commercer avec nous. En fait, elle ne souhaite pas se rendre au marché mais veut que nous la débarquions... que nous les débarquions en un lieu qu'elle ne nous a pas encore précisé.

— Mieux vaudrait se préparer pour la nuit, capitaine », gronda un marin. Un murmure d'assentiment monta de l'équipage. La nuit ne tomberait pas avant plusieurs heures et le temps ne semblait pas à la pluie. *Ils préfèrent éviter de parler d'elle*, déduisit Everard. *Ils n'ont aucun reproche à lui faire, j'en suis sûr, mais elle leur apparaît comme surnaturelle*. Vagnio s'empressa d'acquiescer.

Everard proposa de les aider à accomplir leurs tâches. Veillant à rester poli, car un hôte était sacré, le capitaine lui rétorqua qu'un marin d'eau douce ne ferait que les gêner. Everard s'éloigna donc, suivant la direction prise par Edh et Heidhin.

Il vit qu'ils s'étaient arrêtés un peu plus loin. Selon toute évidence, ils discutaient ferme. Elle eut un geste étrangement impérieux pour une femme aussi jeune. Heidhin tourna les talons et rebroussa chemin d'un pas vif. Edh poursuivit sa route.

« C'est peut-être une chance à saisir, dit Everard en mode subvocal. Je vais essayer d'engager la conversation avec lui.

— Soyez prudent, conseilla Floris. Il semble assez énervé...

— Ouais. Mais il faut bien tenter le coup, non ? »

C'était pour cela qu'ils étaient ici, ayant choisi d'entrer en contact avec le navire plutôt que de localiser son point de départ en remontant dans le temps. Ils n'osaient pas aborder de front la source de l'instabilité, cet événement inconnu et fragile d'où pouvait surgir tout un nouvel avenir. Ici, du moins l'espéraient-ils, ils avaient une chance d'en apprendre davantage en courant le minimum de risques.

Heidhin pila devant l'étranger, qu'il gratifia d'un regard furibond. Encore adolescent lui aussi, il n'avait qu'un ou deux ans de plus qu'Edh. Dans ce milieu, cela faisait de lui un adulte, mais il était encore dégingandé, pas tout à fait formé, et seul un fin duvet poussait sur ses joues. Il était vêtu d'une tunique et d'une culotte de laine, qui dégageaient une forte odeur dans l'atmosphère humide, et chaussé de bottes blanchies par le sel. Une épée pendait à sa ceinture.

« Salut ! » lança Everard. En surface, il était tout sourires. Mais une sueur glacée coulait sur son cuir chevelu.

« Salut », grommela Heidhin. Dans l'Amérique du XX^e siècle, son attitude n'aurait rien eu de

choquant chez un adolescent. Ici et maintenant, elle frisait l'insulte. « Que veux-tu ? » Il marqua une pause avant d'ajouter, toujours aussi peu amène : « Ne suis pas cette femme. Elle souhaite rester seule.

— N'est-ce pas dangereux ? demanda Everard — une question des plus naturelle.

— Elle n'ira pas très loin et sera de retour avant la tombée de la nuit. En outre... » Heidhin laissa sa phrase inachevée. Il semblait en proie à une lutte intérieure. Le désir de paraître important et mystérieux contre l'obligation de discrétion, devina Everard. Mais, lorsqu'il reprit la parole, ce fut avec une terrifiante sincérité. « Quiconque osera l'offenser subira un sort pire que la mort. Elle est l'élue d'une déesse. »

Le gémissement du vent gagna-t-il en intensité ? « Tu la connais bien, donc.

— Je... je voyage à ses côtés.

— Et quelle est votre destination ?

— Pourquoi veux-tu le savoir ? s'emporta Heidhin. Laisse-moi tranquille !

— Du calme, mon ami, du calme », dit Everard. Son âge et sa carrure lui donnaient un avantage. « Simple curiosité de la part d'un étranger. J'aimerais en savoir davantage sur... Edh, c'est

ainsi que le capitaine l'a appelée, je crois. Toi tu es Heidhin, c'est cela ? »

La curiosité sembla l'emporter chez le jeune homme, qui se détendit quelque peu. « Et toi ? Nous nous sommes posé bien des questions en te voyant sur le rivage.

— Je suis un voyageur, Maring le Marcoman – un peuple dont tu n'as sans doute jamais entendu parler. Vous connaîtrez mon récit ce soir, à la veillée.

— Quelle est ta destination ?

— Je vais là où ma chance me conduit. »

Heidhin resta muet quelques instants. Les vagues murmuraient doucement. Un goéland piailla dans le ciel. « Et si tu nous étais envoyé ? » souffla-t-il.

Everard sentit son pouls s'accélérer. Il s'obligea à répondre d'une voix posée : « Qui pourrait m'envoyer à vous, et pour quelle raison ?

— Écoute, bafouilla Hiedhin, Edh va là où Niaerdh lui ordonne d'aller, au moyen de rêves et de signes. Elle pense que c'est ici que nous devons débarquer pour gagner l'intérieur des terres. J'ai essayé de lui expliquer que cette contrée était misérable, avec de rares villages et de nombreux brigands. Mais elle... » Il déglutit. La déesse était

censée la protéger. La foi et le bon sens s'affrontèrent en lui, puis conclurent un armistice. « Si un second guerrier l'accompagnait...

— Oh ! c'est fantastique, intervint la voix de Floris.

— Je ne sais pas si je pourrais entrer dans la peau d'un jouet du destin, l'avertit Everard en mode subvocal.

— Vous pouvez au moins prolonger la conversation.

— Je vais essayer. »

S'adressant à Heidhin : « Voilà qui est nouveau pour moi, comprends-le. Mais nous pouvons en discuter. Je n'ai rien d'autre à faire pour le moment, et toi ? Marchons un peu sur cette plage, et tu m'en apprendras davantage sur Edh et sur toi. »

Le jeune homme baissa les yeux. Il se mordit les lèvres, rougit, blêmit, rougit à nouveau. « C'est plus difficile que tu ne le crois, souffla-t-il.

— Mais je dois en savoir plus avant de m'engager, non ? » Everard posa sa grosse main sur la frêle épaule voûtée. « Prends ton temps, mais raconte-moi tout.

— Edh... C'est elle qui... Elle devrait décider...

— Quel pouvoir possède-t-elle pour qu'un homme comme toi obéisse à sa moindre parole ? » *Fais preuve du respect qui s'impose.* « Une si jeune fille peut-elle être prêtresse ? Voilà qui serait inouï. »

Heidhin leva les yeux. Il tremblait de tous ses membres. « Oui, c'est une prêtresse, et bien plus encore. La déesse est venue à elle et, à présent, elle appartient à Niaerdh et va répandre sa colère de par le monde.

— Quoi ? Et contre qui la déesse est-elle en colère ?

— Contre le peuple de Romaburh !

— Mais quel mal a-t-il pu faire ? » *En ces terres si éloignées de Rome.*

« Ils... ils... Non, ceci est trop sacré pour que j'en parle. Attends d'avoir rencontré Edh. Elle t'en apprendra autant qu'elle le jugera nécessaire.

— C'est bien trop demander », répliqua Everard, protestation raisonnable dans la bouche du voyageur qu'il feignait d'être. « Tu me laisses dans l'ignorance de votre histoire et de votre destination, et tu voudrais que je veille sur une fille susceptible d'exciter la concupiscence des pillards et la convoitise des esclavagistes...»

Heidhin poussa un cri. Son épée jaillit du

fourreau. « Tu oses ! » La lame s'abattit en vrombissant.

Everard ne dut son salut qu'à ses réflexes. Il abaissa sa pique juste à temps pour parer le coup. Le fer s'enfonça dans le frêne. Celui-ci ne rompit point. Heidhin dégagea son arme et la leva une nouvelle fois. Everard empoigna la sienne des deux mains, comme si c'était un bâton. *Je ne dois pas le tuer, il sera vivant dans l'avenir, et puis ce n'est qu'un gamin...* Un coup en plein front. Un coup qui aurait envoyé Heidhin dans les pommes, si la hampe ne s'était pas cette fois brisée en deux. Il vacilla sur ses jambes.

« Calme-toi, petite brute ! » rugit Everard. La rage et l'inquiétude se disputaient ses pensées. *Qu'est-ce qui se passe, bon sang ?* « Tu veux des hommes pour ta fille, oui ou non ? »

Poussant un nouveau hurlement, Heidhin lui sauta dessus. Il était si faible que le Patrouilleur n'eut aucun mal à esquiver son épée. Lâchant sa pique, il chercha le corps-à-corps, agrippa la tunique de laine, fit pivoter le jeune homme sur sa hanche et l'envoya s'effondrer à deux mètres de là.

Heidhin se releva tant bien que mal et saisit le couteau passé à sa ceinture. *J'ai intérêt à en finir vite.* Everard lui décocha une manchette dans le

plexus solaire. Sans trop forcer. Heidhin se plia en deux, le souffle coupé. Everard se pencha sur lui pour s'assurer qu'il ne lui avait pas cassé une côte et qu'il ne risquait pas de s'étouffer dans ses vomissures.

« *Wat drommel...* Qu'est-ce que ça veut dire ? » s'écria Floris, consternée.

Everard se redressa. « Aucune idée, répondit-il d'une voix atone. J'ai dû toucher un point sensible par inadvertance. Sans doute était-il épuisé mentalement après des journées, voire des semaines, passées à ruminer sur ce navire. Rappelez-vous qu'il est tout jeune. J'ai dit ou fait quelque chose qui a déclenché chez lui une crise d'hystérie. Chez un jeune mâle appartenant à cette culture, ça se traduit toujours par la folie meurtrière.

— Je suppose que... vous ne... réparer les dégâts...

— Aucune chance. Notre mission est suffisamment délicate comme ça. » Everard scruta la grève. Edh n'était qu'une petite tache sombre, à moitié noyée dans la brume venue de la mer. Perdue dans ses rêves, ses cauchemars ou ses méditations, elle n'avait même pas remarqué l'altercation. « Je ferais mieux de m'en aller. Les

marins me croiront lorsque je leur dirai que j'ai été secoué – ce qui n'est pas faux –, mais que je n'ai souhaité ni achever mon adversaire, ni courir le risque d'un affrontement, ni espérer une quelconque réconciliation. Je leur dirai que ce freluquet n'est rien pour moi et je m'en irai, point. »

Il récupéra la pointe de sa pique, ce que Maring n'aurait pas manqué de faire, et se dirigea vers le navire. *Ces braves gars vont être déçus*, se dit-il. *Eux qui adorent entendre des récits portant sur des pays lointains. Enfin, ça m'évite de réviser tous les boniments qu'on avait concoctés à leur intention.*

« Dans ce cas, autant nous rendre directement sur Öland, dit Floris d'une voix aussi atone que la sienne.

— Pardon ?

— C'est la patrie d'Edh. Le capitaine l'a identifiée sans risque d'erreur. Une île longue et étroite de la mer Baltique, au large de la Suède. C'est en face d'elle que sera bâtie la cité de Kalmar. J'y suis allée en vacances. » Sa voix se fit songeuse. « Un endroit charmant, du moins dans l'avenir. Des vieux moulins un peu partout, des tumulus antiques, des villages nichés au creux des collines,

et sur chacune des deux pointes un phare dominant une mer peuplée de voiliers... Mais c'était l'avenir.

— Voilà un lieu de villégiature fort tentant, commenta Everard. A l'avenir, comme vous dites. » *Peut-être. Tout dépend des souvenirs que je rapporterai de ce lieu tel qu'il est dix-neuf siècles avant mon époque.* Il pressa le pas.

13.

Hlavagast, fils d'Unvod, était roi des Alvarings. Godhahild était son épouse. Ils demeuraient à Laikian, le plus grand village de leur tribu, dont les murailles en pierres sèches abritaient plus de vingt maisons. Tout autour s'étendait une lande où seuls les moutons espéraient prospérer. Mais jamais l'ennemi ne pourrait s'approcher sans être vu. Les deux côtes étaient très proches, l'occidentale un peu moins que l'orientale, et il y poussait des arbres en quantité. Vers le sud, on trouvait des prairies et des terres arables de qualité, qui

s'étendaient sur quelques lieues avant le rivage.

Jadis, les Alvarings détenaient la totalité d'Eyn, puis les Götär traversèrent le bras de mer et, au fil des générations, conquièrent la moitié septentrionale de l'île, qui était aussi la plus riche. Les Alvarings parvinrent non sans mal à arrêter leur progression. Nombre de Götär affirmaient que l'autre moitié de l'île ne valait pas la peine d'être conquise ; nombre d'Alvarings affirmaient que la crainte de Niaerdh les avait saisis. Les Alvarings continuaient de la vénérer autant que les Ases, sinon davantage, alors que les Götär se contentaient de lui sacrifier une vache chaque printemps. Quoi qu'il en soit, les deux tribus renoncèrent à la guerre en faveur du commerce.

On comptait dans l'une comme dans l'autre des hommes qui prenaient la mer pour aller jusque chez les Ruges au sud ou les Angles à l'ouest. Les Götär tenaient en outre un marché annuel au port de Kaupavik, qui attirait des négociants parfois venus de fort loin. Les Alvarings y vendaient des vêtements de laine, des poissons séchés, des peaux de phoque, de l'huile de baleine, des plumes d'eider, de l'ambre lorsqu'une tempête en rejetait une cargaison sur leurs côtes. De temps à autre, un jeune homme aventureux rejoignait l'équipage d'un navire en partance ; s'il survivait à son

périple, il revenait chez lui riche d'histoires à conter, d'étranges pays à décrire.

Hlavagast et Godhahild perdirent trois enfants en bas âge. Puis le roi fit un serment : si Niaerdh épargnait les suivants, il lui offrirait un homme lorsque le premier-né aurait perdu toutes ses dents de lait – pas les deux misérables serfs souffreteux qu'elle recevait après avoir béni les champs, mais un jeune homme en bonne santé. Une fille lui naquit. Il la nomma Edh, ce qui signifie Serment, afin que la déesse n'oublie pas le sien. Et les fils qu'il espérait suivirent.

Lorsque le temps fut venu, il prit la tête d'un équipage de guerriers qui traversa le bras de mer. Peu désireux de porter le fer chez les Götar du continent, il vogua vers le Nord et tomba sur un camp de Skridhfennian. Il ramena plusieurs captifs et sacrifia le plus beau d'entre eux dans le bosquet de Niaerdh. Quant aux autres, il les vendit à Kaupavik. Hormis cette expédition, Hlavagast n'accomplit point de faits de guerre, car c'était un homme doux et réfléchi.

Soit à cause de ses origines, soit à cause de son abondante fratrie, Edh devint une enfant douce et renfermée. Elle avait des camarades de jeu dans le village, mais aucune amie proche, et elle se tenait

toujours à l'écart des jeux les plus turbulents. Prompte à apprendre ses tâches et sérieuse dans leur exécution, elle préférait celles qu'elle pouvait accomplir seule, le tissage par exemple. Il était rare qu'on la surprenne à bavarder ou à glousser.

Mais lorsqu'elle prenait la parole, les autres jeunes filles l'écoutaient. Au bout d'un temps, les garçons en firent autant, et parfois aussi les adultes : car elle savait inventer des histoires. Celles-ci devinrent plus fabuleuses avec les années, et elle apprit à les conter en vers, presque à la manière des scaldes. Des histoires de hardis voyageurs, de belles damoiselles, de magiciens, de sorcières, d'animaux parlants, de sirènes, de terres fabuleuses où tout pouvait arriver. Niaerdh intervenait souvent pour conseiller ou secourir leurs héros. Hlavagard craignit tout d'abord que la déesse en prenne ombrage ; mais comme aucun malheur ne frappa sa maisonnée, il laissa sa fille exercer son talent. Après tout, elle était liée à la déesse.

Edh n'était jamais seule dans le village. Personne n'était jamais seul. Les maisons se pressaient contre les murailles. Dans chacune d'elles, on trouvait d'un côté les étables des vaches et, chez les plus fortunés, les écuries des chevaux, de l'autre, les lits des hommes, des femmes et des

enfants. Il y avait un métier à tisser près de la porte, afin de profiter de la lumière pour travailler, une table et des bancs au fond de la grande salle, un foyer d'argile au milieu. Provisions et ustensiles étaient accrochés aux poutres, ou bien rangés sur celles-ci. Le bâtiment s'ouvrait sur une cour où cochons, moutons, volailles et chiens circulaient librement autour du puits. La vie s'exprimait pêle-mêle par toutes sortes de sons : cela parlait, riait, chantait, pleurait, meuglait, hennissait, grognait, bêlait, caquettait, aboyait. Les sabots tonnaient, les roues des chars grinçaient, le marteau claquait sur l'enclume. Allongée dans les ténèbres entre paille et peau de mouton, parmi les chaudes odeurs des bestiaux, de la bouse, du foin et des braises, vous entendiez un bébé pleurer jusqu'à ce que sa mère lui donne le sein, ou bien c'étaient vos parents qui s'accouplaient à grand bruit, ou alors c'était un hibou qui ululait au-dehors, ou alors une soudaine averse, le vent qui gémissait ou rugissait... et ce bruit-là, venant de quelque part, qu'est-ce que c'était que ce bruit ? Un corbeau, un troll, un mort sorti de sa tombe ?

Plein de choses à voir pour une petite fille quand elle se retrouvait libre : les va-et-vient, les naissances, les travaux et les jeux, les mains habiles qui façonnent le bois, l'os, le cuivre, le

métal et la pierre, les jours sacrés où l'on fait des offrandes aux dieux et où l'on festoie... Lorsque vous êtes assez grande, vous y participez de plus près et voyez passer le char de Niaerdh, recouvert d'une toile afin que nul ne l'épie ; une guirlande de feuilles persistantes autour du cou, vous jonchez sa route des fleurs de l'année précédente et chantez ses louanges de votre voix flûtée, et c'est la joie, le renouveau, mais aussi l'émerveillement accompagné d'une sourde et indicible terreur...

Edh grandissait. Peu à peu, on lui confia de nouvelles tâches qui l'amènèrent à s'éloigner encore plus du village. Elle ramassait du petit bois pour le feu, de la guède et de la garance pour la teinture, des fleurs et des baies quand venait la saison. Plus tard, elle s'intégra au groupe chargé de ramasser des noix dans la forêt, des coquillages sur la côte. Plus tard encore, équipée d'un panier puis, au bout d'un ou deux ans, d'une faucille, elle participait aux moissons dans les champs au sud du village. Les garçons gardaient les troupeaux, mais les filles leur apportaient souvent à manger, et il leur arrivait de s'attarder auprès d'eux lors des longues journées d'été. En dehors des périodes d'intense activité, les gens n'avaient guère de raisons de se presser. Ils ne redoutaient rien hormis la maladie, la sorcellerie, les créatures

nocturnes et la colère des dieux. Les loups comme les ours étaient absents de l'île d'Eyn et, de mémoire d'homme, nul pillard n'avait pris la peine de ravager cette pauvre contrée.

Ainsi donc, à mesure que de fillette elle devenait damoiselle, Edh pouvait sans crainte errer où bon lui semblait sur la lande, jusqu'à ce que son humeur se fût dissipée. Le plus souvent, elle se retrouvait face à la mer et s'asseyait alors sur la plage, se perdant dans sa contemplation jusqu'à ce que le vent et le soir montant lui soufflent qu'il était temps de rentrer. Perchée sur les falaises crayeuses de la côte occidentale, elle scrutait le continent que la distance rendait flou ; sur le sable de la côte orientale, elle ne voyait que les flots courant vers l'infini. Cela lui suffisait. Par tous les temps, cela lui suffisait. Les vagues dansaient, plus bleues encore que le ciel, ourlées d'écume couleur de neige, et dans le ciel faisait rage une tempête de goélands. Ou bien elles se faisaient lourdes et grises, couronnées d'une crinière ébouriffée par le vent, le fracas de leur galop résonnant jusque dans ses os. Elles jaillissaient, se fracassaient, beuglaient, imprégnaient l'air de leurs embruns salés. Elles traçaient sous le soleil bas une route dorée, elles se moiraient des gouttes d'une pluie battante dont

elles renvoyaient la rumeur, elles se drapaient dans la brume et, une fois invisibles, susurraient des secrets inaudibles. Niaerdh était en elles, bienveillante et terrifiante. À elle le varech et l'ambre échoué, à elle les poissons, les oiseaux, les phoques, les baleines et les navires. À elle le frisson qui saisissait la terre quand elle rejoignait Frae, son bien-aimé, car sa mer l'étreignait, la protégeait, pleurait sa mort chaque hiver et la ranimait chaque printemps. Et, toute petite au sein de ces grandes choses, à elle l'enfant qu'elle avait aidée à venir au monde.

Ainsi, Edh devenait femme peu à peu, cette adolescente timide et dégingandée, un peu pataude encore, douée pour manier les mots lorsqu'elle parlait de choses sans rapport avec le quotidien. Elle se posait bien des questions sur ces choses, passant de longues heures en songeries et éclatant en sanglots sans savoir pourquoi lorsqu'elle se retrouvait seule. Personne ne l'évitait, mais personne non plus ne recherchait sa compagnie, car elle avait cessé de partager les contes qu'elle façonnait et, de l'avis général, la fille de Hlavagast avait quelque chose de bizarre. C'était encore plus net depuis que Godhahild était morte et qu'il avait pris une nouvelle épouse. Cette dernière ne s'entendait guère avec Edh. On

racontait que la jeune fille passait bien trop de temps sur le tombeau de sa mère.

Puis, un jour, un garçon du village la vit qui passait. Une violente brise marine soufflait sur la lande, ébouriffant ses cheveux où jouaient les rayons de soleil. Lui, qui n'avait jamais eu peur de l'aborder, s'aperçut qu'il avait la gorge nouée et le cœur qui lui cognait les côtes. Un long moment s'écoula avant qu'il osât lui adresser la parole. Elle baissa les yeux et ce fut à peine s'il entendit sa réponse. Au bout d'un temps, toutefois, ils apprirent à se détendre ensemble.

C'était Heidhin, fils de Viduhada. Un jeune homme noir et élancé, peu enclin aux rires mais doué d'un esprit vif, agile et dur à la tâche, habile aux armes, un meneur d'hommes en puissance auquel ses camarades reprochaient cependant un caractère hautain. Nul n'osa railler son attirance pour Edh.

Lorsqu'ils virent ce qui se dessinait, Hlavagast et Viduhada eurent un entretien en privé. Tous deux convinrent qu'une union entre leurs familles serait la bienvenue, mais que la cérémonie n'était pas pour l'immédiat. Edh n'avait eu ses premières menstrues que l'année précédente ; les deux jouvenceaux pouvaient se fâcher, et un mariage

aigri serait préjudiciable à tous ; attendons donc, et buvons une chope de bière en espérant un heureux dénouement.

L'hiver passa, pluie, neige et ciels ténébreux, une nuit de terreur avant le retour du soleil, célébré par toute une journée de festivités, et le ciel qui s'éclaircit, le dégel, les agneaux nouveaux-nés, les bourgeons. Avec le printemps vinrent les feuilles et les oiseaux volant vers le nord ; Niaerdh parcourut la terre ; les hommes et les femmes s'accouplèrent dans les champs qu'ils allaient bientôt labourer. Le Char du Soleil roulait de plus en plus haut, le vert peuplait le monde, la foudre et le tonnerre régnaient au-dessus de la lande, les arcs-en-ciel chatoyaient au large.

Vint le jour du marché de Kaupavik. Les Alvarings rassemblèrent leurs produits et partirent les vendre. La rumeur se répandit d'une ferme à l'autre : cette année, outre des Angles et des Cimbres, le marché avait attiré un navire venu du royaume des Romains.

Personne ne savait grand-chose de Romaburh. Ce royaume se trouvait quelque part au sud. Mais ses guerriers étaient pareils à des sauterelles, ils dévoraient terre après terre ; et ses artisans produisaient de fabuleux objets, calices de verre et

d'argent, disques de métal frappés de visages, figurines si parfaitement façonnées qu'on les eût dit vivantes. Des objets qui parvenaient à Eyn de plus en plus souvent. Et voilà que des Romains débarquaient en personne au Gôtaland ! Les habitants de Laikian jetaient des regards envieux à ceux d'entre eux qui partaient pour le marché.

Comme la saison n'était pas aux travaux, ils profitaient un temps de leur oisiveté. Nul présage n'assombrissait les cieux le jour où Edh et Heidhin partirent se promener sur la côte occidentale.

Vaste était la lande, et vide de toute présence humaine une fois que le village fut hors de vue, sans un arbre pour rompre sa monotonie, de sorte que le monde entier devenait ciel. Au sein de l'azur infini flottaient des nuages d'une hauteur vertigineuse. Une ondée de lumière et de chaleur se déversait du soleil. Le tapis de bruyère était parsemé de jaune et de rouge, d'ajoncs et de coquelicots. Lorsque les deux jeunes gens s'assirent un moment, il vint à leurs narines un acre parfum de spergule ; le bourdonnement des abeilles répondait au chant des alouettes dans le ciel ; un battement d'ailes les fit sursauter, un lagopède filant à ras de terre, et tous deux échangèrent un regard surpris, puis éclatèrent de rire. S'ils se tenaient par la main, les choses

n'allaient pas plus loin, car ils appartenaient à un peuple chaste et le jeune homme se sentait dépositaire d'un bien aussi fragile que sacré.

Passant à l'écart des falaises qui bordaient la mer au nord, leur chemin les conduisit à travers une épaisse forêt, puis jusque sur une grève. Les vagues y léchaient une herbe drue constellée de fleurs sauvages, caressant des galets qu'elles avaient passé des siècles à polir. Dans le lointain, les flots miroitaient, puis c'était le continent qui barrait l'horizon. Sur un récif, des cormorans séchaient leurs ailes à la brise. Une cigogne passa, porteuse de promesses et de fertilité.

Heidhin retint son souffle. Son index pointa. « Regarde ! » s'écria-t-il.

Edh plissa les yeux pour scruter le paysage ensoleillé. Sa voix trembla. « Qu'y a-t-il ? »

— Un navire qui vient par ici. Un grand, un très grand navire.

— Non, ce n'est pas possible. Cette chose au-dessus de lui...

— J'en ai entendu parler. Les hommes qui ont beaucoup voyagé disent en avoir vu. Ce sont de grandes toiles qui attrapent le vent et font avancer la coque. C'est le navire romain, Edh, c'est forcément lui, il est parti de Kaupavik pour

regagner son port, et nous sommes arrivés juste à temps pour le voir passer ! »

Fascinés, ils s'abîmèrent dans la contemplation de ce spectacle. Le vaisseau s'approcha. C'était bel et bien un prodige. Pourvu d'une coque noire à filets dorés, il n'était pas plus long qu'un bâtiment nordique, mais bien plus large, avec un ventre rond recelant sans doute quantité de trésors. Il était pourvu d'un pont supérieur sur lequel s'activait l'équipage. On eût dit une petite armée, suffisamment puissante pour décourager les pirates. L'étambot se dressait avec majesté, tandis que l'étrave s'incurvait pour former le cou d'un cygne. Entre proue et poupe était placée une maison de bois. Ce n'étaient pas des rames qui mouvaient ce navire. Fixée à un immense poteau et à un rondin transversal, une toile se gonflait sur toute sa largeur. Le navire avançait sans un bruit, sa proue labourant la mer et sa poupe y laissant un sillage argenté.

« Ces hommes sont sûrement bénis par Niaerdh, souffla Edh.

— Je comprends qu'ils puissent tenir la moitié du monde, dit Heidhin d'une voix tremblante. Qui pourrait leur résister ? »

Le navire changea de cap pour s'approcher de

l'île. Le jeune homme et la jeune femme virent que des marins se tournaient vers eux. Ils perçurent leurs saluts étouffés. « Mais... mais c'est nous qu'ils regardent, bredouilla Edh. Qu'est-ce qu'ils nous veulent ?

— Peut-être que... qu'ils veulent m'embarquer, dit Heidhin. D'après les voyageurs qui sont allés en Occident, les Romains enrôlent souvent dans leurs osts les hommes des tribus. Si ceux-là ont perdu des guerriers du fait de la maladie ou d'autre chose...»

Edh lui jeta un regard consterné. « Serais-tu prêt à les accompagner ?

— Non, jamais ! » Elle referma sa main sur la sienne. Il lui rendit son étreinte. « Mais écoutons quand même ce qu'ils ont à nous dire. Peut-être qu'ils veulent autre chose et qu'ils seraient prêts à le payer un bon prix. » Son poulx battait à sa gorge.

Les marins ramenèrent la voile. Ils jetèrent par-dessus bord une ancre en forme de crochet. Puis mirent une chaloupe à la mer. Des hommes y descendirent au moyen d'une échelle de corde, s'assirent sur les bancs de nage. On leur lança des rames. L'un d'eux se leva et agita sa cape. « Il nous sourit, il nous fait signe, dit Heidhin. Oui, ils

souhaitent quelque chose de nous.

— Quelle splendide cape, soupira Edh. Niaerdh doit en porter une semblable lorsqu'elle rend visite aux autres dieux.

— Peut-être qu'elle sera à toi avant ce soir.

— Oh ! jamais je n'oserais demander cela.

— Holà ! » lança l'un des passagers de la chaloupe. C'était le plus grand et le plus blond, sans nul doute un interprète d'origine germanique. Les autres étaient fort mélangés, avec une peau tantôt pâle, tantôt basanée. Mais les Romains avaient soumis quantité de peuples. Tous portaient une courte tunique qui laissait les jambes nues. Edh rougit et détourna les yeux, ayant remarqué que certains marins allaient nus sur le navire.

« N'ayez pas peur, dit le Germain. Nous voulons traiter avec vous. »

Heidhin s'empourpra à son tour. « Un Alvaring ne connaît pas la peur ! » s'exclama-t-il, rougissant derechef lorsque sa voix se fit suraiguë.

Les Romains ramèrent de plus belle. Les deux jouvenceaux attendirent, le cœur battant. La chaloupe toucha terre. Un homme en descendit d'un bond et l'amarra. L'homme à la cape conduisit ses camarades sur la grève. Il ne cessait

de sourire.

Heidhin empoigna sa pique. « Edh, souffla-t-il. Je n'aime pas leur allure. Je pense qu'il vaudrait mieux garder nos distances... »

Trop tard. Le chef des Romains aboya un ordre. Ses hommes foncèrent. Avant que Heidhin ait pu lever son arme, des mains s'en emparèrent. Un homme se glissa derrière lui et l'immobilisa d'une clé aux bras. Il se débattit en hurlant. Levant un gourdin sorti de nulle part – il ne leur avait vu que des couteaux –, un marin le frappa à la nuque. Un coup mesuré, dont le but était d'étourdir sans tuer. Il s'effondra, et on le ligota.

Edh tenta de s'enfuir. Un homme attrapa ses longs cheveux. Deux autres l'encerclèrent. Ils la culbutèrent sur l'herbe. Elle se mit à hurler et à se cabrer. Deux marins lui empoignèrent les chevilles. Le chef se plaça à genoux entre ses jambes ouvertes. Il souriait de toutes ses dents. La salive coulait de ses lèvres. Il retroussa sa robe.

« Espèces de trolls, de crottes de chien, je vous tuerai ! fulmina Heidhin, luttant contre la douleur qui lui taraudait le crâne. Je le jure par tous les dieux de la guerre, jamais je ne laisserai votre engeance en paix. Romaburh sera consumée par les flammes... » Personne ne l'écoutait. Pour Edh,

clouée au sol, le supplice ne faisait que commencer.

14.

43 apr. J.C.

Il ne fut guère difficile de remonter jusqu'au port d'attache de Vagnio, sur l'île d'Öland. Quelques questions judicieuses, et les Patrouilleurs apprirent qu'il avait pris à son bord un jeune garçon et une jeune fille originaires d'un village sis trente kilomètres plus au sud. Mais que s'était-il passé auparavant ? Une enquête sur le terrain s'imposait. Toutefois, Everard et Floris décidèrent au préalable d'effectuer une surveillance aérienne couvrant les mois précédents. Plus ils récolteraient d'indices supplémentaires, mieux ce serait. Vagnio n'était pas nécessairement au courant d'un drame familial, par exemple. Autre cas de figure : lui et ses hommes se garderaient de faire des confidences à un étranger comme Everard. Et ce

dernier n'aurait peut-être même pas la possibilité de les interroger à leur campement.

Laissant sur place leur van et leurs chevaux, les deux Patrouilleurs décollèrent sur leurs scooters. Ils avaient dressé une carte de l'île et comptaient sauter d'un point à un autre de leur maillage spatio-temporel. S'ils apercevaient quoi que ce soit de suspect, ils iraient l'observer, de près si possible, avant d'envisager une intervention. Cette procédure risquait de ne déboucher sur rien, mais c'était la seule applicable vu qu'ils ne pouvaient se permettre de consacrer des années à leur mission.

Parvenus mille cinq cents mètres au-dessus des feux allumés en l'honneur du solstice d'été, ils sautèrent quinze jours en aval, se retrouvant au sein d'un azur infini. Le vent était aussi vif que glacial. Ils avaient une vue imprenable sur la mer Baltique inondée de soleil, sur les collines boisées de la Suède à l'ouest, et sur l'île d'Öland, ce patchwork de lande, de forêts, de roche et de sable – autant de noms de lieu qui ne seraient attribués que lors des siècles à venir.

Everard fit un tour d'horizon avec son scanner. Il se raidit. « Là-bas ! s'exclama-t-il dans son micro. Vers sept heures... vous le voyez ? »

Floris émit un sifflement. « Oui. Un navire

romain ancré au large, c'est ça ? » Pensive : « Plus probablement gallo-romain, en provenance de Bordeaux ou de Boulogne plutôt que d'un port méditerranéen. Rome n'a jamais eu de relations régulières avec la Scandinavie, mais les archives mentionnent quelques visites officielles, sans compter les négociants qui allaient jusqu'au Danemark pour se procurer de la marchandise en évitant les intermédiaires habituels. De l'ambre en particulier.

— C'est peut-être important pour notre affaire. Regardons-y de plus près. » Everard augmenta l'amplification visuelle.

Floris l'avait précédé. Elle hurla.

« Ô mon Dieu ! » s'écria Everard.

Floris fondit sur la scène. L'air qu'elle déplaçait tonnait sur son sillage.

« Arrêtez, idiot ! beugla Everard. Revenez ! »

Floris l'ignora, elle ignore ses tympans douloureux, elle ignore tout ce qui n'était pas l'atrocité devant elle. L'écho de son cri lui servait d'oriflamme. On eût dit un faucon attaquant sa proie, ou encore une Walkyrie enragée. Tapant du poing sur sa console, Everard poussa un juron et, réduit à l'impuissance, la suivit à une allure plus modérée. Il s'immobilisa à quelques centaines de

mètres d'altitude, se plaçant le dos au soleil.

Les hommes, massés autour de la malheureuse pour jouir du spectacle ou attendre leur tour, entendirent un fracas. Levant la tête, ils virent le mortel destrier fonçant sur eux. Ils s'égaillèrent en hurlant. Celui qui besognait la jeune fille s'écarta d'elle et dégaina son couteau. Peut-être voulait-il la tuer, peut-être n'était-ce qu'un réflexe. Aucune importance. Un rayon bleu saphir lui pénétra la bouche. Il s'effondra devant sa victime. Sa cervelle en fumée s'échappa par la plaie béante de son crâne.

Floris vira sèchement. Flottant à deux mètres du sol, elle tira sur l'homme le plus proche. Frappé au ventre, il s'écroula sur le sable, tressautant de tous ses membres – comme un scarabée renversé sur le dos, songea Everard. Floris s'en prit à un troisième et le tua net. Puis elle se figea, restant une bonne minute immobile sur sa selle. Aux larmes qui coulaient sur ses joues se mêlait une sueur glacée.

Un frisson la parcourut de la tête aux pieds. Rengainant son pistolet, elle descendit près d'Edh avec une douceur de feuille sur la brise.

Ce qui est fait est fait, disait le glas qui sonnait dans le crâne d'Everard. Il s'empessa de passer

ses options en revue. Aveuglés par la panique, certains des marins survivants couraient sur la grève ou filaient vers la forêt. Deux autres s'étaient ressaisis et nageaient en direction du navire, où régnait déjà l'horreur. Le Patrouilleur se mordit les lèvres jusqu'au sang. « Bon », fit-il d'une voix atone. Effectuant une série de sauts dans l'espace-temps, il tua jusqu'au dernier des marins qui avaient abordé l'île, achevant sa tâche en abrégeant les souffrances du blessé. *Je ne pense pas que Janne ait souhaité le torturer. Elle l'a oublié, c'est tout.* Remontant à une altitude de quinze mètres, il s'immobilisa et observa la suite des événements avec ses seuls instruments.

Edh se redressa en position assise. Elle avait les yeux vitreux, mais elle réussit à rabattre sa robe sur ses cuisses ensanglantées. Toujours pieds et poings liés, Heidhin rampa vers elle. « Edh, Edh », gémissait-il. Il s'arrêta lorsque le scooter se posa entre eux. « Ô déesse vengeresse... »

Floris mit pied à terre et s'agenouilla près d'Edh, la prenant dans ses bras. « C'est fini, ma petite chérie, sanglota-t-elle. Tout ira bien maintenant. Plus jamais tu ne souffriras ainsi. Tu es libre à présent.

— Niaerdh. Mère de Tout, tu es venue.

— Inutile de nier votre essence divine, gronda Everard dans l'écouteur de Floris. Foutez le camp avant d'aggraver encore la situation.

— Non, répliqua la femme. Vous ne comprenez pas. Je dois lui donner le peu de réconfort dont je suis capable. »

Everard se tut. Sur le navire, les marins remontaient frénétiquement la chaîne d'ancre. « Détache-moi, implora Heidhin. Laisse-moi la rejoindre.

— Admettons que je comprenne, dit Everard. Mais faites vite, d'accord ? »

Edh reprenait lentement ses esprits, mais ses yeux noisette restaient frappés d'émerveillement. « Que souhaites-tu de moi, Niaerdh ? murmura-t-elle. Je suis à toi. Mais ne l'ai-je pas toujours été ?

— Tue les Romains, tous les Romains ! sanglota Heidhin. Je t'offrirai ma vie pour cela, si c'est ce que tu exiges. »

Pauvre gosse, songea Everard, ta vie nous appartient déjà, nous pouvons la prendre quand ça nous chante. Mais je ne peux pas te demander d'être rationnel en un tel moment, pas vrai ?

Ni à l'avenir, d'ailleurs. Tu n'as rien des Européens instruits et agnostiques de mon époque. A tes yeux, les dieux existent et ton plus

noble devoir est de redresser les torts.

Floris caressa les cheveux défaits de la jeune femme. De sa main libre, elle étreignit son corps mince, dolent et tremblant. « Je ne veux que ton bien-être, je ne veux que ton bonheur, lui dit-elle. Je t'aime.

— Tu m'as sauvée, bredouilla Edh, c'est parce que... parce que je dois... quoi donc ?

— Écoutez-moi, Floris, ou nous sommes perdus, insista Everard. Le temps est complètement chamboulé et ce n'est pas aujourd'hui que vous le remettrez d'aplomb. C'est *impossible*. Si vous continuez sur votre lancée, il n'y aura jamais de Tacite 1, ni même de Tacite 2, si ça se trouve. Nous n'avons pas notre place ici, et c'est à cause de nous que l'avenir est en danger. Laissez tomber ! »

Son équièvre se pétrifia.

« Es-tu troublée, Niaerdh ? lui demanda Edh d'une voix d'enfant. Qu'est-ce qui peut te troubler, déesse ? Est-ce parce que les Romains souillent ton monde ? »

Floris ferma les yeux, les rouvrit et lâcha la jeune femme. « C'est à cause... à cause du malheur qui t'afflige, ma chérie. » Se relevant : « Poursuis ta route. Poursuis-la avec courage, libre de la peur

comme de la peine. Nous nous reverrons. » À Everard : « Dois-je détacher Heidhin ?

— Non, Edh tranchera ses liens avec un couteau. Il l'aidera à regagner le village.

— Oui. Cela leur fera du bien à tous deux, n'est-ce pas ? Un peu de bien, tout du moins. »

Floris enfourcha son scooter temporel. « Je suppose qu'il vaut mieux que nous montions vers le ciel plutôt que de disparaître, dit Everard. Rejoignez-moi. »

Il jeta un ultime regard sur la grève. On eût dit qu'il sentait le regard que les deux jeunes gens posaient sur lui. Au large, le navire avait hissé la voile et filait vers l'ouest. Vu qu'il lui manquait plusieurs hommes d'équipage, dont deux ou trois officiers, sans doute ne rentrerait-il jamais au port. Et s'il y parvenait, les marins n'oseraient peut-être pas raconter leur mésaventure. Qui les croirait ? Mieux valait inventer un récit plus plausible. Dans tous les cas, naturellement, on les soupçonnerait de vouloir dissimuler une tentative de mutinerie. Un crime puni de mort. Peut-être choisiraient-ils de renoncer à Rome pour tenter leur chance chez les Germains. Sachant que leur sort n'affecterait en rien l'histoire, Everard s'en foutait complètement.

15.

70 apr. J.C.

Le soleil venait de se coucher ; à l'ouest, les nuages se paraient de rouge et d'or, tandis qu'à l'est, la nuit déferlait telle une marée sur la nature. Un peu de lumière s'attardait au sommet d'une colline nue du centre de la Germanie, mais l'herbe y était déjà soulignée d'ombre et l'air s'y vidait peu à peu de sa chaleur.

Après avoir pris soin des chevaux, Janne Floris s'accroupit devant le disque de terre noircie entre les deux abris et rassembla du bois pour faire un feu. Il restait un tas de branches bien rangées, trace du précédent passage des Patrouilleurs en ce lieu, quelques jours plus tôt si l'on se référait à la course du monde. Elle se releva soudain, percevant un choc sourd et un souffle d'air. Everard descendit de son scooter.

« Pourquoi... je vous attendais plus tôt », dit-elle d'une petite voix.

Il haussa ses épaules massives. « J'ai préféré vous laisser les corvées du camp pendant que je me chargeais des autres, répondit-il. Et la tombée de la nuit est un point de retour logique. Je n'ai pas très faim, mais il me faut une bonne nuit de sommeil. Je suis vanné. Pas vous ? »

Elle détourna les yeux. « Pas encore. Trop tendue » Elle déglutit et s'obligea à lui faire face. « Où étiez-vous passé ? À peine étions-nous revenus que vous vous êtes éclipsé après m'avoir ordonné de vous attendre.

— C'est vrai. Excusez-moi. J'aurais dû vous le dire. Même si ça me paraissait évident.

— J'ai cru que vous vouliez me punir. »

Il secoua la tête avec plus de vigueur que n'en auraient laissé prévoir ses paroles. « Grand Dieu, non ! En fait, je voulais vous épargner un sermon. Je suis retourné sur Öland après la tombée de la nuit... ce même jour. Comme je l'avais espéré, les deux gamins étaient partis et il n'y avait personne sur la grève. J'ai ramassé les cadavres l'un après l'autre pour les larguer en pleine mer. Une besogne peu ragoûtante. Inutile de vous l'imposer. » Elle sursauta. « Mais pourquoi ?

— Ça aussi, c'est évident, non ? rétorqua-t-il. Réfléchissez un peu. C'est aussi pour cette raison

que j'ai achevé l'ordure que vous vous étiez contentée de blesser. Vu la quantité de variables avec laquelle nous jonglons déjà, mieux vaut que l'impact sur les indigènes soit réduit au minimum. Je présume qu'ils croiront le récit que leur feront Edh et Heidhin, mais, de toute façon, ils vivent dans un monde de dieux, de trolls et de magie. Des preuves matérielles, des témoins objectifs... voilà qui les troublerait davantage qu'un compte rendu sans doute incohérent.

— Je vois. » Elle se tordit les mains. « Je fais preuve d'une stupidité indigne d'une professionnelle, pas vrai ? D'accord, je n'ai pas été entraînée à ce genre de mission, mais ce n'est pas une excuse. Je suis profondément navrée.

— Eh bien, vous m'avez pris par surprise, gronda-t-il. Quand vous êtes subitement passée à l'action, je suis resté interdit une seconde de trop. Et ensuite, qu'aurais-je pu faire ? Pas question de tripoter davantage la causalité, ni de courir le risque d'être aperçu par Heidhin, qui n'aurait pas manqué de me reconnaître à Colonia cette année. Devais-je sauter en aval, me procurer un déguisement différent de celui de Maring, puis revenir au même instant ou presque ? Non, les mortels ne doivent pas assister aux querelles des dieux ; ça n'aurait fait qu'aggraver les choses. Je

n'avais pas le choix, je devais suivre le mouvement.

— Je suis vraiment navrée. Je n'ai pas pu me retenir. Voilà que je retrouvais Edh, la Veleda que j'avais vue chez les Langobards – jamais une femme ne m'a marquée à ce point – je l'ai *reconnue* – mais ce n'était qu'une toute jeune fille, et ces brutes...

— Ouais. Une rage de berserker, suivie par un flot de compassion. »

Floris se redressa. Serrant les poings, elle regarda Everard droit dans les yeux : « Je souhaite m'expliquer, pas me trouver des excuses. J'accepterai sans protester le blâme que m'infligera la Patrouille. »

Il resta silencieux le temps de quelques battements de cœur, puis se fendit d'un sourire en coin et répondit : « Il n'y en aura aucun si vous accomplissez la suite de la mission avec honnêteté et compétence. Ce dont je ne doute pas un seul instant. En tant qu'agent non-attaché responsable de ladite mission, je dispose d'une certaine liberté de jugement. Vous êtes donc pardonnée. »

Elle cilla à plusieurs reprises, se frotta les yeux et dit d'une voix hésitante : « Vous êtes trop indulgent, monsieur. Ce n'est pas parce que nous

avons travaillé ensemble que...

— Hé ! accordez-moi un peu de crédit, protesta-t-il. Oui, vous vous êtes montrée une bonne équipière, mais ce n'est pas cela qui va influencer mon jugement... enfin, pas trop. Ce qui compte, c'est que vous êtes un excellent agent, un oiseau aussi rare que précieux dans notre organisation. En outre, et c'est peut-être le plus important, ce qui s'est passé n'est pas vraiment votre faute.

— Hein ? fit-elle, interloquée. Pourtant, j'ai laissé mes émotions me dicter...

— Étant donné les circonstances, cela ne constitue pas ce que j'appellerais une faute professionnelle. Peut-être aurais-je réagi comme vous, en optant cependant pour une attaque moins frontale ; en outre, je ne suis pas une femme. Ça ne m'a pas troublé outre mesure de tuer ces salopards. Ça ne m'a pas enchanté non plus, en partie parce qu'ils n'avaient aucune chance face à moi, mais il fallait le faire et ce n'est pas ça qui me fera perdre le sommeil. » Everard marqua une pause. « Vous savez, du temps de ma jeunesse folle, avant d'entrer dans la Patrouille, j'étais partisan de la peine de mort pour les violeurs, jusqu'à ce qu'une amie me fasse remarquer que la menace d'un tel châtement les inciterait à tuer

leurs victimes pour ne pas laisser de témoin. J'ai changé d'avis, mais pas de sentiment. Si je me souviens bien, vos compatriotes si rationnels et si civilisés du XX^e siècle ont opté pour la castration chimique.

— Mais quand même, je...

— Arrêtez de vous sentir coupable. Vous êtes socialiste ou quoi ? Laissons tomber les sentiments et posons le problème du point de vue de la Patrouille. Écoutez-moi bien. Il me semble évident – vous êtes d'accord ? – que nous avons eu affaire à des marchands qui quittaient Öland après y avoir fait affaire et voguaient vers quelque autre destination, probablement leur port d'attache. Ils ont aperçu Edh et Heidhin sur cette plage isolée et décidé que l'occasion était trop belle. Ce genre de chose est hélas courant dans l'Antiquité. Soit ils n'avaient aucune intention de revenir dans les parages, soit ils commerçaient avec une autre tribu – en survolant l'île, j'ai eu l'impression qu'elle était divisée en territoires distincts –, à moins qu'ils aient tout simplement prévu de ne pas laisser de traces. Quoi qu'il en soit, ils ont piégé ces gamins. Si nous n'étions pas intervenus, ils auraient emmené Heidhin pour le vendre comme esclave. Edh aussi, sans doute, à moins qu'ils ne lui aient tranché la gorge après l'avoir jugée trop amochée.

C'est ainsi que ça se serait fini, n'en doutez pas. Un incident comme il s'en produit des milliers, sans aucune importance hormis aux yeux des victimes, lesquelles ont vite fait de sombrer dans l'oubli pour l'éternité. »

Floris se prit la poitrine à bras-le-corps. Le jour mourant accrocha son regard. « Au lieu de quoi... »

Everard opina. « Ouais. Au lieu de quoi, nous sommes apparus. Nous allons devoir visiter son village, quelques années après qu'elle l'aura quitté, et y séjourner un moment afin de faire la connaissance de sa famille et lui poser quelques questions. Ensuite, peut-être, nous saurons comment la pauvre petite Edh est devenue la terrible Veleda. »

Floris grimaça. « Je crois que je le sais déjà. Dans les... dans les grandes lignes. Je m'imaginais sans peine à sa place. Sans doute était-elle déjà plus intelligente, plus sensible que la majorité, oui, et plus dévote aussi, si le terme a un sens chez des païens. Et voilà qu'elle subit cette atrocité, qui l'emplit de terreur, de honte, de désespoir, car son corps mais aussi son esprit ont été soumis à des pulsions bestiales ; mais, soudain, la déesse descend des cieux pour tuer ses bourreaux et la reconforter. Et elle passe ainsi des profondeurs

infernales aux hauteurs célestes... Mais avec quelles conséquences ! Cette impression d'être souillée, d'avoir à jamais perdu toute dignité... une femme ne peut oublier cela, Manse. Et c'est encore pire pour elle, car, dans la Germanie de l'âge du fer, le sang et la matrice sont sacrés aux yeux du clan, et le châtiment de la femme adultère, c'est la mort la plus brutale qui soit. On ne lui en voudra pas de ce qu'elle a subi, je suppose, mais on la considérera comme contaminée et... et la dimension surnaturelle de sa mésaventure suscitera la crainte plutôt que la révérence. Les dieux païens sont rusés et souvent cruels. Je me demande si Edh et Heidhin ont tout dit à leurs proches. Peut-être sont-ils restés muets, ce qui ne ferait que rendre plus aigu leur conflit intérieur. »

Everard aurait bien voulu allumer sa pipe, mais il lui aurait fallu la chercher dans la sacoche de son scooter. Floris était trop vulnérable pour qu'il s'éloigne. *C'est la première fois qu'elle m'appelle par mon prénom, tant nous avons été soucieux d'éviter toute forme d'intimité. Je parie qu'elle ne s'en est même pas rendue compte.* « Vous avez probablement raison, acquiesça-t-il. En même temps, il ne serait question de nier cette intervention surnaturelle. C'est elle qui les a sauvés. Si le corps d'Edh a été souillé, ce n'est pas

le cas de son âme. Elle a été jugée digne de la déesse. Cela signifie donc qu'elle a une destinée, qu'elle a été choisie pour accomplir une tâche d'importance. Mais laquelle ? Eh bien, si Heidhin reste à ses côtés et lui ressasse son désir de vengeance... Dans le contexte de sa culture, ça se tient parfaitement. Elle a pour mission de causer la chute de Rome.

— Et jamais elle n'y parviendrait en restant sur son île éloignée de tout, acheva Floris. Une île où elle n'a plus sa place. Elle est donc partie pour l'Ouest, assurée d'être protégée par la déesse. Heidhin l'a accompagnée. A eux deux, ils ont amassé les fonds suffisants pour acheter leur passage sur un navire. Ce qu'ils ont vu en chemin de l'influence romaine n'a pu qu'attiser leur haine et les conforter dans la justesse de leur cause. Mais, en dépit de tout, et bien que ce soit fort rare dans une société comme la leur, je pense qu'il l'aimait sincèrement.

— Sans doute l'aime-t-il toujours. Ce qui est remarquable étant donné que, selon toute évidence, elle n'a jamais accepté de coucher avec lui.

— C'est compréhensible. » Floris soupira. « Après l'expérience qu'elle a eue... quant à lui,

jamais il ne prendrait de force un calice de la déesse. J'ai ouï dire qu'il avait épousé une Bructère qui lui avait donné plusieurs enfants.

— Mouais. Enfin, nous avons découvert que c'est en enquêtant sur une anomalie du plénum que nous avons engendré celle-ci. Pour être franc, ce genre de nexus n'est pas sans précédent, loin de là. Raison de plus pour ne pas vous condamner, Janne. Une boucle causale est souvent animée d'une force aussi puissante que subtile. Ce que nous devons faire, c'est l'empêcher d'évoluer en un vortex causal. Nous devons prévenir les événements risquant de déboucher sur Tacite 2, sans pour autant perturber ceux qui sont décrits dans Tacite 1.

— Mais comment ? demanda-t-elle. Oserons-nous encore commettre une ingérence ? Ne devrions-nous pas demander de l'aide aux... aux Danelliens ? »

Everard eut le plus infime des sourires. « Hum, la situation ne me semble pas désespérée à ce point. Nous sommes censés résoudre tous les problèmes à notre portée, vous savez, et ce afin d'économiser le temps propre de nos collègues. Primo, comme je l'ai fait remarquer, il me paraît utile de passer quelque temps sur Öland, pour y

faire une enquête de voisinage, si j'ose m'exprimer ainsi. Ensuite, nous reviendrons ici et maintenant, parmi les Bataves, les Romains et... bref, j'ai déjà ma petite idée, mais j'ai besoin d'en discuter avec vous au préalable, et vous aurez un rôle essentiel à jouer par la suite.

— Je tâcherai d'être à la hauteur. »

Ils se turent. L'air se rafraîchit encore. La nuit grimpait le coteau. Les rougeoiements du couchant virèrent au gris. Au-dessus d'eux scintillait l'étoile du soir.

Everard entendit un souffle rauque. Scrutant la pénombre, il vit que Floris tremblait de tous ses membres. « Qu'y a-t-il, Janne ? » Il devinait la réponse à sa question.

Elle se tourna vers les ténèbres. « Toute ces morts et ces souffrances, tous ces deuils et ces chagrins...

— La norme de l'histoire.

— Je sais, je sais, mais... Je croyais que mon séjour chez les Frisons m'avait endurcie, mais aujourd'hui – aujourd'hui pour moi –, j'ai tué des hommes, et ça va me faire perdre le sommeil... »

Il s'approcha d'elle, lui posa les mains sur les épaules, lui murmura des paroles de réconfort. Se retournant vivement, elle lui passa les bras autour

du cou. Il ne put faire autrement que de l'étreindre. Lorsqu'elle leva son visage vers lui, il ne put faire autrement que de l'embrasser.

Elle réagit avec passion. Ses lèvres avaient le goût du sel. « Oh ! Manse, oui, oui, je le veux ! N'as-tu pas toi aussi besoin d'oublier pour une nuit ? »

16.

La neige fondue tombait d'un ciel invisible sur une terre que la pluie avait déjà à demi engloutie. L'œil ne tardait pas à se perdre : les prairies monotones, l'herbe jaunie, les arbres dénudés et secoués par le vent, les ruines calcinées d'une maison, tout se fondait dans une grisaille boueuse. Les vêtements étaient impuissants face à l'humidité de l'air. Le vent du nord apportait avec lui l'odeur des marais, de la mer et de l'hiver descendu du Pôle.

Courbé sur sa selle, Everard ramena sa cape sur ses épaules. L'eau gouttant de la capuche formait

un rideau devant ses yeux. Son cheval s'enfonçait dans le borbier jusqu'aux paturons. Pourtant, ce ruban de gadoue était l'allée principale d'une riche villa.

La demeure apparut devant lui. De style méditerranéen, avec toit de tuiles et façade en stuc, elle avait été édifiée par Burhmund à l'époque où il était Civilis, officier et loyal serviteur de Rome. Son épouse en était la matrone, leurs enfants l'emplissaient de rires et de cris. À présent, elle tenait lieu de quartier général à Pétilius Cerialis.

Deux légionnaires étaient postés sous le portique. Imitant leurs camarades à l'entrée principale, ils hélèrent le Patrouilleur lorsqu'il fit halte au pied de l'escalier. « Je suis Everardus le Goth, déclara-t-il. Le général m'attend. »

Le premier lança au second un regard interrogatif. Il opina. « J'ai reçu des instructions en ce sens. En fait, c'est moi qui ai escorté le premier courrier. » Cherchait-il à se faire valoir en donnant ce détail ? Il renifla et éternua bruyamment. Non, son camarade avait dû remplacer à la dernière minute un soldat de rang plus élevé, cloué au lit par la fièvre. Bien que ces deux-là aient des allures de Gaulois, ils

paraissaient en piètre forme. Le métal de leur cuirasse était terni, le tissu de leur jupe trempé, leurs bras tremblants de froid et leurs joues creusées par la faim.

« Tu peux passer, dit le second légionnaire. Nous appellerons un palefrenier pour qu'il s'occupe de ton cheval. »

Everard entra dans un atrium lugubre, où un esclave lui prit sa cape et son poignard. Des hommes assis çà et là, sans doute des officiers d'état-major oisifs, lui jetèrent des regards où il crut déceler un espoir fugitif. Un aide de camp le conduisit dans une pièce de l'aile sud. Il toqua à la porte, eut droit à un « Entrez ! » bourru, obéit et annonça : « Sire, le délégué germain est arrivé.

— Fais-le entrer, gronda la voix. Laisse-nous seuls, mais reste en faction dans le couloir, au cas où. »

Everard entra. La porte se referma derrière lui. Un soupçon de jour s'insinuait par l'unique vitre en verre plombé. On avait placé un peu partout des bougies de suif qui enfumaient et empestaient l'atmosphère. Les ombres se massaient dans les coins et les recoins, rampaient sur une table encombrée de papyrus. L'ameublement se réduisait à deux tabourets et une armoire servant

sans doute de garde-robe. Un glaive et son fourreau étaient accrochés au mur, côte à côte. Un brasero avait un peu réchauffé la pièce, qui sentait néanmoins le renfermé.

Cérialis était assis derrière la table. Vêtu d'une tunique et chaussé de sandales, c'était un homme corpulent au visage carré, dont les joues rasées de près étaient creusées de rides. Ses yeux transpercèrent le nouveau venu. « Everardus le Goth, c'est ça ? lança-t-il en guise de salut. Le courrier affirme que tu parles le latin. Il y a intérêt.

— Je le parle. » *Il va falloir jouer serré*, se dit le Patrouilleur. *Ce type se méfiera si je me montre obséquieux, mais il ne me paraît pas du genre à tolérer un indigène trop arrogant. Il doit être à bout de nerf, comme tout le monde.* « En me recevant, le général fait preuve de sagesse tout autant que d'amabilité.

— Pour parler franchement, je serais même prêt à discuter avec un chrétien prétendant avoir une proposition à me faire. S'il me racontait des bobards, j'aurais au moins le plaisir de le crucifier. »

Everard feignit de ne pas comprendre. « C'est une secte de Juifs, grommela Cérialis. Tu as entendu parler des Juifs ? Encore un peuple

d'ingrats et de mutins. Mais au fait, tu appartiens à une tribu de l'Est. Au nom du Tartare, pourquoi joues-tu les coursiers dans cette région ?

— Je croyais qu'on avait expliqué ce point au général. Je ne suis ni ton ennemi, ni celui de Civilis. J'ai séjourné dans l'Empire ainsi que dans différentes parties de la Germanie. J'ai appris à connaître Civilis, un peu, et certains autres chefs, un peu mieux. Ils m'ont confié le soin de parler en leur nom avec franchise, car je suis un étranger contre lequel tu n'entretiens aucun grief. Et vu que je connais un peu les us romains, ils savent que je ne déformerai point leurs propos. Par ailleurs, je suis un négociant qui souhaite travailler dans cette région. Le retour de la paix et l'assurance de leur gratitude ne peuvent que me bénéficier. »

Voilà qui résumait les démarches qu'il avait entreprises, et qu'il avait pu mener à bien sans trop de difficulté. Les rebelles étaient eux aussi fatigués et découragés. Autant dépêcher ce Goth auprès du commandant des forces impériales, ça ne risquait pas d'aggraver la crise et ça pourrait même la résoudre. Ils avaient envoyé un émissaire au général, et la rapidité avec laquelle celui-ci avait organisé une entrevue n'avait pas été sans les surprendre. Everard, quant à lui, était plus avisé. Grâce à la lecture de Tacite, et à quelques

observations aériennes, il savait combien les Romains étaient mal engagés.

« Je sais tout cela ! aboya Cerialis. On ne m'avait pas précisé ce dernier point, c'est tout. Bon, parlons puisqu'il faut parler. Mais je te préviens : si tu recommences à pérorer comme ça, je te fous dehors à coups de pied au cul. Assieds-toi. Et sers-nous un peu de vin. Il n'y a que ça pour rendre supportable ce pays de merde. »

Everard attrapa une splendide carafe de verre et remplit deux coupes d'argent. Le tabouret sur lequel il prit place était tout aussi remarquable et le vin était plus que correct, quoiqu'un tantinet trop liquoreux à son goût. Tout ceci appartenait sans doute à Civilis. À la civilisation.

Jamais je ne serai un chaud partisan des Romains, mais ils apportent aux gens autre chose que les marchands d'esclaves, les publicains et les jeux du cirque. La paix, la prospérité, l'ouverture sur le monde... tout cela ne dure pas, mais quand la marée barbare se retire, on trouve parmi les décombres des livres, des outils, des croyances, des idées, des souvenirs du temps passé, autant de matériaux à partir desquels les générations suivantes reconstruiront le monde. Et parmi ces souvenirs, le plus important est peut-être celui

d'une vie qui ne se réduisait pas à la simple survie.

« Donc, les Germains sont prêts à se rendre, c'est ça ? souffla Cerialis.

— Je prie le général de nous excuser si nous lui avons donné cette impression. Nous ne maîtrisons pas toutes les subtilités de la langue latine. »

Cerialis tapa du poing sur la table. « Je te l'ai déjà dit : arrête de tourner autour du pot ! Toi, je parie que tu appartiens à la famille royale de ta tribu. Un descendant de Mercure ou quelque chose comme ça, vu la façon dont tu te comportes. Moi, je suis apparenté à l'Empereur, mais nous sommes tous deux des soldats ordinaires qui avons beaucoup bourlingué. Quand nous discutons en privé, nous ne faisons pas de simagrées. »

Everard hasarda un sourire. « Entendu, sire. Tu n'as pas vraiment mal compris, je le parierais. Alors pourquoi tu n'en viens pas au fait, toi aussi ? Les chefs qui m'envoient n'ont aucune envie de porter le joug, ni d'être enchaînés en vue d'un triomphe. Mais ils aimeraient que cette guerre s'achève.

— Ils ont bien du culot d'exiger des conditions ! Ont-ils seulement les moyens de se battre ? À peine si on voit encore un fantassin dans les

parages. La dernière offensive notable de Civilis, c'était cette fichue bataille navale de l'automne dernier. Si la manœuvre m'a surpris, elle ne m'a pas inquiété un seul instant. Il n'en est rien sorti et Civilis a dû se retirer de l'autre côté du Rhin. Depuis lors, nous avons ravagé sa contrée.

— J'ai vu, et j'ai aussi remarqué que tu avais épargné sa villa. »

Cérialis partit d'un rire féroce. « Évidemment. Pour le déconsidérer auprès de ses hommes. Ils vont se demander pourquoi ils persistent à se battre et à mourir pour lui. Je sais qu'ils en ont assez. C'est un groupe de chefs tribaux que tu représentes, pas lui. »

Exact, général, je vois que tu n'es pas un imbécile. « Les messages mettent du temps à parvenir à leurs destinataires. Et puis nous autres, Germains, nous avons coutume d'agir en toute indépendance. Cela ne signifie pas que j'ai pour consigne de le trahir. »

Cérialis but une goulée de vin, reposa bruyamment sa coupe et dit : « Très bien, je t'écoute. Qu'est-ce que tu me proposes ?

— La paix, je te l'ai dit, répondit Everard. Peux-tu te permettre de la refuser ? Tu es dans l'embarras tout autant que tes ennemis. Tu

affirmes ne plus voir un seul combattant dans les parages. C'est parce que tu as stoppé ta progression. Tu es coincé dans une contrée vidée de ses ressources, où toutes les routes sont transformées en bourbiers, avec des troupes souffrant du froid, de l'humidité, de la faim, de la fièvre et de l'abattement. Tes problèmes d'approvisionnement tournent au cauchemar et ils ne seront résolus que lorsque l'administration se sera remise de la guerre civile, c'est-à-dire trop tard. » *Quel dommage que je ne puisse pas lui citer Steinbeck, le coup des mouches qui ont conquis le papier tue-mouches*¹. « Pendant ce temps, Burhmund, alias Civilis, recrute en Germanie. Tu risques de perdre la partie, Cerialis, tout comme Varus a perdu la sienne dans la forêt de Teutobourg, et avec les mêmes conséquences à long terme. Mieux vaut saisir cette chance de parvenir à un accord. Voilà, c'était assez franc pour toi ? »

Le Romain serrait les poings et son visage virait au cramoisi. « C'était franchement insolent. Nous ne pouvons pas récompenser une rébellion. C'est inconcevable. »

Everard adoucit le ton. « De l'avis de... ceux

1 Citation de Lune noire (*The Moon Is Down*, 1942), court roman sur l'occupation de la Norvège par les Allemands. (*N.d.T.*)

dont je suis le porte-parole... tu as déjà bien châtié la rébellion en question. Si les Bataves et leurs alliés renouvellent leur allégeance et si la paix règne à nouveau sur l'autre rive du fleuve, n'auras-tu pas atteint ton objectif ? En retour, ils ne demandent pas plus que ce qu'ils doivent à leur peuple. Pas de décimation, ni de sujétion au triomphe, ni de condamnation à l'esclavage ou à l'arène. L'amnistie générale, y compris pour Civilis. La restitution des territoires tribaux dans la mesure où ils étaient peuplés. La correction des abus qui ont déclenché la révolte. En d'autres termes, un tribut raisonnable, l'autonomie au plan local, l'accès au commerce et la fin de la conscription. Ceci accompli, je suis sûr que les volontaires se bousculeront à nouveau pour s'engager dans la Légion.

— Des exigences difficiles à satisfaire, commenta Cerialis. Et qui dépassent mes compétences. »

Ah ! il ne les a pas rejetées d'emblée ! Everard sentit un frisson d'excitation le parcourir. Il se pencha en avant. « Général, tu appartiens à la maison de Vespasien, ce Vespasien que Civilis a fidèlement servi. L'Empereur t'écouterà. D'après ce qu'on dit, c'est un homme pragmatique qui se soucie de la bonne marche de l'Empire sans songer

à sa gloire personnelle. Le Sénat... écoutera l'Empereur. A condition de le vouloir, et de faire un effort, tu peux aboutir à un traité de paix, général. Et laisser ainsi un souvenir digne de Germanicus plutôt que de Varus. »

Cérialis le fixa en plissant les yeux. « Tu sais de nombreuses choses pour un Barbare, commenta-t-il.

— J'ai pas mal bourlingué, moi aussi », rétorqua Everard. *Oh ! que oui, j'ai parcouru le monde, et aussi les siècles. Et, tout récemment, j'ai visité la source de tous tes malheurs, Cérialis.*

Comme il lui semblait lointain, ce séjour idyllique sur Öland, ou plutôt sur Eyn. Vingt-cinq années l'en séparaient selon le calendrier. Hlavagast, Viduhada, tous ces gens si hospitaliers, ils devaient être morts à présent, leurs os enfouis dans la terre et leurs noms bientôt emportés par l'oubli. Et, disparue avec eux, cette souffrance d'avoir vu partir des enfants répondant à un appel des plus étrange. Mais, pour Everard, un mois à peine s'était écoulé depuis que Floris et lui avaient fait leurs adieux à Laikian. Ce couple de voyageurs venus du Sud qui avaient débarqué un jour, avec armes, bagages et montures, et demandé la permission de monter leur tente près de ce village

si accueillant... Un événement extraordinaire, enchanteur, qui avait délié les langues comme jamais auparavant. Et tous ces précieux moments d'intimité, sous la tente mais aussi sur la lande brûlée par l'été... Par la suite, les deux Patrouilleurs n'avaient pas chômé.

« Et j'ai mes sources », ajouta Everard.

Les Histoires, les archives, les superordinateurs et les experts de la Patrouille. Plus la certitude de savoir que cette configuration est la bonne pour ce plénum frappé d'une forte rétroaction négative. Nous avons identifié le facteur susceptible d'entraîner des altérations en cascade ; ne nous reste plus qu'à le neutraliser.

« Hum, fit Céralis. J'aurai besoin de précisions supplémentaires. » Il s'éclaircit la gorge. « Mais cela peut attendre. Pour le moment, concentrons-nous sur l'essentiel. Je veux sortir mes hommes de ce borbier. »

Ce type commence à me plaire. Il me fait penser au général Patton. Oui, on peut discuter avec lui.

Céralis soupesa ses paroles. « Tu diras ceci à tes chefs, et tu leur demanderas de transmettre le message à Civilis. Je vois un obstacle majeur à la paix. Tu as évoqué les Germains d'outre-Rhin. Je ne peux pas retirer mes troupes de la région tant

qu'ils seront prêts à l'envahir à la première occasion.

— Ce n'est pas ce que souhaite Civilis, je te l'assure. Si tu acceptes les conditions que je t'ai présentées, il aura lui aussi atteint son objectif, ou du moins il se contentera de ce compromis. Qui d'autre pourrait déclencher une nouvelle guerre ? »

Cérialis plissa les lèvres. « Veleda.

— La sibylle qui demeure chez les Bructères ?

— C'est une sorcière. Je suis allé jusqu'à envisager un raid dans cette contrée à seule fin de la capturer. Mais elle se serait évanouie dans la forêt.

— Et suppose que tu aies réussi. Autant t'emparer d'un nid de frelons. »

Cérialis opina. « Toutes les tribus auraient pris les armes, du Rhin à la mer Suéviq. » C'est-à-dire la Baltique ; il ne se trompait pas. « Mais la laisser cracher son venin en toute impunité, c'est compromettre la sécurité de mes petits-enfants. »

Soupir. « Si on mettait un terme à son activité, le calme aurait tôt fait de revenir. Mais tant qu'elle sera là...

— A mon sens, dit Everard en pesant ses mots à son tour, si Civilis et ses alliés se voient proposer

des conditions honorables, je pense que nous pouvons la convaincre d'appeler à la paix. »

Cérialis ouvrit des yeux étonnés. « Tu parles sérieusement ?

— Tente le coup, répliqua Everard. Négocie avec elle comme tu négocies avec les chefs. Je peux servir d'intermédiaire.

— Nous ne pouvons pas la laisser sans surveillance, répondit-il en secouant la tête. Trop dangereux. Nous devons garder l'œil sur elle.

— Garder l'œil ne signifie pas mettre la main. »

Cérialis tiqua, puis gloussa. « Ah ! je comprends. Tu as la langue bien pendue, Everardus. Certes, si nous venions à la capturer ou à l'appréhender, cela déclencherait probablement une nouvelle rébellion. Mais si c'était elle qui en provoquait une ? Comment pouvons-nous être sûrs qu'elle se tiendra tranquille ?

— C'est ce qu'elle fera, une fois réconciliée avec Rome.

— Et que vaut sa parole ? Je connais les Barbares. Volages comme des oies. » Soit le général n'avait pas pensé qu'il risquait d'insulter son interlocuteur, soit il s'en fichait. « D'après mes renseignements, c'est une déesse de la guerre qu'elle sert. Et si Veleda se mettait en tête que sa

Bellone a encore soif de sang ? Nous pourrions nous retrouver avec une nouvelle Boadicée sur les bras. »

Une expérience qui t'a marqué, pas vrai ?
Everard sirota son verre. Le vin doux lui réchauffa le gosier, évoquant des paysages ensoleillés bien différents de celui qui l'entourait. « Tente le coup, répéta-t-il. Qu'as-tu à perdre en échangeant des messages avec elle ? Je pense qu'il est possible de parvenir à un accord qui satisfera tout le monde. »

Soit qu'il fût superstitieux, soit qu'il parlât par métaphore, Cerialis répondit avec un calme surprenant : « Tout dépend donc de la déesse, n'est-ce pas ? »

17.

Un couchant précoce embrasait le ciel au-dessus de la forêt. Les branches effeuillées semblaient des os noircis. Dans le pré comme dans l'enclos, les flaques d'eau luisaient d'un rouge terne sous un ciel verdâtre et aussi froid que le

vent qui gémissait sur toutes choses. Un vol de corbeaux passa. L'écho de leurs cris résonna un temps après que le crépuscule les eut engloutis.

Un manant apportant de la paille dans sa hutte frissonna, non seulement à cause du froid, mais aussi parce que Wael-Edh venait de passer. Quoique sévère, elle n'était pas méchante, mais elle fricotait avec les Puissances et, en ce moment même, sortait du sanctuaire. Qu'y avait-elle dit, qu'y avait-elle entendu ? Cela faisait des mois que nul homme n'était venu la voir, alors que jadis ils se pressaient autour d'elle. Le jour, elle arpentait son domaine ou s'asseyait sous un arbre, y passant de longues heures toute seule. Telle était sans doute sa volonté... mais pourquoi se conduisait-elle ainsi ? Les temps étaient difficiles, même pour les Bructères. Nombre de guerriers étaient revenus de chez les Bataves et les Frisons porteurs de bien tristes récits, et d'autres n'étaient pas revenus du tout. Et si les dieux se détournaient de leur prêtresse ? Le manant marmonna un charme porte-bonheur et pressa le pas.

La tour se dressait devant elle, noire et lugubre. La sentinelle inclina sa lance pour la saluer. Elle hocha la tête et ouvrit la porte. Dans la salle, deux serfs étaient assis en tailleur devant le foyer, les mains tendues pour se réchauffer. La fumée acre

se répandait un peu partout avant d'être évacuée. L'haleine des deux serfs s'y mêlait, à peine visible à la faible lueur des lampes à huile. Ils se levèrent en hâte. « Ma dame désire-t-elle à manger ou à boire ? » demanda l'homme.

Wael-Edh fit non de la tête. « Je vais dormir, annonça-t-elle.

— Nous veillerons sur ta tranquillité », dit la femme. Une promesse inutile, car seul Heidhin oserait monter l'échelle sans y être invité, mais cette femme ne servait Wael-Edh que depuis peu. Elle tendit une lampe à sa maîtresse, qui monta au grenier.

Une trace de jour s'insinuait par la fenêtre, occultée par un carré découpé dans un boyau translucide, et la lampe l'agrémentait d'une nuance jaune. Mais la pénombre régnait déjà dans ce vaste espace, où ses objets personnels prenaient des allures de trolls. Hésitant encore à se coucher, elle posa la lampe sur une étagère et s'assit sur son trépied de sorcière, ramenant sa cape sur ses épaules. Ses yeux fouillaient les ombres mouvantes.

Un souffle d'air sur son visage. Un poids soudain qui fait gémir le parquet. Edh se leva d'un bond. Le trépied tomba à grand bruit. Elle

hoqueta.

Une douce lumière rayonnait d'une boule au-dessus des cornes de la créature qui se tenait devant elle. Elle avait deux selles sur le dos. C'était le taureau de Frae, modelé dans le fer, et celle qui le chevauchait n'était autre que la déesse qui le lui avait pris.

« Niaerdh... oh !... Niaerdh... »

Janne Floris descendit du scooter et s'efforça de prendre un air majestueux. La dernière fois, emportée par les événements, elle était apparue vêtue comme une Germaine ordinaire de l'âge du fer. Cela n'avait guère d'importance étant donné les circonstances, mais sans doute Edh l'avait-elle embellie dans son souvenir et, pour cette deuxième visite, elle avait composé sa tenue avec soin. Robe d'un blanc immaculé, ceinture incrustée de bijoux, pectoral d'argent filigrane et diadème posé sur des cheveux couleur d'ambre réunis en deux lourdes tresses.

« N'aie crainte. » Elle s'exprimait dans la langue maternelle d'Edh. « Parle bas. Je suis revenue vers toi, comme promis. »

Edh se redressa, se plaqua les mains sur la poitrine, déglutit une ou deux fois. Ses yeux étaient immenses au centre de son fin visage à la

forte ossature. Sa capuche était retombée et la lumière révélait tous les filets gris qui striaient ses cheveux. Quelques secondes durant, elle respira à un rythme saccadé.

Puis un calme étonnant sembla l'investir, une acceptation plus stoïque qu'exaltée, mais néanmoins indéniable.

« J'ai toujours su que tu reviendrais, déclara-t-elle. Je suis prête à partir. » Dans un murmure : « Oh ! oui, tout à fait prête.

— A partir ? répéta Floris.

— Sur la route de l'enfer. Tu vas me conduire vers les ténèbres et la paix. » Un sursaut d'angoisse. « N'est-ce pas ? »

Floris se raidit. « *Ach !* ce que j'exige de toi est plus éprouvant que la mort. »

Edh resta silencieuse un moment avant de répondre : « Qu'il en soit fait selon ta volonté. La douleur ne m'est pas inconnue.

— Jamais je ne te ferais souffrir ! » bredouilla Floris. Retrouvant sa gravité : « Tu m'as bien servie durant de longues années. »

Edh opina. « Depuis que tu m'as rendu la vie. » Floris ne put réprimer un soupir. « Une vie brisée et mutilée, j'en ai peur. »

La femme s'anima. « Ce n'est pas pour rien que tu m'as sauvée, je le sais. C'était au nom de tous les autres, n'est-ce pas ? Ces femmes violentées, ces hommes massacrés, ces enfants abandonnés, ces peuples enchaînés. Je devais en leur nom imposer ta vengeance sur Rome. *N'est-ce pas ?* »

— Tu n'en es plus si sûre ? »

Des larmes perlèrent à ses cils. « Si je me trompais, Niaerdh, pourquoi m'as-tu laissée poursuivre ? »

— Tu ne te trompais point. Mais entends-moi, mon enfant. » Floris tendit les mains. Edh les prit telle une petite fille confiante. Les siennes étaient glacées et frissonnantes. Floris reprit son souffle. Les paroles majestueuses résonnèrent dans la pièce.

« Il y a un moment pour tout et un temps pour chaque chose sous le ciel : un temps pour enfanter et un temps pour mourir, un temps pour planter et un temps pour arracher le plant, un temps pour tuer et un temps pour guérir, un temps pour saper et un temps pour bâtir, un temps pour pleurer et un temps pour rire, un temps pour se lamenter et un temps pour danser, un temps pour jeter des pierres et un temps pour amasser des pierres, un temps pour embrasser et un temps pour éviter

d'embrasser, un temps pour chercher et un temps pour perdre, un temps pour garder et un temps pour jeter, un temps pour déchirer et un temps pour coudre, un temps pour se taire et un temps pour parler, un temps pour aimer et un temps pour haïr, un temps de guerre et un temps de paix¹. »

Dans les yeux tournés vers elle se lisait une terreur sacrée. « Je t'entends, ô déesse.

— C'est une sagesse très ancienne, Edh. Entends-moi encore. Tu as bien œuvré, tu as semé ce que je souhaitais voir semé. Mais ton ouvrage n'est pas achevé. Tu dois maintenant entamer la récolte.

— Comment ?

— Grâce à la volonté que tu leur as insufflée, les peuples de l'Ouest ont lutté pour leurs droits, jusqu'à ce que les Romains soient prêts à leur restituer ce dont ils les avaient spoliés. Mais les Romains craignent encore Velela. Tant que tu seras là pour appeler à leur chute, ils n'oseront pas retirer leurs osts. Il est temps pour toi d'appeler à la paix, ma chérie. »

Extase. « Alors ils s'en iront ? Nous en serons débarrassés ?

1 Ecclésiaste, 3. 1-8, traduction œcuménique de la Bible. (N.d.T.)

— Non. Ils continueront de prélever leur écot et de dépêcher des légats parmi les tribus, comme précédemment. » En hâte : « Mais ce seront des hommes droits, et les peuples de cette rive du Rhin tireront bénéfice de la paix et du commerce. »

Edh tiqua, secoua la tête, et ses mains devinrent des serres. « Quoi ? Nous n'aurons ni liberté, ni vengeance ? Déesse, je ne puis...

— Telle est ma volonté, ordonna Floris. Obéis. » Elle adoucit le ton. « Quant à toi, mon enfant, une récompense t'attend : une nouvelle demeure, un lieu de paix et de confort, où tu entretiendras mon autel et qui deviendra le sanctuaire de la paix.

— Non, bafouilla Edh. Tu... tu le sais sûrement... j'ai fait le serment...

— Explique-toi ! » s'exclama Floris. Au bout d'un temps : « Je veux que tes sentiments soient clairs à tes propres yeux. »

La silhouette tremblante qui lui faisait face recouvra son équilibre. Cela faisait longtemps qu'Edh affrontait menaces et horreurs. Elle pouvait triompher de l'étonnement. Ce fut avec des accents presque nostalgiques qu'elle commença : « Je doute qu'ils aient jamais été... » Puis elle se ressaisit. « Heidhin... il m'a fait jurer

que jamais je n'accepterais la paix tant qu'il vivra et tant qu'il y aura des Romains en Germanie. Nous avons mêlé notre sang dans le bosquet voué aux dieux. Ne l'as-tu point su ? »

Rictus de Floris. « Il n'avait pas le droit.

— Il a... invoqué... les Ases... »

Floris afficha son dédain. « Je m'occuperai des Ases. Tu es libérée de ce serment.

— Jamais Heidhin ne... Il a toujours été fidèle durant toutes ces années. » Edh vacilla sur ses jambes. « Voudrais-tu que je le chasse comme un chien ? Car jamais il n'acceptera de faire la paix avec Rome, quoi que décident les hommes ou les dieux.

— Dis-lui que tu agis selon ma volonté.

— Je ne sais pas, je ne sais plus ! » La gorge nouée, Edh s'effondra sur les genoux, la tête sur les cuisses. Ses épaules tremblaient.

Floris leva les yeux. Poutres et chevrons étaient invisibles dans les ténèbres. Toute lumière avait déserté le monde et le froid s'insinuait dans le grenier. Le vent ululait.

« Nous avons un problème, j'en ai peur, dit-elle en mode subvocal. La loyauté est la plus forte des valeurs de ce peuple. Je ne pense pas qu'Edh soit capable de renier ce serment. Sauf à en être

irrémédiablement brisée.

— Ce qui la priverait de toute capacité d’agir, enchaîna Everard, et son autorité est indispensable à la conclusion de l’accord de paix. Et puis, cette pauvre femme tourmentée...

— Nous devons convaincre Heidhin de la libérer de son serment. J’espère qu’il consentira à m’écouter. Où est-il ?

— Il est chez lui, je viens de le vérifier. » Ils avaient posé des micros dans sa demeure depuis un bon moment. « Tiens, Burhmund est avec lui – il fait la tournée des chefs d’outre-Rhin en ce moment. Je vais tâcher de voir à quel moment il sera seul.

— Non, attends. C’est peut-être un coup de chance. » *A moins que les fils du temps ne se retissent pour retrouver leur configuration correcte.* « Vu que Burhmund s’efforce de convaincre les tribus de reprendre le combat...

— Je te déconseille de lui faire le coup de l’épiphanie. Impossible de dire comment il réagirait.

— Bien sûr que non. Il n’est pas question que je me manifeste à lui. Mais s’il voyait Heidhin l’implacable soudain converti au pacifisme...

— Mouais... d’accord. De toute façon, tout ce

que nous tenterons sera risqué, alors je me fie à ton jugement, Janne.

— Chut ! »

Edh levait les yeux vers elle. Ses joues étaient striées de larmes, mais elle s'était reprise. « Que puis-je faire ? » demanda-t-elle d'une voix atone.

Floris s'avança vers elle, se pencha et lui tendit à nouveau les mains. Elle l'aida à se relever et l'étreignit durant une bonne minute, lui donnant toute la chaleur qu'elle pouvait lui donner. Puis elle recula d'un pas et déclara : « Ton âme est pure, Edh. Tu n'as pas besoin de trahir ton ami. Nous lui parlerons ensemble. Il ne pourra faire autrement que comprendre. »

La terreur et l'émerveillement se mêlèrent en Edh. « Toutes les deux ?

— Est-ce bien sage ? intervint Everard. Mouais, sans doute – sa présence à tes côtés donnera plus de force à ton argument.

— L'amour est parfois plus fort que le sentiment religieux, Manse », répliqua Floris.

S'adressant à Edh : « Viens, enfourche ma monture. Passe-moi les bras autour de la taille.

— Le taureau sacré, souffla Edh. Ou le cheval d'enfer ?

— Non, fit Floris. Je te l'ai dit : la route qui t'attend est plus éprouvante que celle qui mène aux profondeurs. »

18.

Le feu bondissait en crépitant dans la tranchée creusée au milieu de la demeure de Heidhin. La fumée s'élevait péniblement vers les lucarnes, s'attardant et rendant étouffant un air que les flammes ne parvenaient guère à réchauffer. Leur éclat rouge luttait avec les ténèbres parmi les poutres et les piliers. Il effleurait les hommes assis sur les bancs et les femmes qui leur servaient à boire. La plupart restaient muets. Bien que la demeure de Heidhin fût aussi majestueuse qu'un palais royal, on y trouvait d'ordinaire moins de joie que dans la hutte d'un manant. Ce soir-là, il n'y en avait aucune. Dehors, le vent hurlait dans une noirceur absolue.

« Rien n'en sortira, hormis une trahison », gronda Heidhin.

Assis à côté de lui, Burhmund secoua lentement sa tête grisonnante. Le feu paraît d'écarlate l'iris laiteux de son œil aveugle. « Je ne sais, répondit-il. Cet Everard est un homme étrange. Peut-être parviendra-t-il à obtenir autre chose.

— Le mieux que puisse rapporter un émissaire, quel qu'il soit, c'est un refus. Toute autre réponse causerait notre ruine. Jamais tu n'aurais dû le laisser partir.

— Comment aurais-je pu l'en empêcher ? Ce sont les chefs de tribu qu'il a consultés et qui l'ont envoyé. Je te l'ai dit, je n'ai appris la chose que récemment, alors que j'avais déjà entamé cette tournée. »

Les lèvres de Heidhin se retroussèrent. « Ils ont osé !

— Ils en avaient le droit. » La réponse de Burhmund tomba à plat. « Le fait qu'ils discutent avec l'ennemi ne signifie pas qu'ils se parjurent. Et, avec le recul, si j'avais été avisé plus tôt de leur initiative, je ne pense pas que j'aurais cherché à l'interdire. Ils sont las de cette guerre. Peut-être qu'Everard leur apportera un espoir. Moi aussi, je suis mort de fatigue.

— Tu me déçois », jeta Heidhin.

Burhmund ne manifesta aucune colère, car le

frère de sang de Wael-Edh était presque aussi craint qu'elle. « Tu as la critique facile, dit posément le Batave. Ta demeure n'a pas été frappée. Le fils de ma sœur a péri en m'affrontant. Mon épouse et mon autre sœur sont retenues en otage à Colonia ; je ne sais si elles sont encore en vie. Ma patrie est ravagée. » Il fixa des yeux sa corne. « Les dieux en ont-ils fini avec moi ? »

Heidhin devint rigide comme une lance. « Seulement si tu renonces. Ce que jamais je ne ferai. »

On toqua à la porte. L'homme le plus proche du seuil s'empara d'une hache et alla ouvrir. Le vent s'engouffra dans la salle ; les flammes jaillirent et crachèrent des étincelles. La silhouette qui s'avança était liserée de grisaille.

Heidhin se leva d'un bond. « Edh ! s'écria-t-il en courant vers elle.

— Ma dame », murmura Burhmund. Un grondement sourd parcourut la salle. Les hommes se levèrent.

Tête nue, elle s'avança le long de la tranchée. Tous virent qu'elle était raide et livide, que son regard était fixé sur l'au-delà. « Comment... comment es-tu venue ici ? » bredouilla Heidhin. En le découvrant ainsi secoué, lui, l'inflexible, tous

sentirent leur cœur frémir. « Comment... et pourquoi ? »

Elle fit halte. « Je dois te parler, à toi seul. » Le destin résonnait dans sa voix éteinte. « Suis-moi. Toi et personne d'autre.

— Mais... tu... que...

— Suis-moi, Heidhin. De grandes choses se préparent. Vous autres, attendez ici. » Wael-Edh fit demi-tour et ressortit.

Heidhin la suivit avec une démarche de somnambule. Arrivé sur le seuil, il attrapa par réflexe l'une des piques posées contre le mur. Homme et femme furent avalés par les ténèbres. Frissonnant, un guerrier s'approcha de la porte pour la refermer.

« Non, ne remets pas la barre, lui dit Burhmund. Nous attendrons ici, comme elle l'a dit, jusqu'à ce qu'elle revienne ou que le jour se lève. »

Les premières étoiles frémissaient dans le ciel. Les bâtiments étaient pareils à des masses noires. Edh sortit de la cour pour gagner les prés tout proches. Le tapis d'herbe élimée et les flaques froissées de vent disparurent à la vue. A la lisière de leur champ de vision se dressait un grand chêne où Heidhin faisait ses offrandes aux Ases. Derrière

lui puisait une lueur blanche. Heidhin pila net. Il émit un gémissement étouffé.

« Tu dois être courageux cette nuit, lui dit Edh. C'est la déesse.

— Niaerdh... Elle... elle est revenue ?

— Oui, dans ma tour, d'où elle m'a conduite ici. Viens. » Edh repartit d'un pas assuré. Le vent faisait claquer sa cape, ébouriffait ses longs cheveux. Empoignant la hampe de sa pique, Heidhin la suivit.

Des branches torses se tendaient vers le ciel, à demi invisibles. Le vent faisait cliqueter leurs extrémités. Les feuilles mortes gorgées d'eau ployaient sous les pieds. Au détour d'un tronc d'arbre, ils la virent qui se tenait à côté d'une monture taillée dans l'acier.

« Déesse », gémit Heidhin. Il mit un genou à terre et inclina la tête. Mais, lorsqu'il se releva, il avait retrouvé sa dignité. Si sa pique tremblait, c'était sous l'effet de la même joie qui imprégnait sa voix. « Es-tu venue nous mener à l'ultime combat ? »

Floris le fouilla du regard. Maigre, sombre, vêtu de noir, le visage buriné et les cheveux blanchis par des années de traque, la lueur terne du fer de son arme. La lampe qui éclairait la scène lui faisait

une ombre qui dévorait Edh à ses côtés. « Non, déclara Floris. Le temps de la guerre est passé. »

Un souffle s'échappa entre ses mâchoires crispées. « Les Romains sont morts ? Tu les as tous tués ? »

Edh frémit.

« Ils vivent, répondit Floris, tout comme vivra ton peuple. Les tribus pleurent déjà trop de morts, les tiennes comme les leurs. Elles vont faire la paix. »

Heidhin joignit les mains sur la hampe de sa pique, la serrant de toutes ses forces. « Jamais je ne ferai la paix, dit-il d'une voix éraillée. La déesse a entendu mon vœu. Je l'ai prononcé sur la grève. Quand ils partiront, je serai sur leurs talons, je les traquerai le jour et les tuerai la nuit... Veux-tu que je t'offre mes trophées, Niaerdh ?

— Les Romains ne partiront pas. Ils resteront. Mais ils rendront au peuple tous ses droits. Que cela suffise. »

Heidhin secoua la tête comme si on venait de le gifler. Son regard alla d'une femme à l'autre pendant une bonne minute, jusqu'à ce qu'il demande : « Déesse, Edh, vous trahissez le peuple toutes les deux ? Je refuse de le croire. »

Il ne semblait pas voir les mains qu'Edh tendait

vers lui. Le vent s'insinuait entre eux deux. Elle le supplia : « Les Bataves et les autres, ces peuples ne sont pas les nôtres. Nous en avons suffisamment fait pour eux.

— Les conditions de la paix seront honorables, ajouta Floris. Ta tâche est terminée. Burhmund lui-même sera satisfait de ce que tu as obtenu. Mais Veleda doit faire savoir à tous que c'est la volonté des dieux et que les hommes doivent déposer les armes.

— Je... nous... Nous avons juré, Edh. » Heidhin semblait déconcerté. « Jamais tu n'étais censée accepter la paix tant que les Romains seraient là, ni tant que je vivrais. Nous l'avons juré. Nous avons mêlé notre sang à la terre.

— Tu la libéreras de ce vœu, ordonna Floris, comme je l'en ai déjà libérée.

— Je ne peux pas. Je ne *veux* pas. » Fou de douleur, il asséna soudain à Edh : « As-tu oublié qu'ils ont fait de toi leur catin ? As-tu cessé de te soucier de ton honneur ? »

Elle tomba à genoux, les mains levées, la bouche grande ouverte. « Non, gémit-elle, ne dis pas cela, non, non ! »

Floris se dirigea vers l'homme. Au-dessus d'eux, dans les ténèbres, Everard braqua sur lui

son étourdisseur. « Il suffit ! dit-elle. Es-tu un loup pour meurtrir ainsi celle que tu aimes ? »

Heidhin ouvrit les bras en grand, exposant son torse. « Qu'importent la haine et l'amour ?... Je suis un homme. J'ai fait serment aux Ases.

— Fais ce que tu veux, mais épargne mon Edh, répliqua Floris. Rappelle-toi que tu me dois la vie. »

Heidhin s'affaissa. Appuyé sur sa pique, avec Edh effondrée à ses pieds, il la drapa de son ombre tandis que le vent hurlait et que le grand chêne grinçait comme la corde d'un gibet.

Puis, soudain, il partit d'un grand rire, bomba le torse et regarda Floris droit dans les yeux. « Tu dis vrai, déesse. Oui, je renonce. »

Abaissant sa pique, il l'empoigna des deux mains juste en dessous du fer et planta celui-ci dans sa gorge. D'un vif mouvement latéral, il se trancha le cou d'une oreille à l'autre.

Le hurlement d'Edh étouffa celui de Floris. Heidhin tomba comme une masse. Son sang jaillit, luisant de noirceur. Son pied rua, sa main agrippa l'herbe – pur réflexe.

« Stop ! ordonna Everard. Ne tente pas de le sauver. Cette putain de culture martiale... c'est la seule issue pour lui. »

Floris ne prit pas la peine de passer en mode subvocal. Une déesse peut bien prier dans une langue inconnue pour accompagner le départ d'une âme. « Mais quelle horrible façon de...

— Ouais. Mais pense à toutes les vies que nous sauverons en résolvant cette crise dans le bon sens.

— Le pouvons-nous encore ? Que va penser Burhmund ?

— Qu'il gamberge tout son soûl. Dis à Edh de ne pas répondre aux questions qu'on lui posera. Le fait qu'elle soit apparue ici, à des lieues de son repaire... la mort subite de l'homme qui voulait la guerre à toute force... le fait que Veleda ait souhaité la paix... Ce mystère ne pourra que renforcer sa cause, même si les gens doivent tirer leurs propres conclusions, ce qui servira aussi nos buts, de toute façon. »

Heidhin gisait immobile. Il semblait tassé sur lui-même. Son sang coulait à flots et imbibait la terre.

« C'est Edh que nous devons aider en priorité », dit Floris.

Elle s'approcha de l'autre femme, qui s'était relevée et paraissait engourdie. Sa robe et sa cape étaient tachées de sang. Floris la prit dans ses bras

sans y prêter attention.

« Tu es libre, murmura-t-elle. Il a offert sa vie pour te donner la liberté. Chéris-la.

— Oui, répondit Edh, les yeux rivés aux ténèbres.

— Maintenant, tu peux proclamer la paix sur la terre. Et tu le dois.

— Oui. »

Floris la réchauffa durant un long moment. « Dis-moi ce que je dois faire, implora Edh. Dis-moi ce que je dois dire. Le monde est vide à mes yeux.

— Ô mon enfant, souffla Floris dans ses cheveux grisonnants. Sois courageuse. Je t'ai promis une nouvelle demeure, un nouvel espoir. Aimerais-tu que je t'en dise davantage ? C'est une île qui t'attend, une île douce et verdoyante, tout ouverte à la mer. »

Edh revint à la vie dans un frémissement. « Merci. Tu es si bonne. Je ferai de mon mieux... en ton nom.

— Viens, maintenant, dit Floris. Je vais te ramener dans ta tour. Et tu dormiras. Une fois que tu seras reposée, fais savoir aux rois et aux chefs que tu souhaites leur parler. Lorsqu'ils seront rassemblés devant toi, donne-leur tes paroles de

paix. »

19.

La neige fraîche recouvrait les maisons réduites en tas de cendres. Là où les genévriers en avaient recueilli au creux de leurs feuilles vert foncé, on eût dit des gouttes de blancheur pure. Le soleil, bas dans le ciel austral, projetait des ombres aussi bleues que le ciel. Si l'aurore avait dégelé la glace qui prenait le fleuve, il en subsistait des croûtes enserrant les roseaux asséchés, et des blocs que le courant emportait lentement vers le Nord. Au levant, une masse sombre matérialisait la lisière de la forêt.

Burhmund et ses hommes chevauchaient vers l'ouest. Les sabots de leurs montures frappaient d'un bruit sourd le sol d'une chaussée creusée d'ornières. Leur haleine formait de petites nuées qui festonnaient leurs barbes de givre. Le métal de leurs armes avait une lueur terne. Ils parlaient peu. Vêtus de fourrures et de lainages hirsutes, ils

venaient d'émerger de la forêt et gagnaient le fleuve.

Celui-ci était enjambé par un pont mutilé. Des piliers en son centre, on avait ôté le tablier. Sur l'autre rive, le spectacle était le même. Les ouvriers responsables de cette démolition avaient rejoint les légionnaires postés à l'ouest. Tout comme les Germains, ils étaient peu nombreux. Leurs cuirasses renvoyaient la lumière, mais leurs jupes, leurs capes et leurs chausses étaient sales et usées. Sur les casques des officiers, les plumes avaient des couleurs fanées.

Burhmund tira les rênes de son cheval, mit pied à terre et s'avança sur son moignon de pont. Ses bottes faisaient résonner les planches d'un son creux. Il vit que Cerialis l'attendait déjà de l'autre côté. Un geste amical de sa part, vu que c'était Burhmund qui avait demandé à parlementer – mais cela ne signifiait pas grand-chose, car tous deux souhaitaient pareillement cette rencontre.

Burhmund fit halte au bord de l'eau. Les deux hommes, deux colosses, se dévisagèrent, séparés par trois ou quatre mètres d'air glacial. A leurs pieds, le fleuve filait vers la mer en gazouillant.

Le Romain décroisa les bras et tendit la main droite. « Ave, Civilis ! » salua-t-il. Habitué à

haranguer ses troupes, il n'avait aucune peine à faire porter sa voix.

« Ave, Cerialis ! répondit Burhmund sur le même ton.

— Tu souhaites discuter des conditions, déclara Cerialis. Il n'est pas aisé de négocier avec un traître. »

Il parlait d'un ton neutre, et cette entrée en matière était en fait une ouverture. Burhmund saisit l'occasion. « Mais je ne suis pas un traître », répondit-il en latin. Il fit remarquer à son interlocuteur que celui-ci n'était pas le légat de Vitellius, mais celui de Vespasien. Et Burhmund le Batave, autrement dit Claudius Civilis, entreprit d'énumérer tous les services qu'il avait rendus au fil des ans à Rome et à son nouvel Empereur.

III

Il était une fois un homme appelé Guthérius qui allait souvent chasser dans la forêt, car il était pauvre et ses arpents de terre rendaient peu. Par un jour venteux d'automne, il partit en chasse, armé d'un arc et d'une lance. Il ne s'attendait pas à rapporter du gros gibier, car celui-ci se faisait rare et de plus en plus méfiant. Il comptait poser des collets pour prendre des lièvres et des écureuils, revenant les lever après avoir poussé un peu plus loin, dans l'espoir de tuer un coq de bruyère ou autre volatile. Toutefois, s'il tombait sur un gibier de choix, il ne serait pas pris au dépourvu.

Sa route l'amena à longer une baie. Les vagues se fracassaient sur les récifs dans le lointain, faisant pleuvoir leur écume sur les eaux plus calmes en bord de plage, et ce bien que la marée

fût descendante. Une vieille femme au dos voûté marchait sur la grève, sans doute en quête d'une pitance, des moules ou un poisson pas trop abîmé. La bouche édentée, les doigts faibles et noueux, elle se déplaçait comme si chaque pas lui coûtait. Ses guenilles flottaient au vent mauvais.

« Bonjour, grand-mère, lui dit Guthenius. Comment vas-tu ?

— Pas bien du tout, lui répondit l'aïeule. Si je ne trouve rien à me mettre sous la dent, je serai morte avant d'être rentrée chez moi.

— Ah ! ce serait grande pitié », dit Guthenius. Il attrapa dans sa besace un bout de pain et un morceau de fromage. « Je vais te donner la moitié de ce que j'ai.

— Tu as bon cœur, déclara-t-elle d'une voix tremblante.

— Je me rappelle ma pauvre mère, et un tel acte honore Nehalennia.

— Ne pourrais-tu me donner tout ce que tu as ? implora-t-elle. Après tout, tu es jeune et vigoureux.

— Non. Je dois conserver ma vigueur si je veux nourrir ma femme et mes enfants, répondit Guthenius. Prends ce que je te donne et sois-en reconnaissante.

— Si fait. Et pour ton acte de charité, tu seras récompensé. Mais comme tu n'as pas voulu tout donner, par le malheur tu seras frappé.

— Tais-toi ! » Guthérius prit ses jambes à son cou et fuit ces sinistres paroles.

Arrivé dans la forêt, il emprunta des sentiers qui lui étaient familiers. Soudain, un cerf jaillit d'un fourré. C'était un animal splendide, presque aussi grand qu'un élan et blanc comme la neige. Ses bois se dressaient telles les branches d'un grand chêne. « Holà ! » s'écria Guthérius. Il laissa filer sa lance, mais rata son coup. Le cerf ne s'enfuit pas en bondissant. Il restait devant lui, à peine visible parmi les ombres. Guthérius prit son arc, encocha une flèche et tira. L'animal partit en entendant vibrer la corde. Mais il ne courait pas plus vite qu'un homme, et Guthérius ne retrouvait pas sa flèche. Pensant qu'il avait sans doute atteint sa cible, il résolut de traquer sa proie blessée. Il ramassa sa lance et se mit à courir.

Et la traque dura, dura, le conduisant peu à peu au cœur de la forêt. Toujours le cerf blanc l'aiguillonnait au loin. Le plus étrange dans l'histoire, c'est que Guthérius ne semblait point se fatiguer, n'était jamais à bout de souffle, courait toujours à la même allure. Grisé par la chasse, il

oubliait tout et n'était plus lui-même.

Le soleil sombra. Le crépuscule monta. Comme le jour fléchissait, le cerf partit soudain à toute vitesse et disparut. Le vent sifflait parmi les branches. Guthérius fit halte, subitement terrassé par la fatigue, la faim et la soif. Il vit qu'il était perdu. « Cette vieille sorcière m'a-t-elle jeté un sort ? » se demanda-t-il. La peur s'empara de lui, plus glaciale encore que les ténèbres montantes. Il s'enroula dans sa couverture, mais ne put fermer l'œil de la nuit.

Le matin venu, il erra dans la forêt, sans jamais trouver de lieu qui lui fut familier. En fait, il semblait avoir échoué dans un autre monde. Nul rongeur pour faire frémir les buissons, nul oiseau pour chanter sur les branches, rien que le vent qui secouait les frondaisons et faisait choir les feuilles mortes. Pas une noix, pas une baie, même pas un champignon, rien que la mousse sur les troncs pourris et les rochers difformes. Les nuages occultaient le soleil, l'empêchant de s'orienter. Il courut à perdre haleine.

Puis, à la tombée du soir, il trouva une source. Il se jeta à plat ventre pour apaiser sa soif dévorante. Retrouvant en partie ses esprits, il parcourut les lieux du regard. Il venait d'entrer

dans une clairière, d'où il pouvait voir le ciel qui s'éclaircissait. Sur un écran violine scintillait l'étoile du soir.

« Nehalennia, prends pitié de moi, supplia-t-il. Je t'offre ce que j'aurais dû donner sans rechigner. » Il était si assoiffé qu'il n'avait pu avaler son pain ni son fromage. Il les émietta sous les arbres pour que les créatures de la forêt s'en nourrissent. Puis il s'endormit près de la source.

Durant la nuit éclata une violente tempête. Les arbres s'agitaient en grognant. Les branches cassées filaient sur les ailes du vent. Une averse de lances tombait du ciel. Guthérius se chercha un abri à l'aveuglette. Il heurta un arbre qui lui parut creux. Il y resta blotti toute la nuit.

Le jour se leva, calme et ensoleillé. Mousse et brindilles étaient constellées de gouttes de pluie irisées. Une foule d'ailes traversait le ciel. Comme Guthérius étirait son corps moulu, un chien sortit d'un fourré et s'approcha de lui. Ce n'était pas un bâtard, mais un grand lévrier gris. La joie envahit l'homme. « Qui es-tu ? demanda-t-il. Mène-moi à ton maître. »

Le chien fit demi-tour et partit en trotinant. Guthérius le suivit. Ils débouchèrent sur une coulée et la suivirent. Mais pas un instant il ne vit

trace d'une présence humaine. Une certitude se fit en lui. « Tu es le chien de Nehalennia, s'aventura-t-il à dire. Elle t'a ordonné de me reconduire chez moi, ou du moins de m'aider à trouver des baies ou des noix pour apaiser ma faim. Je remercie la déesse. »

En guise de réponse, le chien continua de trotter. Mais les espoirs de l'homme ne se réalisèrent point. Au bout d'un temps, la forêt s'éclaircit. Il entendit le bruit des vagues et sentit le parfum des embruns. Bondissant de côté, le chien disparut dans les buissons. Guthenius poursuivit sa route. Aussi épuisé fût-il, l'espoir renaissait en lui, car s'il longeait la côte en direction du sud, il finirait par atteindre un village de pêcheurs où vivait une partie de sa famille.

Une fois sur la grève, il s'arrêta, interdit. Un navire s'était échoué sur les hauts-fonds, poussé là par la tempête, démâté et hors d'état de naviguer quoique en grande partie intact. L'équipage avait survécu. Mais les marins semblaient désespérés, car ils étaient étrangers et ignoraient tout de cette côte.

Guthenius alla vers eux et découvrit leur malheur. Il leur fit comprendre par signes qu'il pourrait leur servir de guide. Ils le nourrirent et

une partie d'entre eux le suivirent en emportant des provisions, l'autre montant la garde près de l'épave.

C'est ainsi que Guthérius obtint la récompense à lui promise, car ce navire transportait une riche cargaison, et le procureur décida que l'homme qui avait sauvé l'équipage devait en avoir sa part. Guthérius se dit que la vieille femme n'était autre que Nehalennia en personne.

Comme elle est la déesse des navires et du commerce, il investit sa fortune dans un navire qui commerçait avec la Bretagne. Et ce navire ne connut par la suite que le beau temps et les vents favorables, et les produits qu'il transportait furent toujours vendus à bon prix. Guthérius devint un homme riche.

Conscient de la dette qu'il avait envers Nehalennia, il lui fit édifier un autel, où il déposait de généreuses offrandes à l'issue de chaque voyage ; et, chaque fois qu'il voyait briller l'étoile du soir ou l'étoile du matin, il s'inclinait devant elles, car elles aussi appartiennent à Nehalennia.

Ainsi que les arbres, la vigne et ses fruits. Ainsi que la mer et les navires qui la labourent. Ainsi que le bien-être des mortels et la paix qui règne parmi eux.

20.

« Je viens juste de recevoir ta lettre, avait dit Floris au téléphone. Oh ! oui, Manse, viens dès que tu le pourras. » Everard ne perdit pas de temps dans les aéroports. Glissant son passeport dans sa poche, il fila à l'antenne de New York pour gagner celle d'Amsterdam d'un saut spatio-temporel. Il se procura de l'argent hollandais et appela un taxi pour aller chez elle.

Lorsqu'elle lui ouvrit la porte et l'embrassa, il remarqua que le bref baiser qu'elle lui accorda était plus affectueux que passionné. Il n'aurait su dire s'il en était surpris ou non, ni même s'il en était déçu ou soulagé. « Bienvenue, bienvenue ! lui souffla-t-elle dans l'oreille. Ça fait si longtemps ! » Mais elle n'avait fait que l'effleurer de son corps toujours aussi souple. Il sentit son pouls qui ralentissait.

« Tu as l'air en pleine forme, comme d'habitude », déclara-t-il. C'était la pure vérité.

Une courte robe noire moulait ses galbes et faisait ressortir ses tresses couleur d'ambre. En guise de bijoux, elle ne portait qu'une broche d'argent représentant un oiseau-tonnerre. En son honneur ?

Elle esquissa un petit sourire. « Tu es gentil, mais regardes-y de plus près. Je suis fatiguée et j'ai bien besoin de vacances. »

En examinant ses yeux turquoise, il les trouva hantés. *Qu'a-t-elle donc vu depuis que nous nous sommes séparés ? Qu'est-ce qui m'a été épargné ?* « Je comprends. Ouais, et mieux que je ne le souhaiterais. J'aurais dû rester avec toi pour te donner un coup de main. »

Elle secoua la tête. « Non. Je l'ai compris tout de suite et je n'ai pas changé d'avis. Une fois la crise résolue, la Patrouille a toujours des tâches plus urgentes pour un agent non-attaché. Tu avais certes l'autorité nécessaire pour poursuivre cette mission jusqu'au bout, mais tu savais que ton temps propre était trop précieux. » Nouveau sourire. « Ce cher vieux Manse et son sens du devoir. »

Alors que toi, en tant qu'agent spécialiste maîtrisant le milieu considéré, tu devais achever de boucler le dossier. Avec l'assistance de tes

collègues chercheurs et d'auxiliaires nouvellement formés – pas très bien, je parie –, tu as dû suivre le cours des événements ultérieurs ; vérifier qu'il était conforme au compte rendu de Tacite 1 ; sans doute es-tu intervenue çà et là, de temps à autre, toujours avec prudence ; jusqu'à ce que ce fameux cours soit sorti de sa zone d'instabilité et que tu puisses le laisser reprendre sans danger.

Oh ! oui, tu les as bien méritées, tes vacances.

« Combien de temps es-tu restée sur le terrain ? demanda-t-il.

— De 70 à 95 apr. J.C. En faisant pas mal de sauts de puce, naturellement, ce qui fait qu'en temps propre, j'y ai passé... un peu plus d'un an. Et toi, Manse ? Qu'as-tu fait pendant ce temps ?

— Franchement, pas grand-chose à part récupérer, avoua-t-il. Je savais que tu reviendrais cette semaine à cause de tes parents, sans parler de tes obligations publiques, alors j'ai sauté à la date idoine, je t'ai laissé quelques jours de répit et puis je t'ai écrit. »

Aurais-je abusé ? D'accord, je me suis remis de mes épreuves, mais je suis plus endurci ; les atrocités de l'histoire m'affectent beaucoup moins. En outre, tu les as endurées plus longtemps que moi...

On eût dit qu'elle regardait au-delà de son visage. « Tu es adorable. » Partant d'un petit rire, elle le prit par les mains. « Mais pourquoi on reste debout ? Viens, mettons-nous à l'aise. »

Ils gagnèrent le salon peuplé de livres et de gravures. Sur la table basse, elle avait disposé une cafetière, des amuse-gueules, divers accessoires, une bouteille de son scotch préféré – oui, c'était bien du Glenlivet, et pourtant, il ne se souvenait pas lui en avoir parlé. Ils s'assirent côte à côte sur le sofa. Elle s'étira et se fendit d'un sourire rayonnant. « A l'aise ? répéta-t-elle. Ce n'est pas de l'aise, c'est du luxe. Voilà que je réapprends à apprécier mon époque natale. »

Se détend-elle vraiment, ou bien fait-elle semblant ? Moi, en tout cas, je n'y arrive pas. Everard resta perché au bord de son siège. Il leur servit du café, s'accorda une dose de whisky. Comme il la questionnait du regard, elle fit non de la tête. « Il est un peu tôt pour moi, dit-elle.

— Hé ! je n'allais pas te proposer une cuite, lui assura-t-il. Je pensais qu'on bavarderait un moment, puis qu'on irait dîner ensemble. Et si on retournait dans ce petit restaurant antillais ? Mais, si tu préfères, je saurai faire honneur à un *rijstaffel*.

— Et ensuite ? demanda-t-elle à voix basse.

— Eh bien, euh...» Il sentit ses joues s'empourprer.

« Tu comprends pourquoi je dois garder les idées claires.

— Janne ! Me crois-tu capable de...

— Non, bien sûr que non. Tu es un homme honorable. Trop honorable pour ton bien, j'ai l'impression. » Elle posa une main sur son genou. « Nous allons bavarder, comme tu le suggères. »

La main se retira avant qu'il ait eu le temps de l'étreindre. La fenêtre était ouverte sur la douceur du printemps. La rumeur de la circulation sonnait comme une lointaine marée.

« Il ne sert à rien de feindre la joie, dit-elle au bout d'un temps.

— Sans doute. Autant passer aux affaires sérieuses. » Bizarrement, cette décision le détendit d'un rien. Il se carra dans son siège, son verre à la main. Ce nectar était de ceux qu'on hume autant qu'on les déguste.

« Que vas-tu faire ensuite, Manse ?

— Qui sait ? La Patrouille n'est jamais à court de problèmes. » Il se tourna vers elle. « Ce qui m'intéresse, c'est ce que tu as accompli. De toute

évidence, tu as réussi ton coup. S'il avait subsisté des anomalies, j'en aurais été informé.

— D'autres exemplaires de Tacite 2, par exemple ?

— Rien à signaler de ce côté-là. L'unique manuscrit existe toujours, ainsi que les transcriptions réalisées par la Patrouille, mais ce n'est plus désormais qu'une curiosité. »

Il la sentit frémir. « Un objet sans cause définie, surgi du néant sans raison aucune. Quel univers terrifiant que le nôtre !

Il était plus commode de tout ignorer des réalités variables. Parfois, je regrette d'avoir été recrutée.

— Notamment lorsque tu es amenée à découvrir certains épisodes. Je sais. » Elle avait sur les lèvres un pli amer, qu'il aurait voulu chasser par un baiser. *Dois-je essayer ? Et y parviendrai-je ?*

« Oui. » Sa tête se releva, sa voix vibra. « Puis je pense aux contrées que je peux explorer, aux choses que je peux découvrir, aux gens que je peux aider, et je suis à nouveau heureuse.

— Brave fille. Eh bien, raconte-moi tes aventures. » *Ça nous permettra d'aborder la vraie question en douceur.* « Je n'ai pas encore

consulté ton rapport, car je préférerais entendre ce récit de ta propre voix. »

Elle fléchit à nouveau. « Je te conseille de le lire si ça t'intéresse vraiment, dit-elle en se tournant vers la photo des Dentelles du Cygne.

— Hein ?... Oh ! C'est encore trop dur d'en parler.

— Oui.

— Mais tu as réussi. Tu as sécurisé l'histoire, tu l'as remise sur les rails en dispensant la paix et la justice.

— Une mesure de paix et de justice. Pour un temps.

— C'est le mieux que puisse espérer le genre humain, Janne.

— Je sais.

— Passons sur les détails. » *Sont-ils si horribles que cela ? J'ai eu l'impression que la reconstruction s'était plutôt bien passée, et que le pays batave s'est assez bien débrouillé au sein de l'Empire jusqu'à la chute de celui-ci.* « Mais tu ne peux pas m'en dire un peu plus ? Que sont devenus les gens que nous avons croisés ? Burhmund, par exemple... »

Floris sembla se rasséréner quelque peu. « On

lui a accordé l'amnistie, comme à tous les autres. Il a retrouvé son épouse et sa sœur, indemnes. Il s'est retiré sur ses terres en pays batave pour y finir ses jours dans une relative prospérité, devenant une sorte de vieux sage local. Les Romains le respectaient, eux aussi, et il leur arrivait souvent de le consulter.

» Cerialis a été nommé gouverneur de Bretagne et il a vaincu les Brigantes. Agricola, le beau-père de Tacite, a servi sous ses ordres, et tu te rappelles sans doute que l'historien le tenait en haute estime. » Classicus...

— Peu importe pour le moment, coupa Everard. Et Veleda... Edh ?

— Ah ! oui. Après avoir contribué à organiser cette rencontre sur le fleuve, elle disparaît des *Histoires*. » Elle parlait là de la version intégrale, récupérée par les agents de la Patrouille.

« Je me souviens. Comment cela se fait-il ? Elle est morte ?

— Seulement vingt ans plus tard. A un âge vénérable. » Floris plissa le front. Un nouveau sursaut d'angoisse ? « Moi-même, je me suis posé la question. On aurait pu croire que Tacite se serait intéressé à son sort, ne serait-ce que pour le mentionner en passant.

— Pas si elle a sombré dans l'obscurité.

— Ce n'est pas tout à fait ce qui s'est produit. Peut-être est-ce moi qui ai causé une altération ? Lorsque j'ai fait part de mes doutes à mes supérieurs, ils m'ont ordonné de poursuivre ma tâche en me disant que sa disparition était attestée.

— Okay, alors, pas de problème. Ne t'inquiète pas. Même si c'est bien un petit hoquet de causalité, cela n'a pas grande importance. Ce genre de chose arrive souvent, et les conséquences sont en général négligeables. Et peut-être que Tacite ne s'est plus soucié de Veleda une fois qu'elle a cessé de jouer un rôle politique. Car c'est bien ce qui s'est passé, n'est-ce pas ?

— Dans un sens. Quoique... Le programme que j'ai élaboré et soumis à la Patrouille, qui l'a ensuite approuvé, m'a été suggéré par les connaissances que j'avais acquises avant même de connaître l'existence de la Patrouille. J'ai réconforté Edh, je lui ai prévu un avenir, j'ai fait le nécessaire pour qu'il se réalise, j'ai veillé sur elle, je lui suis apparue chaque fois qu'elle semblait avoir besoin de sa déesse...» Everard remarqua qu'elle était de nouveau troublée. « Le futur façonnant le passé. J'espère ne plus vivre une telle expérience. Non

qu'elle ait été horrible. Cela en valait la peine, je crois même que cela justifie mon existence. Mais...» Elle laissa sa phrase inachevée.

« C'est terrifiant, compléta Everard. Je sais.

— Oui, fit-elle à voix basse. Tu as tes propres secrets, n'est-ce pas ?

— Je n'en ai aucun pour la Patrouille.

— Mais tu en as pour tes proches. Tout ce qui pourrait les blesser, tout ce qui pourrait te déchirer. »

Là, on approche d'une zone dangereuse. « Bon, qu'est devenue Edh, alors ? Je présume que tu as veillé à ce qu'elle soit heureuse. » Un temps. « En fait, j'en suis sûr.

— Es-tu jamais allée sur l'île de Walcheren ? demanda Floris.

— Euh... non. C'est près de la frontière belge, n'est-ce pas ? Un instant. Je crois me souvenir que tu as évoqué des découvertes archéologiques en rapport avec ce coin.

— Oui. En majorité des pierres portant des inscriptions en latin et datant des II^e et III^e siècles. Des objets votifs, fabriqués en témoignage de reconnaissance à la suite d'une traversée sans encombre. La déesse à laquelle ils sont adressés avait un temple dans l'un des ports de la mer du

Nord. Sur certaines pierres, elle est représentée flanquée d'un chien ou d'un navire, portant une corne d'abondance ou entourée de fruits et de grains. Elle s'appelait Nehalennia.

— Une déité importante, donc, du moins dans cette région.

— Elle faisait ce que les dieux sont censés faire : donner du courage aux hommes et les consoler, les rendre un peu plus doux qu'ils ne le sont et, parfois, ouvrir leurs yeux à la beauté.

— Minute ! » Everard se redressa. Un frisson lui parcourut l'échiné, se transmet à son cuir chevelu. « La deva de Veleda...

— L'antique déesse nordique de la mer et de la fertilité. Nerthus, Niaerdh, Naerdha, Nerha – il existe quantité de versions de son nom. Veleda en avait fait une déesse de la guerre. »

Everard fixa Floris avec acuité avant de reprendre : « Et tu as convaincu Veleda d'en refaire une déesse pacifique et de l'implanter dans le Sud. C'est... c'est l'opération la plus fabuleuse que j'aie jamais vue. »

Elle baissa les yeux. « Non, pas vraiment. Je n'ai fait que développer une tendance déjà présente, notamment chez Edh elle-même. Quelle femme c'était là ! Que n'aurait-elle accompli à une

époque plus propice ?... Sur Walcheren, la déesse s'appelait Neha. Même en tant que déité agreste et maritime, ce n'était qu'une figure secondaire du panthéon local. La chasse était encore associée à son culte, un résidu des temps primitifs. Veleda est arrivée, elle a relancé le culte en question et l'a enrichi d'éléments compatibles avec la civilisation qui était en train de transformer son peuple. Les gens du cru ont fini par apposer un suffixe latin à son nom : Neha Lenis, Neha la Douce. Avec le temps, ils en sont venus à l'appeler Nehalennia.

— S'ils la vénéraient encore au bout de plusieurs siècles, c'est qu'elle devait être importante à leurs yeux.

— C'est évident. J'aimerais bien reconstituer son évolution, si la Patrouille m'autorise à utiliser mon temps propre à cette fin. » Soupir. « Au bout du compte, l'Empire s'est effondré, les Francs et les Saxons ont ravagé le pays et, lorsqu'un nouvel ordre s'est imposé, cet ordre était chrétien. Mais j'aime à croire qu'une partie de Nehalennia a perduré. »

Everard hocha la tête. « Moi aussi, vu ce que tu m'en as dit. C'est fort possible, du reste. Nombre de saints médiévaux n'étaient que des dieux païens déguisés, et ceux dont l'existence est attestée ont

fini par prendre les attributs d'autres dieux, que ce soit dans le folklore ou les textes sacrés. Les feux de la Saint-Jean se sont substitués aux feux du solstice. Saint Olaf a affronté les monstres et les trolls, comme Thor avant lui. La Vierge Marie elle-même tient certains de ses attributs d'Isis, et j'irai jusqu'à dire que certaines des légendes la concernant étaient à l'origine des mythes locaux...» Il s'ébroua. « Mais tu sais déjà tout cela. Et nous nous éloignons du sujet. Comment était la vie d'Edh ? »

Le regard de Floris se perdit dans le lointain, dans le passé. Sa voix se fit traînante. « Elle a vieilli avec honneur. Bien qu'elle ne se soit jamais mariée, elle était comme une mère pour son peuple. L'île où elle vivait était toute plate, un berceau pour quantité de navires, comme l'île de son enfance, et le temple de Nehalennia se dressait au bord de cette mer qu'elle aimait tant. Je crois... Je ne saurais en être sûre, car qu'est-ce qu'une déesse peut savoir du cœur des mortels ?... Je crois qu'elle a fini par trouver... la sérénité. Est-ce bien le mot que je cherche ?

En tout cas, au moment de rendre l'âme...» Sa voix se brisa. «... lorsqu'elle gisait sur son lit de mort...» Floris lutta contre les larmes et perdit.

Everard l'attira contre lui, elle posa la tête au creux de son épaule, et il lui caressa les cheveux. Elle avait refermé l'une de ses mains sur sa chemise. « Là, là, murmura-t-il. Certains souvenirs ne cessent jamais de meurtrir. Tu es allée à elle une dernière fois, n'est-ce pas ?

— Oui, murmura-t-elle. Que pouvais-je faire ?

— Je sais. Tu n'avais pas le choix. Tu l'as aidée à partir. Où est le mal ?

— Elle... elle m'a demandé... je lui ai promis...» Floris pleura de plus belle.

« Une vie après la mort, acheva Everard. Une vie auprès de toi, une éternité dans la demeure océane de Niaerdh. Et elle est entrée heureuse dans les ténèbres. »

Floris s'arracha à lui. « Un mensonge ! » hurla-t-elle. Se levant d'un bond, elle fit le tour de la table basse et arpenta le salon d'un pas vif. Tantôt elle se tordait les mains, tantôt elle tapait du poing sur sa paume. « Toutes ces années, ce n'était qu'un mensonge, une ruse. Je me suis *servie* d'elle ! Et elle croyait en moi ! »

Everard décida qu'il ferait mieux de rester assis. Il se servit un nouveau verre. « Calme-toi, Janne, dit-il. Tu as fait ce que tu devais faire, pour sauver le monde tel qu'il est. Et tu l'as fait avec amour.

Quant à Edh, tu as exaucé tous ses vœux, jusqu'au dernier.

— *Bedriegrij...* un mensonge, une duperie, comme tout ce que j'ai fait dans ma vie. »

Everard savoura une gorgée de velours et de feu. « Écoute, je pense avoir appris à bien te connaître. Tu es la personne la plus honnête que j'aie jamais rencontrée. Trop honnête pour ton bien, en fait. En outre, tu es très douce de nature, ce qui est sans doute plus important. La sincérité est la vertu la plus surestimée de toutes. Janne, tu te trompes en disant que tu as agi de façon répréhensible. Mais si tu insistes, laisse-toi guider par ton bon sens et tu verras que tu n'auras aucune peine à te pardonner toi-même. »

Elle cessa de faire les cent pas, se plaça face à lui, déglutit, essuya ses larmes et déclara, recouvrant peu à peu sa contenance : « Oui, je... je comprends. J'y ai réfléchi pendant des jours... et des jours... avant de proposer ce programme à la Patrouille. Ensuite, je... je m'y suis tenue. Tu as raison, ce que j'ai fait était nécessaire, et je sais que nombre des histoires les plus aimées ne sont que des mythes, et que nombre de mythes ont été créés de toutes pièces. Excuse-moi pour cette scène. Pour moi, quelques jours à peine se sont

écoulés depuis que Velda s'est éteinte dans les bras de Nehalennia.

— Et ce souvenir t'a bouleversée. Oui. Je suis navré.

— Ce n'est pas de ta faute. Comment pouvais-tu savoir ? » Floris inspira profondément. Ses mains se crispèrent sur ses flancs. « Mais je ne veux pas mentir plus qu'il n'est nécessaire. Je ne veux pas te mentir, Manse, jamais.

— Qu'entends-tu par là ? demanda-t-il, redoutant la réponse tout en la devinant déjà.

— J'ai réfléchi à propos de nous deux. J'ai beaucoup réfléchi. Je suppose que nous avons eu tort de nous laisser aller comme nous l'avons fait...

— Eh bien, dans des circonstances ordinaires, cela aurait constitué une faute, mais, dans ce cas précis, cela ne nous a pas empêchés de mener notre mission à bien. Au contraire, cela m'a inspiré. C'était merveilleux.

— Pour moi aussi. » Mais elle demeurerait d'un calme inexorable. « Si tu es venu ici aujourd'hui, c'est dans l'espoir de reprendre les choses là où elles s'étaient arrêtées, n'est-ce pas ? »

Il tenta de sourire. « Je plaide coupable. Tu es une amante hors pair, ma chérie.

— Et toi, tu es tout sauf un *prutsener*. » Son

sourire s'effaça. « Comment envisageais-tu la suite ?

— Je comptais te revoir. Souvent.

— Pour toujours ? » Everard resta muet.

« Ce serait difficile, poursuivit Floris. Tu es un agent non-attaché et moi la spécialiste d'un milieu donné. Nous resterions séparés de longs mois.

— A moins que tu ne te fasses muter au service d'analyse des données, ou dans toute autre unité permettant le travail à domicile. » Everard se pencha. « En soi, c'est une excellente idée, tu sais. Tu as les capacités intellectuelles requises. C'en serait fini des risques et de la vie à la dure, sans parler de toute cette misère que tu es obligée de voir sans jamais pouvoir la soulager. »

Elle fit non de la tête. « Ce n'est pas ce que je souhaite. En dépit de tout, je pense que c'est en tant qu'agent de terrain que je suis la plus utile, et je resterai agent de terrain jusqu'à ce que j'aie passé l'âge. »

A condition de survivre. « Ouais. Le défi, l'aventure, la satisfaction du travail bien fait, la possibilité d'aider ton prochain de temps à autre. Ce boulot est fait pour toi.

— Je finirais par haïr l'homme qui m'aurait amenée à y renoncer. Et, cela aussi, je ne le

souhaite pas.

— Eh bien, euh... » Everard se leva. « D'accord. » Il avait l'impression de sauter d'un avion en plein vol : dans un tel cas, on ne peut que se fier à son parachute. « Tant pis pour le bonheur domestique, mais entre deux missions, des petites vacances rien que pour nous deux... Es-tu prête à accepter cela ?

— Et toi ? » rétorqua-t-elle.

Il se figea avant d'avoir pu l'approcher.

« Tu connais les nécessités de mon travail », poursuivit-elle. Son visage était livide. *Ces choses-là ne la font pas rougir*, se dit-il dans son for intérieur. « Y compris lors de cette dernière mission. Je n'ai pas été une déesse à plein temps, Manse. De temps à autre, il m'était utile de devenir une Germaine loin de sa contrée d'origine. À moins que je n'aie tout simplement cherché l'oubli pour une nuit. »

Il sentait le sang battre à ses tempes. « Je ne suis pas du genre pudibond, Janne.

— Mais tu es le fils d'un fermier du Middle-West. C'est toi-même qui me l'as dit, et j'ai pu le vérifier. Je peux être ton amie, ton équipière, ta maîtresse, mais, au fond de toi, je ne serais jamais rien de plus. Sois franc avec moi.

— Je m’y efforce, répliqua-t-il sèchement.

— Ce serait encore pire pour moi, acheva Floris. Je devrais te dissimuler trop de choses. J’aurais l’impression de te trahir. Ça n’a aucun sens, je sais, mais c’est ainsi que je le ressentirais. Nous ferions mieux de ne pas tomber amoureux, Manse. Nous ferions mieux de nous dire adieu. »

Ils passèrent les quelques heures suivantes à discuter. Puis elle posa la tête sur son torse, il la serra dans ses bras pendant une minute, et il s’en fut.

IV

Sainte Marie, mère de Dieu, mère des douleurs, mère du salut, prie pour nous, maintenant et à l'heure de notre mort.

Vers l'ouest nous voguons, mais la nuit nous engloutit. Veille sur nous dans les ténèbres et ramène-nous au jour. Veille à ce que ta bénédiction accompagne notre navire, car c'est la plus précieuse des cargaisons.

Ton étoile du soir, aussi pure que toi, brille au-dessus du couchant. Que ta lumière nous guide. Que ta douceur repose sur la mer, que ton souffle inspire le vent qui nous porte dans notre périple et qui nous ramènera auprès de nos foyers, et que tes prières enfin nous conduisent au paradis.

Ave Stella Maris !

L'Année de la rançon

Court roman traduit de l'américain par
Jean-Daniel Brèque.

10 septembre 1987

« Excellente solitude. » Oui, Kipling avait trouvé les mots justes. Je n'ai jamais oublié le frisson qui m'a parcourue la première fois que j'ai entendu ces vers, lus à voix haute par mon oncle Steve. Et pourtant, c'était il y a au moins douze ans. Et le frisson demeure. Ce poème célébrait la mer et les montagnes, et c'est aussi ce que font les Galapagos, les îles enchantées.

J'ai besoin d'un peu de solitude aujourd'hui. Même si la majorité des touristes sont des gens polis et intelligents, on finit par se lasser d'eux quand on a passé toute une saison à les guider sur les sentiers de découverte et à répondre à leurs sempiternelles questions. Maintenant qu'ils se font plus rares et que j'en ai fini avec mon job d'été, je ne vais pas tarder à rentrer en Californie

pour entamer mon troisième cycle. C'est sans doute ma dernière chance.

« Wanda *querida* ! » L'adjectif employé par Roberto peut s'interpréter de plusieurs façons. Pendant que je réfléchis à la question, il poursuit : « Laisse-moi au moins t'accompagner. »

Je lui fais non de la tête. « Désolée, *amigo*. » Là aussi, le sens n'est pas tout à fait le même qu'en anglais. « Ne va pas croire que je boude. Au contraire. Tout ce que je veux, c'est un peu de temps pour moi. Ça ne t'arrive jamais ? »

Je suis sincère. Mes collègues guides sont tous sympa. J'espère que les liens d'amitié que nous avons tissés résisteront au temps. Si on réussit à se revoir, sûrement. Mais, justement, rien n'est moins sûr. Peut-être ne pourrai-je pas revenir l'année prochaine. Peut-être ne décrocherai-je jamais le diplôme qui me permettrait d'intégrer la Station Darwin. Les places y sont limitées. Et puis, un autre rêve peut toujours remplacer celui-ci. Peut-être que cet été, qui nous a vus boucliner dans l'archipel avec notre bateau et nos permis de camper, signifie la fin *d'el companerismo*. Je suppose qu'on s'enverra des cartes postales pour Noël.

« Tu as besoin de protection, déclare Roberto,

un rien mélodramatique. Rappelle-toi ce type bizarre dont on nous a parlé, qui traînait dans Puerto Ayora à la recherche d'une jeune Américaine blonde. »

Me laisser escorter ? C'est tentant. Roberto est bel homme, il a l'esprit vif et c'est un gentleman. On n'a pas vraiment formé un couple ces derniers mois, mais c'est tout comme. Il ne me l'a jamais dit franchement, mais je sais qu'il aurait aimé que les choses aillent plus loin. De mon côté, j'ai eu du mal à résister.

Mais il le fallait, dans son intérêt comme dans le mien. Pas à cause de sa nationalité. L'Équateur est sans doute le pays d'Amérique latine où les Yanquis sont le plus à l'aise. Ici, les choses marchent comme nous le souhaitons. Quito est une ville charmante, et Guayaquil – cette métropole hideuse, débordante de smog et d'énergie – me rappelle un peu Los Angeles. Mais l'Équateur n'est pas les USA et, aux yeux de Roberto, je présente plusieurs défauts rédhibitoires, en particulier ma réticence à me caser, aujourd'hui comme demain.

Je réponds donc en riant : « Oh ! oui, le señor Fuentes m'en a parlé à la poste. Il avait l'air sacrement inquiet. Surtout quand il m'a décrit son

accent et sa tenue, aussi excentriques l'un que l'autre. Il n'a donc jamais vu ce qui sort parfois des paquebots de croisière ? Et combien de blondes voit-on défiler ici chaque année ? Cinq cents, au bas mot.

— Et puis, intervient Jessica, comment le soupirant de Wanda ferait-il pour la suivre ? En nageant ? » Ainsi que nous le savons, aucun des paquebots n'a jeté l'ancre à Bartolomé depuis que nous avons quitté Santa Cruz ; aucun yacht ne mouille à proximité ; et si le soupirant en question était un gars du coin, tout le monde l'aurait reconnu.

Roberto rougit sous son hâle. Prise de pitié, je lui tapote la main tout en disant aux autres : « Amusez-vous bien, faites un peu de plongée si ça vous chante. Je serai de retour pour participer aux corvées du soir. »

Puis je file sans demander mon reste. J'ai vraiment besoin de me retrouver seule au sein de cette nature aussi austère que splendide.

Je pourrais me fondre en elle en plongeant. L'eau est douce et limpide ; de temps à autre, on aperçoit un manchot, qui semble voler plutôt que nager ; les poissons virevoltent comme un feu d'artifice, les algues semblent danser la hula ; je

peux m'amuser avec les lions de mer. Mais les autres plongeurs, si aimables soient-ils, ne peuvent pas s'empêcher de *parler*. Ce que je veux, c'est communier avec la terre. Même si jamais je ne l'avouerais à quiconque. Ça sonnerait trop pompeux, et je passerais pour une citoyenne de la commune de Greenpeace, République populaire de Berkeley.

A présent que j'ai laissé derrière moi la mangrove et le sable blanc, je me retrouve en pleine désolation ou quasiment. Bartolomé est une île volcanique, comme ses sœurs, mais c'est à peine si on y trouve de la terre. Il fait déjà une chaleur étouffante et pas un nuage n'est là pour adoucir l'éclat du soleil. Ça et là poussent des buissons et des touffes d'herbe, mais les uns comme les autres se raréfient à mesure que je me dirige vers le rocher du Pinacle. Pas un bruit, hormis le murmure de mes Adidas sur le basalte.

Mais... dans les flaques laissées par la marée s'agitent des crabes aux couleurs éclatantes, rouge et bleu. Vers l'intérieur des terres, j'aperçois un lézard d'une espèce unique au monde. Je passe à moins d'un mètre d'un fou à pattes bleues ; il pourrait s'envoler d'un coup d'ailes, mais ce naïf me fixe sans réagir. Un pinson de Darwin traverse un instant mon champ visuel ; c'est en étudiant cet

animal que le naturaliste a compris comment la vie s'altérerait avec le temps. Je m'émerveille de la blancheur d'un albatros. Dans les hauteurs vole une frégate. Je saisis les jumelles pendues à mon cou pour découvrir l'arrogance de ses ailes inondées de soleil, sa queue fourchue évoquant une paire de sabres d'abordage.

Dans ce coin, on ne trouve pas un des sentiers dont je priais mes touristes de ne pas s'écarter. Le gouvernement équatorien a édicté des règles strictes à ce propos. En dépit des ressources limitées dont il dispose, il s'évertue à préserver et restaurer l'environnement. Je fais gaffe où je mets les pieds, comme il sied à une biologiste.

Je compte faire le tour de la pointe est de l'île puis emprunter le sentier et l'escalier menant au sommet du pic central. Le point de vue sur l'île de Santiago est saisissant et, aujourd'hui, je serai la seule à en profiter. C'est sans doute là que je pique-niquerai. Plus tard, peut-être, je descendrai jusqu'à la crique pour faire trempette avant de repartir vers l'ouest.

Mais sois prudente, ma fille ! Tu te trouves à vingt kilomètres au sud de l'équateur. Ici, on ne rigole pas avec le soleil. Je rajuste ma casquette et m'offre une gorgée d'eau.

Petite pause pour parcourir les lieux du regard. J'ai pris un peu d'altitude, mais je la reperdrai avant d'arriver au sentier. La plage et le campement sont hors de vue. Je n'aperçois qu'un chaos rocheux débouchant sur la baie de Sullivan, une eau d'un bleu éblouissant, la masse grise de la pointe Martinez. Est-ce un faucon qui plane là-haut ? Vite, mes jumelles !

Intriguée, je les rabaisse aussitôt. Naturellement, j'ai entendu parler des soucoupes volantes – les ovnis, pour employer un terme plus respectable. Sans jamais les prendre au sérieux. Papa nous a inculqué à tous une saine dose de scepticisme. Il est ingénieur en électronique, après tout. Oncle Steve, qui est archéologue, a pas mal bourlingué de par le monde et affirme que l'inexplicable y a sa part. Sans doute ne saurai-je jamais ce que j'ai aperçu. Je reprends ma route.

Surgie de nulle part, une bourrasque de vent. Un bruit sourd. Une ombre se pose sur moi. Je lève la tête.

Impossible !

Une moto surdimensionnée, sauf qu'aucun détail ne colle, qu'elle n'a pas de roues et qu'elle flotte à trois mètres de haut dans un silence total. Sur la première des deux selles, un homme

agrippé aux poignées. Je le découvre avec une netteté confondante. Chaque seconde qui passe semble durer une éternité. La dernière fois que je me suis sentie aussi terrifiée, j'avais dix-sept ans, je roulais sous une pluie battante le long de la côte près de Big Sur, et j'ai senti la voiture glisser.

Je me suis sortie de ce coup-là. Celui-ci s'annonce plus corsé.

Un mètre soixante-quinze, visage osseux, large d'épaules, teint basané, joues grêlées par la petite vérole, nez busqué, longs cheveux noirs, moustache et barbe noires, taillées en pointe et un peu défraîchies. Une tenue tout à fait anormale pour un motard : bottes avachies, bas bruns et hauts-de-chausse, chemise à manches longues jaune safran et pas mal crasseuse... plastron d'acier, casque, cape rouge, épée à la ceinture...

Une voix, semblant issue des tréfonds du cosmos : « Êtes-vous la senora Wanda Tamberly ? »

En l'entendant, je reprends aussitôt mes esprits. Quoi qu'il m'arrive, je peux résister. L'hystérie n'est pas une obligation. Suis-je en proie à un cauchemar, à un rêve de fièvre ? Je ne le crois pas. Le soleil est trop chaud, sur mes mains comme sur les rochers, la mer trop éblouissante,

et, si je le voulais, je pourrais compter toutes les épines de ce cactus. Est-ce que je suis mêlée à un canular, au tournage d'un film, à une expérience psychologique ? Ce serait encore plus invraisemblable que cette apparition. L'inconnu parle un castillan châtié, mais avec un accent que je n'ai jamais entendu avant ce jour.

Je réussis à articuler : « Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? »

Il retrousse les lèvres. Ses dents sont horriblement gâtées. Mi-farouche, mi-désespéré, il répond : « Vite ! Je dois trouver Wanda Tamberly. Son oncle Estebéan est en danger.

— C'est moi », bafouillé-je.

Il éclate de rire. Son véhicule fond sur moi. Vite, fuir !

Il arrive à mon niveau, se penche, me passe le bras droit autour de la taille. Ses muscles sont durs comme du titane. Il me cueille comme une fleur. Mes cours d'autodéfense. Je tente une fourchette dans les yeux. Il est trop rapide. Il pare le coup sans problème. Puis il manipule un panneau de contrôle. Et, soudain, nous sommes ailleurs.

3 juin 1533 (calendrier julien)

Ce jour-là, les Péruviens apportèrent à Caxamalca une nouvelle portion du trésor censé acheter la liberté de leur roi. Luis Ildefonso Castelar y Moreno les vit arriver de loin. Il avait emmené ses cavaliers effectuer quelques manœuvres. Ils rentraient maintenant au bercail, car le soleil descendait vers les montagnes à l'ouest. Parmi les ombres qui s'allongeaient dans la vallée, le fleuve sinuait comme un ruban étincelant et la vapeur montant des sources chaudes alimentant les bains royaux se teintait d'une nuance dorée. Lamas et portefaix avançaient à la queue leu leu, épuisés par la longue route et le poids de leur fardeau. Les indigènes cessaient de travailler dans les champs pour les regarder passer, puis se hâtaient de reprendre leur tâche. L'obéissance était innée chez eux, et ce quel que

soit leur seigneur et maître.

« Prenez le commandement », dit Castelar à son lieutenant, et il talonna sa monture. Une fois à l'entrée du village, il tira les rênes et attendit la caravane.

Un mouvement sur sa gauche attira son attention. Un homme émergeait entre deux des bâtiments d'argile, aux murs blanchis et aux toits de chaume. Un homme de haute taille ; sans doute rendait-il au moins trois pouces au caballero. Ses cheveux tonsurés étaient du même marron que sa robe de franciscain, mais ni l'âge ni la petite vérole n'avaient abîmé son visage au teint pâle, et pas une de ses dents ne manquait à l'appel. Même après toutes ces semaines d'aventures, Castelar reconnut aussitôt frère Estebéan Tanaquil. Celui-ci l'identifia également.

« Bonjour, mon révérend, dit-il.

— Que Dieu soit avec vous », répondit le moine. Il s'arrêta près du caballero. La caravane parvint au niveau des deux hommes et passa devant eux. On entendit des cris de jubilation monter du village.

« Ah ! fît Castelar d'un air satisfait. C'est splendide, non ? »

Comme il n'obtenait aucune réponse, il baissa

les yeux. Le moine arborait un air chagrin. « Qu'est-ce qui vous trouble ? » demanda Castelar.

Tanaquil soupira. « Je ne puis m'en empêcher. Regardez comme ces hommes sont harassés. Pensez à l'héritage du passé qu'ils transportent et qui vient de leur être dérobé. »

Castelar se raidit. « Songeriez-vous à contester la volonté de notre capitaine ? »

C'était un moine bien étrange que celui-là, songea-t-il, et pas seulement parce qu'il s'agissait d'un franciscain alors que presque tous les religieux de l'expédition appartenaient à l'ordre des dominicains. Comment Tanaquil avait-il pu s'embarquer, et comment avait-il gagné la confiance de Francisco Pizarro, voilà qui demeurerait un mystère. Enfin, peut-être était-ce grâce à son savoir et à son affabilité, denrées fort rares dans leur compagnie.

« Non, non, bien sûr que non, protesta le moine. Et cependant... » Il laissa sa phrase inachevée.

Castelar se trémoussa sur sa selle. Il imaginait aisément les pensées qui agitaient ce crâne tonsuré. Lui-même s'était interrogé sur les actes qu'ils avaient commis l'année précédente. L'empereur Atahualpa avait accueilli

pacifiquement les Espagnols ; il les avait autorisés à prendre leurs quartiers à Caxamalca ; il était venu dans sa litière royale afin de poursuivre les négociations avec eux ; et il était tombé dans une embuscade au cours de laquelle avaient péri plusieurs centaines de ses soldats. À présent, ses sujets vidaient le pays de ses richesses dans le but de remplir une salle d'or et deux salles d'argent – le prix de sa liberté.

« Telle est la volonté de Dieu, déclara Castelar. Nous apportons Sa parole à ces païens. L'empereur est bien traité, n'est-ce pas ? Il est même entouré de ses épouses et de ses domestiques. Quant à la rançon, le Christ... » Il s'éclaircit la gorge. « ... San Jago, comme tous les généraux, sait récompenser ses soldats. »

Le moine eut un petit sourire en coin. Comme pour lui faire comprendre qu'un soldat ne devait pas se prendre pour un prêcheur. Haussant les épaules, il déclara : « Ce soir, je pourrai estimer la valeur de cette récompense.

— Ah ! oui. » Castelar se sentait soulagé d'avoir évité une dispute. Fils cadet d'un hidalgo d'Estrémadure ayant connu des jours meilleurs, il avait lui-même souhaité entrer dans les ordres, mais s'était fait chasser du séminaire à cause d'une

filles, pour s'engager dans l'armée et affronter les Français et, par la suite, suivre Pizarro dans le Nouveau Monde en quête de fortune – aussi avait-il un profond respect pour l'Église. « On m'a dit que vous examiniez chaque nouveau chargement avant qu'il soit incorporé au trésor.

— Il faut bien que quelqu'un le fasse, ne serait-ce que pour trier les objets d'art des simples bouts de métal précieux. J'ai convaincu le capitaine et son chapelain de me confier cette tâche. Les lettrés de la Cour et de l'Église seront contents d'apprendre qu'un peu de ce savoir indigène aura été préservé.

— Hum. » Castelar tirailla sur sa barbe. « Mais pourquoi travaillez-vous la nuit ?

— On vous a dit cela aussi ?

— Ça fait plusieurs jours que je suis rentré. Mes oreilles débordent de ragots.

— Votre bouche aussi, je n'en doute point. Mais j'aimerais bien m'entretenir avec vous. Votre périple était tout bonnement herculéen. »

Castelar revit en esprit les mois qui venaient de s'écouler et durant lesquels Hernando Pizarro, le frère du capitaine, les avait conduits vers l'Ouest, par-delà la cordillère, dans un paysage de sommets majestueux, de ravins vertigineux et de

torrents tonitruants, jusqu'au site côtier de Pachacamac où se dressait un temple sinistre. « Mais il ne s'est pas révélé profitable, rétorqua-t-il. En guise de prise de guerre, nous n'avons ramené que le général Chalcuchimac. Au moins toute cette engeance est-elle emprisonnée sous le même toit... Mais vous alliez me dire pourquoi vous attendiez la tombée du soir pour étudier le trésor...

— Afin de ne pas exciter la cupidité des hommes, ce qui ne ferait qu'aggraver la discorde qui règne déjà parmi nous. Il sont de plus en plus impatients de recevoir leur part de butin. Et puis, c'est la nuit que Satan déploie toute sa puissance. Mes prières neutralisent la puissance de ces objets jadis consacrés à de faux dieux. »

Le dernier portefaix passa devant eux et disparut au coin d'un mur.

« J'aimerais bien voir comment vous vous y prenez », dit Castelar. Soudain décidé : « Oui, pourquoi pas ? Je vous rejoindrai.

— Hein ? fit Tanaquil, pris de court.

— Je ne vous dérangerai pas. Je me contenterai d'observer. » La réticence du moine n'était pas feinte. « Il vous faudra d'abord obtenir la permission.

— Comment ? Mais mon grade m'en dispense. Nul n'oserait me la refuser. Pourquoi êtes-vous si hostile à cette idée ? J'aurais cru que vous apprécieriez un peu de compagnie.

— Vous risquez de vous ennuyer. Tout comme ceux qui vous ont précédé. C'est pour cela qu'ils me laissent travailler seul.

— J'ai l'habitude de monter la garde », répliqua Castelar en riant.

Tanaquil rendit les armes. « Très bien, don Luis, puisque vous insistez. Retrouvez-moi après compiles à la Maison du Serpent, ainsi qu'ils la nomment. »

Des myriades d'étoiles scintillaient au-dessus des hauts plateaux. Une bonne moitié d'entre elles était inconnue des ciels européens. Castelar frissonna et ramena sa cape sur ses épaules. Son haleine dessinait une nuée, ses bottes résonnaient sur la terre battue. Caxamalca l'entourait de toutes parts, cité spectrale dans l'obscurité. Il se félicita de porter un corselet, un casque et une épée, même s'ils lui étaient inutiles en un tel lieu. Les Indios appelaient cette terre Tavantinsuyu, les Quatre Quartiers du Monde, et ce terme lui semblait plus apte que celui de Pérou, dont personne ne connaissait l'origine, pour désigner

un empire encore plus vaste que le Saint-Empire romain. Serait-il un jour soumis, ses peuples comme ses dieux admettraient-ils un jour leur défaite ?

Cette pensée était indigne d'un chrétien. Il pressa le pas.

En voyant les sentinelles veillant sur le trésor, il se sentit rassuré. La lueur des lanternes faisait briller leurs armures, leurs piques, leurs mousquets. C'étaient bien là les rufians de fer qui avaient vogué depuis Panama, puis traversé jungles, marécages et déserts, triomphant de l'ennemi et s'emparant de ses forteresses, pour gravir une montagne affleurant le ciel, capturer le souverain des païens et imposer un tribut à sa contrée. Nul homme, nul démon ne pourrait forcer le passage, nul ne résisterait à leur prochaine offensive !

Les soldats reconnurent Castelar et le saluèrent. Frère Tanaquil l'attendait, une lanterne à la main. Il le précéda sous un linteau orné d'un serpent sculpté, mais un serpent comme jamais n'en avait vu un homme blanc, même dans le pire de ses cauchemars.

Le bâtiment était vaste et divisé en de multiples salles, édifié avec des blocs de pierre assemblés de

minutieuse façon. Le toit était en rondins, ainsi qu'il seyait à un palais. Les Espagnols avaient placé des portes à toutes les entrées, les Indios s'étant contentés de rideaux, en tissu ou en roseau. Tanaquil referma celle qu'il venait de franchir.

Des ombres se massaient dans les coins et dansaient sur des fresques impies que les prêtres avaient pris soin d'effacer à moitié. L'arrivage du jour était entreposé dans une antichambre. Castelar perçut l'éclat des métaux précieux. Pris d'un léger vertige, il se demanda combien de centaines de livres d'or et d'argent étaient déjà entassées ici.

Pour le moment, il devait se contenter d'admirer les paquets qu'il avait vu transporter ce jour. Les officiers de Pizarro les avaient déballés en hâte pour s'assurer de leur contenu, les laissant ensuite en l'état. Ils reviendraient dès demain pour procéder au pesage et au rangement. Cordes et feuilles bruissaient sous les bottes du caballero et les sandales du moine.

Tanaquil posa sa lanterne par terre et s'accroupit. Il ramassa une coupe d'or, la porta à la lumière et maugréa. Elle était cabossée et ses ornements tombaient en miettes. « Ils l'ont fait tomber par maladresse, s'ils ne l'ont pas écartée

d'un coup de pied. » Était-ce la colère qui faisait trembler sa voix ? « Ils n'ont pas plus de respect pour les objets d'art que n'en auraient des animaux. »

Castelar s'empara de l'objet en question et le soupesa. Un quart de livre, estima-t-il. « Pourquoi prendre cette peine ? dit-il. Ceci ne sera bientôt plus que du métal fondu.

— En effet », lui répondit-on avec amertume. Au bout d'un temps : « Il est prévu d'expédier quelques pièces intactes à l'Empereur, au cas où il s'intéresserait à la chose. J'ai entrepris de sélectionner les plus belles. Pizarro daignera peut-être écouter mes conseils. Mais c'est peu probable.

— Quelle différence ? Tout ceci est hideux. »

Le moine tourna vers le caballero ses yeux gris pleins de reproche. « Je vous aurais cru plus sage, plus disposé à comprendre que l'homme a bien des façons de... de louer Dieu par la beauté de ses créations. Vous êtes instruit, pourtant.

— Je parle le latin. Je sais lire, écrire et compter. J'ai appris un peu d'histoire et d'économie. Mais j'ai oublié la plupart de mes leçons, hélas.

— Et vous avez beaucoup voyagé.

— J'ai fait la guerre en France et en Italie. Je

baragouine ces deux langues.

— J'ai l'impression que vous avez aussi des notions de quechua.

— Quelques-unes. Je ne veux pas que les indigènes jouent à l'imbécile avec moi, ni qu'ils complotent quand j'ai le dos tourné. » Se sentant l'objet d'une inquisition, modérée mais pénétrante, Castelar changea de sujet. « Vous m'avez dit que vous enregistriez vos observations. Où sont le papier et la plume d'oie ?

— J'ai une excellente mémoire. Comme vous l'avez fait remarquer, il est inutile de cataloguer les objets destinés à devenir des lingots. Mais pour m'assurer qu'ils sont vierges de mauvais sorts et autres malédictions...»

Tout en parlant, Tanaquil s'affairait à classer les objets devant lui : ornements, plateaux, coupes, statuettes et autres pièces grotesques. Lorsqu'ils furent placés en rang, il plongea une main dans sa besace et en sortit un objet fort étrange. Castelar se baissa et plissa des yeux pour mieux le distinguer. « Qu'est-ce donc que cela ? demanda-t-il.

— Un reliquaire. Il contient un doigt de saint Hippolyte. »

Castelar se signa. Mais il continua son examen.

« Je n'ai jamais rien vu de semblable. » Long d'un empan environ, lisse, il était totalement noir, exception faite d'une croix de nacre incrustée sur une face et de deux cristaux placés à une extrémité, qui évoquaient davantage des lentilles que des ouvertures.

« Une pièce rare, expliqua le moine. Abandonnée par les Maures lorsqu'ils ont quitté Grenade, puis sanctifiée de par son contenu et par la bénédiction de l'Église. L'évêque qui me l'a confié m'a affirmé qu'il était particulièrement efficace contre la magie des infidèles. Le capitaine Pizarro et le frère Valverde sont convenus qu'il serait sage, et en tout cas inoffensif, de soumettre à son influence toutes les pièces du trésor inca. »

Adoptant une position plus confortable, il prit de la main gauche une petite plaque d'or ornée de l'image d'une bête et la fit tourner lentement devant les cristaux du reliquaire, qu'il tenait de la main droite. Ses lèvres remuaient sans un bruit. L'opération terminée, il reposa le premier objet et en prit un deuxième.

Castelar se mit à danser d'un pied sur l'autre.

Au bout d'un moment, Tanaquil gloussa et lui lança : « Je vous avais dit que vous finiriez pas trouver le temps long. Et j'en ai encore pour des

heures. Vous feriez mieux d'aller dormir, don Luis. »

Castelar bâilla. « Vous avez sans doute raison. Je vous remercie de votre courtoisie. »

Un souffle d'air, un bruit sourd, il se retourna vivement. L'espace d'un instant, il resta figé devant le spectacle.

Une chose venait d'apparaître près du mur. Une chose massive, lisse, sans doute métallique, pourvue de deux manches et de deux selles sans étriers... Il la distinguait avec netteté, car elle était éclairée par un bâton lumineux que brandissait le second de ses deux cavaliers. Ceux-ci portaient un vêtement moulant d'un noir absolu. Leurs têtes et leurs mains semblaient par contraste d'un blanc spectral, d'un blanc d'outre-monde.

Le moine se leva d'un bond. Il hurla quelques mots. Ce n'était pas de l'espagnol.

Castelar vit l'étonnement se peindre sur le visage des intrus. Qu'il s'agisse de sorciers ou de démons surgis de l'enfer, ils n'étaient pas tout-puissants, ils fléchiraient devant Dieu et Ses saints. L'épée du caballero jaillit du fourreau. Il fonça en hurlant : « *San Jago !* », le cri de guerre de son peuple quand il avait chassé les Maures d'Espagne. Il avait intérêt à faire du bruit pour

alerter les sentinelles et...

Le premier cavalier leva un tube. Il y eut un éclair. Castelar sombra dans l'inconscience.

15 avril 1610

Machu Picchu ! se dit Stephen Tamberly en reprenant conscience. Puis il rectifia : *Non. Pas tout à fait. Pas tel que je le connais. Quand suis-je ?*

Il se leva. Ses sens et sa raison lui dirent qu'il avait reçu une décharge d'étourdisseur électronique, sans doute un modèle du XXIV^e siècle. Ce n'était pas le plus choquant. Ce qui l'avait tétanisé, c'était l'apparition de ces deux hommes chevauchant une machine qui ne serait conçue que des milliers d'années après sa naissance.

Autour de lui se dressaient des pics qui lui étaient familiers, noyés dans la brume et d'une verdure tropicale – seules quelques plaques de neige sur le plus éloigné trahissant l'altitude du

site. Le matin déversait dans la gorge d'Urubamba des flots de lumière bleu et or. Mais il ne distinguait ni gare ni voie ferrée, et la seule route visible était celle ouverte par les Incas.

Il se tenait sur une plate-forme fixée à un mur dominant une fosse, et à laquelle on accédait au moyen d'une rampe. La cité s'étendait en contrebas ; édifices en pierres sèches, escaliers, terrasses, placettes – un panorama aussi saisissant que les montagnes elles-mêmes. Si les hauteurs étaient dignes de figurer sur une peinture chinoise, les œuvres des hommes évoquaient une gravure de la France médiévale ; sauf qu'elles étaient trop exotiques, traduisaient un esprit qui leur était propre.

Une brise fraîche lui caressa les joues. Son murmure était le seul bruit perceptible, hormis bien sûr le battement du sang à ses tempes. Pas un mouvement à la ronde. Grâce à son esprit qui tournait avec l'énergie du désespoir, il observa que le site n'avait été déserté que récemment. Si la végétation commençait à l'envahir, elle ne l'avait guère altéré, pas plus que les intempéries. Ce qui ne signifiait pas grand-chose, car Machu Picchu était encore en bon état en 1911, date de sa découverte par Hiram Bingham. Toutefois, il remarqua plusieurs structures presque intactes

qu'il se rappelait avoir vues en ruine, quand elles n'avaient pas carrément disparu. Il subsistait des vestiges des rondins et des toits de chaume. Et...

Et Tamberly n'était pas seul. Luis Castelar était accroupi à ses côtés, partagé entre la stupéfaction et la fureur. Tous deux étaient entourés d'hommes et de femmes à l'air tendu. Le scooter temporel était garé près du bord de la plate-forme.

Tamberly prit d'abord conscience des armes braquées sur lui. Puis il examina ceux qui les brandissaient. Jamais il n'avait vu des êtres semblables. Leur étrangeté accentuait encore leur uniformité. Un visage finement ciselé, des pommettes hautes, un nez fin et droit, des yeux immenses. Des cheveux aile-de-corbeau, un teint d'albâtre et des iris de couleur claire, aucune trace de barbe sur les joues des hommes. Un corps élancé, souple, athlétique. En guise de vêtements, une combinaison moulante sans couture visible, aux pieds de courtes bottes, le tout entièrement noir. Avec, pour les décorer, des motifs argentés évoquant l'art asiatique. Chez plusieurs d'entre eux, une cape de couleur vive – rouge, orange ou jaune. Un ceinturon pourvu de poches et d'étuis. Pour maintenir les longs cheveux, un simple serre-tête, une résille ou un diadème incrusté de diamants.

Ils étaient une trentaine. Tous jeunes... ou bien sans âge ? Tamberly devina que certains avaient pas mal d'années au compteur. Ça se voyait à leur fierté, à leur vivacité, à leur autorité de félins.

Castelar ne cessait de les fixer du regard. On lui avait confisqué son épée et son poignard. L'un des inconnus manipulait celui-ci. L'Espagnol fit mine de l'attaquer. Tamberly l'agrippa par le bras. « Ne tentez rien, don Luis, lui dit-il. C'est sans espoir. Invoquez les saints si vous voulez, mais restez tranquille. »

Il gronda mais obtempéra. Tamberly sentit les frissons qui l'agitaient. L'un des inconnus prononça quelques mots dans une langue faite de trilles et de ronronnements. Un autre lui intima le silence d'un geste et avança d'un pas. La grâce de ses mouvements était telle qu'on eût dit qu'il flottait. De toute évidence, c'était le mâle dominant du groupe. Il avait un nez aquilin, des yeux verts. Ses lèvres pleines esquissèrent un sourire.

« Bonjour, dit-il. Vous êtes pour nous des hôtes imprévus. »

Il s'exprimait en temporel, le langage couramment employé par les Patrouilleurs du temps et nombre de chrononautes civils ; et cette

machine ne différait guère d'un scooter de la Patrouille ; mais cet homme était sûrement un hors-la-loi, un ennemi.

Tamberly recouvra son souffle au prix d'un frisson. « En... en quelle année sommes-nous ? » demanda-t-il. Il observa les réactions de Castelar lorsqu'il entendit le frère Tanaquil s'exprimer dans une langue inconnue : stupéfaction, désarroi, résolution.

« Selon le calendrier grégorien, que vous devez sûrement connaître, nous sommes le 15 avril 1610. Je suppose que vous reconnaissez le site, ce qui n'est visiblement pas le cas de votre compagnon. »

Évidemment, se dit Tamberly. Le site que les indigènes appelleront ultérieurement Machu Picchu a été bâti par l'empereur Pachacutec dans le but d'en faire une ville sainte consacrée aux Vierges du Soleil. Il a perdu sa raison d'être lorsque Vilcabamba est devenu le centre de la résistance aux Espagnols, jusqu'à ce que ces derniers capturent et exécutent Túpac Amaru, le dernier souverain à porter le titre d'Inca avant la Résurgence andine du XXII^e siècle. Donc, les conquistadores n'avaient même pas idée de son existence, et il est resté à l'abandon, oublié de tous hormis quelques pauvres paysans, jusqu'en 1911...

Ce fut à peine s'il entendit la phrase suivante : « Je suppose en outre que vous êtes un agent de la Patrouille du temps.

— Mais *qui* êtes-vous ? lança Tamberly.

— Poursuivons donc cette conversation dans un endroit plus approprié, dit l'homme. Ceci n'est que l'aire d'atterrissage de nos éclaireurs. »

— *Hein ?* A l'intérieur de son rayon d'action – la Terre et son orbite, de l'ère des dinosaures à celle précédant l'avènement des Danelliens –, un scooter temporel était capable d'une précision de quelques secondes et de quelques centimètres. Si ces criminels s'étaient aménagé cette aire d'atterrissage, devina Tamberly, c'était afin de dissuader les Indiens du coin de venir les déranger. Les récits de la visite des mages à Machu Picchu ne survivraient pas plus d'une génération, mais le site serait de moins en moins fréquenté.

La plupart des observateurs s'égaillèrent pour vaquer à leurs occupations. Quatre gardes armés d'étourdisseurs suivirent le chef et les prisonniers. L'un d'eux portait aussi l'épée de Castelar – peut-être pour la garder en souvenir. Empruntant la rampe, puis une succession de sentiers et d'escaliers, ils s'engagèrent dans la cité. Il régnait un silence pesant, que le chef interrompit par ces

mots : « Apparemment, votre compagnon n'est qu'un soldat ordinaire, qui se trouvait avec vous par hasard. » Voyant que l'Américain acquiesçait : « Eh bien, nous allons le déposer dans un coin pendant que nous aurons une petite conversation, vous et moi. Yaron, Sarnir, vous connaissez son langage. Interrogez-le. Techniques psycho seulement, du moins pour le moment. »

Ils étaient arrivés devant un bâtiment que Tamberly identifia comme le Tombeau royal. Un mur bordait une courette où était garé un autre scooter temporel. Des rideaux iridescents aux nuances nacrées servaient de portes et de toit à cet espace à ciel ouvert. Des champs de force, se dit Tamberly, invulnérables à toute arme moins puissante qu'un missile nucléaire.

« Au nom de Dieu ! s'écria Castelar alors qu'on les séparait. Que se passe-t-il donc ? Dites-le-moi avant que je devienne fou !

— Du calme, don Luis, du calme, lui répondit Tamberly. Nous sommes leurs prisonniers. Vous avez vu de quoi leurs armes sont capables. Faites ce qu'ils vous diront. Peut-être que le Ciel nous prendra en pitié, mais nous sommes impuissants. »

L'Espagnol serra les mâchoires et suivit les

deux gardes qui l'encadraient dans un petit édifice. Le groupe du chef entra dans le plus grand. Les champs de force disparurent pour le laisser passer. Ils restèrent désactivés, ce qui permettait de voir le mur, le ciel, la liberté. Tamberly supposa qu'il était nécessaire d'aérer les lieux ; la salle où il se trouvait ne semblait pas avoir servi récemment.

Bien qu'elle soit dépourvue de fenêtres, la lumière du jour l'illuminait, encore accrue par l'intensité du champ de force faisant office de plafond. Le sol était recouvert d'une couche de matière bleue, quasiment organique, qui ployait doucement sous le pied. La table et les chaises qui meublaient cette pièce avaient des formes familières, mais elles étaient faites d'une substance noire légèrement lumineuse qui lui était inconnue. Impossible d'identifier les objets rangés dans ce qui ressemblait à une vitrine.

Les deux gardes se postèrent de part et d'autre de l'entrée. La femme avait l'air aussi impitoyable que l'homme. Le chef prit place sur une chaise et invita Tamberly à en faire autant. La substance noire semblait s'adapter au moindre de ses mouvements. Le chef désigna une carafe et deux coupes sur la table. Service en verre émaillé d'origine vénitienne, estima Tamberly. Le fruit d'un vol ? d'un pillage ? Le premier garde flotta

jusqu'à la table pour faire le service. Son maître et Tamberly prirent les coupes.

Le chef leva la sienne en souriant et murmura : « A votre santé. » Sous-entendu : *Si tu veux la conserver, tu as intérêt à filer doux.* Le vin était un chablis un rien acide, si rafraîchissant que Tamberly se demanda s'il ne contenait pas un stimulant. Le proche avenir de son époque natale maîtrisait à la perfection la physiochimie humaine.

« Bon, fit le chef sans se départir de ses manières affables. De toute évidence, vous appartenez à la Patrouille. L'objet que vous teniez est un enregistreur holographique. Et jamais la Patrouille ne laisserait un chrononaute étranger à ses services rôder autour d'un moment aussi critique. »

Tamberly sentit sa gorge se nouer, sa langue se figer. Un effet du blocage psychologique implanté durant sa formation, un réflexe conçu pour l'empêcher de révéler l'existence du voyage dans le temps à toute personne non autorisée. « Euh... Je... » Une horrible sueur froide coula sur sa peau.

« Vous avez toute ma sympathie. » Se moquait-il de lui ? « Je connais la nature de votre conditionnement. Je sais aussi qu'il opère dans les limites du bon sens. Comme nous sommes nous

aussi des chrononautes, vous êtes libre d'aborder le sujet en notre présence, même si vous répugnez à livrer les petits secrets de la Patrouille. Cela vous aiderait-il si je me présentais ? Je suis Merau Varagan. Si vous avez entendu parler de ma race, c'est sans doute sous le nom d'Exaltationnistes. »

Tamberly en savait suffisamment sur la question pour comprendre qu'il vivait un cauchemar. *Le XXXI^e millénaire était... est... sera* – seule la grammaire du temporel peut manier de tels concepts – antérieur au développement des premières machines à voyager dans le temps, mais quelques personnes sélectionnées connaissent leur existence et participent à des expéditions ; d'autres, moins nombreuses, sont recrutées par la Patrouille, comme cela se produit dans la plupart des milieux. Sauf que... cette époque a produit des surhommes, des êtres génétiquement modifiés pour explorer l'espace ; et ils ont fini par se lasser du joug que leur imposait leur propre civilisation, encore plus antique pour eux que l'âge de pierre l'est pour moi ; ils se sont rebellés, ils ont été vaincus, ils ont dû fuir ; mais ils avaient découvert l'existence du voyage temporel et, aussi extraordinaire que cela paraisse, ils s'étaient emparés de quelques véhicules ; et, « depuis lors », la Patrouille les

traque sans merci, car ils sont capables de tout, mais jamais je n'ai lu un rapport me permettant d'espérer qu'elle les « capturera » un jour...

« Même sous la torture, je ne peux rien vous dire de plus que ce que vous avez déduit, protesta-t-il.

— Quand un homme joue un jeu dangereux, répliqua Merau Varagan, il doit se préparer en conséquence. Nous n'avions pas anticipé votre présence, je l'avoue. Nous pensions que la salle du trésor serait déserte durant la nuit, abstraction faite des sentinelles devant la porte. Toutefois, nous prévoyons en permanence de tomber sur des Patrouilleurs. Raor, le kyradex. »

Avant que Tamberly ait pu s'interroger sur la signification de ce terme, la femme était à ses côtés. Un frisson d'horreur le parcourut quand il devina ce qu'elle allait faire. Il voulut se lever, fuir, se faire tuer, n'importe quoi.

Elle tira. Son arme était réglée à l'intensité minimale. Il ne perdit pas conscience mais sentit ses jambes le trahir, et il s'effondra sur son siège. Celui-ci s'adapta à sa nouvelle position et l'empêcha de choir sur la moquette bleue.

La dénommée Raor se dirigea vers la vitrine, en revint avec un objet. C'était une sorte de casque

phosphorescent, relié par un câble à un boîtier. Elle l'en coiffa. Puis elle pianota sur des touches lumineuses, sans doute un panneau de contrôle. Des symboles apparurent devant elle. Des données biologiques ? Tamberly sentit un bourdonnement monter dans son crâne, l'engloutir peu à peu, et il tomba en vrille vers son cœur ténébreux.

Puis il remonta doucement à la surface. Recouvra l'usage de ses muscles et se redressa. Il se sentait aussi détendu qu'à l'issue d'un long sommeil réparateur. Et totalement détaché de lui-même, pareil à un observateur extérieur vide d'émotion. Par ailleurs, il était totalement conscient. Tous ses sens étaient en éveil : il percevait avec une égale acuité l'odeur de sa robe et de son corps crasseux, la fraîcheur de l'air vif qui s'insinuait dans la pièce, le masque impérial et sardonique de Varagan, le boîtier dans la main de Raor, le poids du casque sur son crâne, et cette mouche sur le mur, comme pour lui rappeler que lui aussi était mortel.

Varagan se carra dans son siège, croisa les jambes, joignit les mains et demanda avec une politesse incongrue : « Vos nom et origine, s'il vous plaît.

— Stephen John Tamberly. Né le 23 juin 1937 à

San Francisco, Californie, États-Unis d'Amérique. »

Toute la vérité, rien que la vérité. Il n'avait pas le choix. Sa mémoire, ses nerfs, ses lèvres ne pouvaient qu'obéir. Le kyradex était l'inquisiteur suprême. Il n'avait même pas conscience de l'atrocité de sa condition. Un hurlement retentissait dans les profondeurs de son inconscient, mais son esprit conscient n'était plus qu'une machine.

« Quand avez-vous été recruté par la Patrouille ?

— En 1968. » La procédure était trop graduelle pour qu'il donne une date exacte. Un collègue l'avait présenté à des amis, des amateurs d'histoire qui l'avaient discrètement sondé, ainsi qu'il l'avait compris par la suite ; au bout du compte, il avait accepté de passer certains tests, dans le cadre d'un quelconque projet de recherche en psychologie appliquée ; puis était venue la grande révélation ; invité à s'engager dans la Patrouille, il avait accepté avec joie, comme l'avaient prévu ses examinateurs. Il sortait à ce moment-là d'un pénible divorce. Sans doute aurait-il hésité à accepter si cela l'avait obligé à mener une double vie. Mais il l'aurait fait quand même, impatient

qu'il était d'explorer des mondes qu'il ne connaissait jusque-là que par des archives, des ruines, des éclats de terre cuite et des squelettes ensevelis.

« Quelle est votre rang dans la hiérarchie ?

— Je ne m'occupe ni du maintien de l'ordre ni des opérations de secours. Je suis un agent de terrain, spécialisé en histoire. J'avais suivi une formation d'archéologue et travaillé avec les Quechua du XX^e siècle, puis j'avais bifurqué vers des travaux archéologiques. Cela me qualifiait d'office pour la période de la *Conquista*. J'aurais préféré étudier les sociétés précolombiennes, mais c'était bien entendu impossible – jamais je n'aurais pu passer inaperçu.

— Je vois. Depuis combien de temps appartenez-vous à la Patrouille ?

— Environ soixante ans, en temps propre. » Un Patrouilleur pouvait espérer explorer des siècles et des siècles. Entre autres avantages, il avait accès aux traitements antisénescence mis au point postérieurement au XX^e siècle. Certes, cela l'obligeait à voir ses proches vieillir et mourir, sans que jamais il puisse leur confier la vérité. La plupart des agents choisissaient donc de disparaître peu à peu de leur vie, de leur laisser

croire à un nouveau départ, de réduire les contacts au fil des ans. Car ils ne devaient à aucun prix se rendre compte que les ans ne semblaient pas avoir de prise sur les Patrouilleurs.

« De quel point de l'espace-temps êtes-vous parti pour entamer votre mission actuelle ?

— De la Californie en 1986. » Contrairement à la majorité de ses collègues, il avait conservé des liens avec sa famille et ses amis. Il avait vécu l'équivalent de quatre-vingt-dix ans et en paraissait trente, mais les épreuves l'avaient marqué et, en cette année 1986, il pouvait facilement passer pour un quinquagénaire, même si ses proches le trouvaient étonnamment juvénile. De par son activité, le Patrouilleur est voué au chagrin autant qu'à l'aventure. Arrive un moment où il en a trop vu.

« Hum, fit Varagan. Nous y reviendrons. Commencez par me décrire votre mission. Que faisiez-vous exactement à Cajamarca au siècle dernier ? »

Le nom ultérieur de la cité, observa un grain de conscience en lui tandis qu'il répondait comme un automate : « Je vous l'ai dit, je suis un historien de terrain chargé de collecter des données sur l'époque de la *Conquista*. » Il n'agissait pas

uniquement dans un but scientifique. La Patrouille devait avoir connaissance du cours exact des événements si elle voulait en préserver la réalité. Outre qu'ils contenaient souvent des erreurs, les ouvrages de référence passaient sous silence certains épisodes clés. « La Patrouille m'a fait endosser l'identité d'un franciscain, frère Estebéan Tanaquil, et s'est arrangée pour que je participe à l'expédition de Pizarro lorsqu'il est reparti pour l'Amérique en 1530. » C'était en 1507 que Waldseenmüller avait ainsi baptisé le continent. « J'avais pour mission d'observer et d'enregistrer le plus de choses possibles, sans me faire repérer bien entendu. » Ce qui ne l'avait pas empêché de tenter, dans la mesure du possible, d'atténuer la brutalité des crimes dont il était le témoin. « Comme vous le savez sans doute, cette période deviendra d'une extrême importance – dans mon avenir, mais dans votre passé – lorsque les Résurgents revendiqueront leur héritage andin. »

Varagan opina. « En effet, dit-il sur le ton de la conversation. Si les choses s'étaient passées autrement, le XX^e siècle lui-même serait fort différent. » Il sourit de toutes ses dents. « Supposons, par exemple, que lors de l'arrivée de Pizarro, il n'y ait pas eu de querelle de succession à l'issue du décès de Huayna Capac, pas de guerre

civile opposant Atahualpa à ses rivaux. Jamais cette minuscule bande d'aventuriers espagnols ne serait parvenue à renverser l'empire inca. La *Conquista* aurait exigé plus de temps et de ressources. Cela aurait affecté l'équilibre politique en Europe, alors que les Turcs devenaient menaçants et que la Réforme achevait de réduire à néant l'unité de la chrétienté.

— C'est là votre objectif ? » Au fond de lui, Tamberly savait qu'il aurait dû se montrer furieux, consterné, tout sauf apathique. Mais il était à peine curieux.

« Peut-être, répondit Varagan sans se compromettre. Cependant, les hommes qui vous ont capturé n'étaient chargés que d'une mission plus modeste : reconnaître les lieux préalablement à l'évacuation de la rançon d'Atahualpa. Ce qui, en soi, aurait pas mal chamboulé la continuité historique. » Rire. « Et assuré la préservation de ces inestimables objets d'art. Alors que vous vous contentiez d'en enregistrer des hologrammes pour le bénéfice des habitants de l'avenir.

— Pour le bénéfice de l'humanité, répondit automatiquement Tamberly.

— Vous voulez dire : pour ceux de ses membres qui sont en mesure de jouir des fruits du voyage

dans le temps, sous le vigilant patronage de la Patrouille.

— Vous projetez de transporter le trésor ici... et maintenant ? bredouilla Tamberly.

— Ce n'est que provisoire. Nous avons choisi ce lieu et ce moment pour des raisons pratiques. » Rictus de Varagan. « La Patrouille est trop active dans notre milieu d'origine. Arrogante flicaille ! » Recouvrant son calme : « Machu Picchu est tellement isolé en ce moment qu'il ne risque pas d'être affecté par des altérations du passé récent – l'inexplicable disparition de la rançon d'Atahualpa, par exemple. Mais vos collègues ne manqueront pas de se lancer à votre recherche, Tamberly. Ils exploiteront tous les indices qu'ils pourront dénicher. Mieux vaut que nous disposions dès maintenant de toutes les informations nécessaires afin de mieux contrecarrer leurs initiatives. »

Je devrais être secoué jusqu'aux tréfonds de mon être. Cette fabuleuse et impérieuse inconscience... il court le risque de créer des boucles causales dans l'histoire, de déclencher des vortex temporels, de détruire l'avenir tout entier... Non, ce n'est pas un risque à ses yeux. Il cherche délibérément à bouleverser l'espace-temps. Mais

je n'éprouve nulle horreur à cette idée. Ce casque posé sur mon crâne étouffe mon humanité.

Varagan se pencha vers lui. « Abordons à présent votre histoire personnelle. Quel lieu et quel moment considérez-vous comme votre foyer ? Avez-vous de la famille, des amis, des connaissances proches ? »

Les questions se firent de plus en plus précises. Impuissant, Tamberly livrait à son interrogateur quantité de détails révélateurs. Chaque fois que Varagan tombait sur un point qui lui semblait intéressant, il l'exploitait au maximum. La seconde épouse de Tamberly n'avait rien à craindre ; elle appartenait elle aussi à la Patrouille. Sa première épouse s'était remariée et ne faisait plus partie de sa vie. Mais... oh ! son frère Bill, et son épouse, et sa nièce, dont il avoua à Varagan qu'il la considérait comme sa fille... Le seuil s'obscurcit. Luis Castelar fit irruption dans la pièce.

Son épée fendit l'air. Le garde s'effondra, s'écrasa sur la moquette, pris de convulsions. Le sang jaillit de sa gorge, geyser d'un rouge criard remplaçant le hurlement qu'il ne pouvait plus pousser.

Lâchant son boîtier de contrôle, Raor voulut dégainer son arme. Castelar fondit sur elle.

Crochet du gauche à la mâchoire. Titubant, elle tomba sur les fesses, le fixant d'un œil éberlué. Puis sa lame s'abattit à nouveau. Varagan était déjà debout. Faisant preuve d'une saisissante agilité, il esquiva un coup qui lui aurait tranché la gorge. Pas la place de fuir. Castelar frappa d'estoc. Varagan se plaqua les mains sur le ventre. Le sang coulait entre ses doigts. Il s'adossa au mur pour ne pas tomber et cria.

Castelar ne perdit pas de temps à l'achever. L'Espagnol arracha le casque de Tamberly. Il tomba sur la moquette avec un bruit sourd. Le retour de son autonomie lui fit l'effet d'un lever de soleil.

« Il faut sortir d'ici ! cria Castelar. La cavale magique dehors... »

Tamberly se sentit vaciller. Ses jambes se dérobaient. Le caballero le soutint d'un bras. Ils émergèrent dans la courette. Le scooter temporel les attendait. Tamberly enfourcha la selle de devant, Castelar celle de derrière. Un homme vêtu de noir apparut devant eux. Poussant un cri, il saisit son pistolet.

Tamberly pianota sur la console.

11 mai 2937 av. J.C.

Machu Picchu avait disparu. Le vent soufflait de toutes parts. Plusieurs dizaines de mètres en contrebas, une rivière coulait au creux d'une vallée verdoyante. L'océan luisait dans le lointain.

Le scooter tomba. L'air gémit. Les mains de Tamberly trouvèrent le levier gravifique. Le moteur vrombit. Ils cessèrent de tomber. Il effectua un atterrissage en douceur.

Tamberly tremblait de tous ses membres. Devant ses yeux se dessinaient des oriflammes de ténèbres.

Puis il retrouva ses esprits. Constata que Castelar se tenait debout devant lui, que la pointe de son épée lui éraflait la gorge.

« Descendez de cette cavale, ordonna l'Espagnol. Tout doucement, les bras levés. Vous

n'êtes pas un saint homme. Je parierais que vous êtes un sorcier, et qu'à ce titre vous méritez le bûcher. Nous allons en avoir le cœur net. »

3 novembre 1885

Un fiacre conduisit Manse Everard du siège social de Dalhousie & Roberts – une entreprise d'import-export qui servait de couverture à la Patrouille dans ce milieu¹ – à la maison de York Place. Il s'engagea dans un fog jaunâtre pour monter sur le perron et tira sur la sonnette. Une domestique le conduisit dans une antichambre aux murs lambrissés. Il lui donna sa carte. Une minute plus tard, elle revint lui annoncer que Mrs Tamberly serait ravie de le recevoir. Laissant manteau et chapeau sur un portemanteau, il la suivit. Le chauffage était impuissant à lutter contre l'humidité, et il se félicita pour une fois d'être vêtu à la manière d'un gentleman victorien. D'ordinaire, cet accoutrement lui apparaissait

1 Voir « La Patrouille du temps » (*op. cit.*). (N.d.T.)

comme prodigieusement inconfortable. Exception faite de tels détails, l'époque était fort agréable à vivre, à condition d'être riche, en bonne santé, d'avoir le type anglo-saxon et de pratiquer le culte protestant.

Le parloir était un lieu très accueillant, bénéficiant de l'éclairage au gaz et meublé d'étagères remplies de livres. Des bûches brûlaient doucement dans la cheminée. Helen Tamberly était assise devant celle-ci, comme si elle avait besoin de réconfort. C'était une petite femme aux cheveux d'un blond tirant sur le roux ; sa robe soulignait une silhouette que bien des femmes devaient lui envier. Sa voix agrémentait l'anglais de Sa Majesté d'une nuance chantante. Mais elle était un rien tremblante. « Comment allez-vous, Mr Everard ? Asseyez-vous, je vous en prie. Désirez-vous une tasse de thé ?

— Non merci, m'dame, sauf si vous en prenez. » Il ne fit aucun effort pour dissimuler son accent américain. « Nous attendons un autre visiteur. Mieux vaudrait que nous ayons eu le temps de nous entretenir avant son arrivée.

— Certainement. » D'un signe de tête, elle intima à la servante l'ordre de prendre congé, ce que celle-ci fit sans toutefois refermer la porte.

Helen Tamberly se leva pour réparer cet oubli. « J'espère que cette pauvre Jenkins ne sera pas trop choquée, dit-elle avec un pauvre sourire.

— J'imagine qu'elle a l'habitude de constater chez ses maîtres un comportement insolite, répliqua Everard en se mettant au diapason de sa maîtrise de soi.

— En fait, nous nous efforçons de ne pas trop nous faire remarquer. Les gens ne tolèrent qu'une certaine dose d'excentricité. Si nous appartenions aux classes supérieures plutôt qu'à la bourgeoisie, nous pourrions nous permettre davantage d'entorses à la bienséance ; mais nous serions alors beaucoup trop visibles. » Elle s'avança sur le tapis pour lui faire face, les poings serrés. « Assez de banalités, reprit-elle d'une voix trémulante. C'est la Patrouille qui vous envoie. Vous êtes un agent non-attaché, c'est ça ? Cela concerne Stephen. Forcément. Dites-moi tout. »

Sans craindre les oreilles indiscrètes, il lui répondit en anglais, jugeant que l'emploi du temporel ne ferait que la déstabiliser davantage. « Oui. Pour le moment, nous n'avons aucune certitude. Il est... porté disparu. Il ne s'est jamais présenté au rapport. Comme vous le savez sans doute, il était attendu à Lima en 1535, plusieurs

mois après la fondation de cette ville par Pizarro. Nous y avons un avant-poste. Nous avons mené une enquête discrète, de laquelle il ressort que frère Estebéan Tanaquil a mystérieusement disparu deux ans auparavant, à Cajamarca. J'ai bien dit « disparu » – il n'a été victime ni d'un crime, ni d'un accident. » Lugubre : « Rien d'aussi simple, hélas.

— Alors il est peut-être en vie ? s'écria-t-elle.

— On peut l'espérer. Je ne peux rien vous promettre, hormis que la Patrouille va se défoncer pour... euh... je vous demande pardon. »

Elle partit d'un rire forcé. « Ce n'est rien. Si vous venez de la même époque que Stephen, vous avez le même langage que lui, n'est-ce pas ?

— Eh bien, nous sommes tous les deux originaires des États-Unis du milieu du XX^e siècle. C'est pour cela qu'on m'a demandé de mener l'enquête. Le fait que nous soyons issus du même contexte peut m'aider dans mes démarches.

— On vous a *demandé*, répéta-t-elle dans un murmure. Personne ne donne d'ordres à un agent non-attaché, personne excepté un Danellien.

— Ce n'est pas tout à fait exact », dit-il, un peu gêné. Son statut – il était libre d'aller où et quand il le souhaitait, sans être lié à un milieu précis, et

jouissait d'une autonomie certaine – était parfois pour lui une source d'embarras. C'était par nature un homme sans prétention, qui ne sortait en rien de l'ordinaire.

« C'est fort aimable à vous de le dire, répliqua-t-elle en faisant des efforts visibles pour ne pas pleurer. Asseyez-vous, je vous en prie. Fumez si vous le souhaitez. Vous êtes sûr que vous ne voulez pas du thé et des biscuits, voire une goutte de brandy ?

— Plus tard peut-être, merci. Mais je vais sortir ma pipe puisque vous m'y invitez. » Il attendit qu'elle se soit rassise devant la cheminée pour prendre place dans le fauteuil placé face au sien, sans doute celui de Steve Tamberly. Les flammes bleues frémissaient au-dessus des bûches.

« J'ai traité quelques affaires semblables par le passé... je veux parler de mon passé, bien entendu, commença-t-il. La première chose à faire est d'en apprendre le plus possible sur l'agent porté disparu. Ce qui m'amène à interroger tous ses proches. Si je suis arrivé un peu en avance, c'est dans l'espoir que nous fassions connaissance, vous et moi. Un Patrouilleur qui s'est rendu sur place nous rejoindra dans un moment pour nous faire part de ses découvertes. J'espère que vous ne m'en

voudrez pas d'avoir pris ces dispositions sans vous consulter.

— Oh ! non. » Elle inspira à fond. « Mais j'ai une question à vous poser au préalable. J'ai toujours eu des problèmes pour assimiler la logique temporelle, même lorsque j'emploie la langue idoine. Mon père était professeur de physique à l'université et il m'est difficile de mettre de côté la stricte causalité qu'il m'a inculquée. Stephen... a eu des ennuis dans le Pérou du XVI^e siècle. Peut-être que la Patrouille va le sauver, mais peut-être pas. Il y aura un rapport dans les archives. Vous ne pouvez pas commencer par le consulter ? Ou alors faire un petit saut et interroger votre moi futur ? Pourquoi devons-nous nous infliger cette épreuve ? »

Elle devait être terriblement bouleversée pour poser une telle question, car elle avait également suivi une formation à l'Académie de la Patrouille – établie dans l'Oligocène, soit bien longtemps avant le début de l'histoire de l'humanité afin de ne pas affecter celle-ci. Everard n'avait pas le cœur à le lui reprocher. Bien au contraire, il n'en appréciait que davantage le courage qui devait lui être nécessaire pour afficher un tel calme. Par ailleurs, la nature de son travail ne l'exposait pas aux dangers et aux paradoxes du temps. Idem pour son époux – ce

n'était qu'un observateur, quoique clandestin –, du moins jusqu'à ce que ceux-ci ou ceux-là aient causé sa disparition.

« Vous savez bien que cela nous est interdit. » Il conserva une voix posée. « Il est facile à une boucle causale d'évoluer en vortex temporel. Ce qui entraînerait toutes sortes de catastrophes, la moins importante étant l'annulation pure et simple de l'opération. Par ailleurs, toute tentative en ce sens serait futile. Et si ces fameuses archives n'étaient que les traces d'événements qui ne se sont jamais produits ? Imaginez l'influence sur nos actes d'une connaissance que nous jugerions prédéterminée. Non, nous devons faire le sale boulot en respectant la causalité dans la mesure du possible, afin de *rendre* réels nos réussites ou nos échecs. »

Car la réalité est conditionnelle. C'est comme un front de vagues sur l'océan. Que ces vagues – les ondes de probabilité de ce chaos qu'est le soubassement quantique – changent de cadence, et voilà que tout le moirage d'écume et de vaguelettes qu'elles dessinaient change d'aspect pour devenir autre chose. Les physiciens entrevoyaient cette réalité dès le XX^e siècle. Mais il a fallu l'avènement du voyage dans le temps pour quelle affecte le genre humain.

Si vous vous rendez dans le passé, le passé devient votre présent. Vous disposez du même libre arbitre que précédemment. Vous ne vous êtes imposé aucune contrainte. Et vous ne pouvez qu'influer sur le cours des choses.

Normalement, les conséquences sont négligeables. C'est comme si le continuum spatio-temporel était un maillage de rubans en caoutchouc, qui reprendrait sa configuration initiale après avoir subi les effets d'une altération. Oui, normalement, vous faites partie de ce passé. Il a existé un frère Tanaquil ayant participé à l'expédition de Pizarro. Cela a « toujours » été vrai, et le fait qu'il soit né bien des siècles plus tard est tout à fait secondaire. S'il commet des anachronismes mineurs, ceux-ci n'auront aucune importance ; ils susciteront des commentaires, mais leur souvenir se perdra. Quant à savoir si la réalité subit ou non en permanence une quantité infinie de changements insignifiants, cette question relève de la philosophie.

Mais il existe des actions déterminantes. Supposons qu'un dingue se rende au V^e siècle et offre des mitrailleuses à Attila ? Ce type de délit est si outrancier qu'il est facile de le prévenir. Mais quid d'un changement plus subtil ?... La révolution bolchevique de 1917 a failli échouer.

Seuls le génie et l'énergie de Lénine lui ont permis de la mener à bien. Supposons que vous vous rendiez au XIX^e siècle et empêchiez ses parents de se rencontrer ? Jamais l'Empire russe ne deviendrait l'Union soviétique, et les conséquences de cette altération influeraient sur toute l'histoire ultérieure. Quant à vous, le responsable, vous ne seriez en rien affecté, vu que vous vous trouveriez en amont ; mais si vous deviez regagner l'avenir, vous découvririez un monde totalement différent, un monde où vous n'auriez probablement jamais vu le jour. Vous existeriez, certes, mais sous la forme d'un effet sans cause, qui ne devrait son existence qu'à l'anarchie constituant la fondation de l'existence même.

Lorsque fut construite la première machine à voyager dans le temps, les Danelliens apparurent, ces surhommes demeurant dans l'avenir lointain. Ils édictèrent les règles du voyage temporel et créèrent la Patrouille pour les faire respecter. A l'instar de la majorité des policiers, nous sommes au service de ceux qui respectent la loi ; nous les sortons du pétrin lorsque cela nous est possible ; nous apportons aux victimes de l'histoire toute l'assistance que nous pouvons leur apporter. Mais notre première mission est de protéger et de

préserver cette histoire, car c'est elle qui aboutira en fin de compte à l'avènement des glorieux Danelliens.

« Excusez-moi, dit Helen Tamberly. C'était une question stupide. Mais je suis... tellement inquiète. Stephen était censé s'absenter trois jours, pas davantage. Six ans pour lui, trois jours pour moi. Il voulait disposer d'un peu de temps pour se réadapter au milieu victorien, se promener en ville et reprendre peu à peu ses bonnes habitudes, afin de ne pas éveiller les soupçons des domestiques ou de nos amis. Mais ça fait une semaine ! » Elle se mordit la lèvre. « Pardonnez-moi. Je ne me contrôle plus, j'en ai peur.

— Bien au contraire. » Everard attrapa sa pipe et sa blague à tabac. Il avait besoin d'un peu de confort pour faire face à une telle angoisse. « Les couples aimants comme le vôtre inspirent bien des regrets au vieux célibataire que je suis. Mais revenons à nos moutons. Cela vaut mieux, pour vous comme pour moi. Vous êtes originaire de l'Angleterre de ce siècle, n'est-ce pas ? »

Elle acquiesça. « Je suis née en 1856, à Cambridge. À dix-sept ans, je me suis retrouvée orpheline mais disposant d'une modeste pension, et je me suis plongée dans les lettres classiques,

devenant une sorte de bas-bleu, puis j'ai été recrutée par la Patrouille. Stephen et moi nous sommes connus à l'Académie. En dépit de notre différence d'âge – laquelle n'a aucune importance à nos yeux, grâce à Dieu –, nous... nous sommes plu, et nous nous sommes mariés une fois notre formation achevée. Il était d'avis que je n'aimerais pas son époque natale. » Grimace. « Je l'ai visitée, et il avait raison. Quant à lui, il se sentait... il se sent heureux ici et maintenant. Sa persona est celle d'un employé américain de Dalhousie & Roberts. Lorsque je dois m'absenter dans le cadre de mon travail, ou me consacrer à celui-ci à mon domicile... eh bien, il est rare qu'une femme se livre à de telles activités, mais cela n'a rien d'extraordinaire. Marie Sklodowska – la future madame Curie – entrera à la Sorbonne dans quelques années à peine.

— Et les habitants de ce milieu, contrairement à ceux du mien, ont tendance à ne pas se mêler des affaires d'autrui. » Everard s'affaira à bourrer sa bouffarde. « Euh... je présume que vous avez davantage d'activités communes que la plupart des couples de cette époque.

— Oh ! oui. » Son enthousiasme était pathétique. « À commencer par nos vacances, dans cette époque et dans les autres. Nous

sommes tombés amoureux du Japon archaïque, que nous avons visité à plusieurs reprises. » Ce pays était suffisamment isolé, sa population suffisamment fruste, pour que la Patrouille l'ouvre de temps à autre à des visiteurs exotiques, se dit Everard. « Nous nous sommes aussi lancés dans les activités manuelles, la poterie, par exemple ; c'est lui qui a fabriqué ce cendrier... » Elle se tut, visiblement bouleversée.

Everard se hâta d'enchaîner : « Votre spécialité est la Grèce antique, je crois ? » L'homme qui l'avait accueilli à l'antenne de la Patrouille n'avait pu le lui confirmer.

« Les colonies ioniennes, en particulier durant les VII^e et VI^e siècles av. J.C. » Soupir. « Vu mes origines nordiques, la Patrouille m'interdit hélas de les étudier sur le terrain. » Elle s'efforça de se ressaisir. « Mais, comme je vous l'ai dit, nous avons déjà vu bien des merveilles. » Avec l'équipement adéquat, encadrés par des guides vigilants. « Non, je n'ai aucune raison de me plaindre. » Son vernis de stoïcisme se fendilla néanmoins. « Si Stephen... si vous le retrouvez... pensez-vous qu'il se laissera convaincre de demander un poste sédentaire comme le mien ? »

Un silence pesant s'instaura, qu'Everard rompit

en craquant son allumette. Il savoura la fumée dans son palais et la chaleur du fourneau dans sa main. « N'y comptez pas trop, répondit-il. Et puis, les bons historiens de terrain sont rares. Comme tous les agents de qualité. Sans doute n'avez-vous pas idée de nos besoins en personnel. C'est grâce à des agents comme vous que des agents comme lui peuvent travailler. Sans parler des non-attachés comme moi. La plupart du temps, nous rentrons à la maison sans problème. »

Le travail d'un Patrouilleur n'avait rien à voir avec l'aventure échevelée. Il nécessitait de solides connaissances. Des agents comme Steve rassemblaient les données brutes sur le terrain, des agents comme Helen compilaient leurs rapports et en tiraient de précieux enseignements. Les observateurs introduits en Ionie lui procuraient bien plus d'informations que n'en recelaient les chroniques et les reliques ayant survécu jusqu'au XIX^e siècle ; mais ils ne pouvaient pas effectuer le travail dont elle se chargeait, c'est-à-dire interpréter lesdites informations et en tirer une synthèse qui servirait aux prochaines missions d'observation.

« Un jour, il faudra qu'il trouve un poste moins dangereux. » Elle rougit. « Je refuse de fonder une famille tant qu'il ne s'y sera pas décidé.

— Oh ! je suis sûr qu'il finira par demander une mutation pour un poste administratif », répondit Everard. *Si nous réussissons à le sauver.* « Un jour viendra où il aura bien trop d'expérience pour que nous le laissions crapahuter où bon lui semble. Il devra se contenter de superviser de jeunes agents. Euh... peut-être devra-t-il adopter l'identité d'un colon espagnol pendant quelques décennies. Si vous pouviez l'accompagner, cela vaudrait mieux pour tout le monde.

— Quelle aventure ! Je pense que je saurai m'adapter. Nous n'avions pas l'intention de rester victoriens toute la vie.

— Et vous avez déjà éliminé l'Amérique du XX^e siècle. Hum... quels liens a-t-il conservés dans ce milieu ?

— Il est issu d'une vieille famille californienne. Avec de lointaines attaches péruviennes. L'un de ses arrière-grands-pères était un capitaine au long cours, qui avait épousé une jeune fille de Lima et l'avait ramenée au pays. Ce qui explique peut-être son intérêt pour le Pérou. Comme vous le savez sans doute, il a fait des études d'anthropologie, puis il s'est orienté vers l'archéologie, qu'il a pratiquée sur le terrain là-bas. Il a un frère qui vit à San Francisco. Son premier mariage s'est

terminé par un divorce, peu avant qu'il entre dans la Patrouille. Cela date – ou plutôt datera – de 1968. Il a démissionné de son poste à l'université et a raconté à ses proches qu'une institution indépendante avait accepté de financer ses recherches personnelles. Ce qui expliquait ses absences aussi fréquentes que prolongées. Il conserve un pied-à-terre dans cette ville afin de garder le contact avec ses proches, et il n'a aucune intention de couper les ponts avec eux pour le moment. Il devra bien le faire un de ces jours, mais...» Sourire. « Il m'a dit qu'il tenait à assister au mariage de sa nièce préférée et à faire sauter son bébé sur ses genoux. Il lui tarde de devenir un grand-oncle gâteau. »

Everard ne releva pas ses erreurs de concordance des temps. Celles-ci étaient inévitables, à moins d'opter pour le temporel. « Sa nièce préférée, hein ? murmura-t-il. Ce genre de personne peut m'être utile, elle risque d'en savoir beaucoup et de parler sans crainte d'éveiller les soupçons. Que savez-vous sur elle ?

— Elle s'appelle Wanda et elle est née en 1965. La dernière fois que Stephen m'a parlé d'elle, elle suivait des études de... de biologie à l'université de Stanford. En fait, il a organisé son départ en mission depuis la Californie afin de rendre visite à

sa famille en... oui, c'est ça : en 1986.

— Je crois que j'ai intérêt à rencontrer cette Wanda. »

On toqua à la porte. « Entrez », dit la maîtresse de maison.

La domestique apparut. « Il y a un monsieur qui demande à vous voir, madame, annonça-t-elle. Un Mr Bassecase, si j'ai bien compris. » La mine soudain réprobatrice : « Un gentleman de couleur.

— C'est le Patrouilleur dont je vous ai parlé, murmura Everard à son hôtesse. Il est en avance.

— Faites-le entrer. »

Julio Vasquez paraissait bel et bien déplacé : petit, trapu, le teint basané, les cheveux noirs, le visage aplati et le nez busqué. Quoique né au XXII^e siècle, c'était un Andin de pure souche ou quasiment, se rappela Everard. Mais le quartier était sans nul doute coutumier des visiteurs exotiques. Non seulement Londres était le centre d'un empire à l'échelle mondiale, mais en outre, York Place donnait sur Baker Street.

Helen Tamberly souhaita la bienvenue au visiteur et demanda à sa domestique de préparer du thé. La Patrouille l'avait guérie du racisme propre à l'ère victorienne. Ils reprirent la conversation en temporel, car elle ne parlait ni

l'espagnol ni le quechua, et quant à Vasquez, l'anglais était une langue trop étrangère à son milieu et à ses activités de Patrouilleur pour qu'il ait pris la peine d'en acquérir plus que des rudiments.

« Je n'ai pas appris grand-chose, commença-t-il. L'entreprise n'était pas aisée, d'autant que je n'ai guère eu de temps pour la préparer. Aux yeux des Espagnols, je n'étais qu'un Indio parmi tant d'autres. Impossible de les approcher, encore moins de les interroger. J'aurais eu droit au fouet pour punir mon insolence, voire à une exécution pure et simple.

— Les conquistadores étaient d'authentiques salop... rufians, c'est bien connu, remarqua Everard. Si je me souviens bien, Pizarro n'a même pas daigné libérer Atahualpa après que sa rançon eut été versée. Non, il a organisé un procès bidon et l'a fait condamner à mort. Enterré vivant, c'est ça ?

— Sa sentence a été commuée en garrottage après qu'il eut accepté le baptême, corrigea Vasquez, et nombre d'Espagnols, y compris Pizarro, ont eu honte de leurs agissements par la suite. Ils craignaient qu'Atahualpa, une fois libéré, ne soulève le peuple contre eux. Par la suite, c'est

ce qu'a fait Manco II, leur empereur fantoche. » Un temps. « Oui, la *Conquista* ne fut qu'une succession d'atrocités – massacres, pillages, asservissements... Mais vous avez appris l'histoire dans des écoles anglophones, mes amis, et l'Espagne a été des siècles durant la rivale de l'Angleterre. La propagande relative à ce conflit a perduré. En vérité, les Espagnols, Inquisiteurs compris, n'étaient ni pires ni meilleurs que les autres conquérants de cette époque, et on trouvait même des gens de bien parmi eux. Cortés en personne, et même Torquemada, ont tenté d'obtenir un semblant de justice pour les indigènes. N'oubliez pas que ces populations ont survécu sur toute l'étendue de l'Amérique latine, notre terre ancestrale, alors que les Anglais, et leurs successeurs *yanquis* et canadiens, n'ont pas fait dans la dentelle.

— *Touché*¹, dit Everard.

— S'il vous plaît, murmura Helen Tamberly.

— Mes excuses, senora, dit Vasquez en s'inclinant sur son siège. Je ne souhaitais pas vous insulter, seulement vous faire appréhender les difficultés que j'ai rencontrées. Apparemment, le moine et le caballero sont entrés une nuit dans le

1 En français dans le texte. (*N.d.T.*)

bâtiment où était entreposé le trésor. Comme ils n'avaient pas réapparu au lever du jour les sentinelles, inquiètes, ont ouvert la porte.

Personne à l'intérieur. Toutes les entrées étaient surveillées. Quantité de rumeurs se sont répandues. J'en ai eu des échos par les Indiens, que je ne pouvais pas non plus interroger en détail. J'étais un étranger à leurs yeux, souvenez-vous, et ils se méfiaient de tout ce qui ne venait pas de leur village natal. Les bouleversements qui agitaient leur empire m'ont permis de justifier ma présence dans leur cité, mais mon alibi n'aurait pas résisté à un examen poussé si quelqu'un s'y était intéressé de trop près. »

Everard tira sur sa pipe. « Hum, fit-il en exhalant un nuage de fumée. Je présume que Tamberly avait accès à chaque nouvel arrivage de métal précieux, sous prétexte de le bénir ou quelque chose comme ça. En fait, il enregistrerait des hologrammes des objets d'art pour le bénéfice des générations futures. Mais qui est ce caballero dont vous parlez ? »

Vasquez haussa les épaules. « Je sais qu'il s'appelait Luis Castelar et que c'était un officier de cavalerie qui s'était distingué lors de la campagne. Certains le soupçonnaient d'avoir subtilisé le

trésor, mais d'autres affirmaient que c'était impensable de la part d'un homme d'honneur comme lui, et que jamais le bon frère Tanaquil n'aurait accepté d'être son complice. Pizarro a longuement interrogé les sentinelles, mais on m'a dit qu'il a fini par s'assurer de leur honnêteté. Le trésor était toujours là, après tout. De l'avis général, cette histoire puait la sorcellerie. L'hystérie menaçait de gagner les troupes lorsque je suis parti. Cela risque d'avoir de graves conséquences.

— L'histoire telle que nous la connaissons n'en fait pas état, grommela Everard. Ce segment d'espace-temps est-il vraiment crucial ?

— La *Conquista* dans son ensemble est une période clé de l'histoire du monde. Quant à cet épisode... qui sait ? Nous n'avons pas cessé d'exister, bien que nous soyons en aval par rapport à lui.

— Ce qui ne prouve pas que ça durera », répliqua Everard. *Nous risquons de n'avoir jamais existé, pas plus que le monde qui nous a engendrés. Une annihilation encore pire que la mort.* « La Patrouille va concentrer tous ses efforts sur ces quelques jours ou ces quelques semaines. En faisant preuve d'une extrême prudence, ajouta-

t-il à l'intention d'Helen Tamberly. Qu'est-ce qui a pu se produire ? En avez-vous une idée, agent Vasquez ?

— Un commencement d'idée, peut-être, répondit l'intéressé. Je pense qu'une ou plusieurs personnes équipées d'un véhicule temporel projetaient de s'emparer de la rançon.

— Oui, cela me paraît plausible. Entre autres instructions, Tamberly était censé surveiller l'évolution de la situation et prévenir la Patrouille au moindre signe suspect.

— Comment l'aurait-il pu à moins de revenir en aval ? demanda son épouse.

— Il laissait des messages enregistrés dans des émetteurs de radiations Y ayant l'aspect de cailloux ordinaires, expliqua Everard. On a inspecté les points de dépôt convenus, sans rien trouver excepté des rapports de routine portant sur ses observations.

— J'ai dû interrompre ma mission pour effectuer cette enquête, reprit Vasquez. Je travaillais une génération plus tôt, durant le règne de Huayna Capac, le père d'Atahualpa et de Huascar. Nous ne pouvons pas comprendre la *Conquista* sans explorer au préalable la grande civilisation complexe qu'elle a détruite de fond en

comble. » Un immense empire s'étendant de l'Équateur au Chili, de la côte du Pacifique aux sources de l'Amazone. « Et... il semble que des étrangers aient visité la cour de cet Inca en 1524, environ un an avant sa mort. Ils ressemblaient à des Européens et on les a considérés comme tels ; des rumeurs de lointains visiteurs étaient parvenues jusqu'à l'Empire. Ils sont repartis au bout d'un temps, sans que personne ne sache où ils allaient. Mais lorsque j'ai été convoqué en aval, je venais de découvrir qu'ils avaient essayé de convaincre Huayna de ne pas donner trop de pouvoir à Atahualpa, car il risquait de se poser en rival de Huascar. Ils ont échoué ; le vieux bonhomme était têtu. Mais l'existence d'une telle tentative est en soi significative, non ? »

Everard poussa un sifflement. « Bon Dieu, oui ! Avez-vous des indices sur l'identité de ces visiteurs ?

— Non. Rien de concret. Ce milieu est particulièrement impénétrable. » Vasquez se fendit d'un sourire en coin. « Après avoir affirmé que les Espagnols n'étaient pas des monstres selon les critères du XVI^e siècle, je me dois de préciser que l'Empire inca n'avait rien d'une nation paisible et peuplée d'innocents. C'était un État qui pratiquait l'expansionnisme tous azimuts. Un État

totalitaire, qui plus est ; la vie y était régentée dans les moindres détails. Sans excès de cruauté ; les sujets qui se conformaient à la loi étaient plutôt bichonnés. Mais malheur à ceux qui se rebellaient. Les nobles eux-mêmes n'avaient pratiquement aucune liberté. Seul l'Inca, le divin souverain, jouissait de ce privilège. Imaginez les difficultés que rencontre un étranger souhaitant s'intégrer, même s'il appartient à la même ethnie. A Caxamalca, j'affirmais être un fonctionnaire chargé de rédiger un rapport à l'intention de mes supérieurs. Avant l'arrivée de Pizarro, jamais je n'aurais pu maintenir une telle couverture. Et je n'ai pu recueillir que des informations de seconde ou de troisième main. »

Everard acquiesça. Comme presque tous les grands événements de l'histoire, la *Conquista* n'était ni une atrocité absolue ni une totale bénédiction. Cortés avait mis un terme aux horribles sacrifices humains des Aztèques, Pizarro avait introduit sur le continent sud-américain l'embryon du concept de dignité individuelle. L'un comme l'autre avaient eu des alliés indiens, qui avaient adhéré à leur cause pour d'excellentes raisons.

Enfin, le devoir d'un Patrouilleur n'était pas de donner des leçons de morale. Il devait préserver ce

qui *était*, du début à la fin des temps, et aussi protéger et sauver ses camarades.

« Continuons à discuter, proposa-t-il. Nous trouverons bien des idées susceptibles de nous faire avancer. Mrs Tamberly, je vous assure que jamais nous n'abandonnerons votre époux à son sort. Peut-être est-il impossible de le sauver, mais ça ne nous empêchera pas de tout tenter pour y parvenir. »

Jenkins servit le thé.

30 octobre 1986

Surprenant, ce Mr Everard. Ses lettres et ses coups de fil de New York semblaient émaner d'un intellectuel du genre courtois. En le découvrant en chair et en os, j'ai l'impression d'avoir affaire à un boxeur au nez cassé. Quel âge peut-il bien avoir – quarante ans ? Difficile à dire. A le voir, il a pas mal bourlingué.

Mais peu importe son physique. (Je suis sûr que je le trouverais sexy si les circonstances s'y prêtaient. Ce qui n'arrivera pas. Et ça vaut mieux. Zut !) Il parle d'une voix posée, emploie des formules un peu surannées, à l'oral comme à l'écrit.

Franche poignée de mains. « Ravi de faire votre connaissance, Miss Tamberly, dit-il de sa voix de basse. C'est fort aimable à vous de vous être

déplacée. » Rendez-vous a été pris dans le hall de son hôtel du centre-ville.

« Eh bien, ça concerne mon oncle unique et préféré, non ? » lui lancé-je.

Il acquiesce. « J'aimerais m'entretenir avec vous à son sujet. Euh... puis-je me permettre de vous offrir un verre ? Ou de vous inviter à dîner ? Je risque de vous retenir un bout de temps. »

Prudence. « Merci, mais commençons par discuter. Et puis, pour être franche, je suis trop tendue pour le moment. Si on se baladait un peu ?

— Pourquoi pas ? Il fait un temps splendide et ça fait des années que je n'ai pas mis les pieds à Palo Alto. On va faire un tour sur le campus ? »

Un temps splendide, oui, l'été indien déployant sa gloire avant l'arrivée de la pluie. Encore quelques jours de ce régime, et on va avoir droit au smog. Pour l'instant, le ciel est d'un azur uniforme et le soleil lance sur nous ses feux d'or. Je vais pouvoir admirer les eucalyptus vert pâle et argent, au parfum entêtant. En dépit des circonstances (mais qu'est-ce qui est arrivé à oncle Steve ?), je ne peux m'empêcher d'être excitée. Imaginez, un authentique détective privé !

Nous sortons et tournons à gauche. « Que voulez-vous exactement, Mr Everard ?

— Vous interroger, comme je vous l’ai expliqué. J’aimerais que vous me parliez du Dr Tamberly. Peut-être que vous me fournirez quelques indices. »

La fondation qui emploie oncle Steve a bien fait d’engager cet homme. Certes, tonton représente pour elle un certain investissement. C’est pour son compte qu’il effectue des recherches en Amérique du Sud. Il me tarde de lire le livre qu’il va en tirer. Son succès ne pourra que rejaillir sur ladite fondation. Sans parler des avantages fiscaux qu’elle en retirera. Non, pas question de me laisser aller à ce genre de cynisme. C’est bon pour les bizuths.

« Mais pourquoi moi ? Mon père est plus proche de lui. Il pourra sûrement vous en dire davantage.

— Peut-être. J’ai également l’intention de le voir, ainsi que son épouse. Mais, à ce que l’on m’a dit, vous êtes la nièce préférée de votre oncle. Je parierais qu’il vous a révélé certains détails sur lui – rien d’extraordinaire, rien qui ne vous ait frappée, sans doute, mais des petits détails susceptibles de m’éclairer sur sa personnalité, de m’orienter dans certaines directions. »

Je déglutis. Six mois sans donner de nouvelles,

sans même envoyer une carte postale. « La fondation n'a aucune idée sur ce qui a pu lui arriver ?

— Vous m'avez déjà posé cette question, me rappelle Everard. Il a toujours souhaité travailler en indépendant. C'est à cette condition qu'il a accepté le financement. Nous savons qu'il comptait aller dans les Andes, mais c'est à peu près tout. Cette région est très vaste. Les autorités des pays concernés ne nous ont rien appris de concret. »

J'hésite à poursuivre, de peur de sombrer dans le mélodrame, mais... « Craignez-vous un acte de malveillance ?

— Nous n'avons aucune information dans ce sens, Miss Tamberly. Espérons que non. Peut-être qu'il a pris un risque de trop et que... Mais passons. Il m'importe avant tout de mieux le connaître. » Il sourit. Cela plisse son visage. « Pour ce faire, je dois commencer par faire la connaissance de ses proches.

— Il a toujours été... comment dirais-je réservé. Jaloux de son intimité.

— Mais il avait un faible pour vous. Puis-je vous poser quelques questions personnelles, pour commencer ?

— Allez-y. Je ne vous garantis pas que j'y répondrai.

— N'ayez crainte, ça n'ira pas très loin. Vous étudiez à Stanford et vous entamez votre année de maîtrise, c'est cela ? Dans quelle discipline ?

— La biologie.

— Un peu vague comme réponse, non ? »

Ce n'est pas un crétin. « Eh bien, je m'intéresse surtout aux transitions évolutionnistes. Sans doute m'orienterai-je vers la paléontologie.

— Prochaine étape : le doctorat. C'est ça ?

— Oh ! oui. Si on veut faire de la science, passer une thèse est indispensable.

— Vous ressemblez davantage à une athlète qu'à une polarde, si je puis me permettre.

— Je pratique le tennis, ainsi que la randonnée. J'adore la nature et la chasse aux fossiles me permet d'assouvir cette passion. » Sur une impulsion : « J'ai décroché un job formidable pour l'été prochain : guide touristique dans les îles Galapagos. Une plongée dans le Monde perdu. » Soudain, voilà que mes yeux se brouillent. « C'est oncle Steve qui me l'a dégoté. Il a des amis en Équateur.

— Ça a l'air passionnant. Vous parlez

l'espagnol ?

— Presque couramment. On partait souvent en vacances au Mexique quand j'étais petite. J'y vais encore de temps à autre, et j'ai aussi visité l'Amérique du Sud...»

C'est un type vraiment sympa. « Aussi confortable qu'une vieille chaussure », comme dirait papa. On s'est assis sur un banc pour bavarder, on est allés boire une bière à la cafétéria et il a fini par m'inviter à dîner. Rien de trop huppé ni de trop romantique. Mais ça valait la peine de sécher quelques cours. Je lui ai raconté pas mal de choses.

Bizarrement, il ne m'a quasiment rien dit sur lui.

Je m'en rends compte alors qu'il me souhaite une bonne nuit après m'avoir raccompagnée à ma piaule. « Vous m'avez été fort utile, Miss Tamberly. Peut-être encore plus que vous ne le pensez. Je contacterai vos parents dès demain. Ensuite, sans doute repartirai-je pour New York. Tenez. » Il attrape son portefeuille, en sort une carte de visite. « Si un détail vous revient en mémoire, n'hésitez pas à m'appeler – en PCV. » Mortellement sérieux : « Contactez-moi sans délai s'il vous arrive quelque chose qui vous paraît

étrange. J'insiste. Ce genre d'affaire peut rapidement devenir dangereux. »

Oncle Steve serait-il un agent de la CIA ? Soudain, la soirée semble se rafraîchir. « Okay. Bonne nuit, Mr Everard. » Je saisis la carte de visite et m'empresse de rentrer chez moi.

11 mai 2937 av. J.C.

« Quand j'ai vu qu'ils relâchaient leur vigilance et se mettaient à bavarder, dit Castelar, j'ai invoqué San Jago et je leur ai sauté dessus. J'ai terrassé le premier d'un coup de pied dans le cou. Puis je me suis retourné et j'ai cassé le nez du second avec le tranchant de la main, *comme ça*. » Mouvement vif et brutal. « Il s'est effondré à son tour. J'ai récupéré mon épée, je les ai achevés tous les deux et je suis parti à votre recherche. »

Pas la moindre trace de vantardise dans sa voix. Les Exaltationnistes avaient commis une bétise fort répandue : sous-estimer un homme du passé. Si celui-ci ignorait tout du savoir qu'ils maîtrisaient du fait de leur civilisation plus avancée, il n'en était pas moins leur égal en matière de ruse. Et il était en outre issu d'une

culture aguerrie par plusieurs siècles de conflit – un conflit rapproché, où on affrontait l'ennemi au corps-à-corps plutôt que de s'opposer à lui *via* des consoles électroniques.

« Vous n'aviez donc pas peur de... de leur magie ? » marmonna Tamberly.

Castelar fit non de la tête. « Je savais que le Seigneur était avec moi. » Il se signa, puis soupira. « J'ai été stupide de ne pas emporter une de leurs armes. Je ne commettrai plus cette erreur. »

Tamberly frissonna en dépit de la chaleur.

Il était assis parmi de hautes herbes, sous un soleil au zénith. Castelar le dominait de toute sa taille, le plastron étincelant, l'épée dans la main, les jambes bien écartées, tel un colosse enfourchant le monde. Le scooter se trouvait à plusieurs mètres de là. Un peu plus loin, un fleuve courait vers l'océan, qui, à en juger par le panorama s'offrant à lui, devait se trouver à cinquante kilomètres de distance. La présence dans la végétation de palmiers et de chérimoliers¹ permettait de conclure qu'ils se trouvaient « toujours » en Amérique tropicale. Si sa mémoire

1 Le chérimolier est un arbre de la famille des Annonaceae donnant des chérimoles. Les autres fruits de la même famille, comme la pomme cannelle, le cœur de bœuf et le corossol, ont des goûts qui se rapprochent du sien. (NScan)

était bonne, il avait programmé un déplacement temporel plus important que le déplacement spatial.

Devait-il tenter de bondir sur la machine et de filer avant que l'Espagnol ait eu le temps de réagir ? Non, c'était impossible. Sa condition physique le lui interdisait. Comme la plupart des agents, il avait été formé aux arts martiaux. Peut-être que ça compenserait la supériorité physique de son adversaire. (Un cavalier digne de ce nom était plus robuste et plus résistant qu'un champion olympique du XX^e siècle.) Il ne se sentait à la hauteur ni sur le plan physique, ni sur le plan mental. S'il avait retrouvé son libre arbitre une fois débarrassé du kyradex, cela ne lui servait pas à grand-chose pour l'instant. Il se sentait vidé, les synapses ensablées, les paupières plombées, la cervelle récurée.

Castelar lui décocha un regard mauvais. « Cessez de pervertir les mots, sorcier, ordonna-t-il. C'est à moi de vous soumettre à la question. »

Dois-je garder le silence et l'inciter à m'éliminer ? se demanda Tamberly en luttant contre sa lassitude. *Je suppose qu'il commencera par me torturer afin d'obtenir ma coopération. Mais ensuite, il se retrouvera naufragé,*

inoffensif... Non. Il cherchera sûrement à faire fonctionner le véhicule. Ce qui causera sans doute sa perte ; mais avant cela, quelle catastrophe pourrait-il déclencher ? Je dois remettre mon sacrifice à plus tard, ne m'y résoudre qu'à la dernière extrémité.

Il leva les yeux vers le visage aquilin du caballero et réussit à articuler : « Je ne suis pas un sorcier. Je possède un savoir que vous ignorez, je maîtrise des arts et des machines qui vous sont inconnus. Les Indios croyaient que nos mousquets commandaient à la foudre. C'est seulement la poudre qui propulse leurs balles. L'aiguille de la boussole indique toujours le Nord, mais cela n'a rien de magique. » *Sauf que tu ignores tout du magnétisme, je le parierais.* « Il en va de même pour ces armes qui assomment sans blesser et pour ces cavales qui franchissent l'espace et le temps. »

Castelar acquiesça. « C'est ce que j'avais déduit, dit-il en détachant ses mots. Mes geôliers étaient un peu trop bavards. »

Décidément, ce type n'a rien d'un abruti. A sa manière, c'est peut-être même un génie. Oui, non seulement il a étudié au séminaire, mais en outre il m'a confié qu'il avait lu et apprécié les aventures

d'Amadis de Gaule – ces romans de chevalerie qui enchantaient ses contemporains – et je l'ai entendu un jour faire une remarque témoignant d'une grande connaissance de l'islam.

Castelar se raidit. « Dites-moi de quoi il retourne, insista-t-il. Qui êtes-vous, vous qui osez prétendre avoir reçu l'ordination ? »

Tamberly fouilla son esprit. Le kyradex avait neutralisé son conditionnement. Plus rien ne l'empêchait de débâter sur le voyage temporel et la Patrouille du temps. Plus rien hormis son sens du devoir.

Il devait prendre le contrôle de ce cauchemar. S'il avait eu droit à un peu de repos, si son corps et son esprit avaient eu le temps de se remettre de leurs épreuves, il n'aurait guère eu de peine à berner Castelar. Si vif soit-il, cet homme n'était pas de taille à s'adapter à l'étrange réalité où il était plongé. Mais, pour le moment, Tamberly n'était plus que l'ombre de lui-même. Et le caballero, percevant sa faiblesse, était bien résolu à l'exploiter sans pitié.

« Parlez ! Ne cherchez pas à me mentir ou à m'embobiner. Tenez-vous-en à la vérité ! » L'épée émergea du fourreau, y retourna dans un claquement sec.

« C'est une longue, une très longue histoire, don Luis... »

Un coup de pied dans les côtes. Le souffle coupé, il roula sur lui-même. Une vague de douleur déferla sur lui. Comme au sein d'un roulement de tonnerre, il entendit : « Parlez, j'ai dit ! »

Il s'obligea à se redresser sur son séant, mais courba le dos sous l'œil implacable de son tortionnaire. « Oui, je me suis fait passer pour un moine, mais mes intentions n'avaient rien d'impie. » Une quinte de toux. « Ce subterfuge était nécessaire. Il existe des hommes maléfiques possédant des machines comme celle-ci. Leur intention était de dérober le trésor, et ils nous ont enlevés tous les deux... »

L'interrogatoire se poursuivit. Castelar avait-il reçu l'enseignement des dominicains, les maîtres d'œuvre de l'Inquisition espagnole ? Ou bien avait-il tout simplement appris à cuisiner les prisonniers de guerre ? Tamberly envisagea tout d'abord de lui dissimuler l'existence du voyage temporel. Mais il laissa échapper une allusion parlante, à moins que Castelar ne l'ait subtilement conduit à le faire, et c'en fut fini de sa pauvre ruse. Il s'étonna de la rapidité avec laquelle le caballero assimila ce

concept. La théorie lui était indifférente. Tamberly lui-même n'en avait qu'une vague idée, car elle était le fruit d'une science postérieure de plusieurs millénaires à son époque. Initialement dépassé par l'idée que temps et espace ne faisaient qu'un, Castelar cessa de se tourmenter sur ce point pour se concentrer sur les aspects pratiques de la chose. L'important à ses yeux, c'était que cette machine fabuleuse soit capable de voler, de flotter et de le conduire où et quand il le souhaitait.

Peut-être n'y avait-il rien d'étonnant à ce qu'il s'adapte aussi vite à un tel prodige. Au XVI^e siècle, même les hommes instruits croyaient aux miracles ; ceux-ci faisaient parties des dogmes judaïque, chrétien et musulman. En outre, ils vivaient dans un monde en plein bouleversement où se succédaient découvertes, idées et inventions plus extraordinaires les unes que les autres. Les Espagnols, en particulier, ne juraient que par les gestes et les romans de chevalerie Cervantes n'avait pas encore accompli son œuvre satirique. Nul scientifique n'avait déclaré à Castelar que le voyage dans le temps était impossible, nul philosophe ne lui avait jamais exposé les raisons pour lesquelles il était contraire à la logique. Il l'accepta donc comme un fait accompli.

Par contre, la mutabilité de l'avenir parut lui

échapper complètement. A moins qu'il ait refusé de s'arrêter à de tels détails. « Dieu prendra soin du monde », déclara-t-il, et il entreprit d'arracher à sa victime tout le savoir qu'il estimait nécessaire de maîtriser.

L'idée que des galions puissent appareiller pour d'autres époques enflammait son imagination. Non que les plus rares des trésors des âges aient excité sa convoitise : les origines de la civilisation, les poèmes perdus de Sappho, le récital du plus grand joueur de gamelan que l'histoire ait jamais connu, des sculptures en tridi susceptibles de rapporter une rançon de roi... Il ne pensait que rubis, esclaves et – surtout – armes à feu. A ses yeux, il était raisonnable que les souverains de l'avenir cherchent à réguler le voyage temporel et les bandits à détrousser les voyageurs.

« Donc, vous espionniez pour le compte de votre maître et ses ennemis ont été surpris de tomber sur nous quand ils se sont introduits dans la salle du trésor, mais, par la grâce de Dieu, nous voilà de nouveau libres, résuma-t-il. Et maintenant ? »

Le soleil était bas dans le ciel. Tamberly avait la gorge asséchée par la soif. Il avait l'impression que son crâne allait se fendre, ses os se pulvériser. La

masse floue de Castelar – impitoyable, infatigable – occupait son champ visuel.

« Eh bien, il faut... il faut rejoindre... mes compagnons, coassa Tamberly. Ils sauront vous récompenser et... et vous ramener à la bonne époque.

— Ah bon ? » Sourire carnassier. « Et que puis-je espérer comme récompense ? Je ne suis pas sûr que vous m'ayez dit toute la vérité, Tanaquil. Une seule chose est sûre à mes yeux : le Seigneur a placé cet instrument entre mes mains et je dois en faire usage pour Sa plus grande gloire et pour l'honneur de l'Espagne. »

Tamberly se sentait aussi moulu que si le caballero lui avait asséné des coups de poing plutôt que des questions. « Que comptez-vous faire, alors ? »

Castelar se caressa la barbe. « Premièrement, murmura-t-il en plissant les yeux, oui, premièrement, vous allez m'apprendre à chevaucher cette cavale. » Il se redressa d'un bond. « Debout ! »

Il dut traîner son prisonnier jusqu'au scooter temporel.

Je dois lui mentir, ou alors gagner du temps, ou au pire rester muet et encaisser les coups. Mais

Tamberly ne put respecter cette résolution. L'épuisement, la douleur, la soif, la faim eurent raison de lui. Il était incapable de résister.

Castelar ne le quittait pas des yeux, prêt à lui sauter dessus au moindre signe suspect ; et Tamberly n'avait plus la force de ruser.

Il lui décrivit les fonctions du panneau de contrôle. Lui montra comment taper la date souhaitée. La machine enregistrait tous ses déplacements dans le continuum. Oui, ils avaient fait un grand bond dans le passé, au XXX^e siècle av. J.C.

« Avant Jésus-Christ, chuchota Castelar. Mais oui, je peux aller voir Notre Seigneur au moment où Il était descendu des cieux et m'agenouiller à Ses pieds...»

S'il avait été d'attaque, Tamberly aurait pu profiter de cet instant d'extase pour lui décocher un atémi. À peine s'il eut la force de chercher à atteindre un activateur. Castelar le jeta à terre d'une pichenette. Il manqua sombrer dans l'inconscience, mais la pointe de l'épée eut vite fait de le ranimer.

Affichage de la carte. Position actuelle : près de la côte du futur État d'Équateur. Obéissant aux instructions de Castelar, Tamberly fit défiler la

totalité du globe sur l'écran. Le conquistador s'attarda un moment sur la Méditerranée. « Détruire les païens, murmura-t-il. Reconquérir la Terre sainte. »

Avec l'aide de l'unité cartographique, qui pouvait afficher n'importe quelle partie du monde à l'échelle souhaitée, le système de pilotage spatial était d'une simplicité enfantine. Du moins si on se contentait de coordonnées approximatives. Castelar déclara avec sagesse qu'il attendrait d'avoir un peu d'expérience avant de tenter de s'introduire dans une salle du trésor. Quant au pilotage temporel, il nécessitait la maîtrise de la numérotation postarabe, mais l'hidalgo ne mit que quelques minutes à l'acquérir.

Une telle maniabilité allait de soi. Un chrononaute pouvait être amené à quitter précipitamment tel point de l'espace-temps. Paradoxalement, il était bien plus délicat d'apprendre le pilotage aérien en antigravité. Castelar se fit décrire les contrôles puis enfourcha le scooter pour un vol d'essai, ordonnant à Tamberly de prendre place derrière lui. « Si je tombe, nous tomberons tous les deux », menaçait-il.

Tamberly aurait préféré ce genre de conclusion.

Lui-même faillit s'abîmer dans le vide peu après le décollage, mais Castelar ne tarda pas à prendre de l'assurance. Il tenta un petit saut dans le temps, reculant d'une demi-journée. Voilà que le soleil était haut dans le ciel et que le scanner lui montrait en contrebas... un moine et un caballero. Choqué, il s'empessa de revenir à son moment de départ. Puis il testa les commandes spatiales, se retrouvant quelques mètres au-dessus du sol. Au bout d'une minute de surplace, il procéda à un atterrissage un peu brusque.

Ils descendirent tous les deux. « Que le Seigneur soit loué ! s'écria Castelar. Ses prodiges et Sa miséricorde sont infinis.

— Je vous en supplie, fit Tamberly. Pouvons-nous aller au bord de l'eau ? Je meurs de soif.

— Vous pouvez boire. Mais il n'y a ici ni feu ni nourriture. Nous devons nous trouver un refuge plus hospitalier.

— Où cela ? croassa Tamberly.

— J'y ai longuement réfléchi. Il n'est pas question que j'aille voir votre souverain, ce serait me livrer à lui pieds et poings liés. Et il me confisquerait cette machine qui peut rendre de grands services à la chrétienté. Devons-nous retourner à Caxamalca lors de cette fameuse nuit ?

Pas davantage. Nous risquerions de tomber sur les pillards. Et dans le cas contraire, avec tout le respect que je dois à mon capitaine Pizarro... j'aurais des difficultés à lui expliquer la situation. Mais si je reviens vers lui porteur d'armes redoutables, il écoutera mon conseil. »

En dépit de la brume qui lui obscurcissait l'esprit, Tamberly se rappela que les Indiens péruviens n'étaient pas complètement soumis lorsque les conquistadores avaient commencé à s'entre-déchirer.

« Vous me dites être originaire d'une période située deux mille ans après Notre Seigneur, poursuivit Castelar. J'y trouverai sans doute un havre quelque temps. Vous saurez m'y guider. Et les prodiges que j'y rencontrerai ne seront point trop étourdissants – cette machine sera inventée longtemps après, à ce que vous dites. » Il ignorait ce qui l'attendait, songea Tamberly. Automobiles, avions, gratte-ciel, télévision... Mais il ne se défaisait pas pour autant de sa méfiance. « Cependant, je préférerais aborder cet âge dans une contrée isolée, un havre où je ne risquerais aucune mauvaise surprise et à partir duquel je pourrais explorer votre monde. Oui, et si nous pouvions trouver là-bas une tierce personne, quelqu'un dont je pourrais comparer la parole à la

vôtre...» Soudain, menaçant : « Il suffit. Vous avez compris mes vœux. Je vous écoute. »

A l'ouest, le soleil déversait sa lumière dorée. Les oiseaux volaient vers leurs nids au sein du feuillage vert foncé. Le fleuve étincelant coulait, coulait... Castelar n'hésita pas à recourir à la force. Il était expert en la matière.

Wanda... elle devait passer l'été 1987 aux Galapagos, et Dieu sait que ces îles étaient paisibles... L'exposer ainsi au danger constituait une violation flagrante du règlement de la Patrouille ; sur ce plan-là, le kyradex avait délivré Tamberly de toute inhibition. Mais c'était une jeune fille intelligente et pleine de ressources, et de surcroît presque aussi forte qu'un homme. Elle ne manquerait pas de secourir son malheureux oncle. Et Castelar, outre qu'il serait distrait par sa beauté, ne se méfierait pas d'une femme. À eux deux, les Américains parviendraient bien à se créer une occasion...

Par la suite, le Patrouilleur se maudirait maintes et maintes fois. Mais ce ne fut pas lui qui rendit les armes devant l'impitoyable caballero ; c'était une épave affublée de son visage.

La carte et les coordonnées de l'archipel, encore inconnu du genre humain en l'an 1535 ; une vague

description ; l'explication de la présence de la jeune femme (initialement stupéfait, Castelar se rappela les amazones des romans de chevalerie) ; un bref aperçu de son caractère ; sa tendance à randonner en solitaire, ce qui l'amenait à s'éloigner des amis qui l'accompagnaient d'ordinaire... Question après question, le caballero traqua quantité de précieuses informations avec une obstination de prédateur.

Le soir était tombé. Avec une rapidité toute tropicale, la nuit déployait déjà ses premières étoiles. Un jaguar poussa un cri.

« Ah ! fit Castelar d'un air réjoui. Vous avez bien répondu, Tanaquil. Ce n'était certes pas de bonne volonté, mais vous avez mérité un peu de répit.

— Puis-je aller boire, s'il vous plaît ? » Tamberly serait obligé de ramper jusqu'au fleuve.

« Bien sûr. Mais revenez ici afin que je vous retrouve par la suite. Sinon, vous risquez de périr dans cette jungle. »

Le désespoir fit à Tamberly l'effet d'une douche froide. Il se redressa sur son séant. « Hein ? Mais nous devons partir ensemble !

— Non, non. Je n'ai pas encore confiance en vous, mon ami. Je vais voir si je peux me

débrouiller tout seul. Ensuite... qu'il en soit fait selon la volonté de Dieu. Au revoir, je reviendrai vous chercher. »

L'éclat du soleil accrocha son casque et son corselet. Le chevalier espagnol se dirigea vers le scooter temporel. Il l'enfourcha. Les touches lumineuses du panneau de contrôle obéirent à ses doigts. « *San Jago !* » lança-t-il. Il s'éleva de quelques mètres. Un petit bruit étouffé, et il avait disparu.

12 mai 2937 av. J.C.

Tamberly se réveilla à l'aube. La berge du fleuve lui faisait une couche humide. Les roseaux bruissaient sous le vent, les eaux ronronnaient et gazouillaient. Une odeur de vie emplissait ses narines.

Son corps tout entier était endolori. La faim lui tenaillait l'estomac. Mais il avait les idées claires, l'esprit lavé de l'influence pernicieuse du kyradex et reposé des tourments qu'il avait endurés. Il pouvait à nouveau réfléchir, agir en homme. Il se leva péniblement et inhala l'air frais avec volupté.

Le ciel était d'un bleu pâle uniforme, seulement rompu par un vol de corbeaux qui bientôt s'évanouit. Castelar n'était pas revenu. Peut-être fallait-il lui accorder un peu de temps. Il avait été choqué en se voyant lui-même depuis le ciel. Mais

peut-être ne reviendrait-il jamais. Il avait pu mourir dans l'avenir, ou bien décider d'abandonner le faux moine à son sort.

Impossible de le savoir. Tout ce que je peux faire, c'est veiller à ce qu'il ne me retrouve pas. Tenter de rester libre.

Tamberly se mit en route. Il était encore faible, mais s'il mobilisait toute son énergie et suivait le cours du fleuve, il aboutirait forcément à l'océan. Il y avait de grandes chances pour que l'estuaire soit habité. Cela faisait longtemps que l'Amérique était peuplée par des hommes venus d'Asie. Des primitifs, certes, mais sûrement hospitaliers. Avec les techniques qu'il maîtrisait, il parviendrait aisément à devenir un membre important de leur société.

Ensuite... il avait déjà sa petite idée.

22 juillet 1435

Il me lâche. Je tombe de quelques centimètres, perds l'équilibre, me retrouve à terre. Je rebondis. Je m'éloigne à quatre pattes. Puis je m'arrête. Et je le regarde.

Il me sourit sur sa selle. Presque assourdie par le sang qui bat à mes tempes, je l'entends qui me dit : « N'ayez pas peur, senorita. Je vous prie de pardonner ma rudesse, mais je n'avais pas le choix. A présent que nous sommes seuls, nous allons pouvoir discuter. »

Seuls ! Je parcours les lieux du regard. Nous sommes près de l'océan, au bord d'une baie, et, à en juger par les contours de la côte, ce doit être la baie de l'Académie, près de la Station Darwin... mais où est passée celle-ci ? Et la route de Puerto Ayora ? Je ne vois que des spécimens de

matazarno et de palo santo, des touffes d'herbe et de rares cactus. Le désert. Les restes d'un feu de camp... Seigneur Dieu ! Cette carapace, ces os rongés... Ce salopard a tué et dévoré une tortue des Galapagos !

« Ne tentez pas de fuir, reprend-il. Je vous aurai vite rattrapée. Votre vertu n'a rien à craindre, je puis vous l'assurer. Après tout, nous sommes seuls sur ces îles, comme Adam et Ève avant la Chute. »

J'ai la gorge si sèche que je peine à répondre. « Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que ça veut dire ? »

Il descend de son engin. Se fend d'une gracieuse révérence. « Don Luis Udefonso Castelar y Moreno, de Barracota, en Castille, compagnon d'armes du capitaine Francisco Pizarro au Pérou, à votre service, ma dame. »

Ce type est cinglé, ou alors c'est moi, ou alors c'est le monde tout entier. Je me demande si je rêve, si j'ai reçu un coup sur la tête, si j'ai la fièvre, si je délire. On ne le dirait pas. Les plantes qui m'entourent sont familières. Normales. Le soleil a un peu monté dans le ciel, l'air s'est un peu rafraîchi, mais les odeurs qu'exhale la terre sont les mêmes que d'habitude. Une sauterelle stridule dans un coin. Un héron bleu passe dans le ciel. Et

si tout cela était *réel* ?

« Asseyez-vous, dit-il. Vous êtes choquée. Voulez-vous boire un peu d'eau ? » Comme pour me rassurer : « Je suis obligé d'aller la chercher ailleurs. Ce lieu est bien trop désolé. Mais vous pouvez boire tout votre soûl. »

J'acquiesce et je suis son conseil. Il ramasse un objet posé par terre, s'approche de moi pour me le tendre, recule dès qu'il l'a lâché. Surtout, ne pas effaroucher la pauvre enfant. C'est un seau rose vif, un peu fendillé mais encore étanche, pas au point cependant d'être conservé. Il a dû le récupérer dans une décharge publique. Même pour les insulaires les plus misérables, le plastique est un produit bon marché.

Le plastique.

C'est la goutte d'eau. Je suis victime d'un canular. Pas drôle, le canular. Bon Dieu ! Mais je suis prise de fou rire ! Impossible de m'arrêter.

« Calmez-vous, senorita. Je vous l'ai dit, tant que vous resterez raisonnable, vous n'aurez rien à craindre. Je suis là pour vous protéger. »

Qu'est-ce que c'est que ce macho ? Je n'ai rien d'une féministe à poil dur, mais un discours pareil de la part d'un kidnappeur, ça me débecte. Je cesse peu à peu de rire. Je me lève. Je bande mes

muscles. Ils tremblent un peu.

Mais, bizarrement, je n'ai plus peur. Je suis furieuse. Et plus consciente que jamais de tout ce qui m'entoure. Il se tient devant moi, aussi net que si un flash venait de l'illuminer. Taille moyenne ; plutôt maigre ; mais une poigne de fer, ainsi que j'ai pu le constater. Type hispanique, un Européen de pure souche, mais le cuir tanné par le soleil. Son costume ne sort pas d'un magasin de location. Fringues fanées, repriseses, crasseuses ; teinture végétale. Lui aussi, il est mal lavé. Mais le fumet qu'il dégage n'a rien de malsain – c'est celui d'un homme qui vit en plein air. Sa cuirasse et son casque à crête, qui se prolonge en protège-nuque, sont rayés et cabossés. S'agit-il d'un soldat ? Une épée pend à sa ceinture. Ainsi qu'un fourreau censé abriter un poignard. Vu qu'il est vide, il a dû se servir de son épée pour dépecer la tortue et se bricoler une brochette. Les branches tombées des arbres lui ont fourni du petit bois. J'aperçois les outils avec lesquels il a allumé son feu. Les tendons qui lui servent de cordes. Ça fait un bail qu'il est dans les parages.

Dans un murmure : « Où sommes-nous ?

— Sur l'une des îles de cet archipel. Vous la connaissez sous le nom de Santa Cruz. Et cinq

siècles avant votre époque. Cet endroit ne sera découvert que dans cent ans. »

Respire lentement. Sois sage, ô mon cœur. J'ai lu mon content de science-fiction. Voyage dans le temps, d'accord. Mais... un conquistador espagnol ?

« De *quand* venez-vous ?

— Je vous l'ai dit. D'un siècle dans l'avenir. J'ai bataillé avec les frères Pizarro et nous avons renversé l'empereur païen du Pérou.

— Comment se fait-il que je vous comprenne ? » Minute, Wanda. Rappelle-toi ce que t'a dit oncle Steve. Si j'étais tombée sur un Anglais du XVI^e siècle, jamais on n'aurait pu se parler. L'orthographe n'a pas (n'aura pas) totalement changé, mais la prononciation, c'est une autre paire de manches. L'espagnol est une langue beaucoup plus stable.

Oncle Steve !

Reste calme. Garde une voix posée. Je n'y arrive pas. Au moins, regarde cet homme dans les yeux. « Vous avez parlé de mon parent avant de... de mettre la main sur moi. »

Il prend un air exaspéré. « Je n'ai fait que ce qui était nécessaire. Oui, si vous êtes bien Wanda Tamberly, je connais le frère de votre père. » Il me

jette un regard de chat devant un trou de souris. « Le nom qu'il se donnait parmi nous est Estebéan Tanaquil. »

Oncle Steve, un voyageur temporel ? Ce coup-ci, je manque succomber au vertige qui me saisit.

Mais je réussis à reprendre mes esprits. Don Luis Et Caetera voit bien que je suis surprise. Mais peut-être qu'il s'en doutait.

Mon petit doigt me dit que c'est ce qu'il cherche, qu'il ne veut pas me donner le temps de réfléchir. « Je vous ai dit qu'il était en danger, reprend-il. Et c'est la vérité. Il est mon otage, et je l'ai abandonné en un lieu où la faim ne tardera pas à l'emporter, à moins que les bêtes sauvages ne le trouvent auparavant. C'est à vous de rassembler sa rançon. »

22 mai 1987

En un clin d'œil, on y est. C'est comme un coup au plexus solaire. Je manque m'effondrer. Je m'agrippe à sa ceinture. Enfouis mon visage dans sa cape rêche.

Du calme, ma fille. Il t'a prévenue que la transition serait rude. Lui-même est pas mal secoué. Je l'entends qui marmonne : « *Ave Maria gratioeplena...* » Comme il fait froid dans les hauteurs ! Pas de lune, mais une foule d'étoiles. Et les feux d'un avion qui clignotent...

La péninsule est gigantesque, une galaxie se déployant huit ou neuf cents mètres en contrebas. Et toutes ces lumières – blanches, jaunes, rouges, vertes, bleues – les voitures qui se pressent de San José à San Francisco. A gauche, la masse noire des collines. À droite, des ténèbres chatoyantes, la baie

hachurée par les ponts. Sur l'autre rive, des semis d'étoiles – les villes entrevues. Vendredi, dix heures du soir.

Combien de fois ai-je déjà savouré ce spectacle ? Bien à l'abri dans un avion. À califourchon sur une bécane spatio-temporelle, en compagnie d'un homme né cinq siècles avant moi, c'est une autre paire de manches.

Il se reprend. Son courage léonin... sauf qu'un lion ne foncerait pas tête baissée dans l'inconnu, comme lui et ses semblables l'ont fait après que Colomb leur eut offert tout un monde à piller. « Serait-ce le royaume de Morgana la Hada ? souffle-t-il.

— Non, c'est le pays d'où je viens, et ces lueurs sont des lampes, dans les rues, dans les maisons et dans... dans les chariots. Ces chariots se déplacent tout seuls, sans qu'on doive y atteler des chevaux. Là-haut vogue un navire volant. Mais il ne peut sauter d'un lieu à l'autre, d'une époque à l'autre, contrairement à cet engin. »

Une super-héroïne ne perdrait pas de temps à lui expliquer tout ça. Elle lui servirait un quelconque bobard, profiterait de son ignorance pour lui tendre un quelconque piège. Oui, mais lequel ? Je ne suis qu'une fille ordinaire, le super-

héros, c'est lui. Le fruit de la sélection naturelle qui prévaut dans sa culture. Quand on n'est pas assez dur, on ne vit pas assez longtemps pour procréer. Et si un paysan peut se permettre d'être stupide – c'est même dans son intérêt –, on ne peut pas en dire autant d'un militaire qui n'a pas de Pentagone pour lui dicter sa conduite. Et puis, cet interminable interrogatoire sur l'île de Santa Cruz (imaginez un peu : c'est moi, Wanda Tamberly, qui suis la première femme à y avoir posé le pied !) m'a complètement lessivée. S'il n'a jamais levé la main sur moi, il ne m'a pas ménagée pour autant. J'ai fini par renoncer à toute résistance. Par me persuader que la collaboration était ma seule option. Si je ne filais pas doux, il risquait de commettre une erreur qui signerait notre arrêt de mort, sans parler de celui d'oncle Steve.

« J'ai souvent songé que les saints demeuraient au sein d'une semblable gloire », murmure Luis. Les seules villes qu'il connaît sont plongées dans les ténèbres à la nuit tombée. Impossible d'y circuler sans lanterne. Parfois, mais pas toujours, on y dispose des pierres surélevées au centre de la chaussée, afin que les piétons ne marchent pas dans les immondices.

Il revient à des considérations tactiques.

« Pouvons-nous descendre sans être vus ?

— Oui, à condition d'être prudents. N'allez pas trop vite, je vais vous guider. » Je reconnais le campus de Stanford, une vaste parcelle enténébrée. Je me penche vers lui, m'accrochant à sa cape de la main gauche. Ces selles sont bien conçues : mes genoux me calent en position. Si jamais je tombe, ce sera de haut. Je lève le bras droit. Pointe l'index. « Par ici. »

L'engin pique du nez. Nous descendons. Son fumet emplit à nouveau mes narines. Comme je l'ai remarqué, il est puissant sans être aigre – ouais, le parfum du macho.

Je ne peux m'empêcher de l'admirer. Un héros, selon ses propres critères. Du diable si je ne lui souhaite pas de réussir dans sa folle entreprise.

Holà, on se calme ! Reprends-toi, ma fille. Tu te conduis comme ces victimes de kidnapping qui s'identifient avec leurs ravisseurs. Le syndrome Patty Hearst.

N'empêche que don Luis a accompli un véritable exploit, bon sang ! Il est aussi brillant qu'audacieux. Imaginez un peu. Je m'efforce d'évaluer son plan en fonction de ce qu'il m'en a révélé et de ce que j'ai pu déduire par moi-même.

Pas facile. Lui-même pilote au jugé la plupart

du temps. En se raccrochant à la Sainte Trinité et aux saints les plus guerriers. Soit il réussira, auquel cas il leur dédiera son triomphe, surpassant dans sa gloire l'Empereur en personne ; soit il échouera, ce qui lui vaudra de monter tout droit au paradis, absous de tous ses péchés car il aura œuvré au nom de la chrétienté. Ou plutôt du catholicisme.

Le voyage dans le temps, c'est du sérieux. Il existe même une sorte de *guarda del tiempo* et oncle Steve en fait partie. (Oh ! oncle Steve, tu m'as caché ça alors même qu'on se retrouvait pour rire, pour bavarder, pour pique-niquer en famille, pour regarder la télé, pour jouer aux échecs...) Et il existe aussi des brigands qui écument les siècles, et ça, c'est plus terrifiant que tout le reste. Luis a échappé à leurs griffes, s'emparant de cet engin, puis de mon humble personne, afin d'accomplir son extraordinaire projet.

Il est parvenu jusqu'à moi en pressant oncle Steve comme un citron. Je n'ai pas vraiment envie d'imaginer les détails, même s'il m'affirme qu'il l'a plus ou moins laissé indemne. Ensuite, il a filé dans les Galapagos pour y établir un camp de base avant l'époque de leur découverte. Puis il a effectué plusieurs missions de reconnaissance au XX^e siècle, en 1987 plus précisément. Il savait que

je serais dans les parages et j'étais la seule personne qu'il espérait pouvoir... utiliser.

Son camp de base se trouve dans l'arboretum derrière la Station Darwin. Il pouvait y laisser son engin pendant quelques heures, notamment en début de matinée, en fin d'après-midi et à la nuit tombée. Il se défaisait de son armure et allait faire un tour en ville. Ses fringues étaient plutôt spéciales, mais il veillait à n'aborder que des indigènes des classes inférieures, qui ont l'habitude des touristes excentriques. Il les faisait parler à coups de menaces, de promesses et de pourboires. Ça ne m'étonnerait pas qu'il ait piqué du fric à droite et à gauche. Qui veut la fin veut les moyens. A force de poser des questions, il a fini par savoir ce qu'il voulait sur l'époque – et sur moi. Quand il a appris que j'allais bientôt partir et que j'avais décidé de faire une petite rando, il lui a suffi de planer dans les airs, de m'observer sur son écran puis de me sauter dessus à la première occasion. Et voilà.

Enfin, disons que c'est ce qu'il *fera* en septembre prochain. Aujourd'hui, nous sommes le vendredi précédant le *Mémorial Day*¹. Il voulait que je l'emmène dans ma piaule à un moment où

1 Fête des anciens combattants, célébrée le dernier lundi du mois de mai. (N.d.T.)

personne ne risquait de nous déranger. Notamment moi-même. (Quel effet ça fait de se rencontrer en chair en os ?) Je me trouve présentement à San Francisco, en compagnie de papa, de maman et de Suzy. Demain, on va faire un tour à Yosemite. Retour lundi matin, pas avant.

On va se retrouver tous les deux chez moi. Les trois autres apparts sont vides, leurs occupants partis pour le week-end.

Enfin, j'espère qu'il continuera à « respecter ma vertu ». Il n'a pas hésité à me faire remarquer que je m'habillais comme un homme « *o unaputa* ». Sympa – enfin, j'ai eu la présence d'esprit de paraître outrée et de lui dire que cette tenue était fort respectable à mon époque. Il s'est excusé – plus ou moins. A reconnu que j'étais une femme blanche, quoique hérétique. Les sentiments d'une Indienne comptent pour du beurre, je suppose.

Que va-t-il faire ensuite ? Qu'est-ce qu'il attend de moi ? Je n'en sais rien. Sans doute ne le sait-il pas lui-même, du moins pas encore. Si j'avais pu saisir la chance qu'il a saisie, comment déciderais-je de l'exploiter ? Le pouvoir dont il dispose est quasiment divin. Difficile de garder la tête froide quand on a ce panneau de contrôle sous les yeux. « Tournez à droite. Ralentissez. »

On vient de survoler University Avenue, puis Middlefield, et voilà la Plaza ; ma rue est de ce côté. Oui, c'est ça. « Halte. » On s'arrête. Je lève la tête pour mieux voir le bâtiment – trois mètres en contrebas, vingt mètres droit devant. Les stores sont baissés.

« Mon logis se trouve au dernier étage.

— Y a-t-il assez de place pour la cavale ? »

Aïe. « Euh... oui, dans la plus grande pièce. Quelques pieds... » Combien, bon sang ? « Trois pieds derrière ces fenêtres, dans le coin opposé. » J'espère que les pieds espagnols de son époque sont égaux aux pieds anglais de la mienne.

C'est pas gagné. Il se penche, plisse les yeux, pianote sur les touches. Mon cœur s'accélère. La sueur perle sur ma peau. Il a l'intention de faire un saut quantique à travers l'espace (à travers ou autour ?) pour réapparaître dans mon salon. Et si on atterrit dans une table ou dans un mur ?

Il a dû faire quelques expériences dans son refuge des Galapagos. Imaginez le courage que ça lui a demandé ! Il tente de me faire part de ses découvertes. Pour autant que je puisse le suivre, et traduire ses propos dans la terminologie du XX^e siècle, nous allons passer directement d'un jeu de coordonnées spatiotemporelles à un autre. Peut-

être en empruntant un « trou de ver » – je me souviens vaguement d'avoir lu des articles sur le sujet, dans le *Scientific American*, *Science News* ou *Analog* –, ce qui nous donnerait un instant une dimension égale à zéro ; puis nous entrerions en expansion une fois atteinte notre destination, déplaçant ainsi la matière qui y est présente. Des molécules d'air, selon toute évidence. S'il se trouve en plus un petit objet solide, il est automatiquement poussé de côté, ainsi que l'a découvert Luis. Si l'objet est trop gros, le cycle temporel apparaît à une légère distance du point prévu. Sans doute l'obstacle et lui s'écartent-ils l'un de l'autre. Action et réaction. Pas vrai, sir Isaac ?

Sans doute y a-t-il des limites à ce principe. Supposons qu'il se plante dans ses calculs et qu'on atterrisse dans le mur. On se retrouverait les chairs déchiquetées, fourrées de plâtre et criblées de clous, avant de faire une chute de douze mètres pour atterrir sur le béton.

« Que saint Jacques soit avec nous. » Je le sens qui actionne les commandes. C'est parti !

Et on arrive chez moi, flottant quelques centimètres au-dessus de la moquette. Il nous pose en douceur.

Le réverbère dispense une chiche lumière dans le salon. Je mets pied à terre. J'ai les jambes qui flageolent. Je fais un pas et... Stop ! Il m'agrippe par le bras. « Halte, ordonne-t-il.

— Je veux seulement faire un peu de lumière.

— Je vais m'en assurer, ma dame. » Il me suit. Pousse un hoquet après que j'ai actionné l'interrupteur. Ses doigts me broient les chairs. « Aïe ! » Il me lâche et parcourt ma piaule du regard.

Il a forcément vu des ampoules électriques sur Santa Cruz. Mais Puerto Ayora est un village pauvre et ça m'étonnerait qu'il ait jeté un coup d'œil à l'intérieur de la Station. Je m'efforce de voir la situation avec ses yeux. Pas facile. Pour moi, tous ces accessoires relèvent du quotidien. Quelle idée peut-il donc s'en faire ?

L'engin occupe la quasi-totalité de l'espace disponible. À peine s'il reste de la place pour le bureau, le canapé, la télé et les bibliothèques. Il m'a renversé deux chaises. Par la porte ouverte, on aperçoit le petit couloir. La salle de bains et le placard à balais à gauche, la chambre et la penderie à droite, la cuisine au fond – toutes ces portes sont fermées. Mon petit clapier à moi. Sauf que personne ne vivait dans un tel confort au XVI^e

siècle, hormis peut-être les princes marchands.

Devinez ce qui l'étonne le plus ? « Comment se fait-il que vous ayez autant de livres ? Vous ne pouvez être une lettrée. »

Hein ? J'ai à peine une centaine de bouquins ici, en comptant les manuels universitaires. Et Gutenberg est antérieur à Christophe Colomb, non ?

« Comme ils sont mal reliés ! » Cette constatation semble lui remonter le moral. Je présume qu'à son époque, les livres étaient rares et onéreux. Et toujours reliés plein cuir.

Il secoue la tête en examinant des magazines ; leurs couvertures doivent lui paraître criardes. Impérieux : « Montrez-moi votre logis. »

Je m'exécute, m'efforçant de lui détailler les éléments de confort. A Puerto Ayora, il n'a pu (ne pourra) manquer de voir des robinets et des cabinets de toilette. « Si seulement je pouvais prendre un bain », soupiré-je. Une bonne douche, des vêtements propres, et je serais prête à renoncer à ton paradis, don Luis.

« Si vous le souhaitez, déclare-t-il. Mais ce sera en ma présence, comme tout ce que vous voudrez faire.

— Hein ? Même si je dois me... me retirer ? »

Son embarras n'entame en rien sa résolution. « Croyez bien que je le regrette, ma dame, et que je veillerai à détourner les yeux une fois assuré que vous ne mijotez pas un tour pendable. Car vous m'apparaissez comme une âme vaillante, et je suis sûr que vous avez à votre disposition des armes dont j'ignore tout. »

Ah ! Si seulement j'avais planqué un Colt sous mes dessous chics. Et justement, j'ai toutes les peines du monde à le convaincre que mon aspirateur n'est pas une arme à feu. Il m'oblige à le brancher pour lui faire une démonstration. Son sourire le rend presque humain. « Une domestique serait préférable – elle ne hurlerait pas comme un loup à la lune. »

On laisse tomber le ménage pour continuer le tour du propriétaire. Une fois dans la cuisine, il est fasciné par ma gazinière. « Il me faut un sandwich – à manger – et une bonne bière, lui dis-je. Et vous ? Vous devez être écoeuré de l'eau tiède et de la viande de tortue.

— Vous proposez-vous de m'offrir l'hospitalité ? » Il n'en revient pas.

« Si vous voulez le formuler comme ça... » Il réfléchit. « Non. Je vous remercie, mais je ne saurais en bonne conscience partager votre sel. »

Bizarre à quel point il peut être touchant. « La vieille école, hein ? Pourtant, sauf erreur de ma part, les Borgia sévissaient déjà à votre époque. Bon, disons que nous sommes des ennemis mais que nous avons conclu une trêve. »

Il s'incline, ôte son casque et le pose sur le comptoir. « Ma dame est fort gracieuse. »

Un en-cas va me faire un bien fou. Et peut-être endormir sa méfiance. Je suis très séduisante quand j'en ai envie. Il faut que j'en apprenne davantage. Que je reste sur mes gardes. Et abstraction faite de mon angoisse... toute cette histoire est fascinante, bon sang !

Il m'observe tandis que je prépare le café. Il me suit des yeux lorsque j'ouvre le frigo, sursaute quand je décapsule deux canettes. Je bois une gorgée de la première et la lui tends. « Ce n'est pas du poison, vous voyez. Asseyez-vous. » Il se met à table. Je m'affaire avec le pain, le fromage et le reste.

« Étrange boisson », commente-t-il. On connaissait sûrement la bière à son époque, mais la saveur devait être différente.

« J'ai du vin, si vous préférez.

— Non, je dois garder les idées claires. »

Cette bibine californienne ne griserait même

pas un chaton. Dommage.

« Parlez-moi de vous, dame Wanda.

— Si vous en faites autant, don Luis. »

Je fais le service. Et on taille une bavette. Quelle vie extraordinaire que la sienne ! La mienne lui paraît tout aussi remarquable. Je suis une femme, après tout. Si j'étais née dans son milieu, je me serais consacrée à la procréation, au ménage et à la prière. À moins de m'appeler Isabelle la Catholique... N'en fais pas trop, ma fille. Encourage-le à te sous-estimer.

Il faut de la technique pour cela. Je n'ai pas l'habitude de battre des cils et de flatter les mecs pour qu'ils me racontent leurs exploits. Mais j'y arrive si nécessaire. Ça permet d'éviter le pugilat quand je me retrouve avec un indécrottable macho sur les bras. Il n'y a jamais de match retour. Je préfère les hommes qui se considèrent comme mes égaux.

Luis n'a rien d'une brute. Fidèle à sa promesse, il se montre extrêmement poli. Ferme, mais poli. C'est un tueur, un raciste, un fanatique ; un produit de sa culture, intrépide et prêt à mourir pour son roi ou ses camarades ; avec des rêves de chevalerie et un amour sincère pour sa mère, une Espagnole pauvre mais fière. Un peu raide, mais

follement romantique.

Je jette un coup d'œil à ma montre. Il est près de minuit pour moi. Bon sang, on a passé tout ce temps à bavasser ?

« Qu'avez-vous l'intention de faire, don Luis ?

— Me procurer des armes dans votre pays. »

Voix posée. Sourire aux lèvres. Ma réaction ne lui échappe pas. « Êtes-vous surprise, ma dame ? Pour quelle autre raison serais-je venu ici ? Je ne souhaite pas m'attarder dans cet endroit. Vu du ciel, il ressemble peut-être au paradis, mais une fois sur terre, ces milliers de chariots grondant sur les routes doivent le faire ressembler à l'enfer. Les gens, le langage, les coutumes me sont étrangers. Et je n'y trouverais qu'hérésie et impudence. Veuillez me pardonner. Je ne doute pas que vous soyez une femme chaste, en dépit de votre tenue. Mais n'êtes-vous pas une infidèle ? Il est évident que vous bafouez les préceptes divins pour ce qui est de la place des femmes dans la société. » Il secoue la tête. « Non, je vais regagner l'époque et la contrée qui sont les miennes. Et je serai bien armé. »

Consternée : « Mais comment ? »

Il tire sur sa barbe. « J'ai réfléchi à la question. Un chariot comme ceux que vous m'avez décrits

ne me serait d'aucune utilité, en l'absence de chaussées carrossées et de fluide pour l'alimenter. En outre, ce serait une bien piètre monture comparée à mon vaillant Florio – ou à la cavale dont je me suis emparé. Toutefois, on doit trouver ici des armes à feu qui sont à nos mousquets et à nos canons ce que ces derniers sont aux flèches et aux lances des Indios. Des armes de poing, oui, cela serait préférable.

— Mais... mais je n'ai pas d'armes ici. Et je ne peux pas vous en procurer.

— Vous savez à quoi elles ressemblent et où elles sont entreposées. Dans des arsenaux, par exemple. J'aurai beaucoup de questions à vous poser ces prochains jours. N'oubliez pas que j'ai le pouvoir de franchir portes et verrous, et de prendre ce que je veux dans les chambres closes. »

Exact. Et il a toutes les chances de réussir. Car je serai à ses côtés, pour le guider et le conseiller. Le seul moyen de l'empêcher de nuire, c'est de me conduire en héroïne et de le forcer à me tuer. Sauf qu'il n'aurait plus qu'à recommencer ailleurs et qu'oncle Steve se retrouverait perdu Dieu sait où/quand.

« Que... que ferez-vous de... de ces armes ? »

Solennel : « Mon but ultime est de rassembler

les armées de l'Empereur afin de les conduire à la victoire. Nous repousserons les Turcs. Nous mettrons un terme à la sédition luthérienne qui ravage le Nord. Nous soumettrons les Anglais et les Français. Et nous livrerons la Dernière Croisade. » Il reprend son souffle. « Mais d'abord, je dois achever la conquête du Nouveau Monde et y imposer ma puissance. Non que je sois particulièrement assoiffé de gloire. Mais telle est la mission que le Seigneur m'a confiée. »

Le simple fait d'imaginer certaines des conséquences de ces projets me donne le vertige. « Mais tout ce qui nous entoure n'aura jamais existé ! Moi-même, je ne serai jamais née ! »

Il se signe. « Il en sera fait selon la volonté de Dieu. Mais si vous me servez fidèlement, je vous garderai auprès de moi et veillerai à votre salut. »

C'est cela, oui. Et je me retrouverai dans la peau d'une Espagnole du XVI^e siècle. Si tant est que j'existe encore. Car mes parents, eux, seraient anéantis, non ? Je n'en ai aucune idée. La seule chose qui soit sûre à mes yeux, c'est que Luis joue avec des forces qui le dépassent, qui nous dépassent, des forces que seuls maîtrise cette Garde du temps – il est comme un enfant sculptant un bonhomme de neige alors que

menace une avalanche...

La Garde du temps ! Everard, le détective que j'ai vu l'année dernière ! Pourquoi m'a-t-il interrogée sur l'oncle Steve ? Parce que celui-ci ne travaillait pas pour une quelconque fondation scientifique. C'est un Gardien du temps !

Ils ont sûrement le devoir de prévenir de tels désastres. Everard m'a laissé sa carte de visite. Avec son téléphone dessus. Où diable ai-je pu la fourrer ? Le sort de l'univers dépend de ce bout de papier.

« Pour commencer, il faudrait que j'apprenne ce qui s'est passé au Pérou après... après mon départ, poursuit Luis. Ensuite, je pourrai préparer mon retour. Dites-le-moi. »

Je frissonne. Le moment est venu de se ressaisir, ma fille. Oublie ce cauchemar et *réfléchis*. « Je ne peux pas. Comment le saurais-je ? C'est arrivé il y a plus de quatre siècles. » Mais un spectre issu de ce lointain passé est assis en face de moi, souple, solide et luisant de sueur, derrière les assiettes, les tasses et les canettes de bière.

Soudain, une éruption dans ma tête.

Garde ton calme. Baisse les yeux. Parle posément. « Nous avons des livres d'histoire,

évidemment. Et des bibliothèques publiques. Je vais me renseigner. »

Il glousse. « Vous êtes courageuse, ma dame. Mais vous ne sortirez pas de ce logis, pas plus que je ne vous quitterai des yeux, tant que je ne serai pas sûr de contrôler la situation. Chaque fois que je devrai m'absenter – pour aller quelque part, pour dormir ou pour autre chose –, je veillerai à revenir à l'instant même où je serai parti. Évitez le centre de votre salon. »

Et si le cycle temporel apparaissait dans l'espace que j'occupe ? Boum ! Non, sans doute serais-je tout simplement poussée de côté. Plaquée contre le mur, grièvement blessée. Ça ne servirait à rien.

« Eh bien, je... je peux demander à quelqu'un qui connaît bien l'histoire. Nous avons des... des appareils... qui nous permettent de parler avec des gens se trouvant à des lieues de distance. Il y en a un au salon.

— Et comment saurais-je à qui vous parlez, comment comprendrais-je ce que vous lui dites en anglais ? Non, vous ne toucherez pas à cet appareil. » Il ignore à quoi ressemble un téléphone, mais jamais je ne pourrais décrocher le mien sans qu'il le remarque.

Il renonce à l'hostilité pour se faire persuasif. « Je vous en prie, ma dame, comprenez que je ne vous veux aucun mal. Je ne fais que mon devoir. Mes amis, ma patrie, mon Église comptent sur moi. N'avez-vous point la sagesse – la compassion – nécessaire pour le comprendre ? Je vous sais instruite. Ne possédez-vous point un livre qui pourrait nous aider ? Rappelez-vous que, quoi qu'il arrive, jamais je ne renoncerai à ma mission sacrée. Vous avez la possibilité d'en rendre les conséquences moins pénibles pour les êtres qui vous sont chers. »

L'excitation me fuit en même temps que l'espoir. Je prends conscience de ma fatigue. Chacune de mes cellules me semble endolorie. Allez, vas-y, coopère. Peut-être qu'ensuite il te laissera dormir. Et si tu fais des cauchemars, ils ne seront pas pires que la réalité.

L'encyclopédie. Un cadeau d'anniversaire de ma sœur Suzy qui est condamnée à disparaître si l'Espagne conquiert l'Europe, le Proche-Orient et les Amériques.

Un frisson glacé sur mon échine. Je me souviens ! J'ai rangé la carte de visite d'Everard dans le tiroir en haut à gauche de mon bureau, celui où j'entasse les documents divers. Et le

téléphone se trouve juste au-dessus, à côté de la machine à écrire.

« Vous tremblez, senorita.

— Ça vous étonne ? » Je me lève. « Suivez-moi. » La bise qui souffle dans mon esprit en chasse toute fatigue. « J'ai peut-être un livre contenant l'information que vous recherchez. »

Il me suit en me serrant de près. Sa présence est comme une ombre qui pèse sur moi.

Devant le bureau : « Halte ! Que cherchez-vous dans ce tiroir ? »

J'ai toujours été une menteuse pitoyable. Mais je peux lui dissimuler mon visage, et ma voix tremblante ne le surprendra pas. « Il y a de nombreux volumes ici, vous l'avez vu. Je dois consulter mon catalogue pour trouver la chronique que je recherche. Regardez. Aucune arqueeuse n'y est cachée. » J'ouvre le tiroir avant qu'il ait pu m'en empêcher. Puis, sans rien dire, je le laisse en fouiller le contenu. La carte de visite disparaît dans la paperasse. Mon cœur fait un bond.

« Je vous demande pardon, ma dame. Épargnez-moi les occasions de vous soupçonner, et je vous épargnerai ma brutalité. »

Je pêche la carte et je la retourne. L'air de rien. Je la lis avec attention : Manson Everard, une

adresse dans Manhattan, un numéro de téléphone, *un numéro de téléphone*. Je le grave dans mon esprit. Puis je farfouille dans les papiers. Qu'est-ce qui pourrait bien passer pour un catalogue ? Ah ! ma police d'assurance auto. Je l'avais sortie suite à cette collision le printemps dernier – le mois dernier – et je ne l'avais pas – je ne l'ai pas – encore remise dans mon coffre. Je fais semblant de l'étudier. « Ah ! voilà. »

Bon, je tiens le moyen d'appeler à l'aide. Me manque une méthode. Ouvrons l'œil.

Je frôle le cycle temporel en allant vers la bibliothèque. Luis continue de me suivre de près. *Pain-Polka*. Je prends le volume, je le feuillette. Il regarde par-dessus mon épaule. Pousse un cri en reconnaissant le mot *Pérou*. C'est vrai qu'il sait lire. Mais pas en anglais.

Je traduis. La préhistoire. Les premières expéditions, désastreuses, de Pizarro, son retour en Espagne en quête de financement. « Oui, oui, je connais tout cela. » Retour au Panama en 1530, puis départ pour Tumbes. « J'étais avec lui. » Début des combats. Un petit détachement réussit l'exploit de traverser les montagnes. Entrée dans Cajamarca, capture de l'Inca, demande de rançon. « Et ensuite, et ensuite ? » Exécution d'Atahualpa.

« Oh ! c'est regrettable. Mais mon capitaine a dû juger que c'était nécessaire. » Marche sur Cuzco. Expédition d'Almagro au Chili. Fondation de Lima par Pizarro. Manco, l'empereur fantoche, lui échappe et soulève le peuple contre l'envahisseur. Siège de Cuzco de février 1536 à avril 1537, date à laquelle la ville est libérée par Almagro ; on note une égale vaillance dans les deux camps. Mais même après la victoire espagnole, les Indiens continuent de se livrer à la guérilla, et Almagro entre en conflit avec les frères Pizarro. En 1538, Almagro est vaincu et exécuté par Hernando Pizarro. Son fils métis reprend la lutte et conspire contre les conquistadores ; le 26 juin 1541, Francisco Pizarro est assassiné à Lima. « Non !

Par le Corps du Christ, cela ne sera point ! » Charles Quint a dépêché un nouveau gouverneur, qui prend la situation en main, terrasse les almagristes et fait décapiter leur jeune chef. « C'est horrible, horrible. Chrétien contre chrétien. Non, il est clair que nous avons besoin d'un homme fort pour prendre le commandement dès que la situation commencera à se détériorer. »

Luis tire son épée. Qu'est-ce qui lui prend ? Affolée, je laisse choir le volume et recule vers mon bureau. Il tombe à genoux. Empoigne son épée par la lame, la lève comme une croix. Des

larmes coulent sur ses joues tannées, se perdent dans sa barbe noire comme la nuit. « Dieu tout-puissant, Sainte Vierge, sanglote-t-il, venez en aide à Votre serviteur. »

Serait-ce ma chance ? Pas le temps de réfléchir.

J'attrape l'aspirateur. Le soulève au-dessus de ma tête. Il m'entend, se tourne vers moi, se prépare à bondir. C'est un fardeau bien lourd et bien encombrant que je tiens là. Je bande les muscles de mes bras. Et je lance l'aspirateur par-dessus le cycle, et le bloc moteur s'écrase sur son crâne.

Il s'effondre. Un sang d'un atroce rouge vif coule à gros bouillons. Je l'ai sûrement blessé au cuir chevelu. Mais l'ai-je assommé ? Pas le temps de m'en assurer. En tout cas, l'aspirateur le gênera s'il veut se relever. Je fonce sur le téléphone.

Tonalité OK. Le numéro ? J'ai intérêt à me le rappeler. Je commence à le composer – gémissement de Luis. Il se redresse à quatre pattes. Je continue.

Ça sonne.

Ça continue de sonner. Luis s'agrippe à une étagère, parvient tant bien que mal à se relever.

Une voix familière : « Bonjour. Vous êtes bien chez Manse Everard. »

Ô mon Dieu, non !

Luis secoue la tête, essuie le sang sur ses yeux. Il continue de goutter, rouge, étincelant, impossible.

« Je ne peux pas vous répondre pour le moment. Laissez-moi un message et je vous rappellerai dès que possible. »

Luis a les jambes flageolantes, les bras ballants, mais les yeux d'une lucidité terrifiante. « Ah, marmonne-t-il. Traîtresse.

— Veuillez parler après le bip sonore. Merci. »

Il se baisse, ramasse son épée, s'avance. Un peu hésitant, mais inexorable.

Je hurle : « Wanda Tamberly ! Palo Alto ! Voyage dans le temps ! » La date, quel jour sommes-nous, bon sang ? « Vendredi soir, week-end du *Mémorial Day*. Au secours ! »

La pointe de l'épée se pose sur ma gorge. « Lâchez cet objet », gronde-t-il. J'obéis. Il me tient plaquée contre le bureau. « Je devrais vous tuer. Peut-être vais-je le faire. »

Et s'il décidait de ne plus se soucier de ma vertu et de...

Enfin, j'ai au moins laissé un indice à Everard. Pas vrai ?

Un souffle d'air. Un second cycle au-dessus du premier, avec deux passagers courbés sur leurs selles pour ne pas toucher le plafond.

Luis pousse un cri. Recule jusqu'à son cycle et l'enfourche. L'épée à la main. De l'autre, il pianote sur le panneau de contrôle. Everard est armé, mais quelque chose l'empêche de tirer. Et un nouveau souffle d'air. Luis n'est plus là.

Everard se pose.

Autour de moi, la pièce tournoie, s'assombrit. C'est la première fois de ma vie que je m'évanouis. Si seulement je pouvais m'asseoir une minute.

23 mai 1987

Elle sortit de sa chambre vêtue d'un pyjama et d'une robe de chambre. La coupe de celle-ci mettait en valeur ses formes, et le tissu bleu la couleur de ses yeux. Le soleil qui brillait à l'ouest paraît ses cheveux de vieil or.

Elle tiqua. « Oh ! Bonsoir, murmura-t-elle. J'ai dormi longtemps ? »

Everard se leva du sofa, y posant le livre qu'il feuilletait. « Environ quatorze heures, je crois. Vous en aviez besoin. Ravi de vous revoir. »

Elle parcourut le salon du regard. Pas de cycle temporel, pas de traces de sang. « Quand mon équipière a eu fini de prendre soin de vous, nous sommes allés chercher des produits ménagers afin de nettoyer les lieux, expliqua Everard. Ensuite, elle est repartie. Inutile d'encombrer votre

appartement. Il fallait cependant le laisser sous surveillance, simple précaution de notre part. Faites donc un petit tour pour vous assurer que tout est en ordre. On ne voudrait pas que votre moi antérieur se rende compte de quelque chose. Vous n'avez d'ailleurs rien remarqué, non ? »

Soupir de Wanda. « Non, strictement rien.

— Nous devons prévenir les paradoxes de ce genre. La situation est assez compliquée comme ça. » *Compliquée et dangereuse*, ajouta-t-il mentalement. *Mortellement dangereuse. Il faut que je lui remonte le moral.* « Hé ! je parie que vous êtes affamée. »

Il se sentit rasséréné en l'entendant rire. « Je serais prête à dévorer un cheval-frites, avec une tarte aux pommes pour dessert.

— Eh bien, je me suis permis de faire quelques provisions et, moi aussi, j'aimerais bien manger un morceau, si ça ne vous dérange pas.

— Me déranger ? Jamais de la vie ! »

Une fois dans la cuisine, il lui conseilla de s'asseoir dans un coin pendant qu'il préparait le dîner. « Je sais faire cuire un steak et assaisonner une salade. Vous avez été salement secouée. La plupart des gens seraient encore dans les vapes.

— Merci. » Elle s'assit. Une minute durant, on

n'entendit aucun bruit excepté celui des ustensiles qu'il maniait avec dextérité. Puis, le visage grave, elle lui demanda : « Vous faites partie de la Garde du temps, n'est-ce pas ?

— Hein ? fit-il en se retournant. Oui. Quoique le terme exact soit « Patrouille ». » Une pause. « Le commun des mortels est censé ignorer l'existence du voyage temporel. Nous ne pouvons en parler qu'avec des personnes autorisées, et ce uniquement si les circonstances l'exigent. Ce qui est le cas de toute évidence, vu que vous êtes déjà au parfum. Et je dispose de l'autorité nécessaire pour en décider. Je ne vous cacherai rien, Miss Tamberly.

— Génial. Comment avez-vous fait pour arriver aussi vite ? Quand je suis tombée sur votre répondeur, j'ai cru que tout était fichu.

— Vous n'avez pas réfléchi à tout ce qu'implique le concept. Après avoir écouté votre message, j'ai aussitôt mis sur pied une expédition. On est arrivés au moment voulu, on a jeté un coup d'œil par la fenêtre, on a vu cet homme qui vous menaçait et on a fait un petit saut dans votre salon. Malheureusement, je ne disposais pas d'un bon angle de tir, et l'homme en question a mis les voiles.

— Pourquoi n'avez-vous pas sauté un peu plus tôt ?

— Vous épargnant ainsi des heures éprouvantes ? Désolé. Quand j'en aurai le loisir, je vous exposerai les risques qu'on encourt en voulant changer le passé. »

Elle plissa le front. « Je crois que j'en ai déjà une petite idée.

— Hum, ça ne m'étonne guère. Écoutez, on peut attendre que vous soyez d'attaque pour discuter de tout ça. Prenez deux jours de repos et remettez-vous de vos émotions. »

Elle releva la tête avec fierté. « Merci, mais ce n'est pas la peine. Je suis indemne, morte de faim et dévorée par la curiosité. Et par l'inquiétude. Mon oncle... Non, sincèrement, je préférerais ne pas attendre.

— Ouauh ! vous êtes une dure, à ce que je vois. Okay. Commencez par me raconter ce qui vous est arrivé. Ne vous pressez pas. Je n'hésiterai pas à vous interrompre pour vous poser des questions. La Patrouille doit tout savoir. C'est plus important que vous ne le pensez.

— Et le monde qui ne se doute de rien...» Elle frissonna, déglutit, agrippa le rebord de la table et se lança. Ils avaient dévoré la moitié du dîner

lorsqu'il se déclara satisfait de son témoignage.

« Oui, la situation est grave, dit-il d'un air sombre. Et elle serait catastrophique si vous n'aviez pas fait preuve d'autant de courage et d'initiative, Miss Tamberly. »

Elle rougit. « Wanda, s'il vous plaît. »

Il eut un sourire un peu forcé. « D'accord, moi c'est Manse. Je vous avertis : j'ai passé mon enfance dans le Middle-West des années 20 et 30. Et je n'ai jamais pu me défaire des bonnes manières qu'on m'a inculquées. Mais si vous préférez qu'on s'appelle par nos prénoms, ça ne me dérange pas. »

Elle le fixa un long moment. « Oui, vous ne pouviez faire autrement que de rester un garçon bien poli, hein ? Quand on ne cesse de bourlinguer dans l'histoire, on passe à côté des changements sociaux dans son pays d'origine. »

Intelligente, la gamine, songea-t-il. Et plutôt belle, dans le genre athlétique.

Elle laissa soudain paraître son angoisse. « Et mon oncle ? »

Grimace d'Everard. « Je suis navré. L'Espagnol s'est contenté de vous dire qu'il avait abandonné Stephen Tamberly sur le même continent mais dans un passé lointain. Aucune position, aucune

date.

— Vous avez... tout le temps de le chercher. »

Il secoua la tête. « Hélas non. Il nous faudrait des milliers d'hommes-années. Et nous ne les avons pas. La Patrouille souffre d'un manque criant de personnel. Nous sommes à peine assez nombreux pour assurer nos missions de routine, sans parler des cas d'urgence comme celui-ci. Tôt ou tard, voyez-vous, chacun de nos agents finit par atteindre la limite d'âge, quand il ne périt avant. L'affaire qui nous occupe doit être traitée en priorité. Nous devons mobiliser toutes nos ressources pour la résoudre – si tant est que nous y parvenions.

— Pensez-vous que Luis retournera le chercher ?

— Peut-être. Mais je ne le crois pas. Il aura plus important à faire. D'abord se planquer pour panser ses blessures, et ensuite...» Le regard d'Everard se fit lointain. « Un homme intelligent, courageux, inflexible, équipé d'un scooter temporel... Il pourrait apparaître n'importe où, n'importe quand. Et causer des dommages irréparables.

— Oncle Steve...

— Je vous parie qu'il se tirera d'affaire. Je ne

sais pas comment, mais il trouvera sûrement une idée. C'est un type solide et intelligent, lui aussi. Pas étonnant que vous soyez sa nièce préférée. »

Elle essuya une larme. « Non, je refuse de chialer ! Peut-être que... peut-être qu'on trouvera un indice quelconque. En attendant, y a... y a mon steak qui refroidit. » Elle se jeta dessus comme si c'était un ennemi.

Il se remit à manger lui aussi. Bizarrement, l'ambiance passa peu à peu de l'angoisse à la quiétude domestique. Au bout d'un temps, elle rompit le silence pour demander : « Et si vous me disiez toute la vérité ?

— Un résumé seulement, si vous le voulez bien. Rien que ça, je vais en avoir pour deux bonnes heures. »

Elle se retrouva affalée sur le sofa, les yeux écarquillés, pendant qu'il faisait les cent pas dans le salon. Il se tapa du poing sur la paume. « Une vraie situation à la Ragnarok. Mais pas désespérée pour autant. Quel que soit le sort de Stephen Tamberly, il n'aura pas vécu en vain, Wanda. Par l'entremise de Castelar, il vous a transmis deux mots : « Exaltationnistes » et « Machu Picchu ». Et je ne pense pas que Castelar les aurait lâchés de lui-même – étant donné les circonstances – si

vous n'aviez pas tenté de le cuisiner en douce.

— Ce n'est pas grand-chose, protesta-t-elle.

— Une bombe non plus, mais elle peut faire pas mal de dégâts. Écoutez, les Exaltationnistes... je vous en dirai plus sur eux à loisir, mais sachez qu'il s'agit d'une bande de desperados originaires d'un lointain avenir. C'étaient déjà des hors-la-loi à leur époque ; ils ont volé plusieurs véhicules temporels et se sont planqués dans l'espace-temps. Nous avons déjà eu à traiter les conséquences de leurs actes – enfin, disons que j'ai « déjà » eu affaire à eux dans mon temps propre –, et ils ont « toujours » réussi à nous échapper. Bon, d'après ce que vous me dites, ils campent sur le Machu Picchu. Nous savons que les indigènes n'ont abandonné cette cité qu'après que les Espagnols eurent éliminé toute forme de résistance. Donc, d'après la description que vous a faite Castelar, les Exaltationnistes ont dû débarquer peu après. Cela devrait suffire à nos éclaireurs pour les localiser dans le temps.

» L'un de nos agents a « déjà » signalé la présence d'étrangers à la cour de l'Inca quelques années avant l'arrivée de Pizarro. Apparemment, ils ont cherché en vain à le persuader de prendre une décision de nature à empêcher le

déclenchement de la guerre civile qui a tant facilité la tâche aux conquistadores. Vu ce que vous venez de m'apprendre, je suis sûr qu'ils s'agissait de nos Exaltationnistes tentant d'altérer le cours de l'histoire. Comme leur plan a capoté, ils se sont rabattus sur la rançon d'Atahualpa. Sa disparition aurait suffisamment bouleversé l'ordre des événements pour leur permettre de semer un peu plus la panique.

— Mais dans quel but ? murmura-t-elle.

— Anéantir l'avenir, évidemment. Devenir les maîtres du monde, en commençant par l'Amérique. Ni vous ni moi n'aurions jamais vu le jour, pas plus que les États-Unis, les Danelliens et la Patrouille du temps... à moins qu'ils n'en aient fondé une à leur goût, pour protéger l'histoire pervertie qu'ils auraient engendrée. Mais je ne pense pas que leur règne aurait été durable. Les tyrans égoïstes dans leur genre finissent toujours par s'entre-déchirer. On aurait assisté à des batailles dans le temps, à des altérations chaotiques... Difficile de dire si le continuum peut absorber une variation de flux trop importante. »

Elle blêmit et laissa échapper un sifflement.
« Nom de Dieu, Manse ! »

Il cessa d'arpenter la moquette, se pencha vers

elle, lui glissa un doigt sous le menton pour lui relever la tête et, avec un sourire en coin, lui lança : « Quel effet ça fait de savoir qu'on a peut-être sauvé l'univers tout entier ? »

15 avril 1610

Le spationef était noir comme la nuit, de crainte que sa proie ne l'aperçoive depuis la Terre, étoile filant dans le ciel à l'aube ou au crépuscule, et ne se sache observée. Mais un hublot en verre traité y laissait entrer la lumière. Il survolait la face diurne lorsque Everard arriva à son bord, découvrant des océans bleus mouchetés de blanc où s'enchâssaient les masses ocre des continents.

Son scooter se matérialisa dans la baie prévue à cet effet et, contrairement à son habitude, il en descendit sans prendre le temps d'admirer la vue. La gravité artificielle lui conférait son poids normal. Il se hâta vers la passerelle. Trois Patrouilleurs l'y attendaient, qu'il connaissait bien en dépit des siècles séparant leurs dates de naissance.

« Nous pensons avoir déterminé le moment, lui dit Umfanduma de but en blanc. Voici les images. »

C'était le bâtiment commandant leur escadrille qui les avait prises. Everard était accouru dès qu'un message transmis *via* l'espace puis le temps l'en avait avisé. Ces images dataient de quelques minutes à peine. Elles étaient plutôt floues, du fait de l'amplification et de la transmission atmosphérique. Mais lorsqu'il en stoppa le déroulement pour mieux les étudier, il vit qu'un éclat métallique émanait de la tête et du torse de l'un des sujets. Il était accroupi non loin d'un scooter temporel, un autre homme à ses côtés, sur une vaste plate-forme de laquelle on avait vue sur la cité déserte et les montagnes alentour. Tous deux étaient cernés par des hommes et des femmes de noir vêtus.

Il opina. « C'est sûrement ça. Nous ne savons pas quand Castelar débutera sa tentative d'évasion, mais ce devrait être dans les deux ou trois heures suivant cet instant. Nous devons attaquer les Exaltationnistes tout de suite après. »

Pas avant, car cela n'est jamais arrivé. Nous n'osons même pas corriger cette séquence interdite. L'ennemi, lui, ose tout. C'est pour cela

que nous devons le détruire.

Umfanduma se renfroigna. « Ça ne sera pas facile, dit-elle. Leur camp est survolé en permanence par un scooter équipé de détecteurs. Ils sont prêts à filer en un clin d'œil.

— Mouais. Sauf qu'ils n'ont pas assez de véhicules pour les transporter tous simultanément. Ils doivent faire plusieurs navettes. Mais, tels que je les connais, ils préféreront abandonner ceux qui auront la malchance d'être trop loin des scooters. On n'a pas besoin de leur envoyer une armée. Commençons à préparer l'offensive. »

Durant le laps de temps qui suivit, les spationefs virent débarquer plusieurs scooters armés. De nombreux messages furent échangés par faisceau cohérent. Everard mit son plan au point, donna ses instructions.

Ensuite, il ne lui resta qu'à ronger son frein en s'efforçant de garder son calme. Il s'aperçut que penser à Wanda Tamberly lui faisait du bien.

« *Go !* »

Il bondit sur sa selle. Tetsuo Motonobu, l'artilleur qui lui était affecté, était déjà en place. Les doigts d'Everard dansèrent au-dessus du panneau de contrôle.

Ils flottaient au sein d'un azur infini. Un condor volait dans le lointain. Le massif montagneux s'étendait en contrebas, majestueux labyrinthe d'un vert soutenu où la neige faisait ressortir les sommets, les ombres les ravines. Machu Picchu était l'image même de la puissance pétrifiée. De quoi aurait été capable la civilisation qui l'avait édifié si le destin lui avait permis de fleurir ?

Pas le temps de rêvasser, bon sang ! La sentinelle exaltationniste se tenait à quelques mètres à peine. L'air était si transparent, la lumière si nette, qu'on distinguait nettement son visage ébahi mais furibond, sa main qui saisissait une arme. Motonobu laissa échapper une décharge énergétique. Un éclair, un coup de tonnerre. Embrassé comme une torche, l'homme tomba à bas de son scooter, tel Lucifer au moment de sa chute. Un sillage de fumée le suivit. Son véhicule partit en vrille. *On le récupérera plus tard. En avant !*

Everard ne sauta pas dans la cité. Il tenait à avoir une vue d'ensemble. Tandis qu'il fondait sur ses proies, le vent frappa son champ de force en rugissant. Les bâtiments emplirent peu à peu son champ visuel.

Ses camarades ouvrirent le feu. Des lances écarlates zébrèrent l'air. Lorsque Everard atterrit,

la bataille était presque finie.

Le couchant bariolait l'horizon de jaune. La nuit montant des vallées venait laper les murailles de Machu Picchu. Le froid devenait glacial, le silence sépulcral.

Everard sortit du bâtiment où il effectuait ses interrogatoires. Deux Patrouilleurs en gardaient l'accès. « Rassemblez le reste de la troupe, ainsi que les prisonniers, et préparez-vous à regagner la base, dit-il d'une voix lasse.

— Vous avez pu apprendre quelque chose, monsieur ? » demanda Motonobu.

Everard haussa les épaules. « Pas grand-chose. Peut-être que les spécialistes leur soutireront d'autres informations, mais ça m'étonnerait que ça nous avance beaucoup. L'un des captifs est prêt à coopérer en échange d'une cage dorée sur la planète d'exil. Le problème, c'est qu'il est incapable de répondre à ma question la plus pressante.

— Où / quand sont allés ceux qui ont réussi à fuir ? » Everard hocha la tête. « Merau Varagan, leur chef, a été blessé par Castelar lorsque celui-ci leur a tiré sa révérence. Deux de ses acolytes se préparaient à l'évacuer vers une destination connue de lui seul afin qu'il y reçoive des soins. Du

coup, ils ont détalé comme des lapins dès que nous avons lancé notre attaque. Trois autres Exaltationnistes ont réussi à nous échapper. »

Il se redressa. « Enfin, nous avons atteint la plupart de nos objectifs. La majorité du gang est hors d'état de nuire. Les bandits qui ont pu fuir ont dû s'égailler dans l'espace-temps. Peut-être ne pourront-ils jamais se regrouper. Nous en avons fini avec eux. »

Motonobu poussa un soupir de regret. « Si seulement nous avions pu débarquer plus tôt et leur tendre un piège dans les règles. On aurait capturé toute la bande.

— Mais on ne pouvait pas faire ça, et on ne l'a pas fait, dit sèchement Everard. La loi, c'est nous, ne l'oubliez pas.

— Non, monsieur. Et je n'oublie pas non plus cet Espagnol et tout le barouf qu'il risque de causer. Comment allons-nous faire pour le retrouver... avant qu'il ne soit trop tard ? »

Everard ne lui répondit pas mais se tourna vers l'esplanade où étaient parqués tous les véhicules. A l'est, il vit la Porte du Soleil sur sa crête, découpée en ombre chinoise devant le ciel.

24 mai 1987

À peine avait-il frappé que Wanda lui ouvrait la porte. « Salut ! fit-elle, le souffle court. Comment ça va ? Comment ça s'est passé ?

— Plutôt bien », répondit-il.

Elle lui étreignit les mains. Sa voix s'adoucit. « Je me suis inquiétée pour vous, Manse. »

Voilà qui était agréable à entendre. « Oh ! je tiens à ma peau. Pour ce qui est de l'opération... eh bien, on a capturé la plupart des bandits sans subir aucune perte. Machu Picchu est sécurisé. » *A été sécurisé. De nouveau abandonné pour une durée de trois siècles. Jusqu'à ce que les touristes viennent souiller le site. Mais il n'appartient pas à un Patrouilleur de s'ériger en juge. Il doit s'endurcir s'il veut continuer à travailler dans l'histoire de l'humanité.*

« Formidable ! » Obéissant à une impulsion, elle l'étreignit. Il lui rendit son étreinte. Puis ils s'écartèrent l'un de l'autre, un peu gênés.

« Si vous étiez arrivé dix minutes plus tôt, vous n'auriez trouvé personne à la maison, dit-elle. J'en avais marre de rester enfermée et je suis allée faire une longue promenade.

— Je vous avais dit de ne pas bouger d'ici ! s'emporta-t-il. Tout danger n'est pas écarté. Nous avons placé chez vous un système qui nous alertera en cas d'intrusion, mais il ne peut pas vous suivre partout. N'oubliez pas que Castelar court toujours, bon sang ! »

Elle lui tira la langue. « Vous préférez que je grimpe aux rideaux ? Et puis, pourquoi chercherait-il à me nuire ?

— Vous êtes son seul contact au XX^e siècle. Vous risquez de nous mettre sur sa piste. En tout cas, il peut le craindre. »

Elle redevint sérieuse. « Justement, je crois bien qu'il a des raisons de le faire.

— Hein ? Que voulez-vous dire ? »

Elle le prit par la main. Comme sa main était chaude ! « Allez, détendez-vous, on va boire une bière et je vais vous raconter ça. Cette promenade m'a éclairci les idées. J'ai repensé à toute cette

histoire et je me la suis repassée, en mettant de côté les aspects les plus étranges et les plus terrifiants. Et je crois savoir à quel point de l'espace-temps Luis va tenter de passer à l'action. »

Il resta un long moment sans rien dire. Son cœur lui martelait les côtes. « Comment ? »

Elle le fixa de ses yeux bleus. « Je pense avoir appris à le connaître, dit-elle à voix basse. Même si on n'était pas intimes à proprement parler, notre relation était plutôt du genre intense. Ce n'est pas un monstre. C'est un homme cruel selon nos critères, mais il n'est que le produit de son époque. Ambitieux, âpre au gain... mais, à ses propres yeux, un chevalier errant. J'ai fouillé dans mes souvenirs, minute par minute. J'ai tenté de prendre de la distance par rapport à mes mésaventures. Et je me suis rappelé sa réaction quand il a appris que les Indiens allaient se rebeller et assiéger les frères Pizarro dans Cuzco, ce qui amènerait ensuite ses compatriotes à s'entre-déchirer. S'il venait à apparaître par miracle pour les sauver des assiégeants, ça ferait de lui le commandant *de facto* des forces espagnoles. Mais même s'il entre une part de calcul dans sa décision, Manse, ce n'est pas pour cette seule raison qu'il tentera le coup. Son

honneur l'exige de lui. »

6 février 1536 (calendrier julien)

La cité impériale s'embrasait à l'aurore. Les flèches enflammées et les rochers enveloppés de coton en feu fondaient sur elle comme des météores. Le bois et la paille se consumaient. Entre les murs de pierre grondaient les fournaises. Les flammes montaient haut, les étincelles s'égaillaient, le vent répandait la fumée. Les rivières se couvraient d'une couche de suie. Au sein du vacarme, les cors meuglaient, les gorges hurlaient. Les Indiens grouillaient autour de Cuzco par dizaines de milliers. C'était comme une marée brune avec, en guise de gerbes d'écume, les oriflammes, les coiffes de plumes, les haches et les lances aux reflets cuivrés. Ils débordaient les lignes espagnoles, frappaient, grondaient, reculaient dans le sang et la tourmente, pour aussitôt repartir à l'assaut.

Castelar arriva au-dessus d'une citadelle située un peu au nord du champ de bataille. Les indigènes se pressaient entre ses murs massifs. Un instant il eut envie de fondre sur eux, pour tuer et tuer encore. Mais non, c'était plus loin que luttaienent ses camarades. L'épée dans sa main droite, la gauche sur les commandes, il fonça à travers les airs pour les secourir.

Il ne leur apportait pas des armes venues du futur, mais quelle importance ? Sa lame était affûtée, son bras robuste, et l'archange de la guerre volait au-dessus de lui. Ce qui ne l'empêchait pas de rester sur le qui-vive. Ses ennemis risquaient de tomber du ciel, de surgir du néant. Il devait se tenir prêt à sauter dans le temps, à échapper à leurs traits pour revenir frapper, encore et encore, tel un loup harcelant un élan.

Il survola une esplanade bordée par un édifice où la lutte faisait rage. Des cavaliers descendaient une ruelle. Leurs armes étincelaient, leurs bannières claquaient. Ils allaient faire une sortie, foncer sur les hordes ennemies.

Une décision s'imposa à lui. Il attendrait quelques minutes, le temps que la bataille soit engagée, puis fondrait sur les Indiens. Voyant qu'un aigle vengeur leur venait en renfort, les

Espagnols sauraient que le Seigneur avait entendu leurs prières, et ils décimeraient leurs ennemis pris de panique.

Certains le virent passer. Il aperçut leurs yeux étonnés, entendit leurs cris de surprise. Retentit ensuite le tonnerre d'une galopade, puis ce cri familier entre tous : « *San Jago !* »

Il survola la muraille sud de la cité, vira, fit demi-tour et fonça. Il connaissait bien sa machine à présent, il la maniait à la perfection – sa cavale des vents, sur laquelle il entrerait un jour dans Jérusalem – aurait-il l'honneur de se retrouver en présence du Sauveur ?

A l'attaque !

Une autre machine près de la sienne, chevauchée par deux hommes. Ses doigts se plaquèrent sur le panneau de contrôle. Et la foudre le frappa. « Sainte Vierge, ayez pitié ! » Sa cavale succomba. Chut dans le vide. Au moins mourrait-il au combat. Bien que les forces de Satan aient eu raison de lui, elles ne l'empêcheraient pas de franchir les portes du paradis, car tel était le destin d'un soldat du Christ.

Son âme s'arracha à lui, sombra dans la nuit.

24 mai 1987

« L'embuscade s'est déroulée comme prévu ou presque, dit Carlos Navarro à Everard. Quand on l'a repéré depuis l'espace, on a activé le générateur électromagnétique et sauté sur place. Le champ généré a induit un voltage tel qu'il a subi un violent choc électrique. Du même coup, toute la mémoire de son scooter a été effacée. Mais je ne vous apprends rien. Nous l'avons arrosé avec nos étourdisseurs par acquit de conscience, puis nous l'avons récupéré avant qu'il ne s'écrase au sol. Pendant ce temps-là, le véhicule de transport est apparu à son tour, il a chargé le scooter et il est reparti. Tout a été bouclé en moins de deux minutes. Je suppose que quelques combattants nous ont aperçus, mais la confusion était telle qu'ils ont dû croire à une illusion.

— Vous avez fait du bon boulot. » Everard se carra dans son vieux fauteuil avachi. Son appartement new-yorkais était un nid douillet et peuplé de souvenirs – au-dessus du bar, un casque et une lance de l'âge du bronze, par terre, une peau d'ours polaire de l'ère viking, des artefacts qui ne risquaient pas d'étonner ses contemporains mais demeuraient chers à son cœur.

Il n'avait pas participé à cette opération. Inutile de gaspiller de cette manière le temps propre d'un agent non-attaché. Le seul risque, c'était que Castelar réussisse à leur filer entre les doigts. Le coup de la décharge électrique l'en avait empêché.

« En fait, reprit-il, votre opération est historique. » Il désigna le livre posé près de lui. « Je viens de relire *l'Histoire de la conquête du Pérou*. Les chroniques espagnoles racontent que la Vierge est apparue au-dessus du temple de Viracocha, le site de la future cathédrale, et que saint Jacques en a fait autant au-dessus du champ de bataille, ce qui a galvanisé les troupes. De l'avis général, il ne s'agit là que d'une légende, ou alors d'une hallucination collective, mais... Enfin. Comment se porte le prisonnier ?

— Quand je l'ai quitté, il était encore sous sédatif, répondit Navarro. Ses brûlures ne lui

laisseront aucune cicatrice. Que va-t-on faire de lui ?

— Cela dépend de pas mal de choses. » Everard prit sa pipe, qu'il avait laissée dans le cendrier, et la ralluma. « La plus importante s'appelle Stephen Tamberly. Vous êtes au courant ?

— Oui. » Rictus de Navarro. « Malheureusement, comme je vous l'ai dit, la décharge a effacé la mémoire moléculaire du scooter de Castelar. Nous avons soumis ce dernier à un premier interrogatoire par kyradex – nous savions que vous aviez besoin d'information –, mais il ne se souvient ni du lieu ni du moment où il a largué Tamberly ; tout ce qu'il sait, c'est que c'est sur la côte de l'Amérique du Sud, à plusieurs millénaires dans le passé. Il savait qu'il retrouverait ces coordonnées s'il le souhaitait, ce qui lui paraissait peu probable. Du coup, il n'a pas pris la peine de les mémoriser. »

Everard poussa un soupir. « C'est bien ce que je craignais. Pauvre Wanda.

— Je vous demande pardon ?

— Rien. » Il tira sur sa bouffarde pour se rasséréner. « Je n'ai plus besoin de vous. Allez donc passer la soirée en ville et vous détendre un peu.

— Vous ne voulez pas m’accompagner ? » demanda Navarro par politesse.

Everard secoua la tête. « Je vais rester quelque temps ici. Il est possible que Tamberly ait trouvé un moyen de se faire secourir. Dans ce cas, il a été soumis à un débriefing dans l’une de nos bases et je ne manquerai pas d’en être informé, vu que j’ai enquêté sur sa disparition. Mais, naturellement, ce ne sera fait qu’après que j’aurai finalisé tous les autres aspects du dossier. Peut-être que je ne vais pas tarder à recevoir un coup de fil.

— Je vois. Eh bien, merci et au revoir. »

Navarro s’en fut. Everard se prépara à une longue soirée. L’obscurité envahit lentement son salon, mais il n’alluma pas les lumières. Il préférait rester assis, réfléchir et espérer.

18 août 2930 av. J.C.

Là où le fleuve se jetait dans la mer se massaient les huttes d'argile du village. On ne voyait que deux canoës sur la grève, car tous les pêcheurs étaient sortis en mer par cette belle journée. La plupart des femmes étaient également absentes, occupées à cultiver la gourde, la courge, la patate et le coton à la lisière de la mangrove. Un plumet de fumée montait du feu communal qu'un vieillard entretenait en permanence. Les autres villageois s'affairaient dans leurs huttes, les enfants les plus âgés veillaient sur les plus jeunes. Tous portaient un pagne de fibres tressées et des bijoux faits de coquillages, de plumes et de dents d'animal. Ils aimaient rire et bavarder.

Le faiseur de calices était assis en tailleur sur le seuil de sa hutte. Ce jour-là, il n'était pas occupé à

façonner des pots et des bols, ni à les faire cuire. Au lieu de cela, il regardait dans le vide et ne disait mot. Cela lui arrivait souvent depuis qu'il avait appris la langue des hommes et s'était mis à faire des prodiges. Tous devaient le respecter. C'était un homme bon, parfois en butte à de telles crises. Peut-être concevait-il un nouvel objet, peut-être communiait-il avec les esprits. C'était en tout cas un homme d'exception, plus grand et plus pâle que les autres, avec des cheveux et des yeux également clairs, et une masse de poils sur les joues. Une cape le protégeait du soleil, qui était plus dur à sa peau qu'à celle des autres. À l'intérieur de sa hutte, sa femme pilait des graines dans son mortier. Leurs deux enfants dormaient.

On entendit des cris. Les femmes dans les champs regagnèrent le village. Les autres habitants sortirent de leurs huttes pour voir ce qui se passait. Le faiseur de calices se leva et les suivit.

Le long du fleuve, un inconnu marchait d'un bon pas. Les visiteurs étaient fréquents, et les échanges nombreux avec les autres villages, mais nul n'avait jamais vu cet homme-ci. Il ressemblait à bien d'autres, mais il était plus musclé. Sa tenue était surprenante. Un objet brillant et anguleux était posé contre sa hanche.

D'où pouvait-il bien venir ? Les chasseurs n'avaient pu manquer d'apercevoir un homme traversant la vallée. Les femmes gloussèrent lorsqu'il les salua. Les vieillards lui rendirent son salut et lui souhaitèrent la bienvenue.

Le faiseur de calices arriva.

Tamberly et l'explorateur restèrent un long moment à se dévisager. *Il appartient à l'ethnie locale.* Un calme surprenant l'envahissait à présent qu'il parvenait enfin au but tant attendu. *Rien d'étonnant à cela. Mieux vaut ne pas surprendre les autochtones, même quand ils sont naïfs comme ces habitants de l'âge de pierre. Comment comptait-il leur expliquer son arme ?*

L'explorateur hocha la tête. « Je m'attendais à moitié à trouver quelqu'un comme vous, dit-il en temporel. Est-ce que vous me comprenez ? »

Cela faisait longtemps que Tamberly n'avait pas pratiqué cette langue. Et pourtant... « Oui. Soyez le bienvenu. J'attends quelqu'un comme vous depuis... depuis sept ans, je crois bien.

— Je m'appelle Guillem Cisneros. Originaire du XXX^e siècle mais affecté à l'universarium de Halla...» Une époque postérieure à la découverte du voyage temporel, où celui-ci était donc pratiqué ouvertement.

« Stephen Tamberly, XX^e siècle, historien de terrain pour la Patrouille. »

Cisneros eut un petit rire. « Une poignée de main s'impose. » Les villageois les regardaient avec des yeux ébaubis. « Vous avez fait naufrage ici ? demanda Cisneros, question inutile s'il en était.

— Oui. La Patrouille doit être alertée. Conduisez-moi à votre base.

— Bien entendu. J'ai dissimulé mon véhicule dix kilomètres en amont. » Cisneros hésita. « J'avais l'intention de me faire passer pour un voyageur et de vivre quelque temps ici afin de résoudre une énigme archéologique. Mais je vous soupçonne d'en être à l'origine.

— En effet, répondit Tamberly. Quand j'ai compris que j'étais pris au piège dans ce milieu, je me suis rappelé les poteries de Valdivia. »

A son époque, c'étaient les plus anciennes jamais répertoriées dans l'hémisphère occidental. Quasiment identiques aux poteries jomon du Japon, qui leur étaient contemporaines. On supposait qu'un bateau de pêche avait traversé le Pacifique et que les marins avaient transmis leur savoir aux indigènes qui les avaient accueillis. Ce qui n'était guère plausible. Non seulement lesdits

marins auraient dû survivre à un périple de huit mille milles nautiques, mais en outre maîtriser un art connu des seules femmes de leur société. « J'ai donc décidé de les introduire et d'attendre qu'un enquêteur du futur vienne y voir de plus près. »

On ne pouvait pas dire qu'il avait violé le règlement de la Patrouille. Celui-ci était flexible par nécessité. Et vu les circonstances, son sauvetage était d'une importance capitale.

« Ingénieux, commenta Cisneros. Comment vous en êtes-vous sorti avec ces gens ?

— Ils sont doux et accueillants », répondit Tamberly. *Aruna et les enfants vont avoir le cœur brisé de me voir partir.*

Si fêtais un saint, j'aurais poliment refusé quand son père me l'a proposée en mariage. Mais les années étaient longues et j'ignorais combien j'allais en passer ici. Oui, elle me regrettera, mais je lui laisserai une telle mana qu'elle se trouvera sans peine un nouveau mari – un homme robuste, sans doute Ulamamo –, et elle vivra aussi heureuse que tous les autres membres de sa tribu. C'est-à-dire nettement plus que bien des humains de l'avenir, que celui-ci soit proche ou lointain.

Il ne pouvait toutefois se défaire d'un léger sentiment de culpabilité, et sans doute n'y

parviendrait-il jamais, mais, pour l'instant, la joie l'emportait sur tout le reste. *Je vais rentrer chez moi.*

25 mai 1987

Lumière tamisée. Porcelaine de Chine, couverts en argent, verres en cristal. J'ignore si Ernie est le meilleur restaurant de San Francisco – question de goût, je présume –, mais il figure sûrement dans le peloton de tête. Cela dit, Manse tient à me faire découvrir le Mingei-Ya des années 70, avant que les fondateurs aient pris leur retraite.

Il lève son verre de sherry. « A l'avenir. »

Je l'imites. « Et au passé. » On trinque. Sublime.

« Nous pouvons parler maintenant. » Quand il sourit, tout son visage se plisse et cesse d'être quelconque. « Je m'excuse de ne pas vous avoir contactée plus tôt, à part pour vous rassurer à propos de votre oncle et vous inviter à dîner ce soir, mais je n'ai pas arrêté de sauter dans tous les coins afin d'achever de nouer tous les fils de cette

histoire. »

Allez, je le taquine un peu. « Qu'est-ce qui vous empêchait, une fois vos fils noués, de remonter dans le passé pour m'éviter de baliser ? »

Il redevient sérieux. Mon Dieu, quelle tristesse dans sa voix ! « Non. Cela aurait été trop risqué. La Patrouille nous autorise les permissions de détente, mais pas quand elles risquent de chambouler le cours des événements.

— Ne vous inquiétez pas, Manse, je plaisantais. » Je lui tapote doucement la main. « Après tout, j'ai droit à un repas gastronomique pour me consoler, non ? » Sans parler de la robe de soirée et du petit tour au salon de coiffure.

« Vous l'avez bien mérité. » Il est plus soulagé que ne devrait l'être un type comme lui, un gars familier des zones les plus dangereuses de l'espace-temps.

Mais assez blagué comme ça. J'ai des questions sérieuses à poser. « Qu'est devenu oncle Steve ? Vous m'avez dit qu'il était tiré d'affaire, mais pas où il était passé. »

Gloussement de Manse. « Ça n'a guère d'importance, non ? Disons qu'il séjourne dans un centre de débriefing, en un lieu et une époque indéfinis. Ensuite, il aura droit à une longue

permission à Londres, auprès de son épouse, et il reprendra le collier. Je suis sûr qu'il finira par vous rendre visite, à vous et à votre famille. Un peu de patience.

— Et... par la suite ?

— Eh bien, nous devons finaliser le dossier d'une façon qui laisse intacte la structure temporelle. Nous allons réinsérer le frère Esteban Tanaquil et don Luis Castelar dans la salle du trésor de Cajamarca, en 1533, une ou deux minutes après que les Exaltationnistes les ont enlevés. Ils en ressortiront par la porte, et on n'en parlera plus. »

Je plisse le front. « Euh... Si je me souviens bien, les sentinelles se sont inquiétées le matin venu, elles sont entrées dans la salle et elles n'y ont trouvé personne. Ce qui a fait sensation parmi les conquistadores. Vous pouvez changer tout ça ? »

Il me gratifie d'un sourire rayonnant. « Petite futée ! C'est une excellente question. Oui, dans le cas où le passé a été modifié, la Patrouille peut annuler les événements découlant de cette modification. Nous restaurons l'histoire « originelle », pour ainsi dire. Dans la mesure du possible, naturellement. »

Soudain, j'ai le cœur un peu serré. « Mais

Luis... Après tout ce qu'il a vécu...»

Manse boit une gorgée de sherry, fait tourner le verre entre ses doigts comme pour admirer le liquide ambré. « Nous avons envisagé de le recruter, mais ses valeurs sont incompatibles avec les nôtres. Il subira un conditionnement qui l'obligera au secret. La procédure est indolore, mais elle vous empêche de parler à quiconque du voyage temporel. S'il veut quand même le faire, et il essaiera sûrement, il s'apercevra que sa langue est paralysée. Il n'insistera pas. »

Je secoue la tête. « Ça va être horrible pour lui. »

Manse conserve son calme. Il est pareil à une montagne : on trouve sur ses versants des fleurs tout à fait charmantes, mais en dessous, c'est le roc et rien que le roc. « Vous préféreriez qu'on le tue, ou alors qu'on lui récurve la mémoire pour le transformer en légume ? Il nous a causé tout un tas de problèmes, mais nous ne lui en gardons pas rancune.

— Lui, si !

— Mouais. Il n'aura pas le temps de s'en prendre à votre oncle dans la salle du trésor, car frère Tanaquil ouvrira la porte dès son retour pour dire aux sentinelles qu'il en a fini pour la nuit.

Toutefois, il serait malavisé pour lui de s'attarder. Le matin venu, il ira faire une promenade, une petite méditation dans la jungle, et jamais plus on ne le reverra. Il manquera beaucoup aux conquistadores, c'était un moine si aimable, mais après l'avoir recherché en vain, ils concluront qu'il lui est arrivé malheur. Don Luis leur jurera qu'il ne sait rien. » Soupir. « On va devoir faire une croix sur ce projet d'archivage. Enfin, peut-être qu'un autre agent pourra accéder à ces objets d'art dans leur contexte d'origine. Quant à la carrière de Pizarro, son suivi sera confié à d'autres Patrouilleurs. Votre oncle recevra une nouvelle affectation. Peut-être bien qu'il optera pour un poste administratif, comme le souhaite son épouse. »

Je savoure une gorgée de feu velouté. « Et Luis... que devient-il ? »

Il me fixe avec attention. « Vous tenez à lui, n'est-ce pas ? »

Je me sens rougir. « Pas dans le sens romantique du terme. Je n'en voudrais pas comme cadeau de Noël. Mais c'est une personne que j'ai connue. »

Nouveau sourire. « Je vois. Eh bien, sur ce point-là aussi, j'ai tenu à m'informer. Nous allons

garder l'œil sur don Luis Castelar pendant le restant de ses jours, par acquit de conscience.

» Il s'adapte vite. Il reste au service de Pizarro et se conduit vaillamment durant le siège de Cuzco et le conflit contre Almagro. » Mais avec quelle amertume ! me dis-je. « Au bout du compte, lorsque les conquistadores se partagent le pays, il devient un grand propriétaire terrien. Entre parenthèses, il fait partie des rares Espagnols à avoir cherché à ménager les Indiens. Au soir de sa vie, après la mort de son épouse, il entre dans les ordres et se retire dans un monastère. Mais il a eu plusieurs enfants, qui ont à leur tour nombre de descendants. Parmi eux figure une jeune femme qui épouse un capitaine au long cours américain. Eh oui, Wanda, l'homme qui vous a embarquée dans cette aventure n'est autre que votre ancêtre. » Ça alors !

Je me reprends au bout d'une minute. « Tu parles d'un voyage dans le temps... » Imaginez : pouvoir se balader dans tous les âges.

Il est grand temps pour nous d'étudier le menu. Sauf que...

Sois sage, ô mon cœur – ou quelque chose d'approchant. Je me penche vers lui. Impossible d'avoir peur, pas quand il me regarde comme ça.

Mais voilà que je me mets à bafouiller, et que j'ai l'impression qu'une petite foudre me caresse l'échine. « Et... et moi, Manse ? Moi aussi, je connais le secret.

— Ah ! oui », fait-il. Avec quelle douceur ! « Ça ne m'étonne pas de vous que vous ayez d'abord pensé aux autres. Eh bien, vous aurez aussi un rôle à jouer. On va vous reconduire sur votre île des Galapagos, vêtue des mêmes fringues, quelques minutes après le moment où il vous a kidnappée. Ensuite, vous n'aurez plus qu'à retourner auprès de vos amis, terminer votre séjour, décoller de Baltra pour atterrir dans cette maison de fous qu'on appelle l'Aéroport international de Guayaquil, et, de là, rentrer en Californie. »

Et ensuite ? Et ensuite ?

« Ensuite, c'est à vous de décider, poursuit-il. Vous pouvez opter pour le conditionnement. Ce n'est pas qu'on n'ait pas confiance en vous, mais le règlement est inflexible. La procédure est indolore, je le répète, et comme jamais vous ne songeriez à nous trahir, j'en suis persuadé, ça ne devrait faire aucune différence à vos yeux. Vous pourrez alors reprendre le cours de votre vie au XX^e siècle. Chaque fois que vous reverrez votre oncle Steve, vous serez libre de parler voyage temporel avec

lui. »

J'inspire à fond, je rassemble mon courage.
« Est-ce que j'ai un autre choix ?

— Bien sûr. Vous pouvez devenir une chrononaute. Vous feriez une recrue de premier choix. »

Je n'arrive pas à y croire. Moi ? Et pourtant, je m'y attendais un peu. Malgré tout... « Je... je ne sais pas si je suis douée pour le travail de police.

— Probablement pas. » Comme sa voix paraît lointaine ! « Vous êtes trop indépendante pour cela. Mais la Patrouille est aussi responsable des temps préhistoriques. Ce qui nécessite de bien connaître l'environnement de ces époques, d'où un besoin criant de scientifiques de terrain. Ça vous dirait de faire de la paléontologie avec des spécimens vivants ? »

D'accord, d'accord, je devrais avoir honte. Je me lève d'un bond et je brise le silence feutré d'Ernie en poussant un cri de guerre. Manse éclate de rire.

Mammouths, ours des cavernes et dodos – ô joie !

Fin du tome 3